

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

IX

Baal – Ben Yasla



EDISUD

ENCYCLOPÉDIE
BERBÈRE

FONDATEUR DE LA PUBLICATION
GABRIEL CAMPS †

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
SALEM CHAKER
Professeur à l'INALCO (Paris)

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

H. CAMPS-FABRER (Préhistoire et Technologie)
J. DESANGES (Histoire ancienne)
O. DUTOIR (Anthropobiologie)
M. GAST (Ethnologie)
H. CLAUDOT-HAWAD (Anthropologie sociale et culturelle)

COMITÉ DE RÉDACTION

D. ABROUS (Anthropologie)	J. LECLANT (Égypte)
M. ARKOUN (Islam)	K.G. PRASSE (Linguistique)
E. BERNUS (Ethnologie, géographie)	L. SERRA (Linguistique)
A. BOUNFOUR (Littérature)	K. SLIMANI-DIRECHE
R. CHENORKIAN (Préhistoire)	(Histoire moderne et contemporaine)
M. FANTAR (Punique)	G. SOUVILLE (Préhistoire)
E. GELLNER (Sociétés marocaines)	P. TROUSSET (Antiquité romaine)
S. HACHI (Préhistoire)	M.-J. VIGUERA-MOLINS (Al-Andalus)
J.-M. LASSERE (Sociétés antiques)	

INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES
SUR LE MONDE ARABE ET MUSULMAN (AIX-EN-PROVENCE)
CENTRE DE RECHERCHE BERBÈRE (INALCO-PARIS)

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

IX
Baal - Ben Yasla

Réimpression
assurée par les soins
de l'INALCO

ÉDISUD
La Calade, 13090 Aix-en-Provence, France

ISBN 2-85744-201-7 et 2-85744-509-1

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou des ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Édisud, 1991.

Secrétariat : Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale, Maison de la Méditerranée, 5 bd Pasteur, 13100 Aix-en-Provence.

B1. BAAL (B'l)

Aire géographique

La racine à laquelle appartiendrait le nom de *B'l* est attestée dans la plupart des langues sémitiques connues comme l'accadien, l'assyro-babylonien, l'ougaritique, le phénicien, le punique, l'hébreu, l'araméen, le nabatéen, le palmyrénien, l'arabe, etc. Le nom de *B'l* était d'usage courant dans toutes les contrées de l'univers dit sémitique depuis la Mésopotamie jusqu'à la Péninsule arabique auxquelles il convient d'ajouter les pays du Maghreb qui doivent son usage aux apports des Phéniciens et de Carthage et aux apports de la civilisation arabo-islamique. Le nom de *B'l* a été introduit également par les Phéniciens et Carthage dans les grandes îles de la Méditerranée occidentale comme la Sicile et la Sardaigne ainsi que dans les Baléares et dans les régions méridionales de la Péninsule ibérique.

Cadre historique et chronologique

A l'immensité de son aire géographique, le nom de *B'l* associe l'extension de son cadre historique et chronologique : les écrits où l'on peut lire ce vocable couvrent plusieurs millénaires, du III^e millénaire avant J.-C. (il s'agit notamment de certaines tablettes acadiennes) jusqu'à nos jours puisque l'Arabe littéral continue d'utiliser le nom de *B'l* pour désigner l'époux, maître et pour ainsi dire propriétaire de la femme et que l'arabe dialectal notamment au Maghreb qualifie certaines cultures de *b'ly* adjectif tiré sans doute de *B'l* : il s'agit de cultures sèches sans doute celles dont l'irrigation est confiée au ciel c'est-à-dire à *B'l* en tant que divinité responsable de la prospérité agricole. Doit-on cet usage précis de *B'l* aux apports de la culture arabe ou s'agit-il plutôt d'une rémanence punique ?

Quoi qu'il en soit, le nom de *B'l* figure dans les colonnes des lexiques sémitiques les plus anciens et les plus récents.

Champ sémantique

Du point de vue de la sémantique, *B'l* se distingue par la richesse et la diversité. Son contenu fondamental recèle les notions de force, de puissance, de possession, de domination, de richesse, etc. Dans certains parlers comme l'ougaritique et l'arabe, la racine est présente sous des formes verbales avec le sens de dominer, posséder, être riche, se marier, aduler, flatter par le geste et la parole. Nous avons déjà mentionné une forme adjectivale encore vivace dans le parler arabe d'Afrique du Nord, en rapport avec l'agriculture.

Sous sa forme nominale, *B'l* désigne le seigneur, le maître, le propriétaire, le citoyen ou le notable d'une cité comme Maktar où de nombreuses inscriptions néo-puniques comportant l'expression « *B'ly H MKTRM* » que l'on a souvent traduite par « Citoyens de Maktar » ou encore par « Notables de Maktar ». Des inscriptions également néo-puniques découvertes à Medidi, l'actuel Henchir Meded en Tunisie centrale, contiennent des expressions semblables. Mais qu'il s'agisse de citoyens, ou de notables, il est certain qu'avec ces *B'lm* nous sommes en présence de mortels, des gens qui habitaient la cité libyco-punico-romaine de Maktar ou de Medidi sans doute au I^{er} siècle avant J.-C. ou tout à fait à l'aube de l'ère chrétienne.

La forme nominale au féminin *B'lt* est bien attestée avec également le sens de maîtresse, de dame, de propriétaire, d'habitante, etc.

Dans la langue arabe, nous avons déjà signalé l'utilisation des *B'l* pour désigner

l'époux, le maître. On y relève la présence de formes verbales concernant la femme, sa coquetterie, son goût pour les beaux costumes, sa soumission au mari, etc. La terre et la palmier sont en rapport avec la racine *B'l* surtout quand il s'agit d'une haute terre qui ne reçoit point d'eau du ciel ou qu'il s'agit du palmier qui pour se nourrir doit se contenter de la fraîcheur du sous-sol due aux eaux pluviales. Nous devons à Ibn el-Mandhour, lexicographe du ^{xiv}^e siècle de l'ère chrétienne, un dossier riche où tout ce qui, dans la langue arabe concerne *B'l* a été en vrac versé, faisant état même des prises de position de tel ou tel philologue ou grammairien.

Ce dossier permet de constater la richesse du champ sémantique de la racine *B'l* au sein même de la langue arabe. On s'en sert pour la terre, la plante et surtout le palmier, l'homme et la femme dans la diversité de leurs rapports physiques et sentimentaux exprimés par le geste, par la manière d'être et le comportement; on s'en sert également pour désigner la divinité et notamment une image divine qui fait l'objet d'un culte avant l'islam, aux temps de Jonas et d'Elie. Le Coran fait allusion à cette image pour en vitupérer les adorateurs et les fidèles. «*Adorez-vous B'l délaissant votre créateur, Dieu votre maître et celui de vos ancêtres*» (Les Rangs, 125).

Quelle était cette divinité dont le culte est dénoncé par le texte coranique? Nous ne le savons pas avec toute la précision requise. Dans Lissan el-Arab (la langue arabe), Ibn Mandhour pour mieux définir *B'l* du texte coranique précise en rapportant à el Ashari, grammairien et philologue arabe du ^x^e siècle de l'ère chrétienne, qu'il s'agit d'une image «SNM», en or, et qu'elle dut porter le nom de *B'l* parce que ses adorateurs se comportaient envers elle comme s'il s'agissait de leur maître, de leur seigneur, de leur dieu. Mais il y a lieu de croire que ce *B'l* dénoncé par le Coran correspondrait au *B'l* de la Thora, une divinité cananéenne ou phénicienne dont le culte suscita le courroux de Yahvé exprimé par la bouche des prophètes. Il ne s'agit donc pas d'une divinité arabe. Le nom de *B'l* ne semble pas avoir été attribué à un membre du panthéon arabe de l'époque antéislamique.

Les B'lm

Il est certain que dans les religions sémitiques en général et notamment chez les Phéniciens et les Puniques, *B'l* a servi de nom ou de titre à plusieurs divinités comme en témoignent les inscriptions phéniciennes, puniques, néo-puniques et latines. Il serait fastidieux et beaucoup trop long d'en faire ici le catalogue; mais voici quelques exemples qui nous paraissent significatifs.

Remarquons tout d'abord la place importante qui revient à *B'l Hammon* surtout en Afrique du Nord et plus particulièrement à Carthage où plusieurs milliers de dédicaces lui furent adressées.

Le culte de *B'l Hammon* est attesté dans d'autres cités antiques comme Hadrumète, Cirta, Altiburos, Maktar, Bulla regia, Mozia en Sicile, etc. Nous sommes là en présence de l'une des plus importantes divinités du panthéon punique.

À côté de *B'l Hammon*, l'épigraphie phénicienne, punique et néo-punique, pour rester en Méditerranée occidentale et notamment en Afrique du Nord, fait connaître d'autres divinités qui portent le titre ou le nom de *B'l* comme par exemple *B'l Shamim*, le maître des cieux. La CIS I, 3 778 mentionne une assemblée divine où l'on trouve *B'l Hammon*, le Seigneur ou le maître du Brasier Solaire ou encore le maître des brûle-parfum, *B'l Shamim* et *B'l Magonim* (le maître ou le seigneur des boucliers, c'est-à-dire de la guerre ou de la défense en temps de guerre ou en cas de danger; on a même voulu y reconnaître *Arès*, le dieu guerrier dont parle le *Serment d'Hannibal*). Nous pouvons mentionner *B'l addir* (le maître puissant). En Orient, on a reconnu la présence de *B'l zeboub* une divinité étrange que l'on connaît très mal.

Il en est de même pour les autres *B'lm* qu'ils soient suivis d'un déterminatif nomi-

nal ou adjectival ou qu'ils soient mentionnés sous la moindre détermination à l'instar du *B'l* coranique. A ce propos il y a lieu d'ajouter les stèles épigraphes de Tébour-souk qui commémorent un sacrifice à *B'l* (il s'agit peut-être du dieu *B'l Hammon*) pour un jour faste et béni, selon la propre formule de la dédicace. Il faut ajouter que le culte des *B'lm* et des *B'lt* (les dames), en Afrique du Nord, n'a pas disparu avec la chute de Carthage et la romanisation; il a résisté sans toujours se dérober entièrement derrière la latinité. Nous savons que Saturne d'Afrique couvre le *B'l* punique et que sur la montagne qui domine le golfe de Tunis du côté de Hammam-Lif dans la banlieue sud de Tunis, il y avait le culte de Saturne Balcaranensis, transcription de l'expression punique «*B'l qrm*», le Seigneur aux deux cornes.

Conclusion

Au terme de cette présentation rapide, il ressort que la notion de *B'l* est très vieille et très largement répandue dans l'univers sémitique d'Orient et d'Occident notamment en Afrique du Nord d'avant et d'après la conquête arabo-islamique. Elle couvre un très vaste champ sémantique d'une très grande diversité, qui touche les dieux, les hommes et les femmes, la terre et les plantes. Plusieurs divinités ont porté le nom ou le titre de *B'l*; chacune d'entre elles mérite de faire l'objet d'une monographie exhaustive.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTHIER A. et CHARLIER R., *Le sanctuaire punique d'El-Hofra à Constantine*, Paris, 1955.
 CAQUOT A. et SZNYCER M., *Textes Ougaritiques dans les religions du Proche-Orient*, Paris, Fayard-Denoël, 1970.
 COHEN D., *Dictionnaire des racines sémitiques ou attestées dans les langues sémitiques*, fasc. 2, Paris-Mouton-La Haye, 1976, S.V. B'l.
 COLLART P., *Aspect du culte de Baal shamim à Palmyre*, dans *Mélanges K. Michalowski*, Varsovie, 1966.
Coran, Les rangs (trad. Sadok Mazigh), MTE Tunis, 1979.
Corpus inscriptionum semiticarum, Pars Prima, Paris (à partir de 1881).
Dictionnaire encyclopédique de la bible, éd. Brepols Turnhout, Paris, 1960 (article Baal).
 FANTAR M., *Carthage, la prestigieuse cité d'Elissa*, Tunis, MTE 1970, p. 161-168.
 FANTAR M., *Le dieu de la mer chez les Phéniciens et les Puniqes*, Roma, 1977.
 FANTAR M., *Teboursouk, stèles anépigraphes et stèles à inscriptions néo-puniques*, Paris, 1974, p. 33-47.
 FÉVRIER J.-G., *La religion des Palmyréniens*, Paris, 1931.
 FÉVRIER J.-G., *A propos de Baal Addir*, *Semita* II, 1948, p. 21-28.
 GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, 8 vol., Paris, 1913-1928.
 GUZZO AMADASI M.-G., *Le iscrizioni fenicie e puniche delle colonie in Occidente*, Roma, 1967.
 IBN MANDHOUR, *Lissân el' Arab*, Beyrouth, 1955, S.V. B'l.
 JEAN Ch. F. et HOFTIJZER J., *Dictionnaire des Inscriptions sémitiques de l'Ouest*, Leiden Brill, 1965.
 LE GLAY M., *Saturne africain. Histoire*. Paris de Boccard, BEFAR, 205, 1966.
La religione fenicia, Matrici Orientali e Sviluppi Occidentali, Atti del Colloquio in Roma Marzo (1979), Roma, 1981.
 SZNYCER M., «Les mythes et les Dieux de la Religion phénicienne», *Archeologia*, 20, 1968, p. 27-33.
 SZNYCER M., «Les religions des Sémites occidentaux», dans *Dictionnaire des mythologies*, Paris, Flammarion, 1980.
 XELLA P., *I testi Rituali di Ugarit*, I, Roma, 1981.

M^H. FANTAR

B2. BAB MERZOUKA (Maroc)

A une dizaine de kilomètres de Taza, le long de la route de Fès, près de l'ancien poste militaire aujourd'hui transformé en ferme, s'étalent au moins deux stations néolithiques de surface découvertes en 1915 par X. de Cardaillac. D'autres récoltes ont été faites aux mêmes endroits ou à proximité par le capitaine Lafanechère, le commandant Martinie, P. Biberson et D. Grébenart.

Ces stations ont livré quelques pièces en silex (racloir, lamelles, surtout éclats), des galets sommairement aménagés, des molettes, des pierres à cupules, de rares tessons de céramique, des fragments de haches et de nombreuses haches polies ou bouchardées; ces dernières rappellent les haches relativement fréquentes au Maroc (Souville G., «Précisions sur la classification des haches polies du Maghreb», *Miscelánea arqueológica*, Barcelona, t. 2, 1974, p. 381-387); plus de quarante exemplaires sont conservés au musée de Rabat, où l'on peut noter la présence de six erminettes et de trois haches rappelant par leur forme à épaulement les haches en métal.

L'élément caractéristique de cette industrie est représenté par de gros éclats et des «haches» taillées, de formes variées, mais toujours assez irrégulières; on peut toutefois reconnaître parmi celles-ci des triangles plus ou moins allongés, des trapèzes, des rectangles. Les tranchants sont soit rectilignes, soit le plus souvent curvilignes; elles sont toutes taillées à la pierre, à grands éclats, sur les deux faces mais la taille ne s'étend pas toujours à la totalité des deux faces. Notamment dans la partie du tranchant, certains enlèvements ont provoqué un amincissement de la pièce. Les arêtes produites par la taille ont souvent été écrasées, parfois par une sorte de bouchardage que l'on peut retrouver sur le bord des outils. Dans certains cas, deux tranchants ont été utilisés. Des évidements latéraux supposent un emmanchement. La matière première est variée (roches gréseuses, schistes ferrugineux, feldspathiques, microgranits, dolérites, andésites), mais généralement empruntée au djebel Tazzeke voisin. Elles sont très abondantes (171 sont conservées au musée de Rabat).

L'ensemble a été ramassé à même le sol et sur une aire restreinte. Plusieurs stations de la région ont livré un outillage comparable, en altitude près de la daïa Chiker (Groubé W., «La station préhistorique de la daya Chiker (région de Taza)», *Bull. Soc. Préhist. Maroc*, t. 11, 1937, p. 31-41) et en plaine, où elles sont particulièrement nombreuses entre Bab Merzouka et l'oued Bou Hellou, affluent de l'Inaouen. C'est dans la même région que se trouve la station de traits polis de l'oued Zireg (Grébenart D. et Pierret B., «Traits polis et cupules de l'oued Zireg (province de Taza, Maroc)», *Libya*, t. 14, 1966, p. 329-336).

Cette industrie semblait très particulière et limitée à la région de Taza; on ne connaît rien de comparable en Afrique du Nord, même dans le «Mahrouguetien». Depuis, des outils identiques ont été retrouvés en très grand nombre dans le Sud marocain, dans la région d'Akka (Bensimon Y. et Martineau M., «Le néolithique marocain en 1986», *L'Anthropologie*, t. 91, 1987, p. 636) et surtout dans la région de Marrakech, dans plusieurs sites du Haouz où 150 objets ont été considérés, probablement avec raison, comme des houes (Rodrigue A., «Un néolithique agricole dans le Haouz», *Bull. Archéol. marocaine*, t. 16, 1985-1986, p. 89-98). A Bel Hachmi, dans la même région, un site a fourni près de 6 000 pièces.

Mais ces outils taillés, recueillis en surface, sont difficiles à situer chronologiquement. Ils peuvent sans doute être attribués à des agriculteurs néolithiques.

BIBLIOGRAPHIE

CARDAILLAC X. de, «La station néolithique de Bab Merzouka», *Bull. Soc. Borda*, Dax, t. 45, 1921, p. 173-189.

- LAFANECHÈRE R., « Contribution à la préhistoire de la région de Taza (Maroc) », *Bull. Soc. préhist. fr.*, t. 57, 1960, p. 60-63.
- GRÉBENART D., « Prospection archéologique dans la région de Taza (Maroc). Préhistoire et Protohistoire », *Libyca*, t. 15, 1967, p. 152-154.
- SOUVILLE G., « Note préliminaire sur l'industrie de Bab Merzouka (Maroc) », *Congrès panafricain Préhist.*, actes 6^e session, Dakar, 1967 (Chambéry, 1972), p. 83-85.
- BENSIMON Y. et MARTINEAU M., « Les hoes néolithiques de la région de Marrakech (Maroc) », *L'Anthropologie*, t. 91, 1987, p. 689-691.
- BENSIMON Y. et MARTINEAU M., « Les outils terriens du Maghreb. Les hoes de Bel Hachmi (Maroc) », *Bull. Musée Anthr. préhist. Monaco*, t. 31, 1988, p. 49-75.

G. SOUVILLE

B3. BABBA, colonia Iulia Campestris Babba

Colonie romaine créée par Octave entre 33 et 27 avant J.-C., dans la partie occidentale (Maroc) de l'ancien royaume de Bocchus, future province de Maurétanie tingitane. Elle est mentionnée par Pline, *H.N.*, V, 5; Ptolémée, IV, 1, 7 et IV, 6, 2; le Ravennate, III, 11 et Stéphane de Byzance, s.v. Βάββαι, mais elle ne figure pas dans l'Itinéraire antonin.

Le surnom *Campestris*, qui se retrouve sur une monnaie coloniale dont on ne connaît jusqu'à présent que deux exemplaires dont l'un provient de Tamuda et l'autre de Dchar Jedid/Zilil, se réfère aux divinités campestris et à l'origine militaire de la colonie. *Babba* pourrait être un toponyme théophore libyque ou punique : *Baba/Babbai*.

Une inscription de Thamusida, IAM 2, 250, est dédiée à un ancien duumvir de la *colonia Babbensis*; mais elle n'autorise évidemment pas l'identification de la colonie avec ce site. On ignore en réalité son emplacement exact. Pline, qui énumère du nord au sud à partir de Tanger les colonies d'Octave, *Constantia Zilil*, *Campestris Babba* et *Valentia Banasa*, la situe « dans l'intérieur des terres », à quarante mille pas de Lixos, ce qui pourrait correspondre à Souk-el-Arba du Rharb, où l'on connaît un camp et un *uicus* romains; mais elle serait alors trop proche de Banasa pour s'intégrer au dispositif mis en place après la mort de Bocchus le Jeune, dont la vocation manifeste était de protéger le détroit de Gadès contre d'éventuelles attaques maures en rejoignant l'oued Sebou, *amnis Sububus* de Pline, pour s'appuyer sur sa *ripa*, solide frontière naturelle renforcée au sud par une vaste étendue de terres marécageuses souvent inondées et, au-delà, par la grande forêt de la Mamora. Ptolémée, dont la documentation ne semble pas postérieure à Trajan, ignore quant à lui la position de Babba qu'il place d'abord au nord de Volubilis et à la latitude de Banasa et ensuite beaucoup plus au sud, « au-delà des frontières de Maurétanie tingitane ». Ce flottement, accru par la mention dans la *Notitia Dign. Occ.*, XXVI, 6 et 16 d'un *Castrobariensi* que Cagnat proposait de corriger en *castra Babbensi*, et par une trop grande confiance dans les compilations du Ravennate, a conduit à rechercher Babba sur quelque 130 km, depuis le camp de Suiar des Beni Aros, à une quarantaine de kilomètres au sud de Tanger, jusqu'à celui de Sidi Saïd, à 20 km au nord-ouest de Volubilis.

La plupart des localisations suggérées sont inacceptables. La plus vraisemblable, qui s'accorde bien avec une lecture récemment proposée du texte de Pline, place la colonie aux abords de la vallée moyenne de l'oued Loukkos, sinon à Ksar-el-Kebir même, comme Lapie, Renou, Tissot et Chatelain l'avaient déjà suggéré. On admet en général que la forteresse almohade d'El Ksar fut construite à l'emplacement de l'*Oppidum nouum* de l'Itinéraire antonin, mais l'importance des ruines et l'épaisseur des alluvions et des décombres qu'on a pu y observer pourraient laisser croire à l'existence d'un établissement plus ancien encore. On ne peut exclure, dans ces conditions que celui-ci ait été la *colonia Iulia*, qui pourrait avoir disparu dans

les troubles du II^e siècle après J.-C. avant de renaître comme *oppidum nouum*. Elle pourrait cependant aussi bien trouver place parmi les autres ruines de la vallée de Loukkos, voire ailleurs mais, en l'état de nos connaissances, plus difficilement.

BIBLIOGRAPHIE

- AKERRAZ A., AMANDRY M., DEPEYROT G., KHATIB-BOUJIBAR N., HESNARD A., KERMORVANT A., LENOIR E., LENOIR M., MONTHEL G., « Recherches archéologiques récentes à Dchar Jedid (Zilil) : les découvertes monétaires ». *Bull. Soc. Fr. Numism.*, t. 44, 1989, p. 513-514.
- AKERRAZ A. et REBUFFAT R., El Ksar el Kebir. *Histoire et Archéologie de l'Afrique du Nord*, IV^e Colloque international, Strasbourg, avril 1988 (sous presse).
- AMANDRY M., « Notes de numismatique africaine, I », *Revue Numism.*, 6^e série, t. 26, 1984, p. 88-94.
- BOUBE J., « A propos de Babba Iulia Campestris », *Bull. Archéo. Maroc*, t. 15, 1983-1984 (1986), p. 131-137.
- CAGNAT R., *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire sous les empereurs*, Paris, 1912, p. 678 et 764.
- CHATELAIN L., *Le Maroc des Romains. Étude sur les centres antiques de la Maurétanie occidentale*, Paris, 1944, p. 109-112.
- EUZENNAT M., « Babba Iulia Campestris », in *The Princeton Encyclopedia of Classical Sites*, R. Stillwell éd., Princeton, 1976, p. 133.
- EUZENNAT M., GASCOU J., MARION J., *Inscriptions antiques du Maroc*, t. 2. *Inscriptions latines*, Paris, 1982, p. 161-162, n° 250.
- EUZENNAT M., « Quelques remarques sur la Maurétanie tingitane dans Pline, H.N., V, 2-18 », *Antiquités africaines*, t. 25, 1989, p. 95-109 et *B.C.T.H.* n.s., t. 18B, 1982, p. 185, avec les observations de J. Desanges, *Ibid.*, p. 186.
- EUZENNAT M., *Le limes de Tingitane*, t. 1. *La frontière méridionale*, Paris, 1980, p. 92-93.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle. Livre V, 1-46, 1^{re} partie (l'Afrique du Nord)*, texte établi, traduit et commenté par J. Desanges, Paris, 1980, p. 92-93.
- REBUFFAT R., « Les erreurs de Pline et la position de Babba Iulia Campestris », *Antiquités africaines*, t. 1, 1967, p. 31-57.
- REBUFFAT R., « Recherches sur le bassin du Sebou », *C.R.A.I.*, 1986, p. 643 et observations de M. EUZENNAT, *ibid.*, p. 659.
- ROGET R., *Index de topographie antique du Maroc*, Paris, 1938, p. 24-26.
- YVER G., « Al Ksar al Kabîr », in *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd., t. 4, Leiden, 1978, p. 758-759.

M. EUZENNAT

B4. BABARES (voir BAVARES)

B5. BABII (ou KABABII)

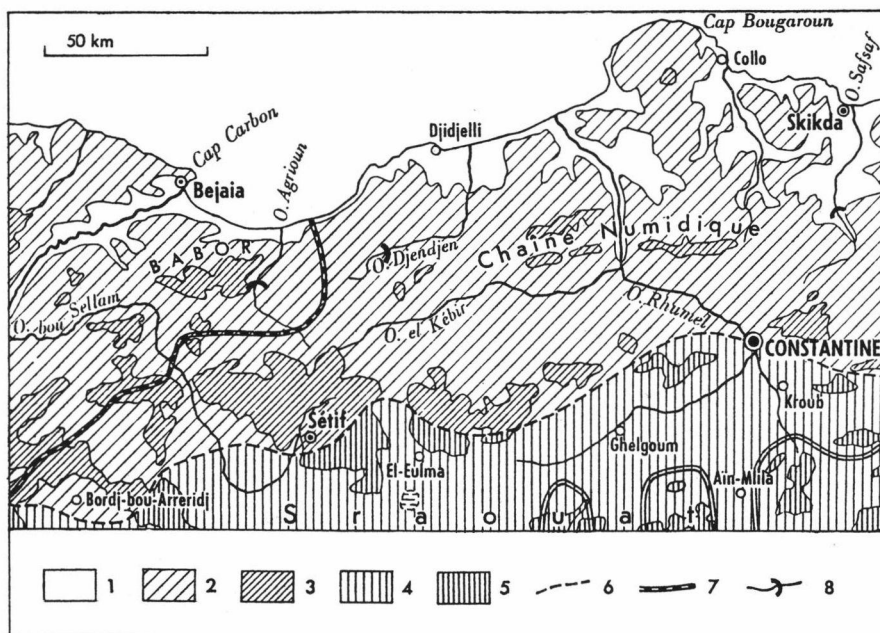
Tribu localisée par Ptolémée (IV, 6, 6, éd. C. Müller, p. 745) en Libye Intérieure, aux abords du mont Mandron, entre les Autololes* au nord et les Daradae*, ou habitants du Draa, au sud. Il n'est pas sûr qu'il faille lire *kai Babioi*, leçon donnée par presque tous les manuscrits, car Ptolémée n'a pas l'habitude de faire précéder de *kai* (« et ») le premier terme d'une énumération d'ethnonymes. Il pourrait donc s'agir de *Kababioi*, leçon que l'on trouve dans le meilleur manuscrit du Géographe. Un rapprochement avec Baba ou Babiba, ville que Ptolémée (IV, 6, 2, p. 732) situe au bord de la mer et apparemment au sud de l'embouchure du Daras (Draa), est dès lors très douteux. Au reste, on peut se demander avec C. Müller (éd. de Ptolémée, p. 732, n. 2) si Baba et Oubrix (IV, 6, 7, p. 749) n'ont pas été indûment transposés pour meubler des régions désertiques en redoublant la toponymie de la Tingitane, puisque Ptolémée a déjà signalé dans cette province Baba (IV, 1, 7, p. 589) et Oubrix (*ibid.*, p. 590). Quoi qu'il en soit, les Babii ou Kababii semblent avoir été établis entre le Sous et le Draa.

J. DESANGES

B6. BABOR

Le nom de Babor s'applique à l'important massif situé au nord des Bibans et du Guergour qui porte à 2 000 m ses roches calcaires dominant le golfe de Bougie (Béjaïa*). Mais le nom a été étendu à l'ensemble de la région montagneuse qui s'étend de la vallée de la Soumam à la vallée de l'oued Djendjen, et s'applique donc à la partie de l'Atlas tellien qui s'inscrit dans un vaste triangle dont Béjaïa, Jijel et Sétif sont les sommets. A l'est du Djendjen apparaissent les roches primaires (gneiss et micaschistes) qui caractérisent la « Kabylie de Collo » ou Petite Kabylie orientale.

« Kabylie des Babors » et « Kabylie de Collo » sont les régions les plus arrosées du Maghreb. La moyenne annuelle des pluies tombées sur le Djebel Gouffi, à l'ouest de Collo atteint 1 800 millimètres; sur le sommet même du Mont Babor la pluviosité dépasse 1 600 mm et toute la région reçoit plus d'un mètre de précipitations dans l'année. De ce fait elle possède les plus belles forêts d'Algérie constituées de plusieurs variétés de résineux, dont le cèdre et un sapin dont c'est l'unique peuplement (*Abies numidica*); l'essence la plus répandue est le chêne-liège qui occupe les sols gréseux depuis le littoral jusqu'à une altitude de 1 200 m; le chêne vert et le chêne zéen sont aussi très répandus.



La région des Babors et de la Petite Kabylie. 1. Plaines et vallées au-dessous de 200 m — 2. Montagnes et collines de l'Atlas tellien — 3. Au-dessus de 1 000 m — 4. Montagnes et collines de structure plissée simple — 5. Au-dessus de 1 000 m — 6. Limite sud de l'Atlas tellien — 7. Limite orientale des parlers berbères — 8. Barrages et centrales électriques (d'après J. Despois et R. Raynal).

La Kabylie des Babors, qui est la zone restée berbérophone de la Petite Kabylie, est l'une des régions les plus pittoresques de l'Algérie. Le littoral farouchement modelé par des effondrements (Golfe de Bougie) est une succession de corniches grandioses : Cap Cavallo (El Haouana), percées de grottes et abris dont beaucoup furent occupés à la fin du Paléolithique et à l'Épipaléolithique (Afalou bou Rhummel*, Tamar Hat*). La région des Babors proprement dite présente un relief tourmenté, coupé par des vallées très profondes et encaissées qui témoignent de

la jeunesse du réseau hydrographique. Le principal cours d'eau est l'oued Agrioun qui draine les eaux de la partie septentrionale du bassin de Sétif et traverse le massif du sud au nord; en aval de Kerrata, sa vallée très étroite devient, pendant sept kilomètres une gorge très profonde (Chabet el Akra) qui entaille les énormes bancs de calcaire liasique de l'Adrar Amellal. C'est par cette cluse que passe l'unique route qui de Sétif atteint la mer et Béjaïa.

Pays farouche, les Babors (le pluriel s'explique par les noms de Babor et de Tababor donnés aux deux massifs jumeaux dont les sommets atteignent respectivement 2 004 et 1 969 m) ont, à différentes époques, joué un rôle important dans l'histoire troublée du Maghreb central et oriental. Les tribus qui occupaient cette région au cours de la domination romaine faisaient partie de la confédération des Bavares* de l'est. Au milieu du III^e siècle, ces tribus non acculturées et dirigées par des rois menacèrent un moment la Numidie (253-256). Le légat de la III^e Légion, C. Marcius Decianus, les battit d'abord dans la région de Milev (Mila) puis sur la frontière de la Numidie et de la Maurétanie, leurs alliés de Grande Kabylie, les Quinquegentiens, furent à leur tour battus ainsi que les Fraxinenses, bande de partisans qui doivent leur nom à Faraxen un chef rebelle qui fut capturé. Quelques années plus tard, en 260-262, les Bavares descendent à nouveau de leurs montagnes, ils se dirigent cette fois vers la plaine de Sétif; ils sont arrêtés au col de Teniet Meksen qui met en communication le massif du Babor et le Guergour. Comme à Mila en 253, les romains doivent faire face à une confédération de plusieurs tribus conduites par leurs *amγars* suffisamment puissants pour être qualifiés de rois et non de *principes*. Ces engagements montrent bien que les Bavares étaient des montagnards qui cherchaient à s'emparer des richesses des plaines. Il est vraisemblable bien qu'indémontrable, que le massif du Babor tire son nom de celui des Bavares, qui est écrit parfois *Babares* et même *Barbares*.

Ces Bavares de l'est, distincts des tribus situées sur les confins de la Maurétanie tingitane, formaient une confédération comptant au moins quatre tribus (dédicace de C. Marcius Decianus, C.I.L., VIII, 2615) de même, leurs voisins de l'ouest, les Quinquegentiens étaient constitués, eux, de l'association de cinq tribus. De ces tribus constitutives de la puissance bavare, nous en connaissons peut-être une qui devait être appelée à un grand avenir. Ptolémée cite en effet dans la région des Babors, non pas les Bavares mais les Koidamousioi, nom qui se retrouve sous la forme Cedamusensis qui désigne un évêché de Mauritanie sitifienne en 484. A l'époque byzantine, un roi des Ucutamani proclame sa foi chrétienne dans une inscription rupestre du col de Fdoulès qu'emprunte la route de Jijel à Mila. Dans la même région on voit au x^e siècle le triomphe des Ketama dans lesquels il est difficile de ne pas reconnaître les (u)Cutamani/Cedamusi/Kedamousioi qui aux siècles antérieurs occupaient le même pays.

Les Kétama eurent un destin peu ordinaire, ils furent à l'origine même de l'empire fatimite qui devait s'étendre jusqu'en Égypte; ils avaient accueilli un *da'i* (missionnaire) chiite, le yéménite Abou Abd-Allah qui sut les organiser en une milice particulièrement efficace. Ibn Khaldoun les situe entre Sétif, Jijel, Collo et Mila, donc en plein pays bavare; leur première capitale fut Ikjan, un nid d'aigle dans le djebel Tamesguida, au nord d'Arbaoun. En quelques années, sous la conduite d'Abou Abd-Allah, les Kétama s'emparent de l'Ifriqiya et installent à Kairouan le fatimide Obeïd-Allah qu'ils étaient allés arracher de sa prison dans la lointaine Sidjilmassa (Tafilalét). Le Mahdi les envoya ensuite combattre en Sicile puis en Égypte et de nouveau dans le Maghreb el aqsa où avec l'aide des Miknassa ils détruisirent le royaume idrisside. Au cours de ces luttes incessantes, coupées de révoltes contre le Mahdi lui-même, la tribu des Kétama s'épuisa rapidement et finit par s'éteindre. La disparition des Kétama ou tout au moins leur effacement explique dans une certaine mesure l'arabisation de la Petite Kabylie à l'est du Babor, alors que ce massif restait berbérophone.

Difficilement pénétrable, dépourvue de routes à l'exception de l'unique voie qui suit la vallée de l'oued Agrioun, la Kabylie des Babors ne fut jamais véritablement contrôlée par les États qui tentèrent d'imposer leur souveraineté sur ces confins de l'Ifriqiya et du Maghreb central. L'autorité n'était reconnue que dans les villes littorales (Béjaïa, Jijel) et dans celles qui au sud, jalonnaient le principal itinéraire terrestre : Constantine, Mila, Sétif, Bordj Bou Arréridj. Les Turcs n'exercèrent qu'une souveraineté nominale et les Babors furent toujours terre de dissidence jusqu'en 1830. Le pays fut cependant facilement soumis, sinon véritablement dominé, par les Français qui eurent moins de mal qu'en Grande Kabylie pour faire reconnaître leur souveraineté. Peut-être parce que la région était moins densément peuplée et les structures sociales moins solides. Une première expédition fut conduite en 1850 à partir de Sétif, en direction de Béjaïa. Elle était sous le commandement du général Barral qui fut tué dès le début des opérations. La conquête véritable commence en 1851 avec l'expédition de Saint-Arnaud qui sans rencontrer de grandes difficultés ouvrit la route de Sétif à Jijel. Mais les Babors proprement dits ne furent vraiment contrôlés qu'à partir de 1853 : deux colonnes parties de Sétif sous les commandements respectifs de Mac Mahon et de Randon construisent la route qui suit la vallée de l'oued Agrioun et atteint le littoral à Souk et-Tnine. En 1856, est construit le bordj de Takitount qui contrôlait le Tizi n-Béchar et cette unique voie de communication ; il fut longtemps le siège de la commune mixte qui garda son nom, même lorsque celui-ci fut transféré à Aïn Kébira (ex-Périgotville) devenue aujourd'hui le chef-lieu de la daïra.

La population du massif fut toujours particulièrement pauvre. Les montagnards des Babors ont ouvert de petites clairières et mis en culture des sols ingrats, généralement acides, ne portant que des céréales secondaires, orges et sorgho, des pommes de terre et du tabac. L'élevage, surtout celui des chèvres et des bovins, est possible grâce au pâturage traditionnel en forêt. L'exploitation du liège est une ressource non négligeable mais de faible rentabilité. Comme le remarquait J. Despois, une vie rurale aussi pauvre n'a pu donner naissance à aucune ville ; les centres urbains sont tous situés au nord ou au sud de la région. La construction de deux importants barrages, celui d'Ighil Emda, près de Kerrata, sur l'oued Agrioun et celui de Merz er-Erraguine sur l'oued Djendjen fournissent de l'énergie électrique mais sans retombées économiques sur les populations de la région qui fournissent un contingent considérable à l'émigration.

G. CAMPS

B7. BACAX

Divinité libyque adorée dans une grotte du Djebel Taya, près de Guelma (Algérie). Le culte de la montagne si répandu dans l'Antiquité a laissé de nos jours de nombreuses traces dans le monde rural nord-africain. Certains sommets sont hantés par les génies au point qu'ils sont pratiquement interdits aux hommes. Cette croyance est particulièrement répandue chez les Touaregs du Hoggar (la Garaet ed Djenoun) comme chez ceux de l'Aïr (Mont Greboun). Comment ne pas retrouver dans ces interdits l'écho de ce que rapportait Pline l'Ancien au sujet de l'Atlas qui brille la nuit de mille feux et retentit des ébats des Satyres et des Egipans (*Hist. nat.*, V, 1, 7).

Récemment l'attention fut attirée par un toponyme « *Tisira* » qui s'applique en Kabylie aux rochers présentant soit une forme particulière soit une cavité toujours habitée par un « *Assès* » (« gardien »).

Le culte de la montagne ou du simple accident topographique doit être rapproché de la vénération constante pour les grottes que les Berbères ont connue à

toutes les époques. L'enfoncement de la grotte au sein de la terre permet la communication avec les divinités chthoniennes et peut-être avec la divinité suprême puisque certains contemporains de Saint-Augustin croyaient se rapprocher de Dieu en s'enfonçant dans des souterrains (*Sermones*, XLV, 7).

Des divinités adorées dans les grottes par les anciens Africains, nous ne connaissons le nom que d'une seule, le dieu Bacax dans le Djebel Taya, près de la ville romaine de Thibilis (Announa). Dans le flanc de la montagne s'ouvre la Ghar el Djemaaf, vaste cavité où les deux Magistri de la cité se rendaient en pèlerinage tous les ans au printemps. Ils offraient sans doute un sacrifice et faisaient graver une dédicace à Bacax Augustus. Les inscriptions conservées s'échelonnent entre 210 et 284 après J.-C. Jusqu'en 240, les dédicaces sont datées de la veille des Kalendes d'avril soit le 31 mars; entre 242 et 246 on note qu'elles sont faites aux Kalendes de mai (1^{er} mai). Quatre autres sont datées du 1^{er} avril et une seule du 8 mai. Il n'est pas impossible que le moment du pèlerinage fut commandé par des manifestations climatiques ou botaniques. La cérémonie avait donc lieu entre la fin mars et le début de mai.

D'autres fidèles, que les officiers municipaux de Thibilis, venaient faire leurs dévotions à Bacax et ont laissé le souvenir de leur passage dans les galeries de la grotte. Cinq inscriptions datées entre 242 et 273, sont dues aux *magistri* des Dothen-ses, communauté inconnue mais qui ne devait pas être éloignée de Thibilis.

Le nom de Bacax est connu dans l'onomastique africaine; on relève dans l'index du C.I.L. un Bacques (VIII, 7420) et un Bacquax (VIII, 20702).

Je ne sais si ce nom peut avoir quelque parenté avec le toponyme Beccaca (un des hameaux d'Adni en Grande Kabylie).

Un culte identique était rendu dans le Djebel Chettaba (région de Constantine) par le magister du *Castellum Phuensium*. Il s'agit ici d'un simple abri sous roche et la divinité qui reçut de très nombreuses dédicaces n'est malheureusement jamais désignée autrement que par les initiales G.D.A.S.

BIBLIOGRAPHIE

- C.I.L., VIII, 5504 à 5519 et 18828 à 18857.
 ALQUIER J. et P., *Le Chettaba et les grottes à inscriptions latines du Chettaba et du Taya*, Constantine, Paulette et fils, 1929.
 BENABOU M., *La Résistance africaine à la romanisation*, Paris, Maspéro, 1976.
 CAMPS G., «Les croyances protohistoriques en Afrique du Nord», *Mythes et croyances du Monde entier*, t. 2, Paris, Lidis, 1985, p. 304-319.
 CAMPS G., «Qui sont les Dii Mauri», *Antiquités africaines*, t. 26, 1990, p. 131-153.
 GASCOU J., «Pagus et Castella dans la Confédération cirtéenne», *Antiquités africaines*, t. 19, 1983, p. 175-207.
 GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. VI, p. 136.
 LACOSTE-DUJARDIN C., Tisira, un toponyme significatif, *Maghreb-Sahara. Études géographiques offertes à J. Despois*, Paris, 1973, p. 219-228.

G. CAMPS

B8. BACCHUIANA (gens)

Une inscription (C.I.L., VIII, 12331) de Bou Djelida, au nord-ouest d'*Aradi* (Bou Arada, Moyenne Medjerda, Tunisie) révèle, sous Antonin le Pieux, l'existence d'une *gens* Bacchuiana, à une quarantaine de kilomètres de Carthage. Malgré la possibilité d'un rattachement à Bacchus, qui ne surprendrait pas dans la mesure où les dédicants s'adressent au Saturne de l'Achaïe, c'est-à-dire au Saturne grec (cf. M. Leglay, *Saturne africain. Histoire*, Paris, 1966, p. 241), le nom paraît indigène : O.

Masson (*Ant. Afr.*, X, 1976, p. 60) a signalé deux attestations de l'anthroponyme Bakhis à *Taucheira* (Tocra), en Cyrénaïque (*S.E.G.*, IX, 654 et 656). Il est cependant troublant de constater la présence, dans le nome de Libye, de Iobakkhi* (Ptolémée, IV, 5, 12, éd. C. Müller, p. 693), à rapprocher d'un lieu-dit Iobbakh, que le *pap. Vat. Gr. 11* (VI, 29) situe en Marmarique (M. Norsa et G. Vitelli, *Il papiro Vaticano Greco 11*, Cité du Vatican, 1931). D'autre part, il faut observer que la ville antique sise à Bou Djelida, une fois devenue municipale, n'a pas pris le nom de la *gens* Bacchuiana (cf. N. Ferchiou, « Sur la frange de la pertica de Carthage. La gens Bacchuiana et le municipium Miz (eotor...) ». « Quelques inédits » *Cah. de Tun.*, XXVII, 1979, n° 107-108, p. 17-33). Si près de Carthage, à la fois puniciée (à preuve le nom du père de l'évergète et la présence d'*undecimprimi*) et dévouée à un culte grec, cette *gens*, au siècle des Antonins, était peut-être un groupement mystique, dont le recrutement a pu être en grande partie clanique, plutôt qu'une tribu libyque.

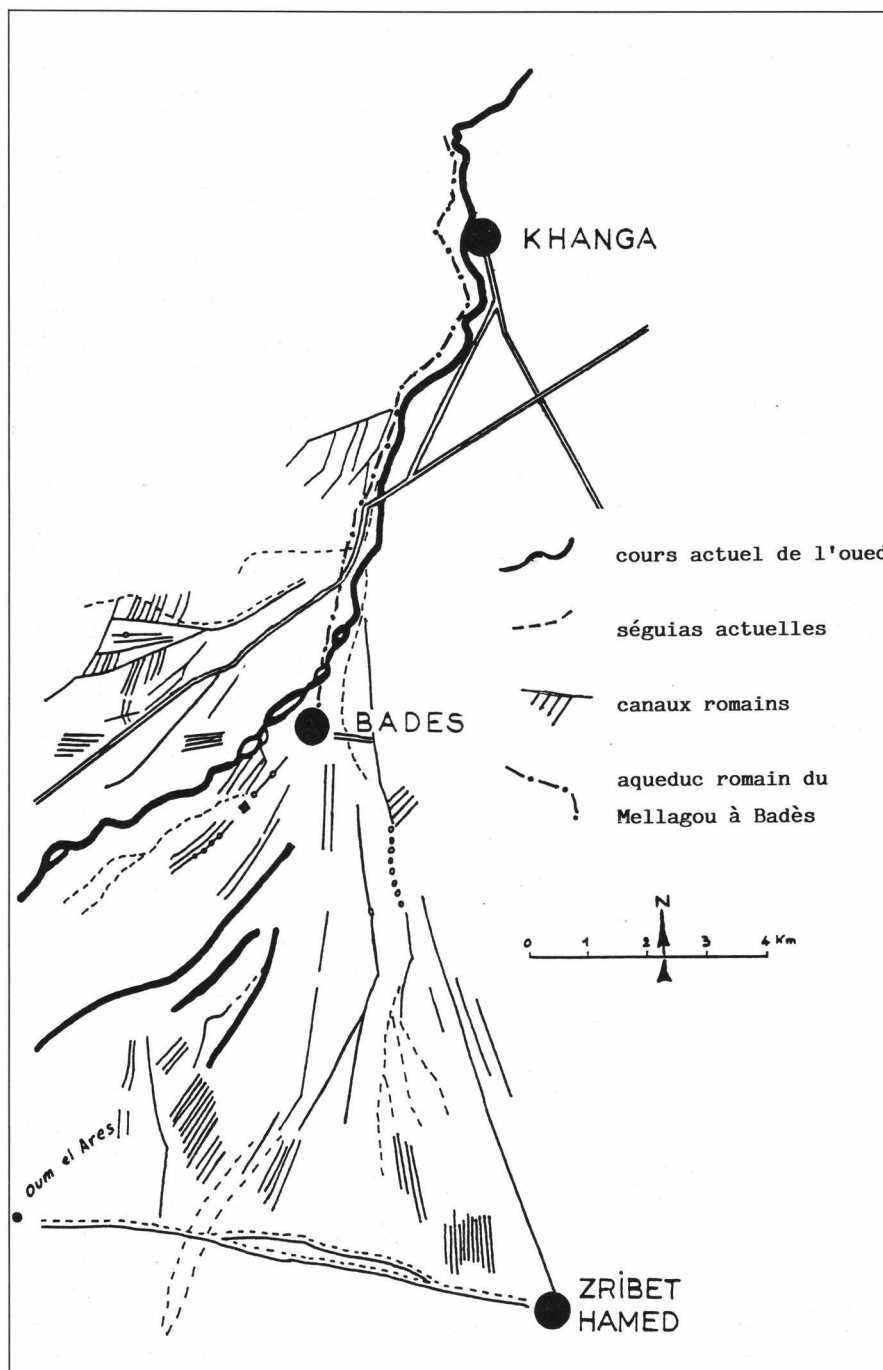
J. DESANGES

B9. BADIAS (Badis, Badès)

Cette localité ancienne, mentionnée par la *Table de Peutinger* (IV, 1-5) sur un itinéraire de la frontière de Numidie entre *Ad Medias* et *Thabudeos* correspond à la bourgade actuelle de Badès, oasis du Zab oriental, située au débouché de l'oued el Abiod-Arab sur le piémont saharien de l'Aurès. Bien que son nom ne figure pas sur la liste des cités de Gétulie soumises par l'expédition de Cornélius Balbus en 19 avant J.-C., on peut penser néanmoins que, comme pour d'autre oasis de la frontière saharienne, existait en ce lieu une agglomération préromaine. La pose de bornes milliaires près de *Badias* sur cette même route (*C.I.L.*, VIII, 22346-22350), ainsi que la fondation du camp d'*Ad Maiores* (Besseriani) par Minicius Natalis légat de l'empereur Trajan, autorisent à dater des premières années du II^e siècle de notre ère, l'installation militaire romaine le long de la lisière saharienne au sud des massifs de l'Aurès et des Nemencha entre Biskra et Négrine (Salama, 1951, carte h.t.; 1987, p. 106). Selon S. Gsell (*Atlas Archéol.*, feuille 49 : Sidi Okba, n° 51), *Badias* aurait été un des points d'appui de la frontière et elle est mentionnée peut-être comme lieu de garnison sur un graffiti du camp de *Gemellae* (*A.A.*, feuille 48, n° 65; *C.I.L.*, VIII, 17968 : *ibi ad Bad(fias)*). Un autre indice de l'importance du site est un fragment d'une grande dédicace impériale d'époque sévérienne, trouvé « sur le flanc méridional du tertre qui recouvre le centre antique » (Albertini, 1932, p. 50-51).

Ce centre sera doté, peut-être au III^e siècle, d'une organisation civique, comme le prouve l'inscription funéraire d'un *decurio municipiis Badiensium* découverte dans la zaouïa des Beni Barbar (*C.I.L.*, VIII, 2451 = 17954). Plus tard, son nom figure sur les listes d'évêchés pour la province de Numidie en 411 et 484 : deux évêques sont mentionnés pour la *Vadensis ecclesia* sur les états de 484, ce qui ne signifie pas nécessairement qu'un autre siège homonyme ait existé car Rufinianus a pu succéder sur le même siège à Proficius déjà mort à cette date (Maier, 1973, p. 235; Mandouze, 1982, p. 1251).

Le rôle militaire de la cité perdure dans l'antiquité tardive, ce qu'atteste la mention dans la *Notitia Dignitatum* (*Oc.*, XXV, 5, 23, éd. O. Seeck, p. 175) d'un *limes Bazensis* (= *Badiensis*), secteur de la frontière confié à un *praepositus limitis* sous les ordres du comte d'Afrique et dont *Badias* devait être le poste de commandement (Baradez, 1949, p. 147-148). Au surplus, bien que des réserves aient pu être présentées en raison de l'existence d'une cité homonyme dans la région des Babors (Ptolémée, IV, 2, 6), il apparaît comme assuré que notre site est bien — sous le nom de *Badê* — l'une des cinq villes (avec Baghaï, Timgad, le fort de Thouda et



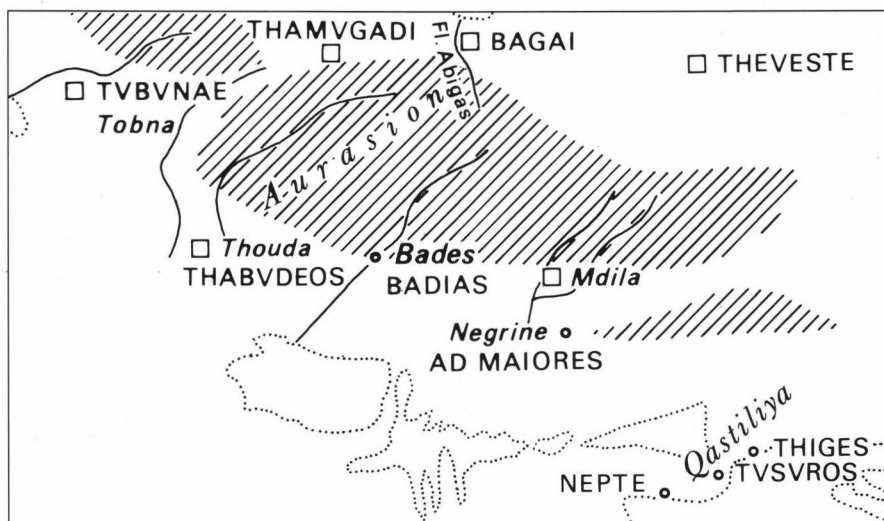
Aménagements hydrauliques romains dans la région de Badès (d'après J. Birebent).

peut-être Mdila) mises en défense par Justinien contre les «Maures» sur la périphérie de l'Aurès, selon le témoignage de Procope (*Aed.*, VI, 1, 11; Desanges, 1963, p. 57; Troussel, 1983, p. 373). Le programme de fortifications dont l'exécution

avait été confiée à Solomon est peut-être représenté ici par les vestiges « d'une muraille d'enceinte en pierres de taille » signalés sur le site (A.A., f° 49, n° 51). Mais les « tours cylindriques » dont était flanquée la muraille suggèrent des remaniements plus tardifs de l'ouvrage, sans doute d'époque aghlabide.

En effet, cette place forte conserva longtemps son importance, constituant avec Thouda selon Bekrī (de Slane, p. 151) une des grandes villes du Maghrib au moment de la conquête arabe. Même si cette appréciation du géographe du XI^e siècle est exagérée, il est certain que ces deux places furent les premières que Okba ben Nâfi entreprit d'attaquer directement au retour de sa chevauchée vers le Maghrib extrême, parce qu'elles étaient relativement isolées; en investissant l'Aurès par le sud, sa cavalerie était plus à l'aise dans ces plaines présahariennes. Ayant évité Tobna, il se dirigea donc vers *Badīs* « pour en faire la reconnaissance » (Al Nuwayri, dans Ibn Khaldoun, 1, de Slane, p. 334), avant d'être cerné et défait par les troupes berbéro-byzantines de Koçela près de Thouda (65/683).

Plus tard dépendante de Tobna, la ville forte de *Badīs* dut conserver, comme le Zâb lui-même une valeur stratégique, sur ces marches (*tugūr*) de l'émirat aghlabide, qui avaient été le berceau de la dynastie ifriqiyyenne (Talbi, 1966, p. 127). Dépendante de Msila sous les Fatimides, puis de Biskra sous les Hammadides, *Badīs* ne semble plus avoir joué un rôle politique notable jusqu'à l'arrivée des Banū Hilāl. Ceux-ci contrôlèrent tout son territoire et ne permirent plus « à ses habitants de sortir de chez eux autrement que sous la sauvegarde d'un des leurs » (Idrīsī, éd. Hadj-Sadok, p. 113). Cette condamnation à l'autarcie économique lui fut fatale et cette grande ville sera réduite à l'état de village d'oasis (*zab* : Ibn Khaldoun, 3, p. 125).



Situation de Badias sur le piémont saharien de l'Aurès (dessin J. Lenne).

dans une région dominée par les tribus nomades (Cambuzat, 1968, p. 27). Auparavant, *Badīs* et sa région s'étaient maintenues dans une grande prospérité : Idrīsī (p. 113, n° 88) parle « d'une place forte (*hiṣn*) peuplée »; selon le témoignage de Bekrī (suivi par le *Kitab al Istibsar*) : « la ville se compose de deux forteresses qui possèdent un *djamê* et quelques bazars. Aux alentours, s'étendent de vastes plaines et des champs magnifiques en plain rapport. On y fait deux récoltes chaque année grâce aux nombreux ruisseaux qui arrosent le sol » (de Slane, p. 151-152). Cette dernière notation fait écho aux vers de Corippus (*Johannide II*, 156-157, éd. J. Diggle et F.R.D. Goodyear, Cambridge, 1970, p. 32) où il est question des doubles récoltes d'orge que faisaient au VI^e siècle les indigènes de la « chaude Vadis » :

Quique Vadis tepidae messes bis tondit in anno
Maurus arans, bino perstringit et ordea culmo

Ceci donne à penser que les mêmes méthodes d'irrigation étaient restées en usage. De fait, si les vestiges du centre urbain antique, recouverts par le village actuel, sont mal connus, des installations hydrauliques anciennes de première grandeur ont été mises en évidence : à l'amont de *Badias* une adduction allait chercher l'eau sur une distance de 100 km jusqu'à l'oued Mellagou ; le canal, en partie souterrain, suivant ensuite la rive droite de l'oued El Arab, par Khanga Sidi Nadji et Liana (Birebent, 1962, p. 182-187). A l'aval, un vaste système d'irrigation en forme d'éventail apparaît sur les clichés aériens, comprenant des barrages, canaux, réservoirs et partiteurs ; il s'étendait en plaine vers le sud-est jusqu'à Zribet-el-Hamed). Dans cette région où ce mode d'irrigation est aujourd'hui inconnu, on retrouve même des restes de foggaras (Baradez, p. 169, 192).

BIBLIOGRAPHIE

- ALBERTINI E., « Note sur deux inscriptions de Badès et de Lecourbe », *B.C.T.H.S.*, 1932, p. 36-61.
- AL IDRISI, *Le magrib au VI^e siècle de l'hégire (XII^e siècle après J.-C.), texte établi et traduit en français d'après nuzhat al-mustaq par Mahamad Hadj-Sadok*, Paris, Publisud, 1983.
- BARADEZ J., *Fossatum Africae, Recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1949.
- BIREBENT J., *Aquae Romanae, Recherches d'hydraulique romaine dans l'Est algérien*, Paris, Service des Antiquités de l'Algérie, 1962, p. 129-196.
- CAMBUZAT P.-L., *L'évolution des cités du Tell en Ifrîkiya du VII^e au XI^e siècle* (thèse de 3^e cycle), Paris, 1968, p. 24-29.
- COURTOIS Ch., *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1955, p. 68-69.
- Desanges J., « Un témoignage peu connu de Procope sur la Numidie vandale et byzantine (nouvelle lecture et commentaire de Procope de Aed., VI, 7, 1-11) », *Byzantion*, 33 (1963), p. 41-69.
- EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale* (trad. M. Guckin de Slane), Alger, 1913, rééd. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1965.
- FENTRESS E., *Numidia and the Roman army*, Oxford, B.A.R. International Ser. 53, 1979, p. 40.
- Gsell S., *Atlas archéologique de l'Algérie*, Paris, Imprimerie Nationale, 1911.
- IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale* (éd. et trad. de Slane), Paris, Geuthner, t. 1, 1925 ; t. 3, 1934.
- LANCEL S., *Actes de la Conférence de Carthage de 411*, Paris, éd. du Cerf, 1972, t. 1, p. 160 ; t. 2, p. 822-823.
- MAIER J.-L., *L'épiscopat de l'Afrique romaine, vandale et byzantine*, Rome, Bibl. helvetica, 1973.
- MANDOUZE A., *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire, 1, Afrique (303-533)*, Paris, C.N.R.S., 1982.
- PRINGLE D., *The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest*, Oxford, B.A.R. International Ser. 99, 1981, vol. 1, p. 183, 306.
- RAGOT W., « Le Sahara de la province de Constantine », *Recueil Soc. archéol. de Constantine*, 1873-1874, p. 294.
- SALAMA P., *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Alger, Impr. of. 1951.
- SALAMA P., *Bornes milliaires d'Afrique Proconsulaire, Un panorama historique du Bas-Empire romain*, Rome, École fran., 1987.
- TALBI M., *L'Émirat Aghlabide (184-296/800-909), Étude politique*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1966, p. 87-129.
- TROUSSET P., « Les *finis antiquae* et la reconquête byzantine en Afrique », *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord, II^e Coll. internationale (Grenoble, 1983)*, *Bull. archéologique du C.T.H.S.*, nouv. sér., 19 B, p. 361-376, Paris, 1985.

P. TROUSSET

B10. BADIS (ville du Rif)

Petite agglomération située sur la côte rifaine, faisant face à l'ancienne forteresse espagnole du Peñon de Velez de la Gomera. Le site de Badis, à l'embouchure de l'oued du même nom, fut occupé dès l'Antiquité sous le nom de *Parietina*. Pendant le Moyen Âge, Badis, qui était le port méditerranéen le plus proche de Fès, joua un rôle assez important dans les relations entre le Maroc et l'Europe. Il était fréquenté par les navires génois, catalans et vénitiens. Jean-Léon l'Africain écrit que les marchands vénitiens, à son époque, au début du xvi^e siècle, visitaient régulièrement Badis : tous les deux ans, une flotte marchande qui cabotait le long de la côte de Barbarie venait mouiller au pied de « l'îlot de Ghomera » (futur Peñon de Velez). Les transactions, qui attiraient une foule considérable, se faisaient sur la plage de Badis.

Le Peñon de Velez est un îlot rocheux séparé de la côte par un bras de mer de 350 m de large, que franchit aujourd'hui une digue construite au début du siècle. L'îlot fut occupé par les Espagnols en 1508 sous le commandement de Pedro Navarro. Ils y construisirent un fort, mais dès 1522, les habitants de Badis et l'armée du sultan wattaside Mohamed el Bortugali, réoccupaient la place.

Mais Badis était entré en décadence et ses habitants s'accommodèrent de l'arrivée inopinée d'une troupe de corsaires turcs en 1554. Maîtres du Peñon, les Turcs ravagèrent les rives espagnoles de la mer d'Alboran. Le plus célèbre fut Yahia Raïs qui pilla de nombreuses villes et ramena 4 000 captifs chrétiens. Une expédition espagnole mit fin en 1564 à ces activités en réoccupant le Peñon. Heureux du départ des Turcs, le sultan Moulay 'Abd Allah reconnut officiellement la possession du Peñon aux Espagnols. Badis ne retrouva point son activité portuaire antérieure et son histoire se confond désormais avec celle du Peñon de Velez qui demeura sous souveraineté espagnole jusqu'en 1957.

C. AGABI

B11. BADIS (Émir zīride)

Fils d'Al Mansūr et petit fils de Buluggīn* ibn Zīrī, fondateur de la dynastie, à qui les Fātimides partant pour l'Égypte avaient confié le gouvernement de l'Ifriqiya et du Maghrib, Bādīs régna de 996 à 1016.

Si l'on en croit le *Bayān*, Al-Manšūr aurait, dès 382/992, désigné comme successeur son fils Bādīs. La succession ne devait cependant pas s'effectuer sans provoquer la rancœur d'une partie de la famille des Zīrides. Une tentative d'opposition se serait même manifestée, brisée par les esclaves noirs de Bādīs et ceux de son père Al-Manšūr. Cependant, la cour du Caire reconnaissait solennellement le nouvel Émir et lui envoyait, avec le rescrit d'usage lui accordant l'investiture, des robes d'honneur et divers cadeaux. En réponse, le nouveau maître de Kairouan prêta le serment de fidélité au Calife. Cette fidélité à la cour du Caire peut sembler étrange lorsqu'on songe aux manifestations d'impatience qu'avait témoignées Al-Manšūr en certaines occasions, notamment lors de la révolte des Kutāma. En fait, il est bon de considérer que l'autorité des califes est beaucoup plus symbolique qu'effective. Ils paraissent de moins en moins attachés à l'Ifriqiya, leurs regards est ailleurs, tourné vers l'Orient, aussi bien entendent-ils ne pas trop se mêler des affaires du Maghrib et faire confiance à leurs représentants zīrides qui, jusqu'ici, n'ont jamais encore manifesté explicitement un désir d'émancipation totale. De son côté, le lieutenant du royaume a sans doute encore besoin de l'autorité spirituelle des Šī'ites, autorité qui donne un sens à la lutte contre les Zanāta, soutenus par l'Espagne. Ils n'ont rien à espérer des 'Abbāsides beaucoup trop loin du Maghrib.

Les Zanāta avaient mis à profit, la période de transition entre la mort d'Al-Mansūr et le règne de Bādīs pour attaquer fermement les Ṣanhāja. Zīrī b. 'Aṭīya avança vers Tāhert et s'attaqua aux troupes d'Iṭwūfat qui appella Bādīs à son secours. Ce dernier dépêcha une armée commandée par Muḥammad Abū'l-'Arab. Ḥammād se joignit à ses parents et la jonction des troupes ṣanhājiennes s'opéra aux environs de Tāhert, Zīrī paraissait en mauvaise posture. La chance, pourtant, lui sourit, les troupes d'Ḥammād lâchèrent pied en plein combat, entraînant, dans leur fuite les autres Ṣanhāja, complètement battus. Le regroupement des fuyards s'effectua à Achīr.

Bādīs, inquiet de la tournure prise par les événements, se résolut à se mettre lui-même à la tête des troupes ṣanhājiennes et se mit en marche vers le Maghrib, sollicitant au passage l'appui de Falfūl, fils de Sa'id, le gouverneur de Tobna. Ce dernier, d'origine zénète, fit quelques difficultés à se joindre aux Ṣanhāja, exigeant tout d'abord un rescrit lui reconnaissant officiellement le gouvernement de Tobna. Bādīs consentit à délivrer cette pièce et poursuivit sa route sur Achīr comptant sur l'appui de Falfūl, mais celui-ci, profitant de cet éloignement, dévasta la région et mit le siège devant Baḡaya (Baḡaī*). Devant ce nouveau danger, Bādīs ne perdit pas son sang-froid, il résolut de poursuivre sa campagne contre Zīrī b. 'Aṭīya et de se retourner ensuite contre son nouvel ennemi. A l'approche des armées ṣanhājiennes, les Zanāta se replièrent rapidement sur Tāhert, apparemment sans lutte, puis les troupes de Bādīs se trouvant à proximité de la ville, Zīrī s'enfuit de Tāhert. En fait, le chef zénète s'était replié en direction de Fès où il pensait sans doute refaire son armée avant d'accepter le combat. La perspective d'une expédition hasardeuse au Maghrib al-'Aqṣā fit hésiter Bādīs qui préféra se cantonner à Achīr. C'est à ce moment qu'il nomma son oncle Iṭwūfat au gouvernement des villes d'Achīr et de Tāhart ce qui lui assurait un pouvoir considérable dont s'offensèrent les propres frères d'Iṭwūfat. Cinq de ceux-ci : Mākṣan, Zāwī, Ḥalāl, Maḡnīn et Arim (ou Azim) prirent même les armes et saccagèrent le camp d'Iṭwūfat. Bādīs était alors occupé à lutter contre Falfūl, fils de Sa'id, aussi confia-t-il à son oncle Ḥammād, frère des insurgés, le soin de rétablir l'ordre. Ce dernier s'en acquitta sans aucun ménagement. Mākṣan lui étant tombé entre les mains, il n'hésita pas à le faire dévorer par ses chiens, tandis que les fils de Mākṣan sont tués impitoyablement. Les autres frères, cernés dans le mont Chenoua, se rendent et obtiennent la faveur de fuir en Espagne. L'insurrection est réprimée, Bādīs n'a plus d'adversaires dans sa propre famille, mais, on peut dire que cette même aventure assure la fortune d'Ḥammād au Maghrib Central. Il apparaît comme le soutien le plus ferme de la dynastie de Kairouan dont il reçoit, en récompense de ses loyaux services, le gouvernement d'Achīr, c'est-à-dire, en quelque sorte, le titre de chef des Zirides au Maghrib Central.

A ces graves difficultés, qui mettaient sérieusement en péril l'autorité des Zirides, s'ajoutaient celles provoquées par l'insurrection de Falfūl b. Sa'id sur les arrières des troupes ṣanhājiennes. Falfūl disposait d'une solide armée composée non seulement de Zanāta, mais aussi d'un certain nombre de Ṣanhāja hostiles aux Zirides. A cette troupe vinrent s'ajouter de nombreux mécontents en mal de réformes. Le chef zénète était un brillant capitaine, il tint tête et repoussa vigoureusement le corps d'armée qui tentait de l'écraser puis, victorieux, il n'hésita pas à se diriger sur Kairouan dans l'espoir évident de supplanter les Zirides. Une difficulté l'attendait en route : la résistance acharnée de Baḡaya qui soutint un siège de 45 jours et fut délivrée enfin par Bādīs. Le 10 de Dū'l-qa'da 390 (22 octobre 999) ce dernier réussit à rejoindre Falfūl aux environs de Marmajanna. La bataille eut lieu à Wādi Aḡlān. Farouche, longtemps indécise, elle se termina par la victoire de Bādīs. Falfūl, vaincu, laissait 9 000 morts (?) sur le terrain et s'enfuyait au loin, tandis que le Sultan ziride rentrait à Kairouan au grand soulagement (nous dit-on) de la population qui redoutait l'arrivée de Falfūl.

Zīrī b. 'Aṭīya, profitant de la révolte des frères d'Iṭwūfat, tenta une nouvelle fois

de s'emparer d'Achîr au mois de juin de l'an 1000, mais il renonça à son entreprise avant même que Bādīs, qui réunissait ses troupes à Raqqāda, se soit mis en marche. Peut-être se sentait-il malade puisque quelque temps après, alors qu'il s'en retournait à Fès, il mourut le 12 Ramaḍān 391 (décembre 1000).

La lutte contre Falfūl n'était pourtant pas achevée. Le vaincu de Wādi Aḡlān avait refait ses forces et, après un échec contre Gabès, il s'était installé à Tripoli.

Bādīs inquiet de cette menace à la frontière de l'Ifriqiya, peut-être également peu rassuré sur l'attitude des Fātimides à l'égard du chef zénète, appelle à Kairouan son oncle Ḥammād « afin de s'en faire un appui dans sa guerre contre Falfūl », mais il ne put le garder auprès de lui, la situation au Maghrib Central réclamant, à nouveau, une prompt intervention des Zirīdes.

Les Zanāta s'étaient regroupés sous l'autorité d'Al-Mu'izz, fils de Zirī b. 'Aṭīya, reconnu gouverneur du Maghrib par les 'Amīrides d'Espagne et ils envahirent toute la Berbérie centrale, bloquant Msila et Achîr et interceptant les caravanes. Ḥammād fut chargé de rétablir l'ordre avec promesse de ne plus être rappelé à Kairouan. Autrement dit, Bādīs se déchargeait totalement sur son oncle du soin d'imposer la loi au Maghrib Central. C'était en quelque sorte signer un premier acte d'indépendance. Ḥammād mit immédiatement à profit cette liberté et en 398/1007, il fonda sa capitale : La Qal'a : la dynastie des Ḥammādides était créée.

Mais bientôt Bādīs voulut réduire la puissance de son oncle et lui retira le commandement de Constantine. Ḥammad se révolta et fut sévèrement battu sur les bords de Chélif. Il réussit à s'enfermer dans la Qal'a et fut sauvé par la mort de Bādīs (406/1016).

BIBLIOGRAPHIE

IBN AL AṬĪR, KĀMIL FI L-TA'RĪḤ, trad. de Fagnan, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, Alger, 1901.

IBN 'IDARI Bayan, *Al Bayano l. Maghrib*, éd. Dozy, Leyde, 1848.

IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t. III, p. 248.

IDRIS H.-R., *La Berbérie orientale sous les Zirides, x^e-xii^e siècle*, Paris, 1962, t. I, p. 83-123.

GOLVIN L., *Le Maghrib central à l'époque des Zirides. Recherches d'Archéologie et d'Histoire*, Paris, A.M.G., 1957.

MARÇAIS G., *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris, 1946.

L. GOLVIN

B12. BAGA

Roi des Maures qui aida Massinissa, lorsque le prince massyle revenant d'Espagne après le meurtre de Capussa, s'apprêtait à se rendre en Numidie pour recouvrer le royaume de son père Gaïa (206 av. J.-C.). Le nom de Baga n'est cité que par Tite-Live : *Baga ea tempestate rex Maurorum erat* (XXIX, 30, 1) mais le nom n'est pas inconnu dans l'onomastique libyque, on le reconnaît sous la forme BGY (R.I.L., n° 739, dans le Guergour, et n° 1097, dans la Cheffia). Le nom d'Abeggi (chacal) est encore porté chez les Touaregs (Ch. de Foucauld, 1940).

Massinissa obtint du roi maure une escorte de 4 000 hommes, des cavaliers, qui lui permit de traverser sans encombre le territoire contrôlé par Syphax et d'atteindre le royaume massyle. Malgré la faiblesse du nombre de ses partisans, 500 numides, Massinissa renvoya immédiatement ses hommes à Baga.

Il est difficile de tirer de cette unique mention une documentation exhaustive. Elle permet cependant de poser quelques questions : qu'était-ce un roi des Maures à la fin du iii^e siècle av. J.-C. ? Sur quel territoire exerçait-il son autorité ? Baga

faisait-il partie d'une dynastie ou fut-il un chef sans postérité?

Roi des Maures, Baga nous semble avoir été un chef jouissant d'une autorité certaine puisqu'il put fournir à Massinissa, qui était un étranger, une escorte aussi importante que celle que mentionne Tite-Live et que nous n'avons aucune raison de mettre en doute. Baga ne peut donc être un «*regulus*», un simple chef tribal, il paraît au contraire être un véritable souverain dont l'autorité s'étendait sur un vaste territoire. Une phrase de Polybe (III, I, 33) indique qu'à cette époque les Maures sont les plus occidentaux des Libyens puisque «cette tribu était établie sur les bords de l'Océan». Cette localisation n'est pas en contradiction avec l'affirmation de Pline (V, 17, 2) selon qui la puissante «*gens*» des Maures était réduite à quelques clans à proximité desquels se situaient les Masaesytes qui, eux aussi, avaient connu le même sort. Or les Masaesytes mentionnés par Pline occupaient la Maurétanie Tingitane, il ne s'agit pas de ceux qui d'après Ptolémée se situaient à l'est de la Molochat (Moulouya) et avaient, au temps de Baga, constitué la puissance de Syphax.

Le fait même que Massinissa traverse le territoire de Baga avant d'atteindre la Numidie, confirme la situation du royaume des Maures, entre la Péninsule ibérique et les territoires masaesytes et massyles; de plus le contexte prouve que ce royaume contrôlait au moins une partie du littoral; ce qui permet de rejeter définitivement la curieuse tentative de placer dans l'Aurès le royaume des Maures (A. Berthier, 1981).

Si le royaume de Baga peut être situé sans peine dans la future Maurétanie Tingitane, et plutôt dans sa partie occidentale, il est impossible de préciser son étendue. On admettra, à l'image de ce qui se passait en Numidie, que le roi exerçait un certain contrôle, sinon une domination de fait, sur les villes littorales, routes de culture phénicienne, aussi bien les vieilles cités de Lixus et Tingi que celles, sans doute plus récentes, qui occupaient les sites d'Emsa et de Sidi Abdeslam, mais aussi et plus sûrement sur les villes de l'intérieur comme Volubilis et peut-être Tamuda. Vers le sud, on peut penser que les grandes tribus gétules exerçaient déjà une pression suffisante qui limitait l'autorité de Baga. Pline cite les Gétules Autolètes (= Autololes) qui s'étendaient jusque chez les Éthiopiens; on peut penser qu'ils occupaient déjà le pays au temps de Baga.

Baga n'est-il qu'un chef de guerre, créateur d'un royaume sans lendemain ou faut-il déjà l'inclure dans la dynastie «maurétanienne» qui de Bocchus 1^{er} à Bogud régna sur le même territoire? Il est difficile de répondre; en faveur de l'opinion dynastique on peut noter une certaine analogie entre les noms portés par ces différents souverains pendant près de deux siècles. En définitive, Baga nous apparaît plus comme l'héritier d'une puissance qui se forgea pendant les temps obscurs de la protohistoire que comme un simple aventurier que nous révélerait un caprice de l'Histoire.

BIBLIOGRAPHIE

- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. III, p. 175.
 FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire abrégé touareg-français de noms propres*, Paris, Larose, 1940.
 CAMPS G., *Massinissa ou les débuts de l'Histoire*, Alger, 1961, p. 162-167.
 DESANGES J., *Pline l'Ancien, Histoire naturelle, livre V, 1-44*, Paris, Les Belles Lettres, p. 144-147.
 DÉCRET F. et FANTAR Mh., *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Paris, Payot, 1981, 73.
 BERTHIER A., *La Numidie, Rome et le Maghreb*, Paris, Picard, 1981 (*contra* Camps G., Compte rendu in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 33, 1982, p. 132-141).

G. CAMPS

B13. BAGAI (Bāghāya)

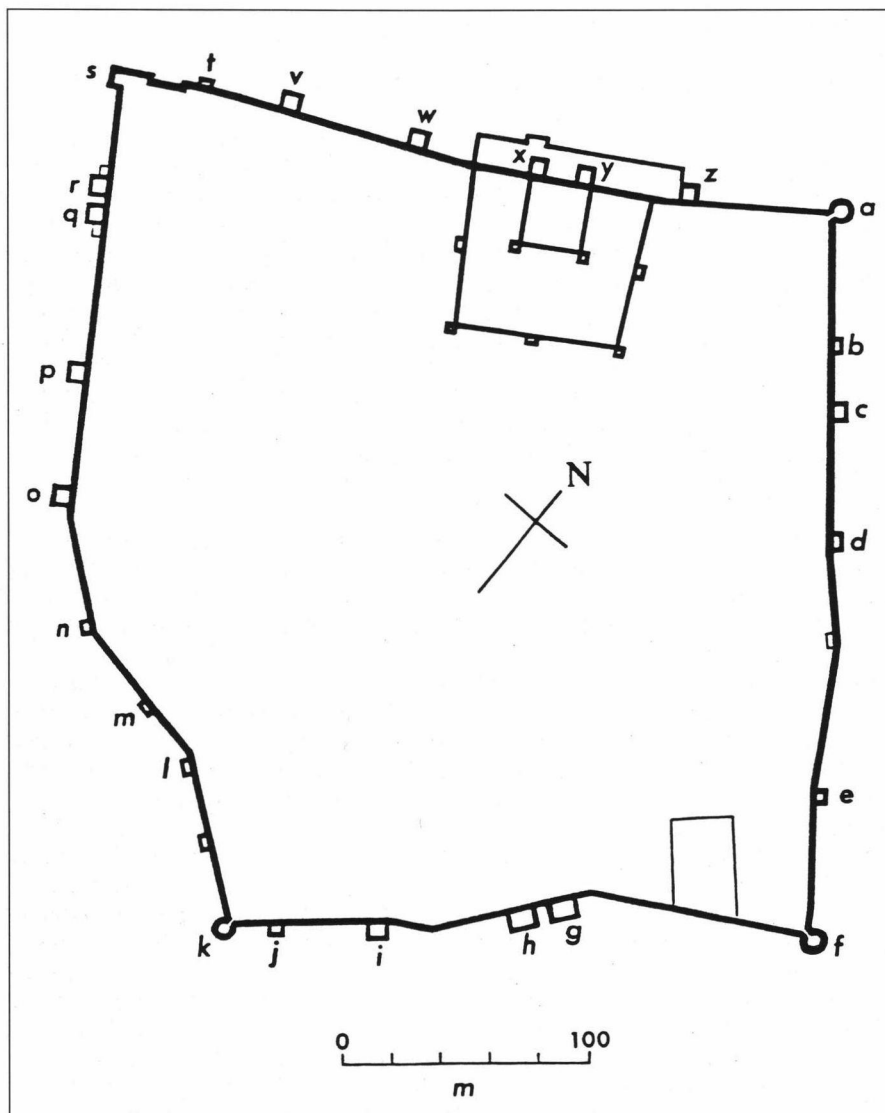
Agglomération et place forte ancienne dont le Ksar Bagaï actuel a conservé le nom. Elle était située entre l'Aurès au sud et la Garaat al-Tarf au nord, non loin de l'oued Bou Roughal qui descend de la trouée de Khenchela. Le nom antique de ce cours d'eau (*Abigas**), cité par Procope (*Guerre des Vandales*, II, 19) est lui-même à rapprocher de celui de la ville de Bagaï dont il irriguait la campagne (Camps, 1984, p. 77).

La ville était établie sur un mamelon dominant au loin le pays et couvrant une partie des Hautes-Plaines sur le versant nord de l'Aurès. Cette position stratégique sur une des routes allant de Carthage — ou de Kairouan — au Zab par Tebessa et Lambèse au débouché d'un des passages de l'Aurès vers le Sahara par les vallées des oueds el Arab-el Abiod, explique le rôle de premier plan joué par la cité fortifiée entre l'époque byzantine et le ^x^e siècle. Elle fut le centre d'une région militaire dépendante du Zab et souvent au cœur des conflits multiples qui opposèrent les maîtres de l'Ifriqiya aux mouvements de dissidence politique et religieuse, nés dans les tribus berbères du Maghrib central (Talbi, 1966, p. 261-265, 662-669; Golvin, 1957, p. 72-73).

A l'époque romaine, Bagaï pourrait avoir été à l'origine un *castellum* indigène; elle est dotée d'un conseil de décurions en 162 ap. J.-C. (*C.I.L.*, VIII, 2275), mais l'épigraphie du lieu qui n'a pas été fouillé, se réduit à quelques noms de légionnaires (Lassère, 1977, p. 262-264; Le Bohec, 1989, p. 502, 527). Elle ne permet pas de dire quand elle devint cité romaine (Gascou, 1972, p. 92, 205).

Siège d'un évêché dès 256, où elle est représentée au Concile de Carthage, la ville sera sous le Bas-Empire un des principaux centres du donatisme (Gsell, *A.A.A.*, ^f^o 28, ⁿ^o 68); Mandouze, 1982, p. 284, 304, 721-723): sous Constant, un des instigateurs de la résistance au pouvoir impérial en Numidie est Donatus dont l'action provocatrice est présentée par Optat de Milev (*De schismate donatistarum*, III, 1, 4) comme complémentaire de celle de son homonyme plus connu de Proconsulaire: il aurait, par des crieurs publics, rameuté les circoncellions des environs à Bagaï, dont la basilique servait de centre de ravitaillement. En 394, un important concile, souvent mentionné par saint Augustin (*Contra Cresconius*, III et IV), réunit à Bagaï 310 évêques donatistes. Vers 404, l'évêque catholique Maximianus y fut molesté par les donatistes pour avoir obtenu contre eux la restitution de la basilique du *fundus Calvaniensis*. En 411, un évêque donatiste, Donatianus, assistait à la conférence de Carthage sans rival catholique mentionné.

Au dire de Procope (*Guerre des Vandales*, II, 19), les Byzantins auraient trouvé la ville désertée par ses habitants lors de la campagne de Solomon en 539-540; mais elle devint par la suite une des grandes places fortes de la région: un témoignage du même Procope (*de Aedificiis*, VI, 7, 8) mentionne *Bagaë* parmi les cinq villes mises en état de défense «autour de la montagne» sous la responsabilité de Solomon (Desanges, 1963, p. 43-44). Une inscription publiée en 1967 confirme cette assertion: elle commémore la construction de la fortification de Bagaï, sous le règne de Justinien par le préfet d'Afrique (Durliat, 1981, p. 42-44). Cette fortification est restée opérationnelle jusqu'à la fin de l'époque byzantine: dans les dernières années du ^{vi}^e siècle, la ville, siège d'un évêché, est mentionnée par Georges de Chypre comme *kastra* (éd. Gelser, p. 34); pendant l'invasion arabe, elle sert de refuge aux populations d'alentour (Ibrahim ar-Raqiq, p. 41). Sur la route du Maghrib, Oqba rencontra cet obstacle et chercha à l'éviter: il vainquit la cavalerie grecque sous les murs de Bagaï en 683, mais ne s'attarda pas au siège de la ville (Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, I, p. 331; El Békri, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, p. 322). Lorsque la Kāhina regroupa ses forces pour faire face aux troupes de Hāsan ben Numan, elle s'appuya sur les rives de la Meskiana. Après sa victoire, elle conserva la cité qui ne fut occupée qu'après sa mort, par Hāsan,



La citadelle et l'enceinte byzantines de Bagaï (d'après Ch. Diehl).

en 82/701. Il est peu vraisemblable que les remparts de Bagaï aient été rasés par la Kāhina à en juger par ce qu'il en reste et par l'importance de la place pendant les premiers siècles de la période arabe.

Aux VIII^e et IX^e siècles, sous le gouvernement des Wulāt de Kairouan, Bāghāya maintint la présence arabo-musulmane et protégea les marches de l'Ifrīqiya lors des soulèvements berbères de l'ouest, attisés par l'hérésie khāridjite. Ceux des Hawwāra et des Miknāssa Ibādites étaient particulièrement menaçants. Contre eux, Bāghāya demeura, avec Tobna, une des places les plus importantes du Zāb dont on connaît le rôle politique et militaire, jusqu'à la fin de la dynastie aghlabide. Par exemple, sous Muhammad II, c'est cette place que choisit le général Bu Hafağa comme base opérationnelle pour «ratisser» l'Aurès vers 870, et rallier Balazma (Talbi, p. 263).

Finalement, comme les autres places de la région, Bāghāya ne devait capituler que sous les assauts de l'armée chiïte de Abū Abd Allāh al-Ahwal en 907/294. Elle devint dès lors la base stratégique du dā'i dans sa marche vers Kairouan. Sa reddition durement ressentie par l'Émir Ziyādat Allāh III dont l'armée s'était repliée sur Laribus, annonçait la chute, deux ans plus tard, de la dynastie aghlabide.

Aux ^x^e et ^{xi}^e siècles, Bāghāya dépendit des gouverneurs Banū-Hamdūn, puis zīrides auxquels les Fatimides avaient confié leurs marches de l'ouest. La ville supporta vers 943 les assauts d'Abū-Yazīd qu'elle détourna vers le Jérid, puis ceux des rebelles Hawwāra et Zanāta. C'est à cette occasion que s'illustrèrent les premiers zīrides avant de prendre la direction de l'Ifrīqiya. Mais pour des raisons obscures, la ville voulut échapper à leur contrôle et dut subir une sévère répression. Bāghāya n'en continua pas moins de survivre : en 999, elle résista au siège de Falful, gouverneur félon de Tobna et fut délivrée par Bādīs*. Avant de disparaître vers 1024/415 lors de l'invasion des Banū Hilāl, Bāghāya avait été un des verrous de l'Ifrīqiya zīride contre les Zanāta et contre la puissance montante des Hammārides (Cambuzat, 1968, p. 45-57).

Al Idrīsī qui parcourt le Maghrib au ^{xii}^e siècle décrit en ces termes la cité déchue (éd. Hadj Sadok, 1983, p. 126) : « Bagay est une grande ville, entourée d'un rempart en pierre ; elle a un faubourg également entouré d'un rempart où se tenait autrefois des sūq qui se tiennent aujourd'hui dans la ville même, le faubourg étant inhabité par suite des méfaits des Arabes. C'est la première ville de la datte ; elle a un oued qui lui vient du côté sud et lui fournit l'eau potable ; celle-ci est aussi fournie par des puits. Il y avait, autour de la ville, des campagnes, des villages et des exploitations agricoles. Maintenant, de tout ceci, il ne reste presque rien. Des groupes berbères y sont établis qui trafiquent avec les Arabes. Leurs principales ressources sont le froment, l'orge et la perception des taxes. L'autorité est exercée par leur mašāyih (leurs vieux chefs). Près de là, à la distance de quelques milles seulement, est la montagne d'Awras, dont les habitants tyrannisent leurs voisins ».

De la fortification byzantine, certainement remaniée au Moyen Âge subsiste le tracé du rempart urbain dont seule la partie nord-est est conservée aujourd'hui en élévation (Pringle, 1981, p. 184). L'enceinte dessinait un quadrilatère irrégulier de 1 172 m de périmètre délimitant une surface de 8,2 ha. Le mur (2,2 m de largeur) était formé d'un double parement en grand appareil à noyau de blocage renforcé par des boutisses ; il était flanqué de 36 tours au total, rondes aux angles et carrées sur les côtés. Deux portes principales, encadrées par des tours, donnaient accès à la ville à l'ouest et au sud-est. Au nord-ouest de l'enceinte était accolé à l'intérieur, un fort ou « citadelle » de 70 × 63 m, flanqué de tours aux angles et au milieu des côtés. Il enveloppait lui-même un ouvrage plus petit (26 × 26 m). Le mur extérieur du fort était précédé d'une sorte d'avant-mur. Diehl voyait dans ce dispositif l'ultime refuge de la garnison en cas de siège mais il n'est pas assuré que cet ensemble appartienne à un état homogène de la construction.

Cette muraille antique, en pierre, à tours rondes et carrées, est signalée par Ibn Hawkal (trad. de Slane, p. 216) et Al Muqaddasi (trad. Pellat, p. 20-21) : c'est probablement avant le ^x^e siècle et donc sous les Aghlabides — au début de l'expansion de Bāghāya qui se poursuivit jusqu'au milieu du ^x^e siècle — que les faubourgs furent ceints à leur tour d'un rempart. Après le passage des Banū Hilāl, les deux remparts (de la ville et du fort) restèrent seuls debout, les faubourgs étant abandonnés et les marchés regroupés à l'intérieur de la première enceinte (Cambuzat, p. 55).

BIBLIOGRAPHIE

AL IDRISI, *Le Maghrib au ^{vi}^e siècle de l'hégire* (^{xii}^e siècle après J.-C.), texte établi et traduit en français d'après nuzhat mustaq par Mahamad Hadj-Sadok, Paris, Publisud, 1983.

- AR RAQIQ AL QAIRAWANI, *Tarik Ifriqia wal-Magrib*, éd. Al-Monji al-Kaabi, Tunis, 1968.
- BIREBENT J., *Aquae romanae. Recherches d'hydraulique romaine dans l'Est algérien*, Service des Antiquités de l'Algérie, 1962, p. 247, 249.
- CAMBUZAT P.-L., *L'évolution des cités du Tell en Ifrikiya du VII^e au XI^e siècle* (thèse de 3^e cycle), Paris, 1968, p. 46-57.
- CAMPS G., « *Abigas* », dans *Encyclopédie berbère*, I, 1984, p. 77-78.
- DESANGES J., « Un témoignage peu connu de Procope sur la Numidie vandale et byzantine », *Byzantion*, 33 (1963), p. 41-69. Id., *Abaritana* dans *Encyclopédie berbère*, I, 1984, p. 57-59.
- DIEHL Ch., *L'Afrique byzantine, Histoire de la domination byzantine en Afrique*, Paris, 1896.
- DURLIAT J., *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique byzantine*, Rome, 1981.
- FAGNAN E., « L'Afrique septentrionale au XII^e siècle, d'après la description extraite du Kitab el Istibçar », *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, t. XXXIII, 1898, p. 1-229.
- GASCOU J., *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique Pronconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, Rome, 1972.
- GOLVIN L., *Le Magrib central à l'époque des Zirides, Recherches d'Archéologie et d'Histoire*, Paris, Arts et Métiers graphiques, 1957.
- GSELL S., *Atlas archéologique de l'Algérie*, Paris, 1911, f^o 28, n^o 68.
- GSELL S., *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 357-359, fig. 155.
- LASSERE J.-M., *Ubique populus, Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine*, Paris, C.N.R.S., 1977.
- LE BOHEC Y., *La troisième Légion Auguste*, Paris, C.N.R.S., 1989.
- MANDOUZE A., *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, 1, *Afrique (303-533)*, Paris, C.N.R.S., 1982.
- PRINGLE D., *The Defense of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest*, Oxford, B.A.R., International Ser. 99, 1981, vol. 1, p. 183-185; vol. 2, p. 570, fig. 21, pl. VI.
- TALBI M., *L'Émirat Aghlabide (184-296/800-909), Étude politique*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1966.

P. TROUSSET

B14. BAGRADA

Principal fleuve de l'Afrique punique, long de 365 km (l'indication de Julius Honorius : « 318 milles » [soit près de 460 km] constitue une exagération), le *Bagrada* (l'oued Medjerda) prend sa source en Numidie près de la ville de *Thubursicu Numidarum* (Khamissa), dans le massif montagneux qui donne aussi naissance à l'oued Seybouse. Quoi qu'on ait prétendu, le fait était reconnu dans l'Antiquité, puisqu'il est expressément mentionné dans la *Cosmographia*, 47, de Julius Honorius (éd. Riese, *Geog. Lat. Min.*, p. 52) : *Fluvius Bagrada nascitur in Thubursicunumidarum*. Il est faux de dire, comme on s'y est parfois risqué en se fondant sur une erreur de Ptolémée (IV, 3, 6) qui place trop au sud la source du *Bagrada*, que son grand affluent de droite, l'oued Mellègue (que l'on identifie généralement avec le *Muthul*), représentait aux yeux des anciens habitants de l'Afrique le cours supérieur du fleuve.

Son nom dans l'Antiquité apparaît sous plusieurs formes. Chez les écrivains grecs, on trouve *Μαχαράς* dans Polybe (I, 75, 5; I, 86, 9; II, 2, 8), puis *Βαγράδας* (Strabon, XVII, 3, 13; Ptolémée, *Geog.*, IV, 3, 6, etc.). Chez les auteurs latins est attestée exclusivement la forme *Bagrada* (Pomponius Mela, *De Chorog.*, I, 34; Plin., *N.H.*, 5, 24; Lucain, IV, 587; etc.) : c'était sans aucun doute la seule employée pour désigner l'oued Medjerda sous la domination romaine et la seule qui explique la forme *Bajarda* ou *Badjarda* ou *Bajrada* qui se rencontre chez les auteurs arabes du Moyen Age. La forme actuelle *Majrada* (à laquelle ne correspond qu'imparfaitement la transcription française courante *Medjerda*) témoigne d'une alternance dans la consonne initiale (B/M) qui paraît remonter à une haute antiquité (cf. le nom *Μαχαράς* dans Polybe) et qui n'est pas sans parallèle (cf. *Medda* [lecture sans doute préférable à *Auedda*], localité à laquelle correspond *Henchir Bedd* selon J. Peyras, *Deux études de toponymie et de topographie de l'Afrique antique*, dans *Ant. Afr.*, 22,

1986, p. 217; cf. aussi L. Maurin et J. Peyras, *Uzalitana*, dans *Les Cahiers de Tunisie*, 19, 1971, p. 64-65).

L'origine de ce nom est très incertaine : C. Tissot, à juste titre, a écarté toute relation avec le nom phénicien *maqor*, « eau courante », aussi bien qu'avec un autre mot sémitique, *braka*, *brakoth*, « eaux dormantes », étymologies qui, d'ailleurs, s'excluent l'une l'autre, ainsi qu'avec le nom d'une des divinités nationales de Carthage, Melqart, l'Hercule tyrien. C'est très probablement dans l'onomastique libyenne qu'il faut chercher l'étymologie du nom antique de l'oued Medjerda. C. Tissot croit le retrouver dans la nomenclature indigène de la Tripolitaine, où est attestée sur la côte septentrionale, entre les deux Syrtes, une localité que l'*Itinéraire Antonin*, 62, 3, désigne sous les mots de *Megradi uilla Aniciorum*, et le *Stadiasmus Maris Magni*, 97 (éd. Müller, *Geog. Graeci Min.*, I, p. 463), sous le nom de Μεγερθις.

Presque à l'issue du massif où il prend sa source, le *Bagrada* suit la direction générale O.S.O. — E.N.E. qu'il garde jusqu'à son embouchure. Il traverse le plateau de Souk Ahras (l'antique *Thagaste*) et la haute chaîne qui sépare aujourd'hui l'Algérie de la Tunisie. A quelque distance au sud-est de *Simitthus* (Chemtou), il débouche dans les « Grandes Plaines » de Polybe et d'Appien, constituées d'une profonde couche végétale d'une richesse considérable. Les grandes crues sont rares et ne se produisent qu'au cours d'années exceptionnellement pluvieuses. C'est la seule rivière de l'ancienne *Africa* qui ait un débit permanent tout le long de son cours. Il était navigable dans l'Antiquité comme il l'est aujourd'hui. Cependant, son régime irrégulier est typiquement méditerranéen : hautes eaux de décembre à avril et basses eaux de mai à novembre. Ordinairement, son cours est très lent. « Endormie dans ses innombrables méandres, la Medjerda est toujours le fleuve qu'a si bien décrit Silius » (C. Tissot) :

*Turbidus arentes lento pede sulcat arenas
Bagrada, non ullo libycis in finibus amne
uictus limosas extendere latius undas
et stagnante uado patulos inuoluere campos*

(Silius Italicus, *Punica*, VI, 140-143).

« Un fleuve aux eaux troubles et au cours paresseux creuse les sables desséchés, le *Bagrada*, et nulle autre rivière sur les terres libyennes n'étend plus loin ses flots bourbeux et ne couvre plus de plates étendues de ses nappes dormantes » (trad. Miniconi et Devallet).

Le *Bagrada* reçoit divers affluents. Citons notamment : du côté droit, l'oued Mel-lègue, le plus important de tous, à peu près à la hauteur de *Bulla Regia* (Hammam Darradji); un peu plus à l'est, l'oued Tessa; du côté gauche, l'oued Bou Heurtma (qui paraît correspondre à l'*Armascla fluuius* que la Table de Peutinger place à vingt-quatre mille à l'est de *Bulla Regia*); et à nouveau à droite, l'oued Siliana, à la hauteur de *Tichilla* (Testour). Au-delà de *Thuburbo Minus* (Tebourba) commence le delta du *Bagrada*. A l'époque antique, ce dernier se jetait dans la mer près d'Utique. Ses alluvions ont comblé peu à peu sa vaste et profonde embouchure, et le rivage actuel se trouve à environ dix kilomètres à l'est du littoral primitif à la hauteur d'Utique.

La première mention connue du *Bagrada* a été faite à propos de la campagne de Régulus en Afrique en 256 av. J.-C. : selon un épisode légendaire rappelé par de nombreux auteurs (Q. Aelius Tubero, d'après Aulu-Gelle, VII (VI), 3; Valère-Maxime, I, 8, ext., 19; Pline, 8, 37, etc.), l'armée de Régulus aurait rencontré auprès de ce fleuve un serpent de cent vingt pieds (plus de trente-cinq mètres) qui aurait fait de nombreuses victimes. Les Romains auraient engagé contre lui une véritable bataille, et auraient même dû employer des machines de guerre pour le tuer. Le *Bagrada* est encore mentionné en relation avec la Guerre des Mercenaires, peu après 241 av. J.-C. (Polybe, I, 75), à propos du siège d'Utique par Scipion en 203 av.

J.-C. (Polybe, 15, 2; Tite-Live, XXX, 25), et de la campagne africaine de Curion en 49 av. J.-C. (César, *Guerre Civile*, II, 24 et 26). Il est à noter qu'aucune mention épigraphique du *Bagrada* ne s'est fait jour jusqu'à présent.

L'importance du *Bagrada*, dont la vallée moyenne constitue une coupure naturelle entre les monts de la Kroumirie et des Mogods, au nord, et ceux du Haut Tell, au sud, et en même temps un axe de circulation et d'urbanisation, la richesse agricole d'une grande partie de son bassin, expliquent la présence d'assez nombreuses villes antiques sur le fleuve ou à son voisinage. On citera, parmi celles-ci : Utique, *Thuburbo Minus*, *Thisiduo*, *Membressa*, *Tichilla*, *Bulla Regia*, *Simitthus*, *Thagaste*.

BIBLIOGRAPHIE

- TISSOT C., *Le bassin du Bagrada* (Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, t. IX, 2, 1884), p. 1 et s.
 ID., *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. 1, Paris, 1884, p. 57-82.
 REINACH S., *Atlas de la province romaine d'Afrique pour servir à l'ouvrage de M. Ch. Tissot*, Paris, 1888.
 BABELON E., CAGNAT R. et REINACH S., *Atlas archéologique de la Tunisie*, Paris, 1893-1913, notamment feuille n° VII (Porto-Farina), n° XIII (El Ariana), et n° XIV (La Marsa).
 DESSAU H., «Bagradas», *RE*, II, 2 (1896), col. 2773-2774.
 GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, 8 vol., Paris, 1913-1930, notamment I, p. 325-326; II, p. 143-144; III, p. 110-111, 122; VIII, p. 11-12, 19 et carte p. 13.
 SALAMA P., *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Alger, 1951.
 DESPOIS J., *La Tunisie. Ses régions*, Paris, 1961, p. 171-173.
 LE GLAY M., «Bagradas», *Der Kleine Pauly*, I (1964), col. 805-806.
 GASCOU J., «Le nom de l'oued Medjerda dans l'antiquité romaine», *Antiquités Africaines*, 17, 1981, p. 15-19.
 OUESLATI A., PASKOFF R., SLIM H., TROUSSET P., «Déplacements de la ligne de rivage en Tunisie d'après les données de l'archéologie à l'époque historique», *Déplacements des lignes de rivage en Méditerranée d'après les données de l'archéologie, Aix-en-Provence, 5-7 septembre 1985*, Colloque international du Centre National de la Recherche Scientifique édité par P. Troussset, Paris, 1987, p. 71-73 (*La côte du delta de la Medjerda*).

J. GASCOU

B15. BAGZAN (Monts)

Le massif de l'Aïr* (Niger septentrional) constitue un vaste îlot rocheux complexe composé de granit et de schistes cristallins dont la longueur est d'environ 450 km sur une largeur minimum de 100 km au niveau du 17° parallèle, atteignant jusqu'à 200 km entre les 18° et 19° parallèles pour finalement se rétrécir dans l'extrême-sud.

Les formes actuelles sont conséquentes aux bouleversements du tertiaire, époque de grande activité volcanique.

L'ensemble apparaît comme un chapelet de massifs, généralement accidentés, qui s'égrènent du nord au sud; ce sont, le Grebun, les Tamgak, le Gundaï, l'Agalak, les Bagzan et les Tarwadji.

L'Aïr se prolonge géologiquement au sud par le Damagaram, le Munio et les massifs du Nigeria.

Les influences climatiques sahéliennes se manifestent par des pluies d'hivernage (de fin juin à début octobre) qui varient de 250 mm dans sa partie la plus méridionale pour tomber jusqu'à 20 mm annuels dans la région la plus septentrionale du massif.

Dans cet ensemble rocheux bordé à l'est par le désert du Ténéré et à l'ouest par les plaines du Talaq et du Tamesna, les monts Bagzan occupent une place particu-

lière. Sur 600 km² de superficie, ils forment un haut plateau ovale de 40 km de longueur sur 20 km de largeur orienté N.N.E.-S.S.O.

Ils présentent la configuration géographique d'un horst, militairement imprenable en cas d'attaque des Toubou ou des Arabes (les uled Suleyman du Tchad) mais qui offre cependant deux accès. L'un à l'est constitué par la faille d'*Eyalabelaben*, l'autre diamétralement opposé, à l'ouest, par une piste ânière ou chamelière moins escarpée, celle de *Zabo*.

Les monts Bagzan furent occupés dès le VIII^e millénaire par des populations ayant déjà inventé la technique céramique (voir Aïr*). C'est dans les Bagzan, à Tagalagal que furent découvertes par J. Roset les plus anciennes poteries connues dans le monde. L'occupation du gisement a été daté entre 9370 ± 30 et 9000 ± 120 BP soit entre 7420 ± 130 et 7050 ± 20 BC.

Les premiers occupants historiques des Bagzan furent les *Itisen* et les *Kel Geress*. Certaines traditions orales distinguent les *Itisen* des *Kel Geress*, les autres les confondent. Il semble cependant que l'arrivée des *Itisen* dont l'aghombulu d'Azodé (village historique de l'Aïr) était le personnage le plus influent, précède celle des *Kel Geress*. Par la suite, les mariages contribuèrent à une assimilation fondée sur une structure parentale indifférenciée.

Les *Kel Geress* vinrent à la fin du XIV^e siècle. Les premiers cités habitaient des maisons entièrement bâties de pierres dont il reste encore quelques vestiges. L'organisation territoriale des Bagzan relevait d'une division spatiale matérialisée par des murettes construites en pierres limitant des « terroirs » dont l'accès était réglé par une prestation autorisant soit le passage soit le pacage des animaux.

Peu de choses étant connues sur les *Itisen* et les *Kel Geress* de cette époque (vers le XI^e siècle), je me limiterai à procurer quelques données historiques et légendaires puisées dans la littérature orale recueillies sur le terrain. La profondeur historique évolue entre la fin du XIV^e siècle et le XVIII^e siècle.

Au début du XIV^e siècle, les *Kel Ewey*, dont les *Kel Bagzan*, étaient placés sous la dépendance de l'empire du Bornou. Chaque année, dit-on, le sultan envoyait son généralissime (le *galadima*) en Aïr aux fins d'obtenir cent vierges pour son harem. Lors d'une de ces expéditions, nous disent les traditions orales, un *Kel Ewey* s'y opposa si fermement qu'il tua le *galadima*. Les *Kel Ewey* se réfugièrent alors sur les Monts Bagzan afin de riposter aux armées bornouanes qui revinrent en force. Le siège dura plus d'un an et la faim commença à se manifester, décimant l'armée du Bornou. Les *Kel Bagzan* utilisèrent alors un stratagème qui fut concluant et qui contredit la réputation de balourds que leur attribuent les gens de l'ouest.

Afin de narguer leurs adversaires, les *Kel Bagzan* envoyèrent quatre chammes gavées et gorgées l'une de mil, la seconde de blé, la troisième de riz (il n'y a pas de riz sur les Bagzan) et la quatrième de haricots. Arrivés dans la plaine, les Bornouans affamés s'emparèrent de ces quatre chammes, les égorgèrent et les dépèchèrent, stupéfaits de voir une telle abondance de victuailles dans les entrailles de ces animaux. Ils en déduisirent que l'approvisionnement des Bagzan était inépuisable et décidèrent en conséquence de lever le siège.

Certains ne purent se déplacer tant ils étaient repus : ceux-là furent faits prisonniers sur place tandis que les autres furent capturés au puits d'Achegour sur la piste chamelière qui conduit au Kavar. L'armée bornouane fut entièrement défaite et les *Kel Ewey* incluant les *Kel Bagzan* poursuivirent leur conquête, s'emparant des salines de Kalala au Kavar (Bilma) et en y installant leurs prisonniers. Victorieux, les *Kel Ewey* réintégrèrent leurs montagnes.

Ce n'est qu'à partir de 1917, après la défaite de Kaosen, que les *Kel Bagzan*, d'abord réprimés puis protégés par les troupes françaises contre les incursions Toubous, commencèrent à descendre des Bagzan pour occuper les kori des vallées. Ils étendent alors considérablement leurs terrains de parcours, ouvrant de nom-

breux pâturages, défrichant et créant de nouveaux jardins qui n'ont cessé de proliférer jusqu'à nos jours sous l'effet des programmes de développement.

La réputation quelque peu mythique des Bagzan (abondance de vivres et de pâturage, résidence des diables, refuge militaire) a des résonnances politiques actuelles. Ainsi, lors de l'attaque du commando touareg sur l'usine d'extraction de l'uranium à Arlit en avril 1982, certaines populations de la région agadézienne ont soupçonné les membres de ce commando de s'être réfugiés... sur les Bagzan, alors que ces monts sont facilement visités par les touristes européens...

Le cheval des Bagzan contribue sensiblement au renom quasiment national de ces Monts où il n'existe plus de chevaux...

Jean (1909, p. 147) présente ce cheval comme « petit, en général bien roulé, fin et musclé. Il est vendu jusqu'à trente chameaux, soit six à sept mille francs si on donne un chiffre moyen à la valeur du chameau ». Quant à Nicolaïsen (1963, p. 113) « le cheval aurait été introduit en Égypte en 1700 avant l'ère chrétienne à la suite des invasions des Hyksos ». D'Égypte, le cheval aurait pénétré l'Afrique par la Libye actuelle sous le règne de Ramsès III (soit vers 1200 av. J.-C.). Selon Doutresoulle (1947, p. 238) cité par Nicolaïsen, le cheval des Bagzan appartiendrait au type aryen et aurait été introduit par Tripoli. Ce même type de cheval se retrouve dans l'Adrar des Ifoyas et dans le Hodh mauritanien.

Actuellement, les *Kel Geress* du Gober, de la région de Madawa détiennent beaucoup de chevaux de ce type.

Les Monts Bagzan présentent un grand nombre de gravures et de peintures rupestres qui sont actuellement en cours d'inventaire et d'étude.

Les traditions agricoles sur les Bagzan semblent très anciennes. Le procédé d'arrosage le plus courant des jardins se fait à partir de sources pérennes (*čitt*, pl. *čittawin*) tandis que dans les plaines environnantes, les jardins sont irrigués à partir de puits surmontés d'un édifice en bois (la *takarkar*, pl. *tikarkarin*) au milieu duquel se trouve une poulie (*feifei*, pl. *feifeiyan*). La traction est assurée par un bœuf, un chameau et très rarement par un âne, ou, le cas échéant par l'énergie humaine quand le bétail meurt comme pendant la sécheresse de 1969-1974.

A l'époque des conflits entre *Kel Geress* et *Kel Ewey* au XVIII^e siècle, les sources des Monts Bagzan constituent des enjeux majeurs. En effet, sous les poussées guerrières des *Kel Ewey*, les *Kel Geress* quittèrent l'Aïr vers le Gober non sans avoir au préalable bouché les sources qui alimentaient les jardins, notamment celles d'*Eghalabelaben* et de *Kwokay*.

La légende raconte qu'Annur, un *Kel Aïr* de Timia alla se marier chez les *Kel Geress*. Lors d'une assemblée (*ameni*), tout le monde était présent à l'exception d'Annur que l'on attendait pour commencer les débats. Une voix dans l'assemblée s'éleva pour demander ce que l'on attendait pour ouvrir les discussions : « Annur » lui répondit-on ! la même voix rétorqua : « Il est inutile d'attendre un étranger, commençons ! » Annur, qui venait d'arriver, intervint alors et se fâcha. Face à un comportement aussi inhospitalier, Annur décida de retourner en Aïr car il craignait même d'être tué par deux esclaves dépêchés contre lui par les *Kel Geress*.

Cependant, l'assemblée lui demanda de rester : il refusa. Alors, un vieillard intervint et lui livra un secret : « Si tu vas en Aïr, il faut aller sur les monts Bagzan, dans un Kori qui s'appelle *Eyalabelaben*. Il y a là une source bouchée à l'aide d'un énorme caillou par les *Kel Geress* avant leur fuite vers le Gober. Mais il faudra que tu sacrifies un bœuf en présence de tous les marabouts ». Démuni de tout, Annur se rendit chez Ekabed, un Itegen (fraction des *Kel Ewey*), à *Eyarar*, petit village situé au nord des Bagzan. Ekabed fit réunir tous les captifs et les marabouts à *Eyalabelaben* et fit égorger un bœuf. Après avoir creusé, l'eau coula. Annur fit connaître à l'auditoire l'existence d'une autre source à *Kwokay*. Khamid, un *Kel Zolan*, accompagné d'un *Kel Timia*, forts de la nouvelle précédèrent tout le monde et ouvrirent un jardin non sans avoir, au préalable, sacrifié un animal. Ces deux hommes

se partagèrent donc Kwokay, l'un prenant le nord, l'autre s'appropriant le sud. Depuis cette époque, Annur devint un personnage célèbre tandis que Khamid resta dans la mémoire collective des Kel Bagzan pour avoir transmis une partie de son jardin en biens indivis (*akh idderen*) dont les effets se manifestent encore aujourd'hui.

La production agricole actuelle concerne des céréales (maïs, orge, blé), des tomates, oignons, aulx, piments, courges, melons, haricots, figuiers, citrons et bien sûr, des dattiers dont les fruits sont réputés.

Depuis une dizaine d'années, la production de pommes de terre, intégrée dans les circuits de commercialisation, est en extension.

Les Kel Bagzan sont également de grands caravaniers qui, comme beaucoup d'autres Kel Ewey, se rendent annuellement en Agram (Fachi), au Kawar (Bilma) ou au Djado pour y chercher du sel et des dattes.

Les Kel Ewey distinguent en fait trois types de caravanes :

1. *taferdé* (pl. *čiferdawin*) ou *taghelam*, (pl. *tighelamin*) qui achemine vers l'Agram (Fachi), le Kawar (Bilma) et le Djado, céréales, arachides, tissus, parfums, produits manufacturés en provenance du pays Hausa ainsi que des légumes séchés, viande séchée et/ou sur pied de l'Aïr afin de les vendre ou des les échanger contre du sel et des dattes. Le désert du Ténéré est sillonné chaque année par des centaines de caravanes du mois de septembre au mois de mars. L'acheminement du sel (moulé dans de petites cuvettes (*foci*, pl. *fociten* : « assiettes ») sur les Bagzan se fait par la face est, celle d'*Eγalabelaben* tandis que le mil est transporté par le versant ouest (*Zabo*) d'accès plus facile car moins escarpé.

2. *airan* (nom collectif) : après quelques jours de repos en Aïr, les caravaniers de la *taferdé* se dirigent vers le pays Hausa aux fins de vente ou d'échange de sel et des dattes pour se procurer les produits du sud (mil, épices, étoffes, indigo, pagnes, miel, ustensiles ménagers, etc.). Ils pratiquent aussi le transport pour le compte des commerçants Hausa ou la fumure des champs en échange de nourriture.

3. *tekaref* (pl. *tikerfin*) : cette caravane tournée vers l'Ahaggar (Tamanrasset, Amadghor, Tassili-n-Ajjer et Libye) n'existe plus depuis une trentaine d'années.

Sur le plan religieux, les Kel Bagzan sont les adeptes de la *Khalwatiya* institutionnalisée par un rituel approprié : le *wird*. Le rénovateur fut cheikh Musa (ou Mallam Musa) mort à Tabelote en 1959 où il fonda une *zawiya*. Les Kel Bagzan, tout comme d'ailleurs les autres Kel Ewey, sont accusés par les Kel Tamacheq de l'ouest, de pratiquer la magie noire et la sorcellerie. La croyance aux Kel Essuf (mauvais génies, diabolins) est très prégnante.

Les Kel Bagzan se parent de nombreuses amulettes destinées à prévenir ou à contrer le mal.

Les Monts Bagzan sont considérés comme étant le siège où sévissent des diables particulièrement actifs. L'un d'entre eux, non identifié, était singulièrement nocif dans la période qui a précédé l'éclipse totale de soleil du 30 juin 1973. Celle-ci a été doublement et paradoxalement interprétée.

Un certain nombre de bergères ont accusé les infidèles (*akafar*, pl. *ikufar*) de pratiquer la magie par le moyen de l'éclipse tandis que d'autres n'ont reconnu dans ce fait naturel que l'intervention du Dieu Tout Puissant. Quoi qu'il en soit, les deux interprétations se rejoignent car dans le combat entre la magie des « païens » et la puissance de Dieu, c'est bien celui-ci qui est victorieux, c'est lui qui évite le chaos et la fin du monde, puisque l'ordre réapparaît avec le soleil qui avait été razié pendant 7 minutes. Pour les Kel Timia, les païens « ont fait l'éclipse » afin de libérer le pays et la population des Bagzan d'un diable dont les méfaits n'ont cessé de tracasser les gens de ce village de Timia, particulièrement encaissé dans des montagnes repères de ces diables.

BIBLIOGRAPHIE

- BERNUS E., «Aïr, les techniques agricoles», *Encyclopédie berbère*, III, 1986, p. 357-361.
- BISSON J., «Éleveurs-caravaniers et vieux sédentaires de l'Aïr sud-oriental», *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes*, t. XXIII, 1964.
- BOURGEOU A., «La razzia du soleil en pays Twareg», in Francillon G. et Menget P., ed : *Soleil est mort. L'éclipse totale de soleil du 30 juin 1973*, Nanterre Labethno, 1979, 143-167.
- BOURGEOU A., «Les échanges transsahariens, la Senusiya et les révoltes Twareg de 1916-1917», *Cahiers d'Études Africaines*, 69-70, XVIII, 1-2, p. 159-185.
- BOURGEOU A., Terminologie de parenté et alliances matrimoniales chez les Kel Ewey (Twareg de l'Aïr oriental), 1984.
- GAUBERT E.-G., *Les Kel Ewey. Groupement Touareg de l'Aïr*, Mémoires des CHEAM, n° 1315, ronéo.
- JEAN C., *Les Touaregs du sud-est. Leur rôle dans la politique saharienne*, Paris, Larose, 1909, 361 p., carte, photo.
- LAURENT Cl., *L'Aïr et ses gens*, Mémoires du CHEAM, n° 4236, 1966, 45 p., ronéo.
- MOREL A., «Villages et oasis des Monts Bagzans», *Revue de Géographie alpine*, LXI, 1, 1973 : 247-266, fig. biblio, cartes, photos.
- NICOLAISEN J., *Ecology and culture of the Pastoral Twareg*, The National Museum of Copenhagen, 1963, 548 p., photo.
- RENDEL OF RODD Fr., Fond. Rodd : *Royal Geographical Society*, Londres, document (ni daté, ni signé) intitulé : «Itesan et Kel Geress aux dires du Sultan de Sokoto et d'autres» (traduction libre).
- TRIAUD J.-L., «Hommes de religions et Tariqa dans une société en crise. L'Aïr au XIX^e et XX^e siècle : le cas de la Khalwat-Iyya», *Cahiers d'Études Africaines*, 1984.

A. BOURGEOU

B16. BAIURAE

Selon Ammien Marcellin (XXIX, 5, 33), dans l'année 373, le comte Théodose négocia avec les Baiurae à partir de *Tipata* (leçon des manuscrits ; mais il s'agit sans doute de *Tipasa*), en Maurétanie Césarienne. St. Gsell a proposé d'identifier ces Baiurae avec les Baniouri* de Ptolémée (IV, 2, 5, éd. C. Müller, p. 604), qui semblent cependant avoir été établis sensiblement plus à l'est. Mais la présence du surnom Baniura à Caesarea (Cherchel), attesté par deux fois (C.I.L., VIII, 21233 et 21234), suggère que les Baiurae d'Ammien pourraient bien être des Baniurae, dont l'ethnonyme aurait été déformé par la tradition manuscrite. Il est possible, d'autre part, de rapprocher cette population des Bantourari* de Ptolémée (IV, 2, 5, p. 603), à lire peut-être Baniourari, et des Baniures ou Vaniures de Julius Honorius (B 48, dans A. Riese, *Géogr. Lat. Min.*, Heilbronn, 1878, p. 54) cités entre les Mosenes ou Musunei (A 48), cf. Musones*, et les Artennites*.

BIBLIOGRAPHIE

- GSELL St., «Observations géographiques sur la révolte de Firmus», *R.S.A.C.*, XXXVI, 1903, p. 37-38.

J. DESANGES

B17. BAKALES

Tribu de Cyrénaïque mentionnée par les manuscrits d'Hérodote (IV, 171), sauf trois (*ABC*), sous le nom de Kabales, qui est en réalité celui d'un peuple de la Lycie du Nord. Peu nombreux, les Bakales habitent vers le milieu du territoire des

Auskhisæ* et touchent la mer aux environs de Taukheira (Tocra). Callimaque (fr. 484, éd. R. Pfeiffer, Oxford, 1949), au début du III^e siècle avant notre ère, en faisait état. A une époque indéterminée de l'âge hellénistique, l'historien Agroïtas insère le héros Bakal dans une liste d'éponymes des tribus libyques, qui nous a été conservée par le grammairien Hérodien, au temps de Marc Aurèle (*Herodiani Technici reliquiae*, éd. A. Lenz, Leipzig, 1870, II, 2, p. 918 = C. Müller, *F.H.G.*, IV, p. 294). Ptolémée (IV, 7, 10, éd. C. Müller, p. 785) signale, pour sa part, « les peuples de la Phazanie (cf. Phazanii*) et de la Bakalitis », à partir de l'Éthiopie subégyptienne et en se dirigeant vers l'ouest, au-delà des déserts. Certains manuscrits de Julius Honorius (B 47, dans A. Riese, *Géogr. Lat. Min.*, p. 53) suggèrent de restituer, dans une énumération de peuplades, *Bacca [l] ites* ou *Bacca [l] ides* entre *Nasamones* et *Garamantas* (acc. plur.). Enfin, au milieu du V^e siècle de notre ère, Nonnos de Panopolis (*Dionys.*, XIII, 376) mentionne, de façon érudite, les Auskhisæ et les Bakales.

Le nom Bakal est répandu dans l'épigraphie de la Cyrénaïque, et on le rencontre même à Théra (Santorin), dans une inscription du VI^e ou du début du V^e siècle avant J.-C. (O. Masson, « Remarques sur deux inscriptions de Cyrène et de Théra », *Rev. de Philol.*, 3^e série, XLI, 1967, p. 229-230, avec la liste des occurrences). Faut-il en rapprocher Maccal ou Maccalis, attesté en Césarienne sous la forme d'un *supernomen* (*C.I.L.*, VIII, 9878 et 9890; cf. I. Kajanto, *Supernomina*, Helsinki, 1967, p. 30).

A. Laronde (*Cyrène et la Libye hellénistique*, Paris, 1987, p. 64) a émis l'hypothèse que les Libyens qui capturèrent Thibron en 321 avant notre ère, apparemment non loin de Taukheira (Tocra), étaient des Bakales. Ils auraient donc utilisé des biges et seraient, dès cette époque, très hellénisés. Il n'est pas à exclure, d'autre part, que les Bakales soient les descendants des Libyens, *bqn*, mentionnés par des inscriptions du Nouvel Empire égyptien, l'alternance *l/*n ne surprenant pas (cf. O. Bates, *The Eastern Libyans*, Londres, 1914, p. 47-48; K. Zibelius, *Afrikanische Orts- und Völkernamen in hieroglyphischen und hieratischen Texten*, Wiesbaden, 1972, p. 111).

BIBLIOGRAPHIE

MASSON O., « En marge d'Hérodote : deux peuplades mal connues, les Bacales et les Caba-léens », *Museum Helveticum*, XLI, 1984, p. 139-142.

J. DESANGES

B18. BAKATAE

Les Bakatae sont situés par Ptolémée (IV, 5, 12, éd. C. Müller, p. 692) en Marmarique, au voisinage, d'une part, des Nasamons* (eux-mêmes proches des Augilae* de l'oasis d'Aoudjila) et, d'autre part, des Auskhitae*. C. Müller (éd. de Ptolémée, p. 668, n. 17 et p. 669, col. 1) les assimile aux Bakales et pense qu'ils ont été abusivement transférés en Marmarique par le géographe alexandrin. On sera tenté, en tout cas, de rapprocher des Bakatae les Vacathi* de Pliny l'Ancien (VI, 194), citant Dalion (début du III^e siècle avant notre ère). Ceux-ci, vivant très au sud de la Grande Syrte, ne se servaient que d'eau de pluie, certainement faute de points d'eau, tout comme les Psylles* (Hérodote, IV, 173).

J. DESANGES

B19. BALDIR/BALIDIR

Dieu connu par des inscriptions néo-puniques et par quatre inscriptions latines, de Sigus, de Bir Eouel (15 km au sud de Constantine) et de Guelâa bou Sba (région de Guelma). La forme originelle du nom de cette divinité est incontestablement phénicienne, Ba'al 'Adir qui signifierait selon S. Gsell « Maître Puissant », et selon J. Ferron « Seigneur de la claie », c'est-à-dire de l'aire à battre. Un sanctuaire élevé à Ba'al 'Adir à Bir Tlelsa dans le Sahel tunisien, est mentionné dans une importante inscription néo-punique. A Cirta, de nombreuses stèles du sanctuaire d'El Hofra sont dédiées à Ba'al 'Adir qui y possédait un temple (stèle n° 27). La proximité de Cirta et peut-être le renom de ce sanctuaire expliquent l'importance que Ba'al 'Adir conserva dans la région cirtéenne (Sigus, Bir Eoued) à l'époque romaine, sous le nom contracté de Balidir (Baldir, à Guelâa Bou Sba).

Il est fort possible que le nom que porte alors la vieille divinité phénicienne (cf. Malk 'Adir de l'inscription d'Eschmunazar) ait été déformé par contamination du libyque. Il existe, en effet, en berbère un verbe *edder/idir* qui signifie « vivre » et entre dans la composition d'anthroponymes, fait qui est constaté dès l'Antiquité. On peut citer, en particulier, le préfet de Castra Severiana dans la célèbre inscription du roi Masuna, qui portait le nom d'Idir (*C.I.L.*, VIII, 9835). Ainsi les habitants de Sigus, qui parlaient libyque, voyaient en Balidir un Dieu Vivant, aux pouvoirs sans doute plus étendus que ceux du Maître de l'aire à battre et donc des moissons, dénomination de la vieille divinité phénicienne. Il est vraisemblable, aussi, que sous ces deux noms si proches, les Africains aient révééré Saturne sous ses deux aspects de *Frugifer* et de maître du temps.

BIBLIOGRAPHIE

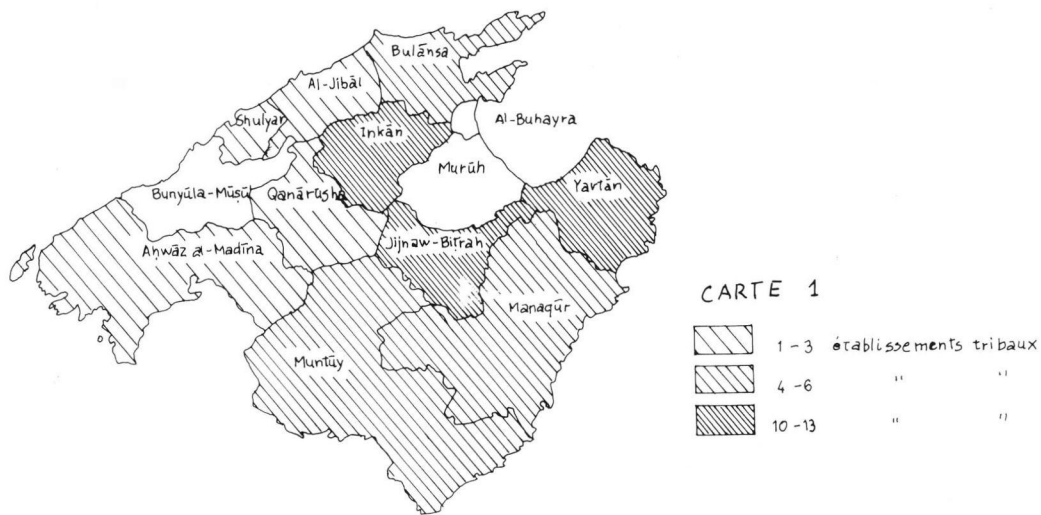
- Voir Baal, *Encyclopédie berbère*, IX, 1991, p. 1289-1291.
 BERTHIER A. et CHARLIER R., *Le sanctuaire punique d'El Hofra à Constantine*, Paris, A.M.G., 1955, stèles n° 4 à 9, 27, 49.
 CAMPS G., « Qui sont les Dii Mauri? », *Antiquités africaines*, t. 25, 1990, p. 131-153.
 FERRON J., « Restauration de l'autel et gravure d'une image sacrée dans un sanctuaire sahélien de Ba'al 'Adir », *REPPAL*, III, 1987, p. 193-227.
 FÉVRIER J., « A propos de Ba'al 'Adir », *Semitica*, II, 1949, p. 21-28.

G. CAMPS

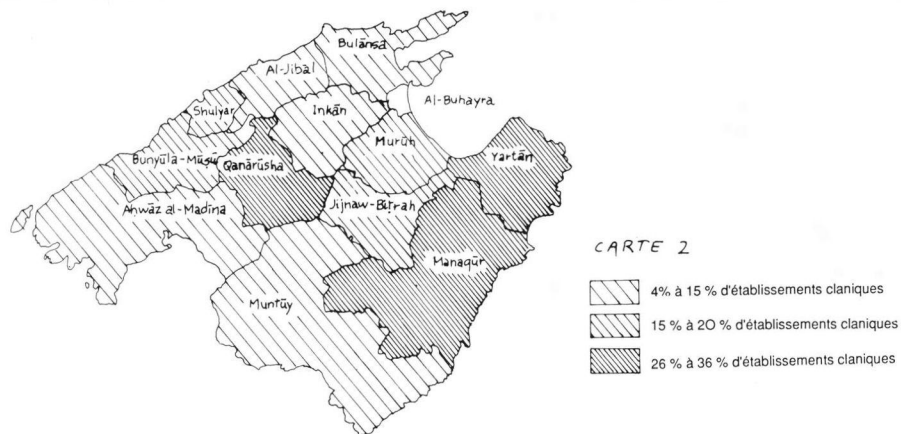
B20. BALEARES (Berbères aux îles)

L'île de Majorque fut conquise en 209/902-903 par 'Iṣām al Khawlānī sous l'émirat de l'omeyyade 'Abd Allāh de Cordoue. Nous ignorons quand les autres îles de l'archipel furent occupées. Plusieurs Khawlānī furent *wālī* aux îles jusqu'en 350/960-961 moment où 'Abd al Raḥmān al-Nāṣir nomma à ce poste son *mawla* Muwaffaq.

Aucun chronique, aucun texte géographique ne permet de savoir s'il y eut des migrations dans les îles dès après la conquête, venant de la Péninsule ou du Maghreb. L'analyse toponymique entreprise par P. Guichard au *sharq al-Andalus* fut suivie de recherches semblables aux îles Baléares. Les premiers résultats semblent indiquer que le flux des arrivées fut assez constant sans qu'on puisse déterminer des phases plus importantes que les autres. Il ne semble pas que ces arrivées furent massives, il s'agissait plutôt de petits groupes d'origine clanique ou tribale. Contrairement à ce qu'on croyait auparavant, l'immigration almoravide ne donna pas naissance à d'importants établissements ruraux et semble s'être limitée à l'occupation des cités. On en déduit que le flux migratoire le plus important se produisit



Établissements tribaux berbères à Majorque (d'après A. Poveda, 1987).



Pourcentage des établissements claniques berbères à Majorque (d'après A. Poveda, 1987).

avant la conquête almoravide (509/1115-1116) sous le commandement d'Ibn Tiqartāt. Tout indique que les Almoravides trouvèrent un espace socio-politique solidement organisé autour d'établissements patriarcaux qu'il était difficile de contrôler à partir de la ville, Madīna Mayūrqa, d'où leur tentative de la transplanter à l'intérieur des terres.

Les dernières analyses du *Llibre del Repartiment* (inventaire établi en 1232 par les conquérants catalans pour distribuer les terres indigènes) et d'autres documents d'archives montrent que les toponymes d'origine clanique tournent autour de 20% de l'ensemble. Mais ces toponymes en Bānī suivi d'un anthroponyme, présentent

d'importantes variations régionales (35,58% dans le Yartān, 4,54% dans le Jibāl, 30,17% à Manūrqa, 43,80% à Yābisa). Les analyses montrent que l'*alqueria* (*qarya*) portant un nom tribal ou clanique est la principale forme d'exploitation insulaire.

L'identification des grands groupes tribaux berbères fut facile. On trouve des établissements portant les noms des Gumāra, Marnīza, Maṭgara, Madyūna, Hawwāra, Malīla, Haskūra, Maṣmūda, Yuriken, Andara, Mazāta, Sumāta. Tous ces établissements sont, en général, des *alqueria* auxquelles les documents catalans attribuent une superficie en *jovades* (1 *jovada* = 11,16 ha). Ainsi l'*alqueria* était en moyenne de 85,5 ha et le *rafal* (*rahl*) de 49,61 ha. Les conquérants catalans ne créèrent pas un nouveau cadastre constitués de lots homogènes, ils se contentèrent de conserver l'espace indigène antérieur en utilisant des unités de mesure nouvelles. La prospection archéologique permet de se rendre compte que les *alquerias* et *rafals* n'étaient pas seulement des terres de culture, mais des domaines politiques, au sens le plus large, assurant le contrôle de toutes les ressources.

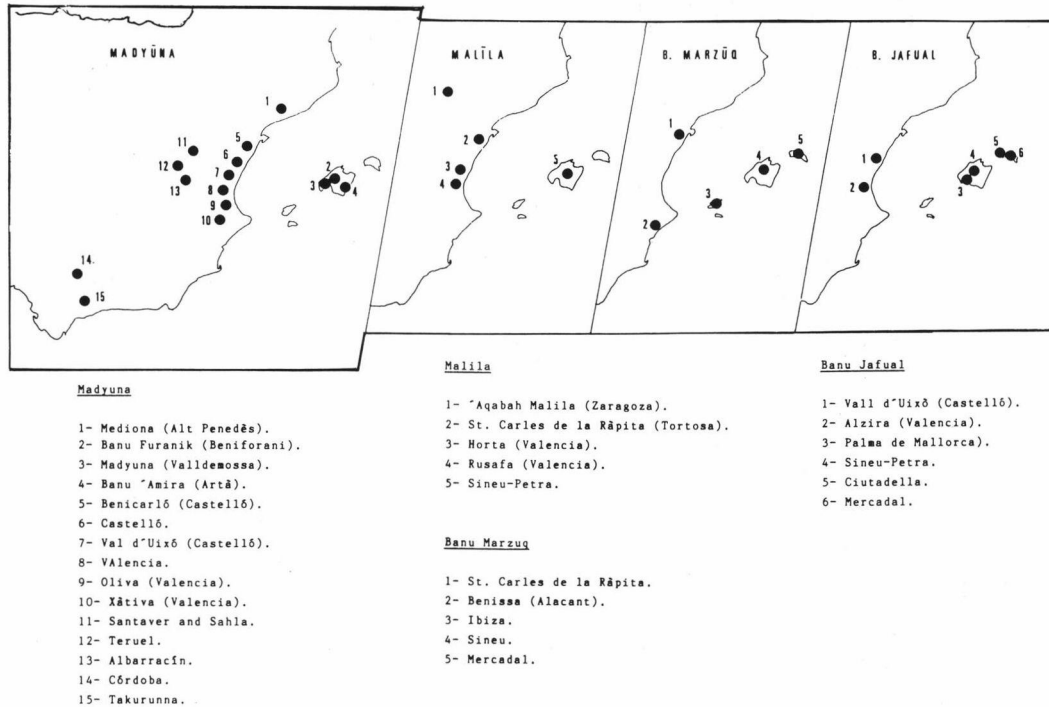
Parmi les noms d'origine tribale cités ci-dessus, seuls les Haskūra et les Yuriken pourraient être mis en rapport avec les Almoravides et pourraient être arrivés dans les îles à cette époque. De même les Maṣmūda qui sont cités dans le *hawz* de Madīna Mayūrqa (« les jardins potagers d'al Maṣamīda ») doivent être issus d'une migration de l'époque almohade; puisque ce pluriel Maṣamīda s'applique à des groupes qui occupaient le Haut Atlas et constituaient le centre originel du mouvement almohade.

L'identification des clans et fractions mineures a été beaucoup plus difficile et les résultats sont moins sûrs. Par précaution, il n'a été retenu que les toponymes dans la construction desquels intervient le nom d'une faction mentionnée au Maghreb dans les textes d'Ibn Hawqal, d'Al-Bakrī, d'Ibn Ḥazm, d'Al-Idrīsī et d'Ibn Khaldūn et d'autres textes mineurs. Ce procédé limite sévèrement les possibilités d'identification des groupes d'immigrants mais il permet de reconnaître les aires d'où sont venus ces immigrants. Il subsiste un nombre important de toponymes non identifiés, ils correspondent sans doute à une segmentation effectuée sur place, aux îles mêmes.

Actuellement, on dénombre 47 toponymes claniques identifiés; voici quelques exemples :

Beniforani → Banī Furanik	Beniamira → Banī 'Amīra	Benisalem → Banī Sālim
Benicassim → Banī Qāsim	Benitaref → Banī Ṭarīf	Benifarach → Banī al-Faraj
Benugezen → Banū Gezen,	Benimarwan → Banū	Beniraçkel → Banī ū Ryāgel
Gezenāya	Marwān	
Benurraca(n) → Banū Ra.s.n	Huarfan → Warīf.n	Huacner → Wagmar
Huatel → Banī Waṭīl	Benicanela → Banī Qanīla	Benimarzoc → Banī Marzūq
Beniatron → Banī Itrūn	Benifarda → Banī Farda	Artana → Iraten
Benimarti → Banī Izmarti	Benigaful → Banī Jafual	

Les toponymes d'origine clanique identifiés sont répartis irrégulièrement, mais cette répartition correspond, comme il était prévisible, à celle des toponymes d'origine tribale. On a pu également établir quelques rapprochements et identifications entre certains toponymes insulaires et ceux du Levant péninsulaire. Étant donné le caractère tardif de l'occupation musulmane des îles, il est vraisemblable que la plupart des immigrations se soient faites à partir du Levant et non directement à partir du Maghreb, sauf quelques cas exceptionnels qui demeurent difficiles à prouver. Ainsi la liste des tribus et fractions ou clans représentés dans les îles se révèle une source de première importance pour la constitution de celle de la Péninsule antérieurement à 902-903/1290. Le procédé suivi a permis en outre de localiser avec quelque précision les zones du Maghreb où ces tribus étaient établies jusqu'à la deuxième moitié du v^e-xi^e siècle. Précisément ces aires de concentration se situent le long de la côte méditerranéenne dans deux zones privilégiées, celle de Tetuan-Nakur et celle de Bejaïa-Annaba. L'étude de ces migrations devrait aussi permettre de suivre avec précision le processus et les causes de segmentation dans les sociétés berbères que certains anthropologues, comme Baléares D. Hart, ont décrit comme une « discontinuité spatiale » et une « reduplication du nom ».



Établissements berbères en Espagne orientale.

Un petit nombre de toponymes berbères des Baléares se rapporte à des migrations sahariennes, qui en principe devraient dater de l'époque almoravide. Yartān et B. Tṛa qui ont donné leur nom à deux districts majorquins sont des tribus mentionnées à Kawkaw (Gao) par Al-'Umari. Jijnau, nom d'un autre district est une forme catalanisée de *ignāwen* (pl. *agnaw*) nom par lesquels on désigne les Sudān (Noirs). Précisément la présence de Noirs est dûment attestée dans les îles. Ainsi à Minorque, en 686/1287 après la conquête par Alphonse III, sur un total de 641 «andalous» vendus comme esclaves, les notaires catalans ont opéré un classement selon la couleur de la peau : 45% furent classés comme «noirs», 23% comme «lauri» (métis) et 32% comme blancs.

Inkān nom d'un grand district au pied des Monts Tramuntana, au nord de Majorque semble dérivée de la forme n.k.n./n.q.n. de la racine w.n. (côte, élévation...). Des formes *zwāwa* sont reconnues, ainsi la particule locative In- se retrouve dans *indjan* ou *In kān*. D'autres formes berbères sont facilement identifiables, ainsi dans Immalasen (In m-l-asen) et Macsen ou Tantxa/Tanga, on reconnaît la racine *mgī* qui s'applique à toute sorte de circulation ou mouvement de l'eau, or la Tanga majorquine possède justement une *qanāt*.

Il importe de signaler que nombreux sont les clans, ayant laissé une trace dans la toponymie, dont l'ancêtre est une femme : Beniaziza, Beniatzona, Benihalfum, Benicalson, Beniallile, etc. D'autre part, des *alquieras* et *rafals* portent des noms

de femme : Maria, Maimona, Senobia, etc. On compte 25 établissements de cette sorte.

Ces résultats sont provisoires, la poursuite des recherches permettra l'établissement de listes toponymiques plus complètes, en relation avec les études linguistiques berbères.

BIBLIOGRAPHIE

- BARCELÓ M., *Sobre Mayūrqa*, Palma de Mallorca, 1984.
- GUICHARD P., « Le peuplement de la région de Valence aux deux premiers siècles de la domination musulmane », *Mélanges de la Casa de Velazquez*, V, 1969, p. 102-153; Id., *Structures sociales « orientales » et « occidentales » dans l'Espagne musulmane*, Paris, La Haye, 1977.
- HART D., *Dadda 'Atta and his forty grandson. The socio-political organisation of the Ait 'Atta of Southern Morocco*, Cambridge, 1981.
- HART D., « Segmentary systems and the role of « five fiths » in tribal Morocco », A.-S. Ahmed et D.-M. Hart (éds.), *Islam in tribal societies. From the Atlas to the Indus*, London, 1984, p. 66-105.
- LAOUST E., « Contribution à une étude de la toponymie du Haut Atlas, I », *Revue des Études Islamiques*, 1940, p. 27-77.
- POVEDA A., « Repertori de toponímia àrabo-musulmana de Mayūrqa segons la documentació dels arxius de la Ciutat de Mallorca (1232-1276/1229-1300) », *Fontes Rerum Balearium*, III, 1979-1980, p. 81-119.
- POVEDA A., « Introducción al estudio de la toponímia àrabo-musulmana de Mayūrqa según la documentación de los archivos de la Ciutat de Mallorca », *Awraq*, III, 1980, p. 76-101.
- POVEDA A., *Toponímia àrabo-berber i espai social a les illes orientals d'al-Andalus*, thèse de doctorat inédite, Universitat Autònoma de Barcelona, Bellaterra, 1987.

M. BARCELÓ

B21. BALLENE (BELLENE) PRAESIDIUM

Poste militaire romain mentionné par l'*Itinéraire d'Antonin* et identifié aux ruines qui occupent la rive droite de l'Hilil, à l'emplacement de la bourgade moderne qui porte le même nom que cet affluent de la Mina. D'après l'*Itinéraire d'Antonin*, le Ballene Praesidium se situe à 20 mille pas à l'est de Castra Nova (Mohammadhia), ce qui est exact, et à 16 mille pas à l'ouest de Mina, alors que la distance entre l'Hilil et Relizane n'est que de 14 mille pas ; malgré cette anomalie, aucun autre ensemble de ruines dans le secteur ne peut correspondre à Ballene Praesidium.

Les vestiges découverts à l'Hilil sont peu nombreux : citerne, murs, dolia, inscriptions, toutes disparues à l'exclusion d'une épitaphe du père d'un soldat de la III^e Légion (*C.I.L.*, VIII, 21538). Le défunt était né à Mina qui était la ville romaine la plus proche. Un important fossé, reconnaissable encore au début du siècle, a été considéré comme appartenant au système de défense de la garnison.

Ce Praesidium faisait partie du boulevard militaire établi aux I^{er} et II^e siècles depuis Auzia* (Sour el-Ghozlane) jusqu'à Albulae* (Aïn Temouchent) qui s'appela d'abord Praesidium Sufative.

Le nom de Ballene ou Bellene est certainement libyque. L'anthroponyme Balle-nis figure dans une inscription (marque de carrier ?) récemment relevée au Djedar* F. On peut même supposer qu'il s'agit d'un nom théophore car il est à la fois porté par un lieu et par un chef mazique. Ammien Marcellin (XXIV, 5, 17) cite en effet un certain Bellen ou Bellenen, dans la région du Chéelif, au moment de la révolte de Firmus. Cette opinion, sur le caractère théophore de ce nom s'appuie sur le cas semblable présenté par le nom de Suggen*, porté par un autre chef mazique de la région, également cité par Ammien Marcellin, qui est aussi celui d'une divinité africaine de Magifa (*I.L. Alg.*, n° 2977) et d'une montagne (Djebel Suggan). Compte tenu de la fréquence de l'emploi des hydronymes dans la toponymie des

cités romaines de la Maurétanie césarienne occidentale, il n'est pas impossible aussi que l'oued Hilil se soit appelé Ballen ou Bellen dans l'Antiquité.

BIBLIOGRAPHIE

GSELL S., *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 21, Mostaganem, n° 29.

KADRA F., *Les Djedars. Monuments funéraires berbères de la région de Frenda*, Alger, O.P.U., 1983.

BENSEDDIK N., *Les troupes auxiliaires de l'armée romaine en Maurétanie césarienne sous le Haut Empire*, Alger, SNED, s.d.

G. CAMPS

B22. BALLII

Mentionnés par Pline l'Ancien (VI, 194), d'après Dalion (première moitié du III^e siècle avant notre ère), au voisinage de la partie (imaginaire) du Nil qui coule parallèlement à la Grande Syrte, dans une énumération où les Perusii les précèdent immédiatement. Ces Perusii sont sans doute les Pharusii* (*Paurisi* du Géographe de Ravenne, III, 11, éd. M. Pinder et G. Parthey, Berlin, 1860, p. 164). Or Ptolémée (IV, 1, 7, éd. C. Müller, p. 591) mentionne, à l'intérieur des terres en Tingitane, après Dorath (sans doute pour Darath, à localiser sur le Haut Draa?) et l'observatoire diurne de Bokkanon, une ville nommée Ouala ou Oualla. On rapprochera cette séquence de celle du Ravennate (ibid.) : *Getuli Dare, Turris Buconis, Paurisi*, et on émettra l'hypothèse que les Ballii étaient une tribu du Sud-Marocain, peut-être à situer entre les Gétules Darae* de l'intérieur des terres et les Pharusii.

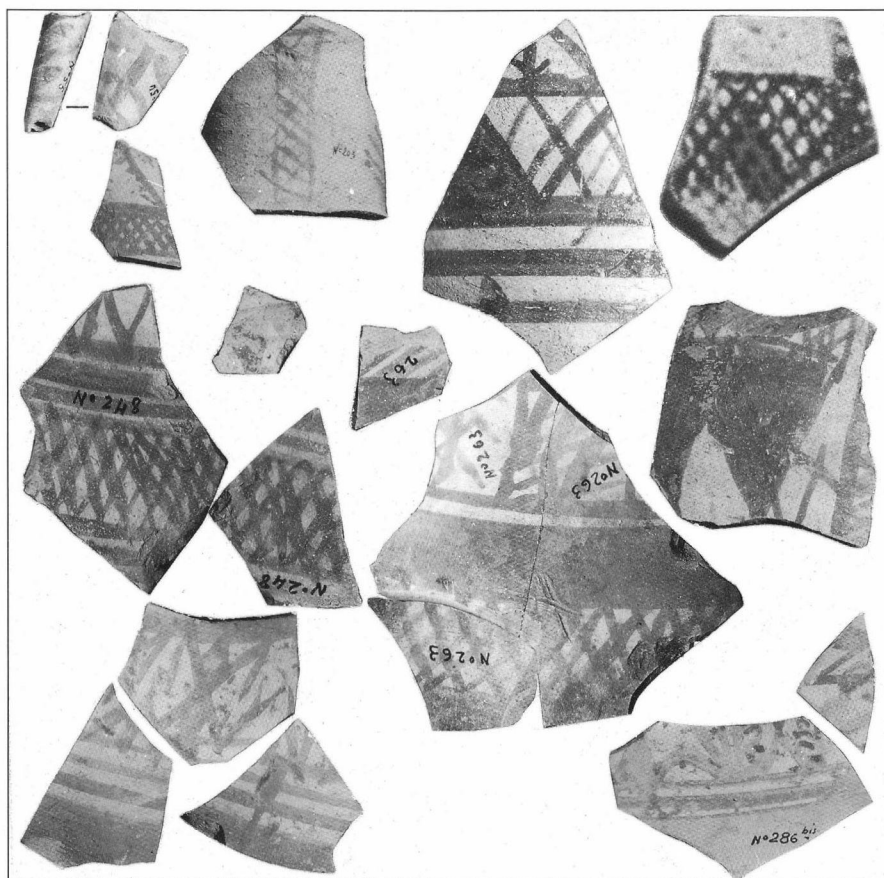
J. DESANGES

B23. BANASA, colonia Iulia Valentia Banasa, colonia Aurelia Banasa

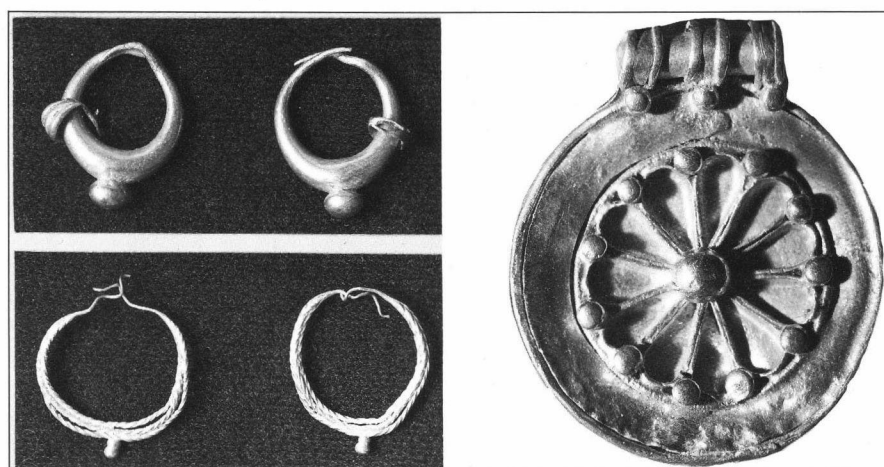
Colonie romaine créée par Octave entre 33 et 27 avant J.-C. dans la partie occidentale (Maroc) de l'ancien royaume de Bocchus, future province de Maurétanie tingitane. Mentionnée par Pline, H.N., V, 5, Ptolémée, IV, 1, 7, l'*Itinéraire antonin*, 7, 2, le Ravennate, III, 11 et V, 4 et les *Geographica* de Guido, 84, elle était située sur l'oued Sebou, *amnis Sububus, praeter Banasam coloniam defluens, magnificus et nauigabilis* (Pline). Son identification avec les ruines importantes reconnues en 1871 par Tissot aux abords du seyyid de Sidi Ali bou Djenoun, 17 km à l'ouest de Mechra bel Ksiri, et fouillées en partie entre 1933 et 1956 (Thouvenot puis Euzennat), est confirmée par la découverte de nombreuses inscriptions qui mentionnent son nom ou celui des *Banasitani*. Le toponyme est sans doute d'origine punique, peut-être théophore (*Vanas*); le surnom *Valentia*, de caractère militaire, est celui de la colonie d'Octave, qui reçut dès les premiers mois du règne de Marc Aurèle l'épithète honorifique d'*Aurelia*, pour une raison que nous ignorons, peut-être liée aux troubles du milieu du II^e siècle.

Les colons s'étaient établis sur la rive gauche du Sebou autour de deux monticules d'alluvions et de décombres qui dominaient de quelques mètres la plaine et le fleuve, à l'emplacement d'une bourgade maure dont l'origine paraît aujourd'hui pouvoir être antérieure au IV^e siècle avant J.-C.

Les traces de celle-ci n'ont été reconnues jusqu'à présent qu'à l'occasion de découvertes fortuites ou de sondages limités pratiqués dans le quartier sud de la ville romaine et, au nord, le long du *cardo* secondaire bordé par l'*insula* dite « du macel-



Céramique peinte ancienne de Banasa (Girard S., *Banasa préromaine*, fig. 26).



Boucles d'oreilles et pendentif trouvés à Banasa (Girard S., *Banasa préromaine*, fig. 35).

lum». Les plus profonds ont du être poussés jusqu'à 8 m sous le dernier niveau romain pour atteindre le sol vierge. Les tessons recueillis à cette occasion évoquaient,

quand ils pouvaient être datés, le IV^e siècle avant J.-C., peut-être le V^e (*niveau VI* et *niveau V*). Les premières installations observées (*niveau V*) étaient des ateliers de potiers dont la chronologie, l'organisation, les liens avec un habitat et peut-être la distribution autour d'une place publique ne se précisent guère, en revanche, avant le début du II^e siècle avant J.-C. (*niveau IV*).

Les vases qu'on a fabriqués à Banasa pendant plus de quatre siècles, probablement à partir d'une tradition locale antérieure, ont d'abord subi l'influence des formes et des décors de la céramique phénicienne d'Extrême Occident et de la céramique proto-ibérique andalouse, avant de se banaliser progressivement en une production commune punicisante, associée à la fabrication d'amphores Dressel 18, qui connaîtra jusqu'à la fin du I^{er} siècle avant J.-C. une assez large diffusion régionale.

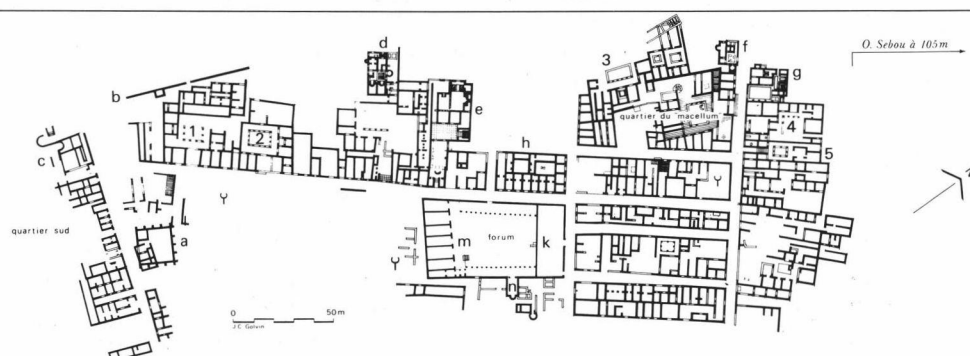
Les constructions qui apparaissent aux abords des fours étaient en pisé ou en brique crues, mais les conditions de la fouille et ses limites n'ont pas permis d'en observer le plan. Plusieurs tombes mises au jour au sud-ouest du forum, à une profondeur relativement faible sous le niveau romain, se rattachent à cette occupation ancienne. Certaines ont fourni des bijoux de tradition punique qu'on a pu dater, selon le cas, du VI^e au IV^e siècle avant J.-C. ; mais l'ignorance de l'histoire du site et de sa topographie ancienne à l'époque où elles furent découvertes suffit à expliquer cette discordance chronologique apparente.

Le *niveau II* est celui de la colonie romaine originelle dont on a également relevé jusqu'à présent peu de traces formelles : au nord-est, des ateliers de potiers toujours en activité ; à l'emplacement du forum, des murs sous le podium qui le domine, ainsi qu'à l'emplacement de la basilique et à ses abords : ils correspondaient peut-être à un premier état de la place et Thouvenot proposait même, dans le premier cas, d'y reconnaître les substructions d'un capitol. Selon lui, le petit bâtiment carré à pilastres *a* du quartier méridional aurait été de la même époque ; mais il semble en réalité plus tardif.

Le second état du forum, reconstruit au début du II^e siècle, se rattache au dispositif orthogonal du quartier central, plus récent que le quartier dit « du *macellum* », dont l'orientation dut être réajustée, au nord, à l'est et au sud, à l'occasion de son aménagement, alors qu'elle s'accordait auparavant avec celle des principaux îlots du quartier méridional et avec le tronçon de rempart urbain *b*, dégagé au sud-ouest sur environ 60 m. Il semble donc qu'on puisse distinguer dans la deuxième époque de la colonie, que faute de repères précis, on peut qualifier globalement de post-flavienne (*niveau I*), deux périodes successives au moins et peut-être trois avant son abandon, au début du règne de Dioclétien. Quelques rares témoins indiquent que les ruines étaient encore habitées en partie au IV^e siècle, voire au V^e siècle ; mais la bourgade maure qui succéda à la colonie paraît avoir été très modeste.

Dans son dernier état romain, le centre de la ville dessinait des *insulae* régulières mais inégales autour du forum, place trapézoïdale dallée de 38 × 35 × 34 m, bordée de portiques à l'ouest et à l'est, flanquée au nord d'une basilique rectangulaire *k*, à l'est d'une salle à abside *n* bien petite pour avoir été une curie, et au sud de six *cellae*, *m*, précédées d'un portique commun et élevées sur un podium devant lequel s'alignaient des socles maçonnés ou des bases de statues. L'ensemble évoque l'ordonnance des *principia* d'un camp, selon un dispositif qui se retrouve, en Maurétanie, à Volubilis, à Thamusia (« temple à trois *cellae* »), à Sala, à Tipasa, et probablement aussi ailleurs. Il est difficile de reconnaître dans les *cellae* du podium, comme on l'a suggéré, le capitol de la colonie, qui se trouvait probablement au sud, vers le seyyid de Sidi Ali ; mais il s'agissait à coup sûr de chapelles, liées peut-être au culte des divinités tutélaires de la cité ou à celui des empereurs, dont témoigne à Banasa la présence d'une *flaminica* et de *seuiri augustales*.

On n'a retrouvé jusqu'à présent aucun autre moment religieux, à l'exception peut-être d'un petit temple, d'identification très incertaine, dans le quartier sud-ouest ; mais une inscription fait connaître l'existence, au II^e siècle, d'un temple de la Mère



Banasa, état romain. a. bâtiment à pilastres — b. rempart urbain — c. thermes du sud — d. thermes aux fresques — e. grands thermes de l'ouest — f. petits thermes de l'ouest («thermes à la mosaïque dionysiaque») — g. thermes du nord — h. macellum - forum — k. basilique — m. *cellae* — n. salle à abside - maisons : 1. maison au diplôme de Domitien — 2. maison à l'*aureus* de Juba — 3. maison de Fonteius — 4. maison du Génie de l'abondance — 5. maison M2.

des Dieux; d'autres, ainsi que des représentations figurées, qui se réfèrent aux dieux habituels du panthéon gréco-romain et à Isis, autorisent à croire que ces divinités avaient aussi leurs sanctuaires dans la ville.

Les autres monuments publics mis au jour sont des thermes, de petites dimensions mais nombreux, puisqu'on connaît cinq établissements dans la seule partie dégagée de la ville (c à g), et un *macellum* h, qui ne doit pas être cherché dans le quartier nord-ouest, où l'on a abusivement désigné sous ce nom une vaste *domus*, mais à l'ouest du forum où il occupe toute une *insula*.

Les maisons les plus riches de Banasa, maison au Diplôme de Domitien, 1, maison à l'*aureus* de Juba, 2, maison de Fonteius, 3, maison du Génie de l'Abondance, 4, sont plus petites et plus simples que celles de Volubilis. Elles ont été construites autour d'un péristyle, sans *atriolum* annexe, et, sauf dans le cas de la maison au Diplôme de Domitien, leurs dépendances sont réduites. Il existait aussi, dans le quartier nord et surtout dans le quartier sud, des habitations plus modestes, à la distribution moins régulière, qui évoquent celles du quartier dit de l'Éperon à Volubilis et gardent le souvenir des maisons maurétaniennes telles qu'on les a reconnues à Tamuda et à Lixus. Les boutiques sont nombreuses dans toute la partie fouillée, où plusieurs boulangeries, reconnaissables à leurs installations, ont été mises au jour; la rareté des huileries ne saurait surprendre : elle répond à la vocation naturelle céréalière et pastorale de la région.

L'aspect souvent misérable des ruines est trompeur. Il est dû à l'utilisation du pisé et de la brique crue, dans une plaine alluviale où la distance des carrières les plus proches fait de la pierre un matériau rare et souvent de piètre qualité. Le recours à la brique cuite, même pour fabriquer des colonnes et certains décors d'architecture, en a été souvent le palliatif; mais l'abondance relative de pierres de taille amenées au prix de coûteux transports par voie d'eau, les placages de marbre, les enduits peints et les mosaïques témoignent d'une richesse indiscutable de la colonie et de ses habitants.

Le matériel trouvé au cours des fouilles est important. Près de 5 000 monnaies ont été recueillies; moins de 200 appartiennent à la période coloniale antérieure à l'annexion du royaume de Maurétanie, mais ce petit nombre s'explique dans la mesure où les niveaux archéologiques correspondants ont été à peine effleurés jusqu'à

présent. La statuaire en pierre est rare : si certaines pièces sont de qualité, la plupart ont été brisées pour alimenter des fours à chaux. Les grands bronzes, relativement peu nombreux et, parmi eux, plusieurs statues équestres, ne sont représentés eux aussi que par des fragments souvent infimes ; les petits bronzes, une quinzaine de statuettes, des éléments de décor de lits ou de meubles, des lampes et accessoires de luminaire, étaient en meilleur état. La collection d'inscriptions, enfin, est riche (IAM, 2, 84 - 246), mais avec la même disparité. On a de ce fait relativement peu de renseignements sur l'organisation de la colonie : appartenance des citoyens à la tribu *Fabia*, existence d'un *ordo* municipal, de décurions, de duumvirs et d'édiles. En revanche, parmi les 24 bronzes épigraphiques, on dénombre 13 diplômes militaires, l'un d'eux intact, quatre tables de patronat et deux textes juridiques importants : un édit de Caracalla accordant en 216 une exemption d'impôts aux habitants de Banasa, et surtout la *Tabula banasitana*, de l'époque de Marc Aurèle et de Commode, qui atteste la citoyenneté romaine d'une famille notable de la tribu maure des *Zegrenses* et éclaire d'une manière décisive les modalités d'attribution du droit de cité aux pérégrins ainsi que l'organisation du Conseil de l'empereur et de la Chancellerie impériale.

Créée à l'extrémité d'une pénétrante poussée à partir de Tingi, avec les colonies *Iuliae* de Zilil et de Babba, jusqu'à la *ripa* du Sebou auquel elle s'appuyait et d'où l'on pouvait atteindre aisément l'ancienne *regia* maure de Volubilis, Banasa fut conçue dès sa fondation comme élément d'un dispositif militaire. Elle le resta ensuite, en assurant de manière plus ou moins soutenue avec Thamusida la surveillance de la zone difficile que représentait la plaine marécageuse du Rharb. Une unité, aile de cavalerie ou cohorte montée, y était stationnée et occupait un camp rectangulaire de 1,7 ha, aux angles arrondis, que l'on distingue sur les photographies aériennes en bordure du fleuve, 350 m au nord-ouest du forum. Une autre enceinte, d'environ 50 m de côté, visible dans les mêmes conditions à 150 m au sud-ouest de la précédente, pourrait être un fort plus tardif ou, plus vraisemblablement, un relais du *cursus publicus*. Il est probable que la ville était protégée aussi sous Marc Aurèle par un rempart, comme Thamusida ou Volubilis ; mais l'élément de muraille qu'on a mis au jour est plus ancien et rien n'indique qu'il ait fait partie de cette enceinte.

BIBLIOGRAPHIE

- BOUBE-PICOT C., *Les Bronzes antiques du Maroc*, t. 1, *La statuaire*, Rabat, 1969, p. 241-279, pl. 194-226 ; t. 2, *Le mobilier*, Rabat, 1965, p. 258-331, pl. 188-270.
- CHATELAIN L., *Le Maroc des Romains. Étude sur les centres antiques de la Maurétanie occidentale*, Paris, 1944, p. 69-76.
- EUZENNAT M., « Fouilles opérées à Banasa en 1955 », *B.C.T.H.*, 1955-1956, p. 234-235.
- EUZENNAT M., « L'archéologie marocaine de 1955 à 1957 », *Bull. Archéo. Maroc*, t. 2, 1957, p. 202-205.
- EUZENNAT M., « Héritage punique et influences gréco-romaines au Maroc à la veille de la conquête romaine. » *Le rayonnement des civilisations grecques et romaines sur les cultures périphériques*, 8^e Congrès international d'Archéologie classique, Paris, 1963 (1965), p. 265-266.
- EUZENNAT M., « Banasa (Sidi Ali bou Djenoun) », in *The Princeton Encyclopedia of Classical Sites*, R. Stillwell éd., Princeton, 1976, p. 140-141.
- EUZENNAT M., *Le limes de Tingitane*, t. 1. *La frontière méridionale*, Paris, 1989, p. 59-68.
- EUZENNAT M., GASCOU J., MARION J., *Inscriptions antiques du Maroc*, t. 2. *Inscriptions latines*, Paris, 1982, p. 69-157.
- EUZENNAT M., HALLIER G., « Les forums de Tingitane ». *Antiquités africaines*, t. 22, 1986, p. 73-103.
- GIRARD S., « L'alluvionnement du Sebou et le premier Banasa », *B.C.T.H.*, n.s., t. 17 B, 1984, p. 145-153.
- GIRARD S., « Banasa préromaine, un état de la question ». *Antiquités africaines*, t. 20, 1984, p. 11-93.

- JODIN A., Banasa et le limes méridional de la Maurétanie tingitane, 96^e Congrès des Soc. savantes, *Archéologie*, Reims, 1970 (1974), p. 39-42.
- LUQUET A., La céramique préromaine de Banasa. *Bull. Archéo. Maroc.*, t. 5, p. 117-144.
- PLINE l'Ancien, *Histoire naturelle*. Livre V, 1-46, 1^{re} partie (L'Afrique du Nord). Texte établi, traduit et commenté par J. Desanges, Paris, 1980, p. 92-93.
- THOUVENOT R., *Une colonie romaine de Maurétanie tingitane : Valentia Banasa*, Paris, 1941.
- THOUVENOT R., LUQUET A., Les thermes de Banasa, *Publ. Serv. Antiq. Mauroc.*, t. 9, 1951, p. 9-62.
- THOUVENOT R., LUQUET A., «Le Quartier sud-ouest», *ibid.*, p. 63-80.
- THOUVENOT R., LUQUET A., «Le "macellum" (?) et les bâtiments voisins», *ibid.*, p. 81-99.
- THOUVENOT R., «Le site de Julia Valentia Banasa», *ibid.*, t. 11, 1954, p. 7-12.
- THOUVENOT R., «Le premier Banasa», *ibid.*, p. 13-19.
- THOUVENOT R., «Le quartier nord-est», *ibid.*, p. 20-35.
- THOUVENOT R., «Le quartier sud-ouest», *ibid.*, p. 36-45.
- THOUVENOT R., «Les maisons de Banasa», *ibid.*, p. 46-61.
- TISSOT C., *Recherches sur la Géographie comparée de la Maurétanie tingitane*, Mém. présentés par divers savants à l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, 1^{re} série, t. 9, Paris, 1878, p. 277-279.

M. EUZENNAT

B24. BANDIT D'HONNEUR (Kabylie, Aurès)

Qu'est-ce qu'un bandit d'honneur? ou encore un «bandit social»? Reprenons la définition de Hobsbawm qui parle justement de «bandit social»: «Un paysan hors-la-loi que le seigneur et l'État considèrent comme un criminel, mais qui demeure à l'intérieur de la société paysanne, laquelle voit en lui un héros, un champion, un vengeur, un justicier, peut-être même un libérateur» (E.-J. Hobsbawm, 1972, p. 8).

Ses objectifs sont limités: se venger d'une injustice, redresser les torts. Parfois, il s'intègre à des mouvements politiques, symbolisant alors une résistance politique à un ordre considéré comme oppresseur. Sa révolte peut demeurer aussi purement individualiste. Un bandit de droit commun — et il y en a eu, il y en a, dans tous les pays — n'est pas forcément un bandit d'honneur et le bandit d'honneur n'est pas davantage forcément un héros national. Simplement, quand il s'intègre à un mouvement politique, son action prend forcément une dimension politique plus caractérisée.

Il existe une relativement abondante bibliographie sur le banditisme à la fin du XIX^e siècle en Algérie, particulièrement en Grande Kabylie et dans le nord constantinois. Quant à l'Aurès, l'étude du capitaine Petitgnot dans la *Revue de gendarmerie* apporte d'importantes informations. Nous renvoyons donc à cette bibliographie essentielle de base, nous contentant ci-après de présenter brièvement quatre exemples de bandits d'honneur et de révoltés ou réfractaires (sans les considérer comme de simples bandits de droit commun), qui avaient pris le maquis.

Il semble possible de résumer en quelques points ce qui est commun à un certain nombre de bandits d'honneur d'autrefois en Algérie.

Ordinairement, le bandit prend le maquis ou la montagne et ne reste pas dans les villes ou aux alentours de celles-ci. Ses actions se déroulent donc dans les milieux ruraux. Il s'enfuit, soit après un délit de droit commun, soit pour se venger d'une dénonciation ou d'un affront fait à sa famille. Dans ce cas, le vengeur estime que la justice officielle du pouvoir établi a été injuste. L'honneur doit être sauf: il faut donc recourir à la loi coutumière et faire sa propre justice, celle de la loi ancestrale et tribale. A travers une telle action il faut reconnaître la permanence d'un code de l'honneur propre à la société (ou au clan) où le vengeur agit. D'ailleurs, la société prend en général fait et cause pour lui; elle l'aide et l'appuie, le cache et le ravitaille (de gré, mais parfois aussi de force). Des légendes sont forgées et le bandit

entre par elles dans la mythification. Il n'apparaît pas comme un vulgaire bandit mais comme un homme d'honneur qui applique une « vraie » justice, celle des ancêtres. Cependant, ses actions restent ordinairement au plan des règlements de comptes personnels, de la vendetta. Il ne s'attaque pas forcément aux Européens, aux colons (comme on dit), alors qu'actuellement la littérature veut absolument le contraire. Son action demeure individuelle : il ne soulève pas la région où il opère. Il n'a pas de projet révolutionnaire. Il ne devient un combattant politique ou révolutionnaire que s'il s'insère, comme cela est arrivé, dans un Parti qui a pris les armes pour une action d'envergure nationale.

I. Quelques cas

1. Messaoud Ben Zelmât dans l'Aurès

On devrait dire *Messaoud Azelmad* : le gaucher, en berbère de l'Aurès.

Nous avons consacré une étude documentée à ce bandit d'honneur tenant le maquis de 1917 à 1921 (J. Déjeux, *ROMM*, n° 26, 1979). Nous en résumons quelques points principaux.

L'Aurès avait connu l'insurrection de 1879. Puis, en 1916 éclataient les troubles de l'arrondissement de Batna (à Aïn Touta et dans le Bélezma). La guerre de 1914 entraînait désertions et insoumissions dans l'armée par refus de la conscription (« nous ne donnerons pas nos enfants »). Des bandes de déserteurs couraient la montagne. Les paysans étaient, eux, de plus en plus rejetés sur des terrains peu fertiles pour faire de la place à l'exploitation de terres meilleures par des colons. Les délits forestiers étaient nombreux, suivis parfois de crimes contre les représentants de la loi, constatant les flagrants délits. Enfin, les crimes de vengeance entre familles et clans se réglaient selon la loi coutumière. L'aventure de Messaoud Ben Zelmât se situe dans ce contexte historique de résistance, d'une manière ou d'une autre, à l'autorité locale et de mécontentement.

Un long poème épique a été sauvé de l'oubli par Georges Kerhuel. Il est connu. Nous avons pu en rassembler quelques variantes. Jean Servier en donne d'autres exemples.

Ben Zelmât n'ayant pas acquis la stature d'un héros national, nous ne pensons pas que l'on puisse amalgamer ce poème avec un autre où il serait question de Jugurtha (en fait Djoukrane, qui n'est pas Jugurtha, voir E. Masqueray, « Tradition de l'Aourâs oriental », *Bull. de correspond. afric.*, 1885, p. 72-110) comme le fait Gilbert Meynier.

Le long poème chanté par les femmes ne parle que de Ben Zelmât. Celui-ci était admiré parce qu'il tenait tête à celui qui dominait, l'étranger qui le poursuivait. Même s'il était craint et si l'on risquait gros en le cachant, on le reconnaissait comme un « homme », affrontant la souffrance et la mort : « Sur les chemins du Zellatou, mon bien-aimé ». Il était celui qui ne pliait pas l'échine, le généreux pour les pauvres et le justicier faisant payer les puissants, caïds et militaires. Ce n'était pas au « colonialisme », comme on dit aujourd'hui, ou encore aux colons qu'il s'en prenait, mais à une justice étrangère aux lois coutumières et à l'honneur. Il résistait à une justice jugée par lui injuste. Aucun, parmi les Algériens interviewés, ne nous a parlé de lui comme d'un bandit politique ou d'un bandit national, héros national. Naturellement, comme la politique est partout, on peut toujours dire qu'indirectement son refus de la loi française était un geste politique.

2. Arezki Ben Bachir en Grande Kabylie

On lit parfois Arezki El-Bachir ou Ben El-Bachir, ou encore, dans le roman de Tagmount, Arezki Oulbachir.

Les événements se déroulent en Grande Kabylie entre 1890 et 1895. L'administration protégeait des gens malhonnêtes, la justice était souvent bafouée, le mécontentement était grand. Le brigandage de grande envergure était le résultat de l'irritation de beaucoup de gens. Deux bandits d'honneur devinrent célèbres : Ahmed Ou Saïd Abdoun et Arezki Ben Bachir. Là encore, leur brève histoire sera légendaire. L'image du héros sera vite embellie : il est beau, séducteur de femmes, justicier implacable.

Ernest Mallebay, dans ses chroniques, paraît avoir de la sympathie pour le héros. Lors du jugement, maître Langlois défendit Arezki en disant qu'il n'était pas le bandit vulgaire que l'on croyait. Puis, il attaqua l'administration coupable. Il poursuivait en disant que les crimes d'Arezki étaient des crimes politiques : ce fut un révolté non un bandit ; il ne provoquait pas le mépris. La presse de l'époque rapporte les exactions venant, en effet, des amis, des chefs de douars et de certains membres de l'administration française. Elle rappelle que les Européens de la région d'Azazga soutenaient les bandits. Arezki était « chevaleresque par-dessus tout, pitoyable pour les faibles, mais sans pitié pour ses ennemis » (*Le Monde illustré*, t. LXXI, janvier-juin 1895, p. 54-55). Bref, pas plus que Messaoud Ben Zemat, Arezki n'était un vulgaire bandit. D'abord coupable pourtant d'un délit de droit commun (vol avec effraction), il se grandit pour ainsi dire par son rôle de justicier qu'il mena dans la montagne. Faut-il pour autant en faire un héros national ? Certainement pas.

3. Oumeri en Grande Kabylie

Oumeri, déserteur de l'armée française, courait la montagne kabyle dans les années 1945. La violence et le banditisme étaient assez fréquents. Hocine Aït Ahmed, livrant un témoignage personnel sur l'action du P.P.A. dans cette région à cette époque, écrit que « chaque famille, chaque village, chaque douar devait s'occuper de ses déshérités, de ses marginaux, voire de ses têtes brûlées ». La densité et la fréquence des réunions nocturnes des cellules du P.P.A. étaient telles que « les mouvements des bandits étaient pratiquement paralysés » (Aït Ahmed, 1983, p. 69).

Oumeri parcourant la montagne, bandit d'honneur à sa façon et justicier pour son compte, ne pouvait pas ne pas être gêné par cette pression du P.P.A. Il cessait ses exactions, dit Aït Ahmed, et « ne stoppait plus les autocars que pour faire crier aux voyageurs : Vive le P.P.A., vive l'indépendance ! » Il avait donc été récupéré dans l'organisation politique, de même que l'avaient été certains bandits d'honneur dans l'Aurès en 1954. Hocine Aït Ahmed mentionne également le cas de Belkacem Krim, qui avait tué le garde champêtre de son douar pour des raisons politico-familiales, ayant pris là « une initiative personnelle ». Cela se passait en 1947 (son adhésion au P.P.A. datait de l'année précédente). Autre cas mentionné : celui de Amar Amsah. Il avait pris le maquis en 1946 à la suite d'un délit de droit commun et avait reçu l'ordre de l'organisation de se tenir tranquille. Néanmoins il avait abattu froidement un rival sans arme. Jugé par un tribunal du Parti, il fut condamné à mort. Amar Amsah déclarait avoir mitraillé sans raison l'inspecteur, son ami, « apparemment pour le plaisir de se servir de son arme » (Aït Ahmed, 1983, p. 69, note 1).

Oumeri, lui, fut trahi un jour, selon ce qu'on rapporte. Il tomba sous les balles de ses adversaires. Son cas est mixte, pour ainsi dire : « tête brûlée », bandit social qui fait sa propre justice, qui rançonne pour son compte, mais qui, un jour, « se reconvertit » pour entrer dans une action politique organisée et contrôlée, avec des objectifs politiques précis. Il ne pouvait donc dès lors agir en franc-tireur et se permettre n'importe quoi. L'exemple d'Amsah, cité par Aït Ahmed, le prouve.

On pourrait rappeler encore le conte de la région de Kherrata sur Hamza Laïdoui (J. Sénac, *Terrasses*, I, juin 1953, p. 117-119) et sur combien d'autres. Sans aucunement clore la liste, citons Malek Bennabi qui écrivait dans ses *Mémoires d'un témoin du siècle* (1965, Alger) que l'imagination des adolescents s'excitait en enten-

dant les exploits de Bouchloukh qui avait pris le maquis dans les gorges mêmes de Rhumel à Constantine et que lui-même, Bennabi, avait nourri son imagination à cette légende et à celle de Ben Zemat, à la même époque.

II. Réflexions

Il y eut des insurgés au Maghreb avant 1830, mais l'apparition des bandits d'honneur se fait, elle, dans le contexte colonial ce qui ajoute un coefficient politique particulier à leurs actions, à la différence d'autres bandits d'honneur, en Corse, en Sardaigne ou en Sicile par exemple (encore qu'ici chez un Salvatore Giuliano la dimension politique ait été fortement marquée).

Le fait que, parfois, nous avons affaire à des brigands purement et simplement, des repris de justice ou à des insurgés ou réfractaires, d'autres fois, au contraire, à des bandits d'honneur, « bandits sociaux », complique l'interprétation des cas. Des bandits d'honneur ont été, de surcroît, intégrés après reconversion dans un Parti politique. Rien n'est simple donc.

BIBLIOGRAPHIE

- AGERON Ch. A., *Les Algériens musulmans et la France*, Paris, PUF, 1968, t. I.
 AÏT AHMED H., *Mémoires d'un combattant. L'esprit d'indépendance 1942-1952*, Paris, Messinger, 1983.
 COLIN M., *Quelques questions algériennes*, Paris, Larose, 1895.
 DÉJEUX J., « Un bandit d'honneur dans l'Aurès de 1917 à 1921 : Messaoud Ben Zemat », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 26, 2^e trimestre, 1979, p. 35-54.
 Id., « Le bandit d'honneur en Algérie, de la réalité et de l'oralité à la fiction », *Études et documents berbères*, 1988, n° 4, p. 39-60.
 DEMONTÈS V., *L'Algérie économique*, Les Populations algériennes, Alger, Impr. algérienne, 1923.
 HOBBSBAWN E.-J., *Les Bandits*, trad. de l'anglais par J.P. Rospars, Paris, petite collection Maspero, 1972, p. 8. Voir aussi du même auteur, *Les Primitifs de la révolte dans l'Europe moderne*, trad. de l'anglais par R. Laars, Paris, Fayard, 1966 (première édition anglaise, 1959).
 MALLEBAY, *Cinquante ans de journalisme*, Alger, Fontana, t. II, 1938.
 MEYNIER G., « Loyalisme et insécurité en Algérie pendant la guerre de 1914-1918 », *Les Cahiers de Tunisie* (Tunis), t. XIX, n° 75-76, 3^e et 4^e trimestre 1971, p. 183-207.
 PETITGNOT, « Crimes et délits dans l'Aurès », *Revue de la gendarmerie* (Paris), novembre 1938 et 1939, t. I, janvier-mars et mai, et t. II, p. 542-570.
 SERVIER J., *Chants des femmes de l'Aurès*, thèse complémentaire, Paris-Sorbonne, 1955.
 VIOLARD E., *Le banditisme en Kabylie*, Paris, Savine, 1895.

Jean DÉJEUX

B25. BANI (Jbel)

Le Bani s'étend sur le versant méridional de l'Anti-Atlas entre Akka à l'ouest et Mhamid à l'est. A partir de cette oasis, il épouse une large boucle : la Crosse du Bani qui enserre les prestigieuses palmeraies du Fezouata et du Ternata dont la capitale administrative est Zagora.

En réalité, la chaîne du Bani est constituée de deux crêtes parallèles que l'on dénomme habituellement sous les termes de 1^{er} Bani et 2^e Bani ou de grand et petit Bani. La distinction entre ces deux reliefs est surtout nette dans la partie orientale de la chaîne, entre Sidi-Touama et Aït-Ouazik, c'est-à-dire dans la Crosse du Bani au sens large.

Ces reliefs harmonieux sont de structure très simple. Les couches alternativement dures et tendres de l'Ordovicien constituent une série monoclinale donnant naissance à des crêtes ou des *cuestas* dont le front est tourné vers le nord sauf dans la Crosse du Bani où il épouse la forme d'une large boutonnière (J. Destombes, 1963; J. Riser, 1988). Cette disposition régulière des séries géologiques est parfois perturbée par quelques fractures comme à Sidi-Touama et par des structures plissées comme au nord d'Akka.

L'ensemble de la chaîne est situé aux confins du Présahara marocain et du Sahara. Dans cette région, les précipitations n'excèdent pas 60 mm. La végétation est rare. Elle est représentée par une steppe à acacias (*Acacia raddiana*) contractée dans le lit des oueds. Ceux-ci toujours à sec, sauf pendant quelques rares crues naissant dans l'Anti-Atlas, regagnent le collecteur principal, l'Oued Dra, en traversant le Bani par des cluses (*foum*) profondes et majestueuses.

C'est souvent sur les cônes de déjection, au débouché de ces cluses que les oasis, seuls lieux de civilisation, sont installées depuis des temps immémoriaux. Elle bénéficient d'eaux de surface souvent collectées par un petit barrage artisanal fermant le *foum* et d'infléflux situés dans des alluvions parfois épaisses. Outre ces oasis de *foum* il faut surtout mentionner les quatre grandes palmeraies de la Crosse du Bani. Elles sont irriguées par les eaux pérennes du Dra descendu du Haut Atlas lointain : Ternata, Fezouata, Ktaoua entre 1^{er} et 2^e Bani et enfin Mhamid, aux portes brûlantes du désert. Cette distinction existe aussi économiquement mais avec une nuance. Les palmeraies du Ternata, Fezouata et Ktaoua bénéficient, outre des eaux d'irrigation du Dra, d'une infrastructure économique de plus en plus développée : routes goudronnées et pistes cylindrées, système d'irrigation avec *seguias* primaires bétonnées, centre de mise en valeur et de conditionnement des dattes, huileries.

Les ressources principales sont les dattes, le henné en voie de développement, l'huile d'olive, le jardinage sous les palmiers, l'élevage ovin, caprin et même bovin (J. Riser, 1974). Le tourisme, en pleine modernisation, se développe très vite grâce aux sites grandioses de la vallée du Dra où s'allient l'austère relief du Bani et la fraîcheur des grandes palmeraies dominées par des ksour fortifiés, parfois en ruine.

En revanche, l'oasis de Mhamid manque d'eau et ses habitants ont tendance à immigrer vers l'amont, le littoral casablançais ou l'Europe. La palmeraie, mal entretenue est menacée par les sables de l'erg. Elle offre un spectacle désolé : les palmiers sont peu productifs et atteints du *bayoud*.

Les oasis des *foums* du Bani : Foum Zguid, Tissint, Sidi-Ressoug, Akka sont moins importantes. Elles vivent en autarcie, isolées dans une région de confins comprise entre la Hamada du Dra, au sud de la vallée du Dra et l'Anti-Atlas central difficile d'accès au nord.

Ainsi à la prospérité grandissante des oasis du Dra moyen s'oppose la misère et l'isolement des palmeraies du Mhamid et du versant sud de l'Anti-Atlas central.

BIBLIOGRAPHIE

- DESTOMBES J., « Données stratigraphiques sur l'Ordovicien de l'Anti-Atlas (Maroc) », *Rev. Inst. Fran. pétrole*, éd. Technip., Paris, 1963, vol. 18, n° 10, p. 1464-1471.
 RISER J., « Le barrage Mansour Eddahbi et les aménagements agricoles de la vallée du Dra moyen », *Rev. Géogr. Maroc*, 1974, n° 23-24, 13 p.
 RISER J., *Le Jbel Sarhro et sa retombée saharienne, étude morphologique*, notes et mém. serv. géol. du Maroc, 1988, n° 317, 361 p.

J. RISER

B26. (AL)BANI (Gravures rupestres)

L'oasis d'Al Bani est située dans le Fenoughil (Touat, Sahara algérien). L'ensemble des gravures est situé sur un groupe de six gros blocs de grès isolés sur le reg à un kilomètre au nord-est du village.

Cet ensemble avait été signalé sous le nom de « Abani » par E.-F. Gautier en même temps que d'autres sites, mais à part quelques photographies partielles, aucune représentation ni transcription n'accompagnait le texte.

Les gravures se divisent en deux groupes. D'une part des inscriptions libyco-berbères, dont 146 ont pu être relevées et photographiées, d'autre part des figurations diverses : cinq groupes de sandales (dont trois paires), un chameau sellé mais non monté, trois figurations anthropomorphes (deux hommes et une femme?) et trois figurations géométriques non identifiées. La technique est uniformément le piquetage. Les inscriptions apparaissent assez claires sur le fond rocheux qui est presque noir. Une partie des gravures est déjà détruite par l'éclatement des blocs de grès qui se débitent en larges écailles.

Cet ensemble de gravures est le plus important, par le nombre des inscriptions, de ceux relevés dans le Touat et le Gourara. Les caractéristiques de ces inscriptions, qui présentent des caractères archaïques, les rapprochent des inscriptions anciennes du Maroc. Il semble que tout l'ensemble des gravures du Touat et du Gourara puisse constituer une variante régionale d'alphabet libyco-berbère.

BIBLIOGRAPHIE

GAUTIER E.-F., *Le Sahara algérien. Mission au Sahara*, Paris, A. Colin, 1908, p. 344-346, et pl. XVIII.

J.-C. ÉCHALLIER

B27. BANIUBAE/BANIURAE

Des Banioubae sont mentionnés par Ptolémée (IV, 1, 5, éd. C. Müller, p. 586) en Maurétanie Tingitane, au voisinage des Zegrenses* d'une part, des Ouakouatae (Baquates*, déjà cités par Ptolémée, *ibid.*, p. 585-586, sous la forme Bakouatae), de l'autre. Ils sont apparemment situés par le Géographe dans la partie méridionale de la province. Compte tenu de la facilité de confondre le bêta et le rhô, il semble raisonnable de restituer un ethnonyme Baniourae, attesté en Tingitane par Pline l'Ancien (V, 17) et par Silius Italicus (III, 303) sous la forme Baniurae. Pline l'Ancien classe les Baniurae parmi les Gétules et les mentionne avant le peuple beaucoup plus puissant des Autoteles (Autololes*); Silius les nomme également avant les Autololes. On peut rapprocher des Baniurae l'ethnique *Boniuricis* (pour Baniuris?), inséré par le Géographe de Ravenne (III, 11, éd. M. Pinder et G. Parthey, Berlin, 1860, p. 163) entre *Bolubili* (*Volubilis*) et *Gudda* (*Gilda*). On lit, par ailleurs, *Baniurai* un graffito sous le pied d'un fond de bol en terre sigillée hispanique de la fin du I^{er} ou du II^e siècle de notre ère, trouvé à *Banasa* (Sidi Ali bou Djenoun).

Les Zegrenses, mentionnés par la *Tabula Banasitana*, ne devant pas être très éloignés de cette ville, R. Rebuffat propose de situer les Banioubae/Baniurae, leurs voisins, dans la vallée de l'oued Sebou, en amont de *Banasa*. En revanche, M. Euzenat (« Les Zegrenses », *Mélanges W. Seston*, Paris, 1974, p. 178; croquis p. 181) localiserait volontiers cette tribu dans le Haut-Rharb, et plus particulièrement dans la vallée de l'oued Ouerrha.

BIBLIOGRAPHIE

REBUFFAT R., « Les Baniures, un nouveau document sur la géographie ancienne », *Mélanges offerts à R. Dion (Caesarodunum, IX bis)*, Paris, 1974, p. 451-463.

J. DESANGES

B28. BANIOURI

Mentionnés par Ptolémée (IV, 2, 5, éd. C. Müller, p. 604) en Maurétanie Césarienne, à l'est, semble-t-il, des Makkhourebi (Macurebi* de Pline l'Ancien), riverains de la mer, et des Toulensii* (cf. *Castellum Tulei*, aujourd'hui Diar Mami), situés au sud de ces derniers. C'est vraisemblablement une tribu de Grande Kabylie.

J. DESANGES

B29. BANTOURARI

Ptolémée (IV, 2, 5, éd. C. Müller, p. 603) situe les Bantourari en Maurétanie Césarienne, au-delà du mont Zalakon (qui s'élève au sud de l'embouchure du fleuve Chinalaph, localisée à l'ouest de *Caesarea*) et des Mazikes*. Le Zalakon pourrait être la partie orientale du Dahra, ou plutôt le Zaccar. Comme un peu plus loin (*ibid.*, p. 604), Ptolémée place à l'est du même Zalakon les Makkhourebi*, puis les Baniouri*, il est possible que les Bantourari, à lire peut-être Baniourari, représentent une fraction des Baniouri, établie au sud-ouest ou à l'ouest de l'aire d'implantation de cette tribu.

J. DESANGES

B30. BAQUATES

Peuple important de Maurétanie occidentale, signalé par quelques sources littéraires et une quinzaine d'inscriptions.

Ptolémée (IV, 1, 5, éd. C. Müller, p. 585 et 587) paraît bien les avoir mentionnés à deux reprises, sans s'en rendre compte, dans le cadre ambigu de sa Maurétanie Tingitane : au nord des Makanitae (Macénites*), sous le nom de Bakouatae, et au voisinage des Banioubae* (à lire Baniourae), sans doute à l'est de ceux-ci, sous le nom de Ouakouatae. L'*Itinéraire Antonin* (2, 2-3, 1, éd. O. Cuntz, p. 1) indique au lecteur que son premier décompte part de la Maurétanie de *Tingi* et aboutit à Carthage, en précisant aussitôt que le point de départ est plus exactement l'endroit où demeurent les barbares Baquates et Macénites (*A Tingi Mauretania, id est ubi Bacuates et Macenites barbari morantur, per maritima loca, Cartaginem usque*). Or ce point de départ d'un itinéraire côtier (*per maritima loca*) est nommé ensuite (*ibid.*, 3, 2) : *ab exploratione quod Mercurios dicitur*. Compte tenu d'un effet d'amplification rhétorique, qui ne surprend pas dans l'ouverture de l'œuvre, c'est, à notre avis, une façon de signifier que ces barbares vivent aux confins méridionaux de la province. L'*Itinéraire Antonin* ne pouvait en effet, comme on le comprend trop souvent, caractériser l'ensemble d'une province qui comptait au moins cinq colonies romaines, comme la demeure des Baquates et des Macénites. L'*Exploratio* dite *Mercurios*, d'où part le décompte (3, 2-4, 1), était située à XVI mille (moins de 24 km) de *Sala*, aujourd'hui Le Chellah aux portes de Rabat (6, 4), en principe non loin

de la côte (cf. *per maritima loca*), peut-être aux abords du cours inférieur de l'oued Yquem (M. Euzennat, *Le limes de Tingitane*, I, Paris, 1989, p. 159).

Le *Liber generationis* (A. Riese, *Géogr. Lat. Min.*, Heilbronn, 1878, p. 167) associe également les Baccuates aux Massennas (Macénites), qualifiant les uns et les autres de Mauri, alors qu'il donne les Barbares (Bavares*) comme des Afri. La *Liste de Vérone* (*ibid.*, p. 129) mentionne successivement les Mauri Barbares (Bavares) et les Mauri Bacuates (Baquates). Julius Honorius enfin (A 47, *ibid.*, p. 53) prétend que la *Malva* (Moulouya) sépare les Barbares (Bavares) et les Bacuates. Mais, dans un autre passage (A 48, *ibid.*, p. 54), il fait état de Salamaggenites immédiatement avant les Bacuates. Nul doute qu'il ne lise une carte où le nom des Macénites était porté près du fleuve *Sala* (Bou Regreg), ou même de la ville homonyme. Il apparaît donc que les Baquates passaient pour être établis à la fois à l'est et au sud de la province, dans une perception très vague des réalités géopolitiques. Tantôt on les groupait avec les Bavares et tantôt avec les Macénites.

La liste des documents épigraphiques mentionnant les Baquates a été dressée par E. Frézouls (cf. en dernier lieu « Rome et la Maurétanie Tingitane : un constat d'échec? », *Ant. Afr.*, XVI, 1980, p. 78, n. 5-6 et p. 79, n. 1-4).

Une inscription (*C.I.L.*, VIII, 9663) révèle l'existence d'un raid des Baquates contre *Cartennas* (Ténès) en Césarienne, peut-être sous Hadrien. Onze épigraphes (*Inscr. Ant. du Maroc*, II, 348-350, 356-361, 384, 402) attestent des rencontres entre les autorités romaines et les Baquates (dans quatre cas, le nom de ces derniers est restitué, d'une façon quasi certaine), depuis 140 jusqu'à 280 après J.-C. Six de ces inscriptions évoquent la confirmation, l'affirmation ou la pérennité (en 280 de notre ère!) d'une paix mutuelle, ou encore font état d'un *foedus*. Les Baquates apparaissent en un cas unis aux Macénites (entre 173 et 175 après J.-C.), en un autre cas aux Bavares (vers 235 de notre ère), dans un troisième à une tribu dont le nom a disparu, entre 169 et 180). Deux autres inscriptions concernent les Baquates, mais ne comportent pas d'allusion à une activité diplomatique (*I.A.M.*, II, 376; *C.I.L.*, VI, 1800, à Rome). On se gardera de supposer que le renouvellement de la paix implique nécessairement un conflit antérieur. Comme l'a souligné E. Frézouls, dans la plupart des cas, les vicissitudes dynastiques chez les Baquates, et peut-être aussi celles du pouvoir à Rome, ont pu justifier ce renouvellement. Mais on ne doit pas, pour autant, exclure la probabilité de quelques épisodes belliqueux. Rome, en particulier, s'employait sans doute à dissoudre toute fédération liant deux des plus puissantes tribus qui bordaient le territoire de la province.

On s'accorde à penser que les Baquates fréquentaient une grande partie du Moyen Atlas. Comme on l'aura remarqué, certains témoignages (*l'Itinéraire Antonin*, Julius Honorius) semblent situer les Baquates au sud de la province, au-delà du Bou Regreg et en deçà des Autololes* et des Macénites. D'autres (Ptolémée) suggèrent une localisation orientale, à l'est, vraisemblablement, des Baniourae et jusqu'en bordure de la *Malva* (Julius Honorius), l'actuelle Moulouya, d'où l'on comprend mieux qu'ils aient pu s'en prendre à *Cartennas*. Cette apparente ubiquité de leur présence aux frontières de la Tingitane, même si dans le détail devaient apparaître des solutions de continuité, pourrait expliquer leur double mention, avec deux orthographes légèrement différentes, dans la *Géographie* de Ptolémée, fertile en bévues de ce type. Si l'on ignore tout de leur rôle sur une partie des confins méridionaux de la province, du côté de l'est, au-delà du Bled Bou Hellou (cf. M. Euzennat, « Les ruines antiques du Bou Hellou (Maroc) », *Actes du 101^e Congrès nat. des soc. sav. (Lille, 1976)*, sect. d'arch., Paris, 1978, p. 328-329 notamment), il est très probable que, fédérés à Rome, les Baquates ont consenti pendant de longues périodes à garantir la sécurité des communications terrestres entre les deux provinces impériales de Maurétanie, la Tingitane et la Césarienne.

BIBLIOGRAPHIE

- FRÉZOULS E., « Les Baquates et la province romaine de Tingitane », *Bull. Arch. Maroc.*, II, 1957, p. 65-116.
- ROMANELLI P., « Le iscrizioni volubilitane dei Baquati e i rapporti di Roma con le tribù indigene dell'Africa », *Hommages à Albert Grenier*, Bruxelles, 1962, II, p. 1347-1366.
- EUZENNAT M., « Une inscription baquate de Sévère Alexandre », *B.C.T.H.*, 1963-1964, p. 175-179.
- EUZENNAT M., « Les troubles de Maurétanie », *C.R.A.I.B.L.*, 1984, p. 372-392.
- SIGMAN M., *The Role of the indigenous Tribes in the Roman Occupation of Mauritania Tingitana*, Diss. New York, Ann Arbor, 1976, p. 146-166 notamment.
- FRÉZOULS E., « Rome et la Maurétanie Tingitane : un constat d'échec ? », *Ant. Afr.*, XVI, 1980, p. 75-82 notamment.

J. DESANGES

B31. BARAKA

Dans le milieu arabe et parmi les populations de la Phénicie et de la Palestine, ainsi que chez les Berbères, pour ne citer que ces peuples, les forces redoutables qui émanent d'une nature sacralisée étaient intensément perçues. Le monothéisme, sur le chemin de sa marche conquérante, avait rencontré des djenoun, des baalim et bien d'autres entités par lesquelles elles se manifestaient. Mais, alors que le monothéisme judaïque, dans sa rigueur totalitaire, était entré en lutte contre ce qu'il considérait comme une forme de superstition attentatoire au culte du Dieu unique, l'islamisme, au contraire, reconnaissait l'existence de ces esprits, tout en distinguant entre les mauvais et les autres, c'est-à-dire ceux qui pouvaient être les serviteurs des hommes comme ils avaient été ceux de Salomon. Désormais, il était admis qu'une bonne part de ces effluves sacrées émanaient d'Allah. Tout devenait clair. Le sacré sanctifié prenait la forme de la bénédiction de Dieu, d'une *baraka*.

Le terme de *baraka* n'existe, dans le Coran, que sous la forme de pluriel. Ainsi on apprend comment Allah (VII, 94) aurait pu répandre les bénédictions (*barakāt*) du Ciel et de la Terre sur certaines villes si elles ne s'étaient pas endurcies dans l'impiété. Le mot réapparaît deux fois sous cette même forme de telle manière qu'on constate qu'Allah est bien le dispensateur de ces bénédictions. Il est lui-même saint par nature. Chargés de la *baraka*, également, sont le Coran, les Prophètes, et particulièrement le dernier d'entre eux, Mohammed et sa descendance.

L'orthodoxie reconnaît que cette *baraka* existe dans l'olivier, dans le 27 du mois de ramadan. Mais ce n'est pas là qu'une préfiguration modeste de la place qui lui est faite dans le milieu de l'Islam populaire. La religiosité berbère, dans son intensité et son exubérance lui a conféré une dimension quasiment universelle dans la vie et particulièrement chez les ruraux. Qu'il s'agisse du physique ou du moral, elle protège de tous les maux. Elle favorise la fécondité chez les humains et dans la nature végétale et animale, engendrant ainsi la prospérité, l'abondance, faisant naître en l'homme les sentiments de la confiance et de la sécurité.

Dans le domaine de la vie sociale, elle se manifeste par le culte des saints. Le saint est, en effet, le porteur de la *baraka* par excellence, soit qu'il en ait hérité de ses ancêtres, soit qu'il l'ait acquise par ses hautes qualités de croyant et par l'exemplarité de sa dévotion. Il la transmet à ses descendants et peut en communiquer une portion, fût-elle précaire, aux croyants qui le fréquentent ou qui viennent visiter son tombeau. Ce dernier et l'espace qui l'entoure sont réputés habités par la *baraka*. C'est ainsi que ces lieux, ces sites, régulièrement visités par le peuple ne tardent pas à devenir des centres de pèlerinage, qu'il s'agisse de sources, de rivières, de mares, de grottes, d'arbres, de bosquets, de montagnes.

Il est à noter que ce fluide précieux qui peut être transféré volontairement à une

personne selon certaines techniques peut aussi se perdre. Il peut être retiré. On peut le voler à qui le détient. En dehors des saints, bien des personnes peuvent en posséder une part. C'est le cas des *tolba* connaissant par cœur le texte coranique; des jeunes enfants encore exempts du péché; des vieillards, qui, par leur expérience de la vie, ont acquis un bon renom de sagesse; des débilés mentaux, s'ils sont innocents et doux.

Des hommes, la *baraka* passe chez les animaux. Entre tous, le cheval passe pour en être abondamment pourvu. Viennent ensuite le mouton, le bélier, le chameau, la vache dont le lait est riche en bénédiction. Le chat, qui serait la vivante incarnation d'un djinn, jouit d'une considération spéciale. Sont également porteurs de la *baraka*, la cigogne, l'hirondelle, l'abeille productrice de miel; puis viennent les végétaux : fruits, céréales, arbres. Citons : les dattes, les olives, les grenades, les noix, les amandes sèches, l'orge, le blé, également le laurier et le henné dont les femmes font un grand usage.

Les deux astres, le soleil et la lune qui, antérieurement au culte monothéiste, étaient adorés des peuples primitifs ont été sanctifiés par la *baraka*. De même le feu qui réchauffe le foyer, détruit les mauvais esprits, protège et guérit, doit être alimenté avec soin et surveillé. Il est recommandé de ne pas le laisser s'éteindre.

Le calendrier berbère comporte une succession de jours particulièrement fastes; ils sont compris entre le 27 avril et le 3 mai. C'est la période de *nisan*. L'eau de pluie recueillie à cette époque de l'année a des vertus curatives. Elle favorise une bonne récolte à condition d'accroître la *baraka* des grains en la répandant sur eux. Le 24 juin qui coïncide à peu près au solstice d'été est chargé de *baraka*; les vendredis de chaque semaine, aussi.

Certains noms propres, et bien entendu ceux qui touchent au Prophète sont bénis. On comprend l'engouement des musulmans pour le nom de Mohammed, de Khadija qui fut sa première femme, de Fatima, une de ses filles, qui épousa Ali le troisième des califes orthodoxes.

Les nombres impairs, trois, cinq, sept, ont une part eux aussi de la *baraka*.

En fait, tous les hommes sont réputés posséder une part de *baraka*; mais celle-ci ne se manifeste que lorsqu'elle dépasse les limites ordinaires et qu'elle abonde chez certains sujets. Mais, comme il l'a été noté, elle peut se perdre, se retirer; car elle aime la pureté et elle doit être préservée. Le péché sous toutes ses formes lui est contraire; de même les excréments, les choses du sexe. Autour d'elle foisonnent toutes sortes de rites, de techniques. Les charmes et les talismans abondent. C'est qu'il s'agit de mettre la famille, la maison, le verger, le potager, le champ, l'aire à battre à l'abri des forces maléfiques qui les menacent quotidiennement. Et ces pratiques s'apparentent à la magie, voire à la sorcellerie.

Du point de vue social, politique et culturel, la *baraka* a eu de nombreuses et surprenantes implications. Les zaouia, les *rābiṭāt*, fondées par des saints, porteurs de la *baraka*, ont été, pour les ruraux, des foyers d'islamisation bien plus efficaces que les medersa et les mosquées des villes. Par ailleurs, ces lieux saints, avec les reliques des pieux personnages conservées dans les tombeaux, ont constitué une structure sociale et religieuse qui tendait à échapper au contrôle du pouvoir central. C'est à partir de ces foyers religieux, vivants et animés par la ferveur populaire, que le soufisme et les confréries ont lancé le grand mouvement du maraboutisme. On sait le rôle qu'a joué ce mouvement au Maroc, dans la lutte contre les établissements espagnols et portugais, en un temps où l'état marocain s'était dissous du fait de l'épuisement de la dynastie mérinide. Il convient d'observer, ici, que le maraboutisme si efficace contre l'Infidèle envahisseur, s'est révélé être aussi un ferment d'anarchie intérieure qui a singulièrement compliqué la tâche des souverains. Cependant, dans la querelle pour le pouvoir et l'exercice de la souveraineté, la sainteté maraboutique s'est heurtée à la *baraka* des sultans chérifiens. Le « chérifisme » des Saadiens, puis celui des Alaouites qui renouent avec la tradition

idrisse, possèdent de la *baraka* du Prophète. Au Maroc, il est toujours en honneur et depuis l'époque saadienne, il domine l'histoire politique du pays.

Baraka et « chérifisme » sont à l'origine d'une abondante littérature hagiographique dans laquelle les généalogies occupent une place importante. Le héros, dans ces écrits où le merveilleux s'épanouit sous la forme de récits édifiants, est le saint populaire qui, souvent, fait obstacle au pouvoir central en s'interposant entre le gouverneur de la province et le peuple. Dans le pays berbère, la kasbah du caïd trouve fort souvent la zaouia en face d'elle; celle-ci étant lieu d'asile et d'enseignement, le siège du chef spirituel de la communauté, chérif lui-même ou non, mais à qui la *baraka* confère une autorité avec laquelle le pouvoir doit composer. La vie sociale y est rythmée par les fêtes religieuses légales, mais aussi par les visites aux tombeaux et les *mousses**, c'est-à-dire la fête annuelle du saint patron du lieu. Les hommes, pourtant si fiers de leur généalogie, se sont donnés fréquemment un ancêtre éponyme qui n'est autre que le grand saint du terroir.

Le concept religieux de la *baraka* est d'une très grande richesse. Il a façonné une mentalité, inspiré des attitudes, créé des situations politiques, défini une forme de la souveraineté et de l'exercice du pouvoir, organisé une société, toutes choses qui constituent une perception du monde dont il conviendrait, aujourd'hui, d'étudier l'évolution et les transformations souvent radicales qu'elle a subies récemment.

BIBLIOGRAPHIE

- BEL A., *La religion musulmane en Berbérie*, t. I, Paris, 1938.
 BIARNAY S., *Notes d'Ethnographie et de Linguistique nord-africaines*, Paris, 1924.
 BRUNOT L., *Textes arabes de Rabat*, II, Glossaire, Paris, 1952 (voir rac. brak).
 CHELHOD J., « La Baraka chez les Arabes », *Revue d'Histoire des Religions*, t. 148, 1955, p. 68-88.
 DERMENGHEM E., *Le culte des saints dans l'Islam maghrébin*, Paris, 1954, Encyclopédie de l'Islam, *Baraka*, t. I, p. 1063.
 LAOUST E., *Mots et choses berbères. Notes de linguistique et d'ethnographie. Dialectes du Maroc*, Paris, 1920 (réédition Soc. maroc. d'édit., 1983).
 COHEN M., « Genou, famille, force dans le domaine chamito-sémitique », *Mémorial H. Basset*, t. I, Paris, 1928, p. 203-210.
 WESTERMARCK E., *The moorish conception of Holiness (Baraka)*, Helsingfors, 1916; Id. *Ritual and Belief in Morocco*, 2 vol., Londres, 1926; Id. *Survivances païennes dans la civilisation mahométane*, trad. fran. Roberd Godet, Paris, 1935.

A. FAURE

B32. BARĀNIS

Le mot, prononcé *Branès* en arabe dialectal algérien est le pluriel de *Burnous*; on a émis l'hypothèse que, lors de la conquête arabe, on a groupé sous ce vocable l'ensemble des tribus porteur de ce vêtement, bien connu encore de nos jours, pour les distinguer d'un autre groupe vêtu de tuniques courtes, les *Botr**. Nous sommes là, ainsi que le disait si finement William Marçais « en pleine hypothèse ». Notons toutefois que ce grand orientaliste admettait fort bien une classification originelle basée sur des signes extérieurs. Quoi qu'il en soit, il nous faut constater que ces appellations sont sans valeur du point de vue ethnographique et qu'elles n'apportent rien sur le plan des origines des berbères. Il est peut-être alors intéressant de considérer les modes de vie. Les *Barānis* sont essentiellement des sédentaires, les *Botr*, des nomades. En fait, tout est moins simple lorsque l'on entre dans les détails.

Tout d'abord, le problème des origines, loin de s'éclaircir, se complique et s'obscurcit singulièrement dès que l'on s'enfonce dans le maquis des généalogies. Ainsi en va-t-il des sources arabes, d'Ibn Khaldoun naturellement, qui a bien pensé tenir

le fil d'Ariane en se référant à « des autorités les plus sûres », lesquelles ne vont pas sans contredire.

L'auteur de l'*Histoire des Berbères* est-il davantage crédible lorsqu'il classe parmi les Barānis, les Awraba, les 'Aḡīsa, les Azdaḡa, les Mašmūda, les Gumāra, les Kutāma et les Zwāwa, les Ṣanhāḡa, les Hawwāra, groupes tribaux qui se subdivisent à leur tour ? On s'aperçoit bien vite que le bât blesse dès que l'on poursuit la lecture du récit. C'est ainsi que, selon le même auteur, les Kutāma-Zwāwa, les Ṣanhāḡa, les Hawwāra, se voient des origines sud-arabiques. Leurs généalogies aboutissent à un ancêtre commun, Ḥimyar. Il s'agirait alors d'authentiques Arabes et non de Berbères. Ne nous appesantissons pas sur ces affirmations ; on connaît la valeur des généalogies, considérons toutefois que de telles prétentions ne sont pas irrecevables et qu'elles peuvent reposer sur un fond de vérité impossible à contrôler actuellement. De toute évidence, très tôt dans l'histoire, des groupes de peuplades issues de la Mer Rouge sont arrivés en Afrique du Nord comme il en venait d'un peu partout.

Quant à ce qui concerne les modes de vie, les Barānis, nous dit-on, sont essentiellement des sédentaires, des montagnards qui d'ailleurs n'ignorent pas la petite transhumance. Attachés à la montagne qui leur assure leur subsistance, ils vivent en autarcie, prêts à défendre farouchement leurs biens contre les convoitises des pillards de la plaine. Pourtant, au moins un de ces groupes, apparenté aux Ṣanhāḡa, vit au désert, ce sont même de grands nomades et, par voie de conséquence, de rudes pillards.

Les événements historiques, qui nous révèlent seulement les grands faits saillants, nous montrent que ces tribus, accolées sous un même vocable, sont loin de constituer une entité politique à défaut d'une unité ethnique qui reste à définir. Associés parfois face au danger commun, ils peuvent s'opposer farouchement d'une fraction à une autre, d'une vallée à l'autre, d'un village à un autre, querelles familiales réglées par le sang et qui peuvent expliquer des choix politiques aberrants. On voit ainsi des alliances en quelques sorte contre nature entre Zanāta et Ṣanhāḡa, des trahisons, des retournements subits de situation en pleine bataille. Le « lien du sang » n'est pas toujours suffisant pour sceller les unions, il y faut le prestige d'un chef, d'un Manād, d'un Zīrī, d'un Buluggīn ou d'un Ḥammād, d'un Yūsuf b. Tašfīn, d'un Ibn Tūmart ou d'un 'Abd al-Mu'min, encore cet « appel du héros » ne suffit-il pas à endiguer les scissions, les passages inattendus dans le camp opposé.

Au VII^e siècle, les Awraba ont eu leur heure de gloire en s'opposant aux conquérants arabes, le XI^e siècle verra le triomphe des Berbères, des Barānis surtout, avec les Ṣanhāḡa des Kabyles auxquels les Fātimides ont confié le sort du Maḡrib. Ce sont alors les belles dynasties zīrides, celle du Kairouan, celle de la Qal'a des Banū Ḥammād, celle de Grenade, puis ce sera la gloire des Almoravides, d'autres Ṣanhāḡa sortis du fond du Sahara pour régénérer l'Islam. Ils conquièrent le Maroc, une grande partie de l'Algérie et l'Espagne musulmane, mais, au sommet de leur gloire ils sont supplantés, à la fin du XII^e siècle par les Almohades des Mašmūda du Haut-Atlas, prétendant, eux également, réformer un Islam à leurs yeux corrompu.

Le XIII^e siècle marquera la fin de cette époque berbère. La campagne, depuis la fin du XI^e siècle, est la proie des nomades arabes. Ces nouveaux venus, les Banū Hilāl, un peu plus tard suivis par les Banū Sulaym, vont désorganiser les anciennes tribus contraintes à se replier vers la montagne ou à fuir vers l'ouest, elles se morcelleront en fractions qui, pratiquement, ne joueront plus aucun rôle de grande envergure. Le nom même de Barānis n'aura plus aucun sens et celui des tribus les plus glorieuses, Kutāma, Ṣanhāḡa, Mašmūda, n'évoquera que de pâles souvenirs dans la toponymie du Maḡrib et de l'Espagne. Désormais, le rôle politique appartiendra à des dynasties d'origine arabe plus ou moins chérifiennes, plus ou moins authentiques, mais qui, surtout, ne se veulent pas berbères. Plus tard encore, les Ottomans feront leur apparition...

BIBLIOGRAPHIE

- COLIN G.-S., «Barānis», in *Encyclopédie de l'Islam*.
 GOLVIN L., *Le Magrib central à l'époque des Zirides*, Paris, 1957.
 IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, Paris, 1969, t. I et II.
 IDRIS R.-H., *La Berbérie orientale sous les Zirides*, Paris, 1962.
 JULIEN Ch. A., *Histoire de l'Afrique du Nord*, t. II (revu par Le Tourneau R.), Paris, Payot, 1952.
 TERRASSE H., *Histoire du Maroc*, Casablanca, 2 t., 1949-1950.

L. GOLVIN

B33. BARARUS (Rougga)

Cette petite localité antique mentionnée par la *Table de Peutinger* (VI, 3), à 9 mille romains de Thysdrus sur un itinéraire entre cette dernière et Usilla, correspond aux ruines actuelles connues sous le nom d'Henchr Rougga, à 13 km au sud-est d'El Jem. Le nom de Bararus apparaît dans d'autres sources antiques : un vétéran de cette cité est mentionné sur une liste de soldats de Nicopolis (Égypte) recrutés en Afrique (*A.E.*, 1955, 238); un curateur *republicae* exerçait ses fonctions à la fois dans les trois villes de Thysdrus, Thaenae et Bararus (*Insc. Lat. d'Afr.*, 44); enfin, un évêque de cette cité, *Iulianus Vararitanus* (pour *Bararitanus*) figure sur les listes de la province de Byzacène en 484 (Maier, *L'épiscopat de l'Afrique romaine*, Rome, 1973, p. 112).

Le toponyme n'est pas d'origine punique ni latine mais appartient bien au substrat libyco-berbère où il s'inscrit dans une série onomastique aisément repérable par la négation verbo-nominale UR/WR/WAR. Ces noms sont fréquents dans l'antiquité et au Moyen Âge : on a par exemple Varsissima (la déesse sans...); Wararni (sans égal) (cf. Chaker S., *Textes en linguistique berbère*, Paris, 1984, p. 280).

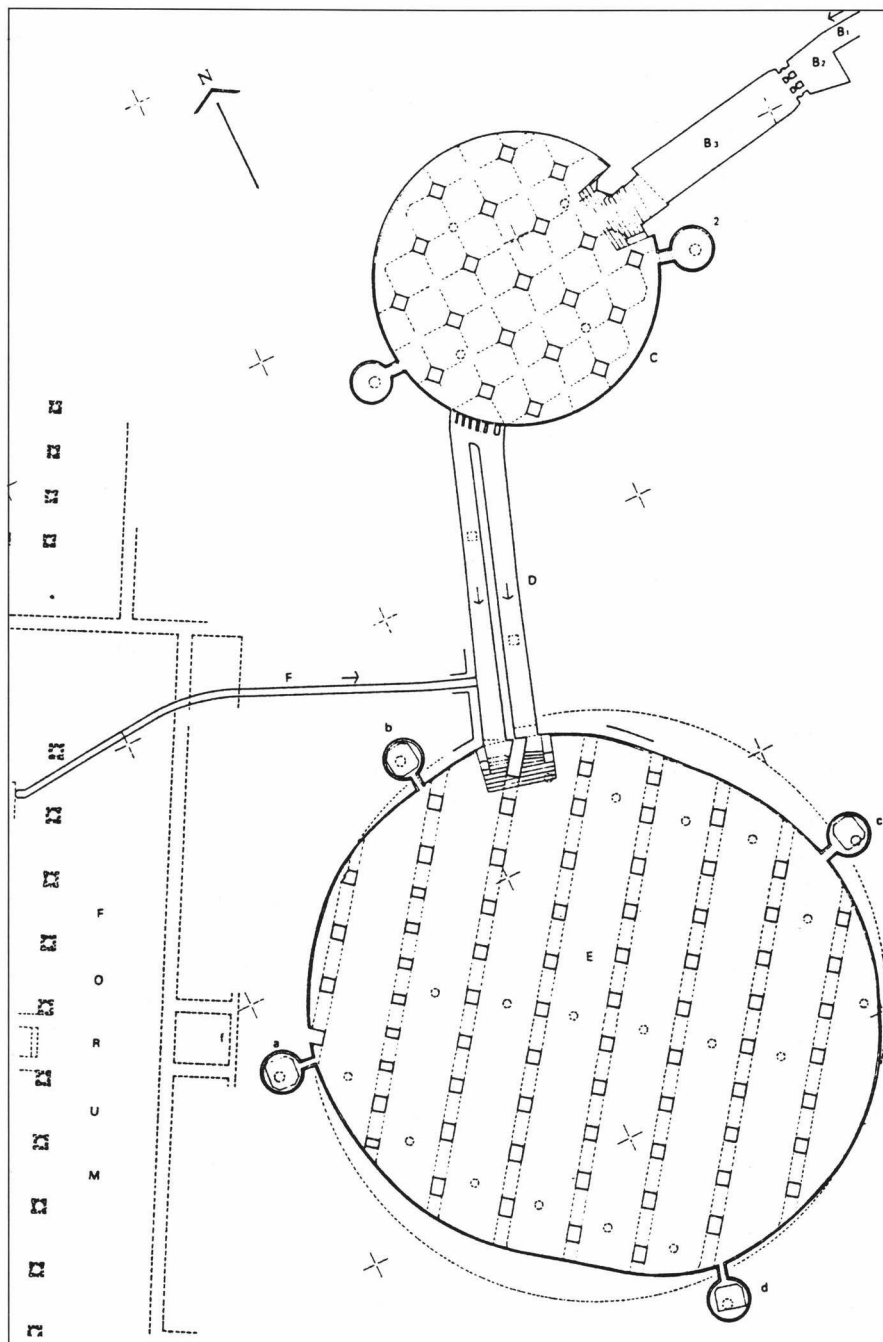
Quant au nom arabe du site, Rougga, il n'est qu'une simple translittération dialectale du mot «*Raqqa*» qui, en arabe littéraire, signifie «la terre que l'eau recouvre et qu'elle évacue ensuite», ce qui convient parfaitement à la topographie du lieu.

Une mission archéologique franco-tunisienne y entrepris des fouilles de 1971 à 1974 qui permirent de retrouver les vestiges d'une escargotière épipaléolithique et un niveau néo-punique. La ville romaine, centre administratif des bourgades avoisinantes, s'organise autour d'un forum dominé par deux temples. On y rencontre aussi deux grandes citernes circulaires jumelées, un amphithéâtre installé dans une carrière abandonnée, un théâtre avec de vastes dépendances, un arc, une *domus* pavée de remarquables mosaïques.

La ville fut peut-être détruite lors de l'invasion arabe d'Ibn Sa'd en 647, ce qu'attesterait un trésor de 268 *solidi* byzantins. Ses ruines furent néanmoins réoccupées par une population berbère sédentarisée, avant de servir de carrière aux chauxfourniers.

BIBLIOGRAPHIE

- GUERY R., «Un trésor monétaire byzantin récemment découvert en Tunisie», *Bull. de la soc. fran. de numismatique*, t. 10, 1972, p. 318-319.
 GUERY R., MORISSON C., SLIM H., *Rougga III - Le trésor de monnaies d'or byzantine*, coll. de l'école fran. de Rome, 1982.
 GUERY R., «L'occupation de Rougga (*Bararus* d'après la stratigraphie du forum)», *BCTH*, nouvelle série, 17, 1981, p. 91-100.
 GUERY R., «Survivance de la vie sédentaire pendant les invasions arabes en Tunisie centrale : l'exemple de Rougga», *Ibid.*, p. 399-410.



Les citernes de Bararus (relevé G. Hallier). Le diamètre moyen du grand bassin est de 40 m.

HALLIER G., «Le premier forum de Rougga», *BCTH*, nouvelle série, 17, 1981, p. 101-114.
 HALLIER G., «Les grandes citernes de Bararus Municipium (Byzacène)», *Histoire et Archéol. de l'Afrique du Nord*, III^e Colloque intern., Montpellier, 1985, p. 185-191.

HALLIER G., « Les citernes monumentales de *Bararus* (Henchir Rougga) en Byzacène », *Ant. afr.*, t. 23, 1987, p. 129-148.

SLIM H., « Recherches préliminaires sur les amphithéâtres romains de Tunisie », *L'Africa romana*, Atti del I Convegno di studio (Sassari, 1983), t. I, Sassari, 1984, p. 129-165 (en particulier n° 10, p. 144-145).

R. GUERY et P. TROUSSET

B34. BARATTE (tayettit [kabyle], taεekket [ouargli], tawwart [mozabite], tanwart [tamahaq])

La baratte est un instrument qui sert à extraire le beurre selon deux techniques différentes : soit en battant le lait à l'aide de battoirs, de palettes tournantes, soit en le secouant pour provoquer l'agglutination des gouttelettes de matières grasses. La première technique ne semble pas avoir existé en Afrique du Nord et au Sahara. En revanche, les barattes qui permettent d'agiter le lait manuellement sont très variées. Elles changent de formes, de matière et de volume selon les régions. Elles peuvent être fabriquées en poterie tournée (Alger, Tlemcen, Constantine, etc.) dans des lieux où cette technique est répandue, en sparterie (Saoura, Gourara), en bois, en peau, à partir d'une grosse calebasse (Kabylie, Maroc, Sahara) ou en tôle de fer soudé (dans les centres urbains).

Alors qu'en Europe l'on bat le lait frais ou la crème après avoir écrémé le lait, en Afrique du Nord et au Sahara, le lait, quelque soit son origine (chèvre, brebis, vache, mis à part le lait de chamelle dont on n'extraît pas de beurre alimentaire) n'est baratté qu'après avoir subi un début de fermentation, durant environ douze heures, à une température moyenne de 20°. Ce choix est dicté par des habitudes très anciennes en rapport avec le climat et l'écologie locale (il est difficile de garder du lait frais et l'on n'a pas l'habitude de le faire bouillir pour le conserver), mais surtout par les modes de consommations domestiques du lait et de ses sous-produits. Les usagers prétendent extraire davantage de beurre du lait aigri, mais aussi parce que le babeurre devenu *leben*, c'est-à-dire un mélange de lait écrémé aigri et d'eau, représente un aliment de premier ordre chez les nomades et sédentaires possédant des bêtes à traire. L'habitude de boire du lait légèrement aigri chez les populations du Maghreb, comme de bon nombre de populations méditerranéennes, musulmanes et européennes (des Balkans en particulier), est un trait culturel persistant, lié à un mode de vie et à une économie familiale, mais aussi à un choix diététique particulier : en pays chaud le lait frais se conserve mal, il est difficile à digérer si l'on en boit beaucoup, alors que le lait aigri et étendu d'eau est une boisson rafraîchissante en période de chaleur en raison de son acidité, mais aussi très nutritive, que l'on peut consommer en grande quantité (en certaines régions sahariennes, les nomades ne boivent que du *leben* et du lait de chamelle frais durant plusieurs mois à l'exclusion de tout autre aliment).

Préparation du *leben*

(Mot arabe qui n'a pas d'équivalent français et qui est passé dans le langage courant aujourd'hui en France).

Chaque jour, après la traite du matin et celle du soir, le lait frais, qu'il soit de chèvre, de brebis ou de vache, est versé dans un récipient spécial où il subit un début de fermentation lactique à une température qui peut varier, selon les lieux ou la saison, entre 20 et 35 degrés. Il y séjourne jusqu'au lendemain près d'un foyer, ou protégé sous des tissus en un lieu tiède. Quand il existe plusieurs espèces d'animaux producteurs de lait, on ne mélange jamais les laits frais ; chaque type de lait



Outre suspendue pour baratter le lait dans un campement touareg (photo M. Gast).



Outre agitée entre les mains à Idelès (photo M. Gast).



Barattes en terre cuite sur le marché de Tiznit, sud marocain (photo G. Camps).

est mis à aigrir séparément, alors qu'à la consommation les mélanges sont fréquents, surtout avec le lait de chamelle qui n'aigrit pas (et ne donne pratiquement ni beurre, ni fromage par manque de caséine; cependant des expériences récentes en laboratoire, ont permis d'obtenir un fromage avec du lait de chamelle).

En pays touareg ce premier récipient (*aḡiwir* ou *emesesley* est une petite outre plate, en peau de chèvre ayant subi un tannage spécial qui provoque son épilation totale. Constamment en service, cette outre est nécessairement rapiécée et très vite usée. La paroi des vieilles outres est tapissée de peaux blanchâtres (*aklayen*) qui abîment le cuir à l'intérieur en provoquant une sorte de desquamation. Les gens

affamés coupent ces peaux en morceaux et les pilent pour s'en nourrir en période de disette. Ces *aklayen* contiennent les bactéries qui assurent rapidement l'acidification du lait. Cette outre n'est jamais séchée, ni rincée à l'eau. Elle reçoit le lait de la traite du matin et celui de la traite du soir en période d'abondance, sinon uniquement celui du soir. Elle séjourne au soleil l'hiver ou à demi enfouie dans les cendres tièdes près du foyer chez les nomades.

Le barattage

Quel que soit le type de récipient utilisé pour cette opération (poterie, calebasse, vannerie, peau, etc.), le premier principe à respecter est immuable : pour être convenablement agité, le volume du lait doit être inférieur à la moitié du volume total de la baratte.

Les récipients à parois rigides doivent être à la mesure de la force d'une personne les secouant à la main, ou être suspendus à deux cordes sur un support, pour être balancés d'un mouvement brusque, avec un léger temps d'arrêt, obligeant la masse de lait à heurter violemment les parois. Le même exercice est obtenu dans une outre, à la condition qu'elle soit gonflée d'air, pour permettre le même type d'agitation du lait qu'elle contient.

Chez les nomades du Sahara central (Touaregs), la grande outre de peau (d'un animal entier : chèvre en général), sans poil qui sert de baratte est toujours solide (et non rapiécée) pour éviter les éclatements et les fuites. On y verse le lait aigri et on la gonfle d'air ; son col est alors solidement serré d'une double attache de cordelette afin d'en assurer l'étanchéité. La *tanwart* est suspendue aux armatures de bois de la tente ou de la hutte, et balancée en cadence environ 30 à 40 minutes. Cette opération a lieu le matin de bonne heure, car la chaleur du jour ne permet plus le barattage en raison des modifications physiques de la phase grasse du lait qu'elle provoque. Avant la fin du barattage on ajoute un peu d'eau froide ; l'abaissement de la température qui en résulte, facilite le rassemblement des grains de beurre. Quand la motte est formée en un bloc compact, on la fait émerger au-dessus de la masse liquide en ouvrant largement le col de l'outre. Le beurre est versé dans un pot en bois, en fer étamé ou dans une marmite.

De couleur blanche, sans odeur prononcée, le beurre frais *udi wa mellen* (t.) ou *tesendut*, *tesufrent* (t.), *zebda* (ar.) est très rarement utilisé tel quel, car il s'oxyde très vite, contient encore de l'eau et des impuretés. Les plus gourmets, en milieu urbain, l'utilisent quelquefois pour assaisonner la graine de couscous sans bouillon (*mesfûf*). Il sert parfois aussi d'excipient gras pour soigner certaines maladies (mammites en particulier). Ce beurre frais ne convient guère à la civilisation matérielle locale, ni aussi au goût des usagers qui lui préfèrent le même beurre, fondu, qui fait davantage ressortir l'odeur *suis-generis* des bêtes qui l'ont produit et qu'on agrmente quelquefois d'additifs (plantes aromatiques, graines de céréales, corne de mouton, dattes pilées) qui en jouant le rôle d'antioxydants colorent et parfument ce beurre (voir *beurre**).

BIBLIOGRAPHIE

- BALLET J., « Laitage », *I.B.L.A.*, XII, 1949, p. 203-207.
 FOUCAULD Ch. de et CALASSANTI-MOTYLINSKI A. de, *Textes touaregs en prose*, édition critique par S. Chaker, H. Claudot, M. Gast, Aix-en-Provence, Édisud, 1984 (p. 58, texte 9 : lait et beurre).
 GAST M., MAUBOIS J.-L., ADDA J. et al. *Le lait et les produits laitiers en Ahaggar, Mémoires du CRAPE*, XIV, Paris, A.M.G., 1969, 72 p. (p. 43-52).
 GOBERT E.-G., « Usages et rites alimentaires des Tunisiens », *Archives de l'Institut Pasteur de Tunis*, t. 29, 1940, p. 89-90.

M. GAST

B35. BARBARESQUES

Le mot français barbaresques n'est visiblement que la transcription de son homologue italien *Barbareschi*, qui dérive lui-même de Barberia ou Berberia employé dès le XIII^e siècle pour désigner le Maghreb (traité de 1231 entre Venise et Tunis,



Raïs algérien, dit «amiral de la flotte turque», par Wolfgang (*Iconographie de l'Algérie*, pl. XXVII, 73).

signalé par Turbet-Deloff). Cette dernière appellation découlait sans doute de l'arabe *Barbar* ou *Brabar* concernant ceux des Maghrébins qui n'étaient ni *Roum* (chrétiens), ni *Afariq* (citadins romanisés). L'origine de *Barbar* reste discutée mais elle peut remonter au bas-latin *Barbari* qui s'appliquait aux mêmes populations.

Le terme italien *Barbareschi* qui apparaît dans Boccace, répond à la nécessité de nommer des gens d'origine mal définie avec lesquels les populations côtières entretenaient des rapports épisodiques et le plus souvent brutaux. Ce collectif aurait d'autant plus de succès que la piraterie maghrébine prendra de l'ampleur à compter du *xv^e* siècle.

Toute différence est alors la démarche du castillan qui, s'il connaît et utilise le mot *Berberia* pour désigner l'Afrique du Nord, n'éprouve pas la nécessité d'un collectif, dérivée du fait de sa connaissance plus poussée des réalités locales. Certes, il regroupe l'ensemble des populations sous le vocable de *Moros*, mais il précise chaque fois qu'il pleut : *Alarbes* (arabes), *Berberes africanos* (berbères), *Azuaguos* (Kabyles), etc. L'emploi de *Berberesco*, qui ne figure pas dans les dictionnaires ethymologiques, est récent et relève du vocabulaire historique.

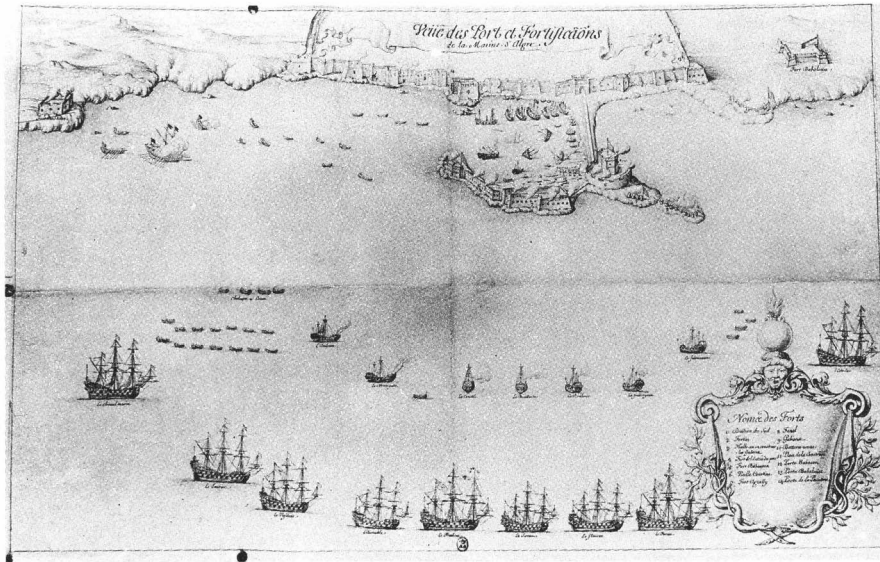
L'apparition du mot français remonterait, selon Turbet-Deloff, à Froissard. Il faut attendre le *xvi^e* siècle pour qu'il soit d'usage courant. Mais il prend alors un sens particulier. Si l'on en croit le Dictionnaire de la langue française du *xvi^e* siècle de Huguët, c'est là un adjectif synonyme de *barbare*. Les exemples fournis sont convaincants, telle la mention de l'« inhumanité barbaresque » du roi Clothaire pour Brunehaut. Il aurait ainsi relayé le qualificatif médiéval *Barbarique*, dont la signification était identique. Il ne semble pas qu'il ait, comme précédemment l'homologue italien, glissé vers une acception géographique par le biais de la dénonciation du comportement barbare des habitants.

La disparition complète du mot au siècle suivant ne s'explique en effet qui si on l'avait rangé d'office parmi ces innombrables doublets italianisants qui avaient encombré la langue au *xvi^e* siècle et dont les grammairiens de l'école de Vaugelas poursuivirent sans faiblesse l'éviction. Le dictionnaire de Furetière l'ignore et Hazfeld et Darmesteter confirment son absence. Les multiples récits du temps ne l'utilisent pas, même lorsqu'ils traitent précisément des corsaires ou des états de Barbarie, comme ceux du Père Dan ou de Chastelet des Boys.

Il est difficile d'expliquer le renouveau du terme au *xviii^e* siècle. Bien que Turbet-Deloff indique qu'il figure comme substantif dès 1704 dans le Dictionnaire de Trévoux, il semble que sa vulgarisation ait été assez longue puisque le Dictionnaire de Richelet, dans son édition de 1728 l'ignore encore. Toutefois, il est possible que l'extension des relations de la France avec l'Afrique du Nord ait fait sentir le besoin d'un collectif ethnique qui aurait ainsi succédé, après un hiatus de plusieurs siècles, à *Sarrazins*, disparu vers la fin du Moyen Age. Mais cette réactivation reste ambiguë, comme en témoigne l'édition de 1771 du même dictionnaire de Trévoux, qui signale toujours son sens antérieur, à savoir cruel, barbare. Ce n'est qu'à la fin du siècle, et cela est particulièrement sensible dans la correspondance officielle du Consulat, que *Barbaresques* désignera exclusivement les gens et les choses du Maghreb.

Mais rapidement son sens va aller en se restreignant. Dans le domaine géographique d'abord : alors que *Barbarie* continuera, tout au long du *xix^e* siècle, de désigner la région allant d'Agadir à Tripoli, les états dits barbaresques s'identifieront la plupart du temps aux seules Régences d'Alger, Tunis et Tripoli, c'est-à-dire aux seuls états de la Barbarie d'influence turque. Le mot s'enrichissait donc, en revanche, d'une connotation géopolitique.

Une seconde restriction, de nature quasi psychologique, intervient : *Barbaresques* ne désignera que l'aspect extérieur d'une réalité locale, des états ou des gens vus de l'extérieur. De fait, les voyageurs qui parcourent le pays n'utilisent guère le mot qui ne correspond à rien. Dire qu'Alger et l'Ouarsenis sont également peuplés de barbaresques frise en effet l'absurdité.



Bombardement d'Alger par Duquesne en 1682 (*Iconographie de l'Algérie*, pl. XX, 52).

L'évolution politique ne va pas tarder à apporter une troisième restriction, d'ordre chronologique peut-on dire. En 1830, la France s'installe en Algérie. Il ne peut plus être question de ranger cette dernière parmi les États Barbaresques et l'emploi de l'expression va désormais nécessiter des commentaires explicatifs.

Aussi l'usage s'installe-t-il peu à peu d'en limiter l'emploi à la période dite turque, soit du XVI^e au début du XIX^e siècle. Parallèlement, passée cette limite, leurs habitants ne seront plus barbaresques, et cette qualification s'appliquera progressivement à leur seul comportement antérieur, comme corsaires en particulier.

Inversement cette sorte de spécialisation va avoir pour les « corsaires barbaresques » une extension inattendue : les corsaires de Salé seront parfois rangés sous ce vocable et certains auteurs parleront des pirates barbaresques qui, au XIV^e siècle, ravageaient la Camargue.

Il est donc difficile, comme on le voit, de cerner avec précision l'emploi du mot Barbaresques. Une certitude cependant demeure : c'est que dans l'esprit de ses utilisateurs le monde berbère en tant que tel était bien loin.

BIBLIOGRAPHIE

- TURBET-DELOFF, *L'Afrique barbaresque dans la littérature française au XVI^e et XVII^e siècle*, Genève, Droz, 1973.
 GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, Paris, 1880.
 HUGUET E., *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle*, Paris, 1925.
 FURETIÈRE A., *Dictionnaire universel*, La Haye, 1680.
 RICHELET C.-P., *Dictionnaire de la langue française*, Lyon, 1728.
Dictionnaire de Trévoux, Trévoux, 1704-1771.
 HAZEFELD et DARMESTETER, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, s.d.
 BONO S., *I corsari barbareschi*, Torino, ERI, 1964.
 DAN R.-P., *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, Paris.
 CHASTelet DES BOYS, « Odyssée... », édit. Piesse, *Revue Africaine*, t. X, 1866, p. 91-101, p. 257-268; t. XI, 1867, p. 159-167; t. XII, 1868, p. 14-32, p. 350-363, p. 436; t. XIII, p. 371-383; t. XIV, 1870, p. 193-199.
 BERBRUGGER A., « La Régence d'Alger sous le Consulat et sous l'Empire », *Revue Africaine*, t. XIX, 1875, p. 16-31 et p. 115-147.

Pierre BOYER

B36. BARBE (Le cheval)

Les chevaux de l'Afrique du Nord, connus sous le nom générique de chevaux barbes, sont considérés par les anciens hippiâtres, dès le ^{xvii}^e siècle, comme constituant une race déterminée et déjà en 1733 La Guérinière, énumérant les races de chevaux de différents pays, note les qualités du cheval barbe et le considère comme meilleur étalon que le cheval andalou.

Le nom de « barbe » qui a été donné par les Européens aux chevaux de l'Afrique du Nord, dérive du nom des « États Barbaresques », ce qui est dans la tradition constante des noms territoriaux donnés aux diverses races de chevaux dans les temps passés et modernes, seules faisant exception certaines races créées artificiellement qui portent le nom de leur créateur ou les noms d'origine du lignage (par exemple : le trotteur Orloff ou l'anglo-arabe).

L'origine de la race barbe intéressant la recherche archéologique, il peut sembler utile d'attirer l'attention sur la manière dont s'est fixée dans le passé la détermination de cette race et la façon dont il convient de la distinguer aujourd'hui.

Si, pour le zoologue, les différenciations des chevaux en races diverses n'offrent pas d'intérêt particulier, la systématique zoologique ne connaissant que le genre *Equus* divisé en deux espèces, le cheval domestique (*Equus caballus*) et le cheval sauvage (*Equus prjwalskii*), il n'en est pas de même pour les hippologues qui, au cours des temps, ont toujours cherché à établir des classifications distinctes et, à partir des temps modernes, à dissocier les races dites « de selle » des races dites « de trait ».

Ce n'est donc qu'à partir des données hippologiques que l'on peut parler de « races de chevaux » et ce n'est que dans cette optique que l'on peut raisonnablement définir une race particulière à l'Afrique du Nord, mais encore faut-il préalablement savoir ce que l'on entend exactement aujourd'hui par le mot « race » quand il s'agit de chevaux.

Pour l'hippologue et tous chercheurs dans ce domaine, le mot devrait conserver le sens de la définition du dictionnaire « une collection d'individus qui présentent invariablement les mêmes caractères morphologiques de générations en générations » ; malheureusement des arguments, le plus souvent d'origine commerciale, ont altéré le caractère scientifique de cette définition et tenté de faire admettre que certains croisements avec d'autres races ne pouvaient qu'apporter une « amélioration » dans une race considérée, en oubliant que ces croisements modifient les caractères morphologiques et que l'« amélioration » apportée ne concerne que les performances ou les rendements des individus et non la race elle-même. À ceci s'ajoute le fait que l'on confond actuellement dans les races de chevaux, les races naturelles, toujours de petite taille, avec les races artificielles obtenues par sélections et croisements et que de ce fait, le mot « race » a perdu la plus grande part de son sens réel dans le langage courant. Enfin, et plus particulièrement en ce qui concerne le cheval barbe, nous verrons que les critères retenus par les nombreux commentateurs depuis 1830, pour mettre en évidence l'existence d'une race de chevaux propres à l'Afrique du Nord, ne concernaient que les qualités et les détails morphologiques secondaires qui ne permettaient pas de définir une race au sens propre du terme.

Les critères de jugement au ^{xix}^e siècle

Dès 1840, le Général Daumas, dans son ouvrage *Les chevaux du Sahara*, fait longuement état des avis de l'Émir Abd el-Kader et publie les lettres que celui-ci lui adressa en réponse à ses questions sur le cheval barbe.

Si l'on peut juger à la lecture de ces textes des connaissances d'un homme de cheval tel que l'Émir, particulièrement en ce qui concerne « l'étude des régions »,

c'est-à-dire des différentes parties qui composent le corps du cheval et de l'excellence de leur conformation, on ne peut cependant pas établir, même de façon approximative, un standard du cheval algérien à partir de ces énoncées qui n'indiquent en réalité aucun caractère morphologique précis concernant la « race ».

Pour l'Émir, un cheval « de race » est un cheval noble (*H'orr*) et il considère que, « quand il n'y a pas de notoriété publique, c'est par l'épreuve, par la vitesse unie au fond, que les Arabes jugent les chevaux, qu'ils en reconnaissent la noblesse, la pureté de sang » (p. 62), ce qui revient à dire que l'Émir juge un cheval « de race » d'après ses qualités de vitesse et d'endurance et non d'après ses caractères morphologiques.

Le Général Daumas, de son côté, n'attache aucune importance particulière aux caractères morphologiques fondamentaux des races de chevaux et expose une idée toute personnelle à ce sujet (p. 211) « Le cheval de nos possessions africaines appartient à la race barbe. Si l'on veut nous permettre de produire notre opinion personnelle, nous avancerons qu'on est disposé à établir une ligne de démarcation trop tranchée entre le cheval barbe et le cheval arabe. Il est un nom plus général qui nous semble devoir être appliqué à tous deux, c'est celui de la race orientale c'est une même grande famille qui se confond dans l'origine, qui se modifie en s'étendant et se déplaçant, sous l'influence des variations de climat, peu sensibles d'ailleurs ».

On peut observer que les trois derniers mots de la fin de la phrase annulent la proposition qui précède, mais le Général va encore plus loin (p. 212) « appelez-le maintenant persan, numide, barbe, arabe de Syrie, nejdi, peu importe, toutes ces dominations ne sont que des prénoms, le nom de famille est : cheval d'Orient ». Une opinion de ce genre qui fait se récrier aujourd'hui tous les hippologues, chaque race énumérée ayant ses caractères morphologiques propres et le plus souvent opposés (chanfrein concave ou chanfrein convexe, croupe horizontale ou déclive, etc.) montre que le Général Daumas n'accorde pas au mot « race » son sens réel et que sur l'origine orientale du cheval barbe il est, de plus, en complet désaccord avec l'Émir Abd el-Kader qui de son côté attribue inversement une origine africaine au cheval d'Orient en se référant aux auteurs arabes ante-islamiques, mais sans plus de vraisemblance que l'hypothèse du Général.

Les qualités d'endurance, de rusticité, de fond ou de vitesse, auxquelles se réfèrent le Général Daumas et l'Émir, sont des critères qui s'appliquent non seulement au cheval barbe, mais à beaucoup de races naturelles (poney des steppes asiatiques entre autres) et qui ne permettent pas de définir le standard d'une race particulière.

Ce n'est qu'à partir de 1844, année de la création des premiers dépôts de remonte en Algérie, que certains militaires, administrateurs et vétérinaires commencèrent à penser que le barbe constituait réellement une race distincte de l'orientale. En 1855, furent créés les « Établissements hippiques », à la fois centres d'achats de chevaux de service et dépôts d'étalons, et où l'on commença à étudier et à suivre les produits obtenus. La constatation que du croisement entre des juments barbes et un étalon présentant les caractères du cheval oriental, naissait un produit présentant à la fois les caractères morphologiques principaux des deux races (chanfrein concave de l'oriental et croupe déclive du barbe) et d'une taille généralement bien supérieure à celle de ses géniteurs, amena finalement la création en 1877 de la Jumenterie de Tiaret où furent entretenus des étalons orientaux destinés, par croisements avec la race barbe, à la production d'un type nouveau dénommé « arabe-barbe ». Ce modèle de cheval fut recherché comme cheval de selle particulièrement par l'Armée, car d'une taille plus élevée il conservait les qualités de rusticité et d'endurance des races barbes et arabes.

Cependant, la lecture de quelques publications postérieures à 1850 fait apparaître que certains auteurs, admirateurs inconditionnels du cheval oriental, continuaient à ne pas vouloir admettre l'existence de deux races différentes et considérant le barbe

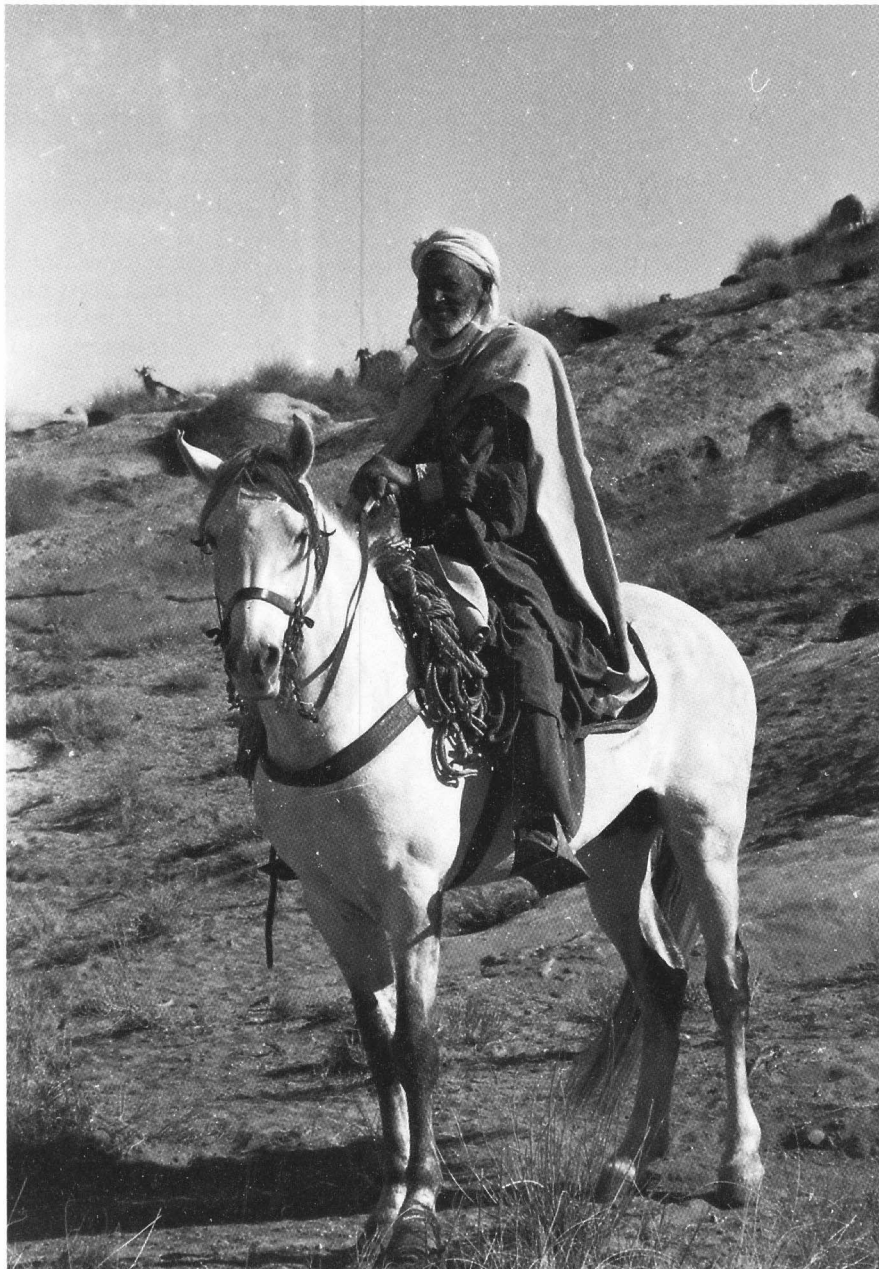


Cheval barbe marocain du Moyen Atlas (photo E. Laoust).



Medjeri (10 ans, 1,47 m, rouan pommelé), étalon barbe de la tribu des Medjers.

comme un oriental dégénéré, demandaient sa régénérescence par le cheval arabe. H. de la Rousselière par exemple, dans son *Mémoire* de 1866, se refuse à distinguer la « race » autrement que par « ses qualités natives » et écrit p. 24 : « collectionner dans les établissements de l'État les meilleurs éléments de reproduction, étalons et juments, appartenant au type de la race barbe, c'est-à-dire de la race locale.



Cheval barbe des Némencha ayant des antécédents orientaux (photo G. Camps).

Si l'on n'y trouvait pas le nombre d'étalons nécessaire à une bonne reproduction, faire une remonte de reproducteurs en Orient pour arriver ainsi immédiatement *au type primitif*».

L'élevage algérien cependant était à la même époque en contradiction avec cette optique et un éleveur algérien de chevaux barbes, J. Duine, écrivait en 1902 « Peu de gens connaissent ce que l'on entend par cheval arabe et cheval barbe ». Et après avoir fait la distinction des caractères morphologiques des deux races, il poursui-

vait : « La population chevaline algérienne a une puissance numérique de 200 à 250 000 sujets appartenant presque tous à un type de race qui est le Barbe. La race arabe existe si peu qu'on peut dire, sans passer à côté de la vérité, que ce type de cheval n'existe pas ». Cet éleveur mettant en évidence l'existence d'une race barbe rejoignait vers 1900 l'opinion des hippologues qui, même lorsqu'ils voyaient dans le barbe un arabe dégénéré, avaient enfin défini les caractères morphologiques propres à la race barbe dont ils avaient aussi noté les allures, les attitudes, les qualités et les défauts.

C'est alors que se posa la question de savoir s'il fallait voir dans le cheval barbe le descendant d'une lointaine race naturelle dont il conservait les caractères propres ou s'il résultait de croisements incontrôlés entre chevaux de race diverses amenés au cours des siècles par l'importation commerciale et différentes vagues d'envahisseurs.

Le problème ne semble pas encore complètement résolu aujourd'hui et une étude définissant le cheval de race barbe peut sembler offrir un intérêt pour le chercheur.

Le cheval de race barbe

Les caractères morphologiques

La tête est légèrement moutonnée (chanfrein convexe), les oreilles le plus souvent divergentes, l'œil grand, le toupet abondant. L'encolure est rectiligne, bien dirigée, mais l'attache souvent épaisse. Le garrot est long, peu saillant, le dos et le rein sont courts. La croupe est longue et déclive, le port de queue négligé, les crins fournis. Le corsage est serré aux épaules, mais les côtes s'arrondissent en arrière, les coudes sont souvent plaqués et les jarrets souvent coudés. Les membres sont étoffés, les canons secs, les pieds généralement petits à talons élevés. La taille varie de 1,40 m à un peu plus de 1,50 m. Certains sujets atteignant 1,60 m ne correspondent pas au standard et sont le résultat de croisements plus ou moins anciens soit avec l'oriental, soit avec une autre race.

Les couleurs de robes définies en hippologie sont toutes représentées, mais les robes gris clair et gris pommelé sont nettement dominantes. D'autre part deux robes ont été considérées comme maléfiques par les Arabes : la robe pie parce qu'elle s'apparentait à celle de certains bovins, et dénommée pour cette cause « *Khou el Begrâ* » (le frère de la vache), et l'alezan très clair aux crins délavés considéré comme portant malheur.

Les attitudes

En station libre l'animal « pigeonne » constamment, c'est-à-dire qu'il a presque en permanence un postérieur au repos, demi fléchi, le pied reposant sur la pince, le poids du corps supporté par les trois autres membres. L'attention semble peu éveillée, l'attitude est confiante, les marques d'irritabilité sont rares, sauf cas flagrant d'incompatibilité d'humeur avec un congénère.

Les allures

Les antérieurs manquent de geste. Le pas est franc, souvent court, amenant une tendance au trotinement, le pied est sûr. Le trot de peu d'étendue n'est pas rapide. Le galop est précipité, le plus souvent rasant, la foulée courte.

Les défauts

Les aplombs sont le plus souvent défectueux (panard ou cagneux du devant, serré et sous lui du derrière), souvent faussés par l'emploi d'entraves dans le jeune âge.

Les pieds le plus souvent à talons élevés sont sujets à l'encastelure et la ferrure doit être surveillée. Les allures, principalement le galop, sont ramassés, sans grandes étendues.

Les qualités

La rusticité, la sobriété et la résistance à la fatigue sont des qualités propres à la race que l'Histoire a enregistrées. La douceur du caractère envers l'homme (un cheval barbe ne tape sciemment jamais un homme) et la sûreté du pied dans tous les terrains sont des qualités connues et appréciées par tous les utilisateurs.

Considérations sur la race — Utilisation

La description du cheval barbe fait apparaître un animal de petite taille, racé, fait en « cheval de selle » et dont les qualités en font le type d'un cheval d'armes qui a été extrêmement apprécié et historiquement reconnu. Ces qualités cependant ne sont pas celles réclamées dans les temps modernes pour la compétition sportive (courses, concours hippiques, etc.) et cette contrainte a limité l'expansion de la race après la disparition des troupes montées.

D'autre part, et malgré les préceptes, les sentences et les avis de l'Émir Abd el-Kader, le cheval barbe a été utilisé dans le passé non seulement à la selle, mais aussi à tous les travaux et souvent dans les pires conditions matérielles.

Des conditions de vie difficiles ont souvent amené son propriétaire à l'utiliser aux tractions agricoles, accouplé sous un joug avec un âne, un bœuf et parfois même un dromadaire. Ces attelages mixtes sont les plus défectueux pour des animaux qui n'ont pas le même pas et provoquent de mauvaises blessures aux bêtes ainsi accouplées; le précepte hébraïque « Tu n'accoupleras pas sous le même joug des animaux d'espèce différentes » (Deut, XXII, 10) montre bien que la défectuosité de cette pratique était connue dès l'Antiquité.

La race barbe a aussi été exportée dans le passé et a été utilisée pour l'amélioration d'autres races de chevaux et même pour la création de races locales. Au xv^e siècle déjà, Alvisé de Cada Mosto relate la vente des chevaux du Maroc transitant par voie de terre vers le Sénégal.

Au xvii^e siècle, un cheval barbe donné à Louis XV par le Bey de Tunis fut racheté à Paris par un Anglais et figura parmi les étalons qui sont à l'origine du « pur sang anglais », sous le nom de Goldophin Barb.

Enfin, au xix^e siècle, la race barbe se révéla la mieux adaptée lors des essais d'acclimatation de chevaux à Madagascar et forma dans cette île, qui en était dépourvue, le fond originel de la population chevaline.

Conclusion

Si une recherche historique peut permettre de suivre aux temps modernes l'utilisation et la diffusion de chevaux barbes, il est par contre remarquable de constater qu'il faut attendre la fin du xix^e siècle pour que soit mise définitivement en évidence une race de chevaux propre à l'Afrique du Nord, attestée par ses caractères morphologiques.

Antérieurement à cette époque, le nom de barbe ne désigne que le lieu géographique d'où sont issus ces chevaux, par référence aux « États Barbaresques », mais sans que les exportateurs ou les utilisateurs discernent véritablement de différences entre les chevaux d'Afrique du Nord et ceux de l'Orient. Il en est d'ailleurs de même en ce qui concerne ces derniers, car les étalons orientaux importés au xvii^e siècle en Angleterre, et qui sont à l'origine du « pur sang anglais », sont désignés par leurs lieux d'origine et sont aussi souvent « turcs » qu'« arabes »; c'est d'ailleurs ce qui

explique qu'il n'y a pas de standard pour le pur sang anglais dont l'origine doit seulement être attestée par son inscription au Stud Book, et l'on peut constater à nouveau par ce fait que le mot « race » n'est pas pris, dans ce cas précis, dans le sens de la définition du dictionnaire.

Il faut, par ailleurs, constater que les représentations artistiques modernes des chevaux d'Afrique du Nord ignorent les caractères de la race barbe et que les artistes qui ont œuvré dans ces régions se sont acharnés à donner le type oriental le plus marqué à tous les chevaux qu'ils représentaient. On ne reconnaît pas de chevaux barbes caractéristiques dans les tableaux des peintres de l'Algérie du XIX^e siècle et les séries d'aquarelles d'époque du Musée de Chantilly, la plupart de Philippoteaux, montrent des chevaux du type oriental le plus pur où la concavité du chanfrein et l'horizontalité de la croupe sont presque exagérées. On ne peut voir dans ces figurations que le reflet d'un orientalisme fantaisiste transformant en « chevaux arabes » tous les chevaux d'Afrique du Nord.

D'autre part, les auteurs antiques ignoraient les races de chevaux d'après leur morphologie. La description du cheval numide par Strabon par exemple (XVII, 3, 7) ne permet pas de dissocier par des caractères précis le cheval de l'Afrique du Nord des autres chevaux de l'époque, et les rares documents figurés antiques relatifs aux chevaux numides ne permettent pas davantage de retrouver dans ces représentations les caractères morphologiques propres au cheval barbe actuel.

Il apparaît donc très difficile de pouvoir mettre en évidence la permanence d'une race de chevaux propre à l'Afrique du Nord, de l'Antiquité à nos jours, uniquement d'après les textes ou les représentations artistiques, mais par contre la persistance des caractères propres à la race barbe dans les divers produits de croisements qui en sont issus permettent cependant de constater l'existence de cette race aux temps modernes même si ces caractères ont été longtemps ignorés dans le passé. La possibilité que certains de ces caractères aient pu être modifiés, ou acquis, par suite des apports de chevaux étrangers au cours des invasions, ne peut évidemment pas être exclue, au moins dans des zones localisées (fluctuation des tailles par exemple), bien que comme le note L. Mercier, la densité numérique des chevaux vandales ou orientaux ait été relativement faible en regard de la population chevaline de l'Afrique du Nord.

Il apparaît donc que l'on peut considérer qu'il existe bien en Afrique du Nord des chevaux appartenant à une race particulière, facilement reconnaissable à ses caractères morphologiques propres, sans que l'on puisse encore actuellement déterminer avec certitude si cette race est d'origine naturelle, ou si elle s'est fixée dans un passé assez lointain par des apports étrangers d'origines différentes. Par contre, il apparaît aussi que l'hypothèse d'une origine de la race barbe par dégénérescence du type oriental doit être définitivement écartée, aucune donnée historique, archéologique ou zoologique, ne permettant de l'accréditer.

BIBLIOGRAPHIE

- ALY EL ANDALUSY, *La Parure des cavaliers et l'Insigne des Preux*, traduction avec commentaires de L. Mercier, Geuthner, Paris, 1924.
- CA DA MOSTO Alvise de, *Voyages à la côte occidentale de l'Afrique*, publié par C. Schefer, Leroux, Paris, 1895.
- BLOTTIÈRE J., *Les productions de l'Algérie*, cahiers du centenaire, n° IX, Paris, 1930.
- DAUMAS E., (Général), *Les chevaux du Sahara*, Michel Lévy, Paris, 1858.
- DUINE J., *De l'élevage du cheval algérien*, Maloine, Paris, 1902.
- DE FRANCO (Cap. de cavalerie), *L'élevage du cheval en Afrique occidentale*, Publ. Gouvern. Gal. de l'A.O.F., 1905.
- LA GUERINIÈRE F. de, *École de cavalerie*, t. I, Paris, 1769. Id. *Les petites unités de cavalerie légère*, Lavauzelle, Paris, 1940.

- MAUVY R., *Le cheval de pur sang arabe, le cheval barbe*, Crépin-Leblond, Paris, 1964.
 MONTBRISSE A., *Le cheval ce seigneur*, Hachette, 1961.
 PIÉTREMENT C.-A., *Les chevaux dans les temps préhistoriques et historiques*, Baillières, Paris, 1883.
 RASWAN Carl R., Ursula Guttman, *Chevaux arabes*, Stock, Paris, 1967.
 LA ROUSSELIÈRE H. de, *Mémoire sur la race chevaline de la Régence de Tunis*, Foix, 1866.
 SISTERON Ch. (Cap. de cavalerie), *L'élevage du cheval à Madagascar*, Challamel, Paris, 1909.
 SPRUYTTE J., «L'étalon barbe cheval de selle», *Plaisirs équestres*, n° 18, 1964; Id. «Pour le cheval barbe», *Plaisirs équestres*, n° 20, 1965.
 VIAL A., *Connaissance pratique du cheval*, Maison Rustique, Paris, 1884.

J. SPRUYTTE

Le cheval barbe à l'époque antique

L'apport des sources littéraires et archéologiques

Le type et la race : contrairement à ce qui a été affirmé parfois (mais surtout peut-être en pensant à des peintures de vases) les représentations de chevaux sur des mosaïques ou des reliefs sculptés africains sont très réalistes, du moins pour ce qui est des formes, beaucoup moins aberrantes que dans les gravures anglaises des XVIII^e et XIX^e siècles par exemple. Sans doute n'en va-t-il pas de même de la représentation des allures, encore qu'on doive convenir que le « galop volant » — une allure tout à fait irréaliste — n'apparaît jamais dans les mosaïques : on y voit une tentative de représentation du galop allongé (qui est au contraire une allure naturelle), celui qui est adopté, par exemple, par les chasseurs de lièvres de la mosaïque d'Oudna conservée au Bardo, et qui évoque la description fort exacte de Tite-Live (XXXV, 11, 8) : « les chevaux (des Numides), sans mors et même vilains d'allure, avec leur façon de courir l'encolure raide et la tête allongée ». Le réalisme des représentations de chevaux des monuments funéraires de cavaliers de Tipasa (cf. J. Baradez, *Libyca*, II, 1, 1954, p. 89-148) a été également reconnu par le vétérinaire E.-J. Roux, *Le cheval barbe*, Paris, 1987, p. 26-27. Par ailleurs, les descriptions littéraires du cheval africain sont généralement correctes, en particulier celle, bien connue, de Némésien de Carthage (*Cynegetica*, 259-282), où se relève déjà cette remarque que chacun a pu faire : « C'est avec l'âge seulement que le cheval maure acquiert le talent de soutenir ainsi sa course ; mais jusque dans sa vieillesse il conserve une vigueur juvénile. Tous les mérites qu'il a eus dans sa maturité, il les garde jusqu'au bout et son ardeur ne s'épuise qu'avec son corps ».

Dignes donc de confiance, tous ces monuments, en particulier les mosaïques, nous présentent une majorité d'*equi Numidici* — telle est la désignation latine du Barbe, que Tite Live, XXX, 6, 9, est en fait le seul à nous donner. Les caractères somatiques qu'on peut y relever sont :

- qu'ils sont brévilignes ou médiolignes, et hypométriques, ce qui se déduit du rapport entre le cavalier et sa monture (les jambes du cavalier dépassent toujours la poitrine du cheval);
- un chanfrein droit ou légèrement convexe, et parfois un front bombé (le crâne dit « de poulain »);
- une encolure courte et forte;
- une croupe le plus souvent fuyante, mais parfois arrondie, avec une queue attachée bas.

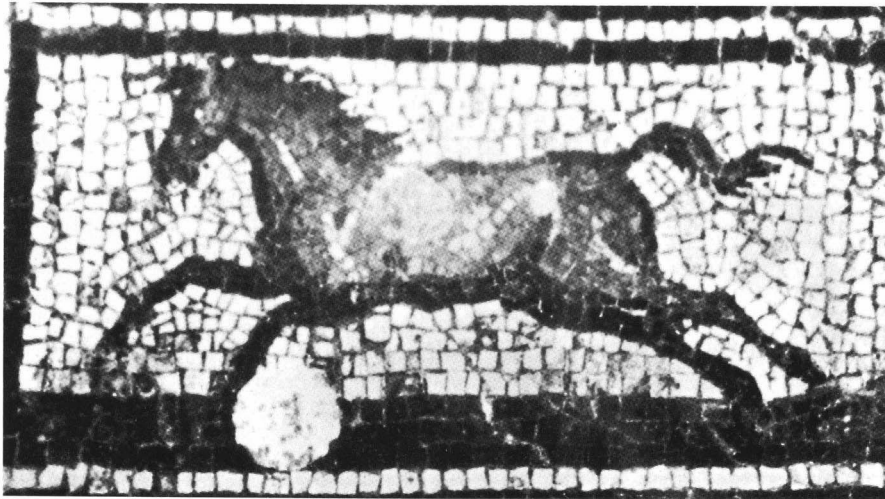
On reconnaît là les caractères les plus évidents des chevaux barbes qui peuplent encore le nord de l'Afrique. Mais un nombre appréciable de représentations signalent des individus au profil légèrement ou franchement concave et à la croupe horizontale, caractères propres aux chevaux « orientaux », longtemps appelés Arabes. Ces mêmes caractères apparaissent aussi sur certaines monnaies carthaginoises que l'on a accusées d'atticisme, mais sans doute à tort car d'autres représentent nette-



Détail d'une mosaïque de Cherchel : bon type de Barbe bréviligne.



Mosaïque d'Oudna (Musée du Bardo), poulain de type oriental.



Mosaïque des signes du zodiaque, Kairouan, cheval oriental (Musée du Bardo).

ment des Barbes. En réalité, si l'on suit ici Ph. Barbié de Préaudeau, la pénétration du cheval oriental en Afrique au début du II^e millénaire ne se limite pas à la vallée du Nil : ce cheptel, mêlé à des individus probablement issus du Dongola nubien, engendre en Cyrénaïque la race dite *barcéenne*, appréciée des Grecs (Sophocle, *Electre*, 727, cf. 701-702). Poursuivant leur route vers l'ouest au gré d'événements divers, certains sujets ont pu faire souche au-delà de la Grande Syrte et s'y mêler à des *Numidici*. Les représentations figurées, qui paraissent bien observées, trouvent de cette manière leur explication.

Voué à la selle, le *Numidicus* est traditionnellement monté à cru et sans bride. Une description de cette équitation sommaire est fournie par Strabon (XIV, 7) : « (Les Libyens) se servent de chevaux petits, mais rapides et dociles au point qu'on les dirige avec une petite baguette. Leurs colliers sont de fibre ou de crin » (le rôle de ces colliers a été établi par J. Spruytte). Les reliefs de la colonne Trajane illustrent ce passage à propos d'une cavalerie auxiliaire levée en Afrique à l'époque impériale : les cavaliers montent à cru (et la jambe très en arrière) des chevaux de petite taille, au chanfrein souvent camus et à la croupe arrondie, qui n'ont pour harnachement qu'un collier de chasse. Tite-Live nous permet de nous faire une idée du combat de cette cavalerie légère, à propos d'opérations menées en Ligurie en 193 avant notre ère : les Numides qui servent dans l'armée romaine endorment d'abord la méfiance de l'adversaire en lui donnant le spectacle d'une troupe médiocre et mal entraînée, mais ils se rapprochent insensiblement de leur objectif et tout à coup lancent une charge qui brise les rangs des Ligures et incendie leurs positions avant de se replier (XXXV, 11, 7-13) : mobilité, rapidité, ruse, terreur, ainsi peut-on se représenter la façon dont, par exemple, les pelotons de Lusius Quietus rétablirent le calme dans les juiveries d'Orient soulevées contre Trajan. Le célèbre discours prononcé par Hadrien à Lambèse en 128 (*C.I.L.*, VIII, 18042) fait cependant l'éloge des capacités de manœuvre d'une cohorte *equitata* certainement remontée en Barbes. Ces chevaux étaient en dotation dans toutes les unités qui tenaient les postes du *limes* et recevaient des missions de contrôle dans de vastes secteurs de plaines (d'où l'augmentation des effectifs montés à partir du III^e siècle). A Gemellae, un cavalier a laissé, griffonné dans le plâtre d'un mur, le souvenir de son cheval bai (*C.I.L.*, VIII, 17978, 35).

Cette utilisation traditionnelle du Barbe dans les troupes romaines n'en exclut pas une autre : bien avant Rome, les armées africaines — celle d'Hannibal (Polybe, III, 65) ou celle de Juba I (*Bell. afr.*, 19, 3; 48, 1) — comportent des unités d'*equi frenati*. L'armée de Juba utilise l'une et l'autre cavalerie. Il est probable que cette équitation militaire plus élaborée est d'origine grecque et que les hipparques carthaginois étaient des lecteurs attentifs de Xénophon. Sans doute réservait-on à ces unités des animaux de plus grande taille, mais il ne peut s'agir que de Barbes plus étoffés, de ceux qu'on élève traditionnellement dans le sud de la Numidie, vers Barika en particulier. Le cheval Adorandus, qui était jadis visible sur la mosaïque du haras de Sorothus, pourrait être un représentant de ce type.

Outre son usage pour la selle (et parfois avec de bons résultats, comme le montre le ramener correct d'un cheval de la mosaïque de la chasse à la gazelle des Oglet Atba, photographie du Lt. Bernard, *B.C.T.H.*, 1906, pl. IX, fig. 4), le Barbe était la gloire des hippodromes (voir la mosaïque de Gafsa, d'époque byzantine, au Bardo, et l'importante collection des tablettes d'exécration retrouvées à Carthage et à Sousse). Il était utilisé, comme de nos jours encore, pour le bât (peut-être un exemple sur la mosaïque d'Oudna) et pour le charroi (et peut-être aussi pour d'autres activités de traction agricole). Deux documents nous montrent des Barbes attelés. La *stèle Boglio*, trouvée dans la région de Siliana, que l'on date du III^e siècle (M. Le Glay, *Saturne africain, Monuments*, I, p. 227-228, pl. IX, fig. 4) figure dans son registre inférieur trois voitures de moisson ramenées à vive allure par des attelages de deux chevaux sous le joug de garrot. Plus tardive, la mosaïque de Segermes (Sainte



Monnaie de Carthage (photo cabinet des médailles), cheval de type oriental.



Mosaïque de Segermes (Musée du Bardo) : deux barbes attelés à une charrette.

Marie du Zit, fig. 6) représente le transport d'un fût de colonne sur une araba par deux chevaux, mais le détail de l'attelage a disparu. Les deux animaux sont munis de bridons et d'une longe.

Des vestiges d'écuries militaires très succinctes et généralement très ruinées ont été signalés çà et là dans la zone du *limes* par les rapports des brigades topographiques. Les deux découvertes les plus représentatives ont été faites en Numidie, à Tiddis d'abord, où une maison installée à flanc de rocher comportait une petite écurie que révèlent des mangeoires creusées dans la paroi (photographie dans P. Vigneron, *Le cheval dans l'antiquité*, t. II, p. 1-6); et surtout les vastes *equilia* de Pompeianus, exhumés par A. Berthier à Kherba : tout le corps occidental d'un grand bâtiment carré à cour centrale était occupé par une écurie de 70 m sur 4, divisée dans son longueur par un alignement d'auges de 0,66 m de large, profondes d'une trentaine de cm, et perforées d'un trou d'attache sur un seul côté : celui où les animaux, au nombre d'une cinquantaine, étaient installés. L'autre moitié du bâtiment servait de couloir d'alimentation. On doit signaler que ces mangeoires ne ressemblent en rien à celles que représente le dessin de la mosaïque dû à l'abbé Rousset : sa restitution abusive avait été dénoncée dès l'époque par Chabassière.

À l'attache, le cheval est équipé d'un licol (vraisemblablement tressé) bien visible par exemple sur un pavement du *fundus Bassianus* (à Sidi Abdallah ou Ferryville) qui représente deux étalons, Diomedes et Alcides (*C.I.L.*, VIII, 25425-25427; la mosaïque est au Bardo).

Ce document et d'autres (on a vu plus haut Adorandus) nous renseignent sur les noms donnés aux chevaux; on peut les classer en deux groupes, mais les nombres, faibles, ne permettent pas d'en apprécier les proportions réelles : celui des noms mythologiques et celui des adjectifs (*Ferox*, *Crinitus*, *Dominator*, etc.).

Les chevaux élevés dans les haras alimentaient un commerce d'exportation, surtout sans doute vers l'Italie. Plusieurs inscriptions de Rome (*C.I.L.*, VI, 10047, 10048, 10053, 10058) célèbrent les victoires de coursiers africains. Au milieu du IV^e siècle, l'*Expositio totius mundi et gentium*, LX-LXI, signale les chevaux comme une des productions majeures et un article d'exportation pour la Numidie et l'Africa. Aucun texte, malheureusement, n'est encore venu nous dire le prix qu'on devait payer un bon cheval barbe (à titre indicatif, un papyrus daté de 77 de notre ère conservé à Florence donne celui d'un cheval noir cappadocien vendu par un centurion : 2 700 drachmes, soit 675 deniers; l'édit du maximum de 301 ne taxe pas les chevaux; dans diverses constitutions du IV^e siècle on trouve des sommes variables (entre 15 et 23 *solidi*), mais il s'agit en fait de l'estimation de l'*adaeratio* (la contrevalet en espèces) des fournitures dues à l'armée).

BIBLIOGRAPHIE

- ALQUIER J. et P., « Les thermes romains du Val d'Or », *Rec. des Not. et Mém. de la Soc. archéol. de Const.*, t. 59, 1928-1929, p. 289-318.
 BARADEZ J., « Les nouvelles fouilles de Tipasa et les opérations d'Antonin le Pieux en Maurétanie », *Libyca Arch. Epigr.*, II, 1, 1954, p. 89-147.
 BARBIE DE PREAUDEAU Ph., *Le cheval arabe*, Paris, 1987, 220 p.
 BERTHIER A., « Établissements agricoles antiques à Oued Athmenia », *Bull. d'Arch. alg.*, I, 1962-1965, p. 7-20.
 DAUMAS Gal E., *Les chevaux du Sahara*, Paris, 1853, réimpr. 1986.
 GSELL S., *Histoire anc. de l'Afr. du N.*, t. I (1913), p. 224-234; t. IV (1920), p. 37-40; t. V (1929), p. 181-186.
 ROUX E.-J., *Le cheval barbe*, Paris, 1987.
 SPRUYTTE J., « L'étalon barbe, cheval de selle », *Plaisirs équestres*, n° 18, 1964; « Pour le cheval barbe », *Plaisirs équestres*, n° 20, 1965; « Le cheval dans l'Afrique ancienne », *Le Saharien*, n° 48, 1968, p. 32-42; « L'équitation africaine dans l'antiquité. Étude expérimentale

d'après les textes antiques et les peintures rupestres sahariennes», *Techniques et cultures*, n° 8, juil.-déc. 1986, p. 199-212.

VIGNERON P., *Le cheval dans l'antiquité, des guerres médiques aux grandes invasions. Contribution à l'étude des techniques*, Nancy, 2 vol., 1968.

J.-M. LASSÈRE

B37. BARBEROUSSE (voir Arūdī)

B38. BARCAEI/BARKITAE

Les Barkitae sont mentionnés par Ptolémée (IV, 4, 6, éd. C. Müller, p. 669) « sous » la Pentapole et à l'est du Jardin des Hespérides. Ce ne sont pas les habitants de Barkē, dont Hérodote (IV, 160) a raconté la fondation, mais les Libyens qui habitaient cette région et qui contribuèrent à la défaite d'Arcésilas II de Cyrène, vers 568 avant J.-C. (F. Chamoux, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris, 1953, p. 137). De même, c'est très probablement à une tribu libyenne que pense Virgile (*En.*, IV, 42-43), quand il évoque, après les Gétules et les Numides, les Barcaeī « se livrant au loin à leurs fureurs ». Il en est de même au IV^e ou au V^e siècle après J.-C., de Vibius Sequester (*Gentes*, 7, dans A. Riese, *Géogr. Lat. Min.*, p. 157), qui qualifie les Barcaeī de Mauri. Enfin Corippus (*Joh.*, II, 123; IV, 506), au VI^e siècle, compte les Barcaeī parmi les Libyens que le général byzantin Jean Troglita dut affronter dans le Sud-Tunisien, et insiste, lui aussi, sur leur fureur, qui était peut-être devenue un lieu commun de la poésie épique.

J. DESANGES

B39. BARGHAWĀTA

Confédération berbère appartenant au groupe Mašmūda, établie dans la province marocaine de Tāmasnā le long des plaines de la côte atlantique, entre l'oued Bou Regreg et l'oued Tensift.

Par son importance numérique, elle a joué un rôle politique dans l'histoire médiévale du Maroc, en donnant de la tablature aux dynasties idriside, almoravide et almohade.

D'après Ibn Zaydān, la tribu se rattacherait à Sālīḥ b. Ṭarīf al-lhūdī (le juif), né à Barghata, localité de la région de Jerez, en Andalousie. Le toponyme aurait été arabisé en Barghawāt.

La confédération a pratiqué une religion ascétique, dérivée de l'Islam, sur laquelle al-Bakrī et Ibn Ḥawkal nous donnent quelques maigres renseignements. Ce serait Yūnus, fils d'al-Yasa', qui aurait répandu la nouvelle doctrine, mêlée de sunnisme, de shī'isme et même de kharidjisme, au cours d'un long règne de 43 ans (842-885 J.-C.).

Les Almohades écrasèrent finalement les Barghawāta et leur groupement disparut de l'histoire. Cependant, sous les Mérinides, on retrouve quelques-uns d'entre eux, participant à une campagne de guerre sainte en Andalousie (1285 J.-C.).

J. Carcopino a proposé, à la suite de Slane et de Vivien de Saint Martin d'identifier les Barghawāta aux Baquates. Cette hypothèse a été combattue pour des raisons phonétiques. Elle est aujourd'hui abandonnée.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM A., *Histoire de Casablanca*, Paris, 1968 (chapitre II).
 BENACHENHOU A., *La dynastie almoravide et son art*, Alger, 1974, p. 26-31.
 CARCOPINO J., *Le Maroc antique*, Paris, 1943.
 DESANGES J., *Catalogue des tribus africaines de l'antiquité classique à l'Ouest du Nil*, Dakar, 1962, p. 31.
 GALAND L., « Baquates et Barghawāṭa », *Hespéris*, t. 35, 1948, p. 204-206.
 IBN ZAYDĀN, *Ithāf a'lām al-nās*, t. I, p. 62 sq, Rabat, 1929.
 LARQUI A., *L'histoire du Maghreb*, Paris, 1970.
 LE TOURNEAU R., « Barghawata », *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e édition, t. 1, Leyde, 1960-1965, p. 105-106.
 REDJALA M., « Les Barghawāṭa (origine de leur nom) », *R.O.M.M.*, t. 35, 1983, p. 115-125.
 TERRASSE H., *Histoire du Maroc*, Casablanca, 1949, t. 1, p. 55.
 TALBI M., « Hérésie, acculturation et nationalisme des Berbères Barghawāṭa », *Littérature orale arabo-berbère*, 5, 1971-1972, Paris, p. 40.

G. DEVERDUN

B40. BARI (Émirat berbère du IX^e siècle)

L'existence d'un Émirat berbère à Bari au IX^e siècle est un événement historique qui est passé presque inaperçu des auteurs musulmans. Un seul d'entre eux, à peu près contemporain des faits, l'oriental al-Balāḍurī en relate les grandes lignes et nous livre quelques précisions sur ce court épisode de l'histoire musulmane d'Occident.

Par lui, on sait qu'un certain Ḥalfūn, berbère qui se disait de la tribu des Rabī'a, aurait réussi à s'emparer de Bari et à s'y installer au début du califat de al-Mutawakkil (23 dū'l-Ḥiġġa 232 = 10 août 847). Si ce n'était ni le premier ni le dernier Musulman à courir l'aventure en Italie méridionale, soit au compte d'une dynastie affirmée, soit à son propre compte, c'était et ce fut probablement le seul Berbère à y fonder un petit état indépendant.

Nous n'insisterons pas, ici, sur l'entreprise officielle qui aboutit à la conquête de la Sicile, fomentée par les Aghlabides de Kairouan et qui partit de Sousse sous la conduite du qāḍī de Kairouan, le pieux Asad el-Furāt; cette expédition débarqua à Mazara le 19 Rabi' I 212 = 15 juin 827, inaugurant une longue période de combats pour la conquête totale de l'île qui allait demeurer trois siècles sous l'autorité de l'Islam. L'aventure de Ḥalfūn, sans aucune mesure, semble bien avoir été le fait d'un audacieux chef de bande travaillant à son propre compte, et cette affaire serait assez peu connue si de nombreuses sources chrétiennes n'en avaient longuement fait état. C'est surtout à partir de ces Chroniques monacales et de quelques autres, hébraïques entre autres, que l'historien sicilien Amari d'abord, puis son confrère Giusè Musca ensuite, ont pu écrire l'histoire de ce curieux Émirat.

De toute évidence, la présence des Arabes en Sicile, bastion avancé en direction de l'Europe continentale, encourageait de nombreux coups de mains fructueux sur l'Italie méridionale, et l'histoire a relaté la plupart de ces expéditions qui, régulièrement, ravageaient la Calabre, voire les Pouilles; mais, l'entreprise de Ḥalfūn n'avait rien à voir avec ces razzias car elle fut suivie de la fondation d'un état qui devait être officiellement reconnu par les Abbāsides. La *Chronique du Mont Cassin*, riche en détails, nous apprend que Ḥalfūn (qu'elle nomme Kalfon) aurait régné cinq ans et cinq mois à Bari et qu'il eut à subir quelques offensives chrétiennes organisées sous l'égide du Pape Léon IV. L'une d'elles, victorieuse à Ostie, échoua sur Bari, les Lombards n'ayant pas réussi à investir la ville. Une autre source chrétienne nous dit que les « sarrazins » avaient fortifié Bari, y accumulant des vivres en vue de soutenir un siège.

Un peu mieux connu est le second prince qui succéda à Ḥalfūn, un nommé Mufarriḡ Ibn Sallām (239-242 = 853-856) qui se donna le titre d'Émir et qui entreprit des démarches en vue d'obtenir l'investiture du Calife al-Mutawakkil. A cet effet, il aurait écrit, selon al-Balāḡuri, au Directeur des Postes du Caire, le priant d'intercéder en sa faveur auprès du Calife de telle sorte que la prière puisse être dite, à Bari, au nom des 'Abbāsides. Il sollicitait, en même temps, le titre de *walī* qui confortait sa situation. Entre temps, il avait consolidé ses états et il se serait emparé de vingt-quatre châteaux. Dans sa capitale, il aurait fait édifier une Grande Mosquée (*masjid al-jāmi'*). La démarche semble avoir été vaine ; il est vrai que, au même moment, ses soldats se révoltaient contre lui et le mettait à mort. En fait, son règne n'aurait pas duré beaucoup plus de trois années (852 à 856 J.-C.), ce que confirme la *Chronica Langobardorum* (p. 481).

Le troisième, et dernier, souverain berbère de Bari est connu sous le nom de Sūdān. Il aurait régné de 856 à 871. Reprenant à son compte la politique d'expansion « au dépens de Bénévent et de Salerne » (Talbi), il adressa, directement, au Calife une nouvelle demande réclamant l'investiture des 'Abbāsides enfin de donner à ses états les bases juridiques qui lui faisaient défaut. Malheureusement pour Sūdān, al-Mutawakkil mourut en 246 = 861, avant d'avoir pu donner suite à cette requête. Le successeur immédiat du Calife ne devait régner que six mois et on nous dit qu'ensuite « sous le règne d'al-Musta'in (248-252 = 862-866), la décision fut retardée par l'assassinat d'Utāmiš, chargé du département d'Occident ». Enfin, Waṣīf, le nouveau titulaire de ce département, fit expédier le diplôme officiel. Ces retards successifs ne suffirent pas à expliquer entièrement la lenteur d'une décision de Bagdad qui traduit des hésitations dans lesquelles M. Talbi entrevoit une possible intervention des Aghlabides, représentants attirés des 'Abbāsides en Occident musulman.

Le règne de Sūdān, jugé par les sources chrétiennes, est assez contrasté. La *Chronica Langobardorum* ainsi que la *Chronique du Mont Cassin*, entre autres, ne voient en lui qu'un monstre affreux, un « *impiissimus e crudelissimus ladrone* » un suppôt de Satan, dont on croit qu'il porte le nom, un pestiféré qui dévasta Capoue, Lonza et la Liburie, allant jusqu'à menacer Naples, voire un instrument de la colère divine qui ne laissait pas passer un jour sans tuer cinq cents hommes, ou plus, et « *sedendo sui mucchi di cadaveri mangiava come un cane puzzolente* » (*Chronica Sancti Benedicti Casinensis* (568-867, p. 476).

De telles imprécations furibondes pourraient témoigner, *a contrario*, de la puissance acquise par l'Émirat de Bari et de la terreur qu'il inspire aux états chrétiens de la Péninsule. Mais d'autres échos nous présentent un tout autre personnage, une figure fascinante, un lettré cultivé, un homme sage qui pouvait se muer en aventurier d'exception, cruel à l'occasion. Un « *condottiero* » qui incendia Ascoli, envahissant la vallée de Volturno et s'emparant du monastère de Saint Vincent dont il mit à sac le trésor, cependant, on reçoit en grande pompe à Salerne, les ambassadeurs de Sūdān.

Aucun vestige de la ville n'a subsisté après la destruction systématique ordonnée par le roi normand Guillaume I^{er}, mais le moine Franco Bernardo, qui l'a visitée entre 864 et 866, dit qu'elle « est située sur la côte », défendue au midi par de larges murailles cependant qu'au nord, elle domine la mer ».

La puissance de l'Émir était devenue assez forte pour qu'en 859, Bénévent consente à lui payer tribut et à lui remettre des otages. Enfin, en 871, l'Empereur Louis II réussit à investir Bari et à faire prisonnier Sūdān, lequel ne put compter sur aucun secours de ses voisins tant de Sicile que d'Ifrīqiya.

Ainsi prit fin l'histoire de ce petit État berbère en terre chrétienne.

Nous ne possédons pas de renseignements très sûrs concernant l'organisation politique de l'émirat berbère de Bari. Le fait qu'on n'y décèle pas une véritable dynastie nous incite à penser que le chef était désigné par la communauté en cas de vacance du pouvoir et qu'il était choisi parmi les plus méritants, vieille coutume berbère

bien connue à Tāhert. Quant à savoir comment fonctionnait l'administration, le mystère reste entier. Nous ne sommes pas davantage avancés en ce qui concerne la forme de l'Islam pratiqué à Bari. Le fait que le second Émir ait cherché (assez timidement et indirectement) l'aval du Calife nous prouve qu'alors ils étaient sunnites, mais l'étaient-ils lors de leur arrivée à Bari?

Sur les éléments de population rencontrés en ville, nous possédons fort heureusement un sérieux document dans la Chronique d'Ahimaaz, un juif originaire d'Ostie qui raconte l'histoire de son ancêtre Shephatiah, resté fidèle aux Grecs et qui eut maille à partir avec Sūdān. Nous savons, par lui, quelle mosaïque ethnique composait la population. On y rencontrait, nous dit-il, des Latins, des Grecs, des Lombards, des Francs, des Berbères, et, naturellement, des Juifs. La langue officielle était-elle le berbère?... Ces divers éléments cohabitaient apparemment dans un certain esprit de tolérance, mais ils ne cherchaient pas à se fondre en une communauté. Latins, Lombards et Francs se sentaient cependant unis par leur foi commune fidèle à Rome; les Grecs se sentaient naturellement attirés par Byzance tandis que les Juifs restaient attachés à la religion de leurs aïeux. Les Musulmans sont appelés Sarrazins. Sur l'économie, nous ne pouvons qu'échafauder des hypothèses. On suppose que les richesses agricoles se composaient de vignes, d'arbres fruitiers, de céréales que complétait l'élevage. On ne sait pas quel rôle tenaient les Juifs, mais tout laisse à penser que comme partout, ils étaient les banquiers des pauvres (prêts à gage) et qu'ils se spécialisaient dans le commerce, petits boutiquiers ou riches marchands. L'aisance qu'on leur connaissait en tous lieux de passer à travers les frontières facilitait leur talent de colporteurs tant de denrées que de nouvelles. A l'occasion, ils pouvaient être des ambassadeurs et des interprètes. Un document fort intéressant, déjà évoqué, nous indique qu'au temps où régnait Sūdān, le moine Bernardo, accompagné de deux autres religieux, venant de Rome et se dirigeant vers les Lieux Saints, sollicitèrent l'autorisation de voyager sur un navire sarrazin. Une lettre accréditant leur mission leur fut remise à l'adresse de l'Émir d'Alexandrie et du Caire. Les missionnaires durent s'acquitter d'un droit de passage. Lors de leur pérégrination, ces moines embarquèrent à Tarente où ils purent voir six navires chargés d'esclaves chrétiens, deux en direction de l'Afrique avec trois mille esclaves (?), deux autres en route pour Tripoli de Syrie contenant également trois mille de ces malheureux. Bernardo et ses compagnons prirent place sur un navire en partance pour Alexandrie.

Ce document atteste l'activité du port et il nous révèle ce qui devait être, sans doute, la plus lucrative de ces opérations, la traite d'esclaves blancs. A cette époque, un marché important s'effectuait entre la Sicile et l'Espagne, d'esclaves (*sakaliba*) d'origine slave ou germanique... voire latine, le terme *sakaliba* étant devenu synonyme d'esclave quelle qu'en soient les origines. Bien que les textes ne le précisent pas, il semble évident que ces navires ne revenaient pas à vide et l'on peut imaginer, qu'en retour, ils ramenaient des esclaves noirs et, fort probablement de l'or et des épices. Tarente, plus encore que Bari, apparaît ainsi comme un port de transit important ce qui implique nécessairement des relations suivies avec les États chrétiens et musulmans.

Bien des zones d'ombre subsistent sur ce microcosme politique des Pouilles et tout d'abord la question irritante concernant l'origine de ces Berbères que l'on dit (sans trop l'affirmer) être venus d'Afrique. La courte durée de cet état (à peine vingt-cinq ans) nous incite à penser que les trois souverains qui se sont succédé devaient faire partie des premiers assaillants et que, sans doute, ils étaient liés par une commune appartenance tribale. M. Talbi émet l'hypothèse qu'ils venaient de Sicile, ce qui expliquerait la tolérance dont ils purent jouir de la part des Aghlabides, mais, comment, alors, auraient-ils cherché la reconnaissance du Calife sans passer par les représentants des 'Abbāsides au Maghrib? De toute évidence, les liens étaient

rompus avec la Sicile et avec l'Ifrīqiya et l'on doit chercher ailleurs les causes de l'indifférence des Émirs de Kairouan.

Serait-on mieux renseigné en cherchant du côté des Arabes Rabi'a dont ces Berbères se disent les clients? Cette affirmation d'allégeance paraît impliquer des conditions de voisinage.

Au ix^e siècle, selon Georges Marçais, qui exploite diverses sources arabes, on trouvait des Rabi'a en Petite Kabylie, notamment à Mila, au nord de Constantine, c'est-à-dire dans le pays des Berbères Kutāma qui s'étaient plusieurs fois opposés aux Aghlabides de Kairouan. Le temps n'est plus loin d'ailleurs, où ces montagnards accueilleront le dā'i 'Abd Allāh et où ils épouseront la cause des Fātimides dont ils se révéleront les plus sûrs alliés.

On voit assez mal cependant, comment ces sédentaires auraient couru l'aventure au-delà des mers aussi bien sous l'autorité des Aghlabides qu'à leur propre compte. Les Ṣanhāğa, fédération à laquelle ils appartenaient, ne s'étaient jamais révélés comme des marins.

Mais, Georges Marçais mentionne aussi des Rabi'a, descendants des premiers conquérants, qui nomadisaient à l'entour des villes et des oasis. Ils auraient été assez nombreux dans le pays de Barqa et en Tripolitaine, c'est-à-dire en pays berbère zénète. Un détail ne manque pas d'être intrigant; sur les trois Émirs connus à Bari, un seul possède une *kuniya*, c'est Mufarriğ Ibn Sallām. Serait-il absurde de rapprocher ce nom de famille de celui de Sallām b. 'Amr al-Luwatī, *'amīl* de Surt au compte des *'Ibādites* de Tāhert?

Le fait que Mufarriğ ait choisi pour intercesseur un haut fonctionnaire égyptien (qu'apparemment il devait connaître) pourrait se concilier avec la position occupée par ce Sallām Ibn 'Amr à Surt, ville davantage tournée vers l'Égypte que vers le Maghrib et qui, sous le règne des Fātimides allait connaître une assez grande importance. On sait, par ailleurs, les problèmes que la Tripolitaine devait poser à l'Émirat aghlabide (on cite des mouvements séditieux en 189/805, 196/811 et 245/859).

Des marins berbères partant de la côte libyenne en quête d'aventure seraient beaucoup plus plausibles que les Kutāma de Petite Kabylie.

Certes, cette piste rencontre quelques obstacles dont le plus difficile à résoudre est d'ordre religieux. Les Luwāta étaient hāriğites ce qui explique leur allégeance aux Rustamides de Tahert. Comment auraient-ils pu solliciter alors, après leur installation à Bari, la reconnaissance des 'Abbāsides? Argument de taille, certes, mais auquel on pourrait répondre en invoquant des situations semblables. Les Berbères nous ont souvent habitué à d'étranges revirements d'ordre religieux.

Dans sa demande adressée assez étrangement au Directeur des Postes d'Égypte, Mufarriğ précise qu'il veut légitimer sa conquête et sortir de sa position d'usurpateur illégitime (*mutağallibun*) et il revendique le titre de *walī*? Sūdān agira de même, mais, cette fois, il n'hésitera pas à s'adresser directement au Calife et il finira par obtenir satisfaction.

On a par ailleurs, beaucoup épilogué sur le nom du troisième Émir, ce Sūdān écrit avec deux longues par al-Balādurī. En arabe, ce mot, ainsi écrit, ne peut être qu'un pluriel (ou un collectif) désignant des nègres, ce peut être également le nom du pays : le Soudan, deux sens qui ne sauraient s'appliquer à un homme du point de vue grammatical. On en est réduit à penser qu'il s'agit d'un patronyme berbère qui n'aurait rien à voir avec la racine arabe S A D.

Le fait que le premier Émir, Halfūn ait pu s'installer à Bari sans trop de difficultés de la part des Aghlabides fait penser, à M. Talbi, qu'il avait l'appui de la Sicile et qu'il « avait... tout intérêt à limiter son champ d'action au sud de la péninsule où les forces de l'Émir de Kairouan disposaient, depuis l'occupation de Tarente, en 840 et leur victoire sur la flotte byzantino-vénitienne, d'une base solide tandis que Bénévent se trouvait sous la coupe d'un certain Massar (que Nallino pense pouvoir lire Abū Ma'shar, nom bien connu au Moyen Age et que les sources chré-

tiennes auraient déformé en Massar (Talbi, p. 456). Mais, le même Talbi nous dit, quelques lignes précédentes, que « la veille de la Pentecôte 847, Massar et tous ses auxiliaires furent capturés au cours d'une nuit et conduits au camp du roi Louis II où ils furent tous mis à mort à coups de lances » (Amari, *Storia*, I, p. 509 et note 2, qui évoque le *Liber Pontificalis*). La Pentecôte étant une fête mobile oscillant entre le 12 mai et le 15 juin, il s'ensuit que Massar ne pouvait plus gêner les ambitions de Ḥalfūn qui, au mieux, n'arriva à Bari qu'en août, date d'accession du Calife al-Mutawakkil.

En résumé, l'Émirat berbère de Bari ne fut qu'un épisode assez court de l'histoire du monde musulman ou du monde byzantin, un quart de siècle, dont on ne doit pas exagérer l'importance. Il eut beaucoup plus de retentissement dans les milieux chrétiens que dans le monde arabe qui l'a presque ignoré, l'intérêt majeur qu'il présente à nos yeux est qu'il constitue le seul épisode où les Berbères ont pu s'imposer en dehors de l'Afrique et fonder un état à l'époque où les Arabes triomphaient en Occident musulman, occupant l'Afrique du Nord et l'Espagne.

Les nombreuses sources monastiques abondamment exploitées par G. Musca ne manquent pas d'intérêt ne serait-ce que par les détails qu'elles nous donnent sur les péripéties dont les monastères eurent à pâtir, mais, sur l'existence même de cette verrue en terre chrétienne, elles sont à peu près muettes; la virulence et l'indignation qu'on y trouve ne nous aident guère à nous représenter ces Émirs. Il faut compléter ces chroniques et les corriger par le livre du juif Ahimaaz qui ne donne que des *flashes* peu explicites sur un monde qu'il n'a connu que par la tradition orale, en définitive le seul document digne de foi reste la chronique de al-Balāḍurī bien trop courte à notre gré.

BIBLIOGRAPHIE

- AMARI M., *Storia dei Musulmani di Sicilia*, Catane, 1933-1935.
 AL-BALĀḌURĪ Aḥmed Ibn Yayḥyā, *Futūḥ al-Bulḍān*, éd. de Goeje, traduction de M. Amari in *Bibliotheca arabo-sicula*, vol. 1, 1880, p. 268-270.
 BERNARDINUS Monachus Francus, *Itinerarium in loca sancta anni 870 factum*, in Tobler T. Molinieri, *Itinera Hierosolymitana latina*, vol. I, Genève, 1879, p. 310; *Chronica Sancti Benedicti Casinensis (568-867)*, éd. L. Bethmann et G. Waitz, Hannover, 1878, p. 467-480; *Chronica Salernitanum (747-974)*, éd. Westerbergh, Stockholm, 1956, p. 99-100.
 ERCHEMPERT, Histoire des Lombards de Bénévent, *M.G.H., Scriptores rerum langobardicarum et Italicarum saec. VI, IX* par L. Bethmann et G. Waitz, Hanovre, 1878, rééd. 1954, p. 24.
 GAY J., *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin depuis l'avènement de Basile I jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867-1071)*, Paris, 1904.
 LENORMAND F., *La Grande Grèce*, vol. 1, Paris, 1884, p. 69-70.
 MARÇAIS G., *Les Arabes en Berbérie du XI^e au XIV^e siècle*, Paris, Leroux, 1913.
 MUSCA G., *L'Emirato di Bari (847-871)*, Delado libri, 1978.
 SALZMANN M., *The chronicle of Ahimaaz*.
 TALBI M., *L'Émirat Aghlabide, 184-296 (800-909)*, Paris, A. Maisonneuve, 1966.
 VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, Paris, 19, t. I, p. 209.

L. GOLVIN

B41. BAS-SAHARA (Préhistoire)

Le Bas-Sahara occupe la marge septentrionale des zones sahariennes où il s'étend entre 1° O-12° E et 27°-35° N. Il fut nommé ainsi par G. Rolland (ingénieur des Mines qui, en 1880, participa à la mission Choisy, l'une des missions d'étude en vue de l'implantation d'un chemin de fer transsaharien), en raison de son altitude faible, s'abaissant au-dessous du niveau de la mer dans le Chott Melrir. Il constitue

un vaste bassin artésien renfermant une nappe principale importante et divers appareils secondaires. Les documents préhistoriques qui en proviennent sont marqués par le petit nombre des vestiges du Paléolithique inférieur, une apparente abondance des restes néolithiques où la pierre polie et la poterie sont rares.

Le Paléolithique très ancien n'est attesté qu'à l'Aïn Brimba; C. Arambourg y trouva en 1955 un galet aménagé dans les déblais de fouilles d'un gisement paléontologique qu'un *Machairodus* rapporte à 2,5 millions d'années. Il doit provenir des niveaux sous-jacents datant probablement du Villafranchien supérieur.

Le Paléolithique inférieur est connu par deux gisements à bifaces (Biskra et Erg Touareg), deux gisements (Gara el Kelb, Ksar el Rhoul) à industrie sur éclats dominée par les racloirs et denticulés. Des bifaces épars, plus fréquents dans la partie méridionale, constituent un ensemble homogène à extrémité ogivale, base arrondie, bords légèrement convexes. Le gisement de Biskra, découvert par le R.P. Poyto, a livré 36 bifaces en grès fortement altérés. Quelques exemplaires ont la base réservée; beaucoup sont façonnés sur éclat. Ils étaient associés à des nucléus, éclats levallois, racloirs, denticulés. Le gisement de l'Erg Touareg, près de Ouargla, a été découvert par B. Savelli. Il a livré une centaine d'objets — dont 83% de bifaces en calcédoine, aux arêtes sinueuses — rapportables à l'Acheuléen moyen.

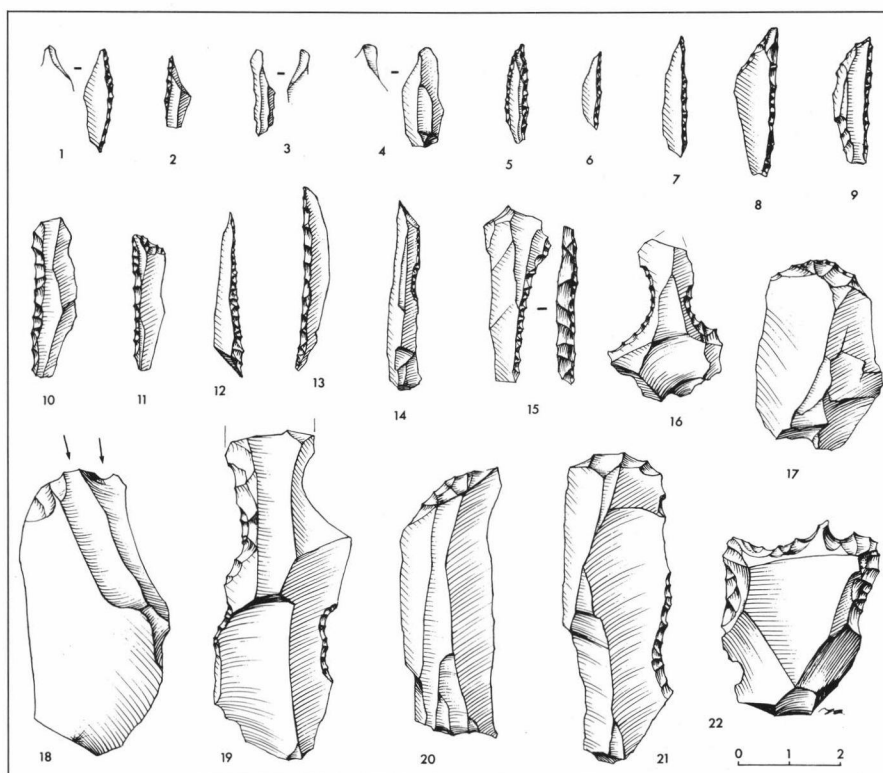
Du Paléolithique moyen et supérieur proviennent nombre de pièces éparses sur les regs. Trois points, Sejra Touila, El Haouita (Algérie), Oued el Akarit (Tunisie) l'ont montré en stratigraphie. Oued el Akarit est rapporté au Moustérien; les autres, qui n'ont livré chacun qu'une pièce mais pédonculée, à l'Atérien. A El Haouita, elle vient de la base d'un remblaiement sableux qui a servi de type à un mode de sédimentation (Estorges & al., 1969). A Sejra Touila, en 1924, J. Bourcart retirait une pièce pédonculée d'un limon sous-jacent à une épaisse croûte gypso-calcaire sur laquelle reposent les dunes actuelles et une industrie néolithique.

Quelques gisements de surface ont été retrouvés dans les environs d'Hassi Mes-saoud, de Touggourt. Ils sont de fort modeste dimension. Des ateliers d'exploitation de matière première — affleurements de silex ou calcédoine — laissent penser pour cette époque à un façonnage des outils sur les lieux fournissant le matériau.

Dans le M'zab il est possible qu'une industrie à éclats levallois et retouche abrupte rappelant le Kharguien ait existé antérieurement à l'Atérien. Elle porte une patine rouge orangée, est fortement lustrée. Des industries qui connaissent cette même évolution des surfaces, signalées aux alentours d'Hassi R'Mel et Fort Thiriet, lui sont peut-être rattachables.

L'Épipaléolithique marque une coupure nette avec les temps antérieurs; ses vestiges se présentent toujours en gisements plus ou moins vastes où se mêlent objets manufacturés, bruts de taille et nucléus. Il paraît surtout développé dans le nord de la cuvette. L'Ibéromaurusien y est connu à El Haouita où, avec un indice de lamelles à bord abattu de 40, une position stratigraphique qui en assure l'ancienneté, il concourt à faire valoir une évolution buissonnante de cette culture. Le Capsien typique figure peut-être aux Ouled Djellal. Le Capsien supérieur a été identifié jusqu'à 32°6'N sous forme de haltes renouvelées, mais non d'habitat permanent. L'élassolithisme marque certaines industries du Souf. Une culture spécifique, le Mellalien — ou Ouarglien — aux caractères ambigus, à nombreuses lamelles à dos, avec aiguillons droits, quasiment sans microlithes géométriques, sans pièce esquillée où la retouche Ouchtata joue un faible rôle et où l'art mobilier se développe sur des matériaux non périssables tels que le test d'œuf d'autruche, s'épanouit dans la région de Ouargla. Il est daté entre 8600 ± 150 et 6680 ± 170 ans B.P. (6650 et 4630 B.C.). Une filiation avec certaines industries de la région des chotts tunisiens (Mareth, Menchia, Aïn el Atrouss) n'est pas exclue.

L'existence d'Épipaléolithique remet en question l'origine du Néolithique. Les filiations que l'on peut soupçonner annihilent l'idée ancienne d'une vague néolithique venue de l'est.



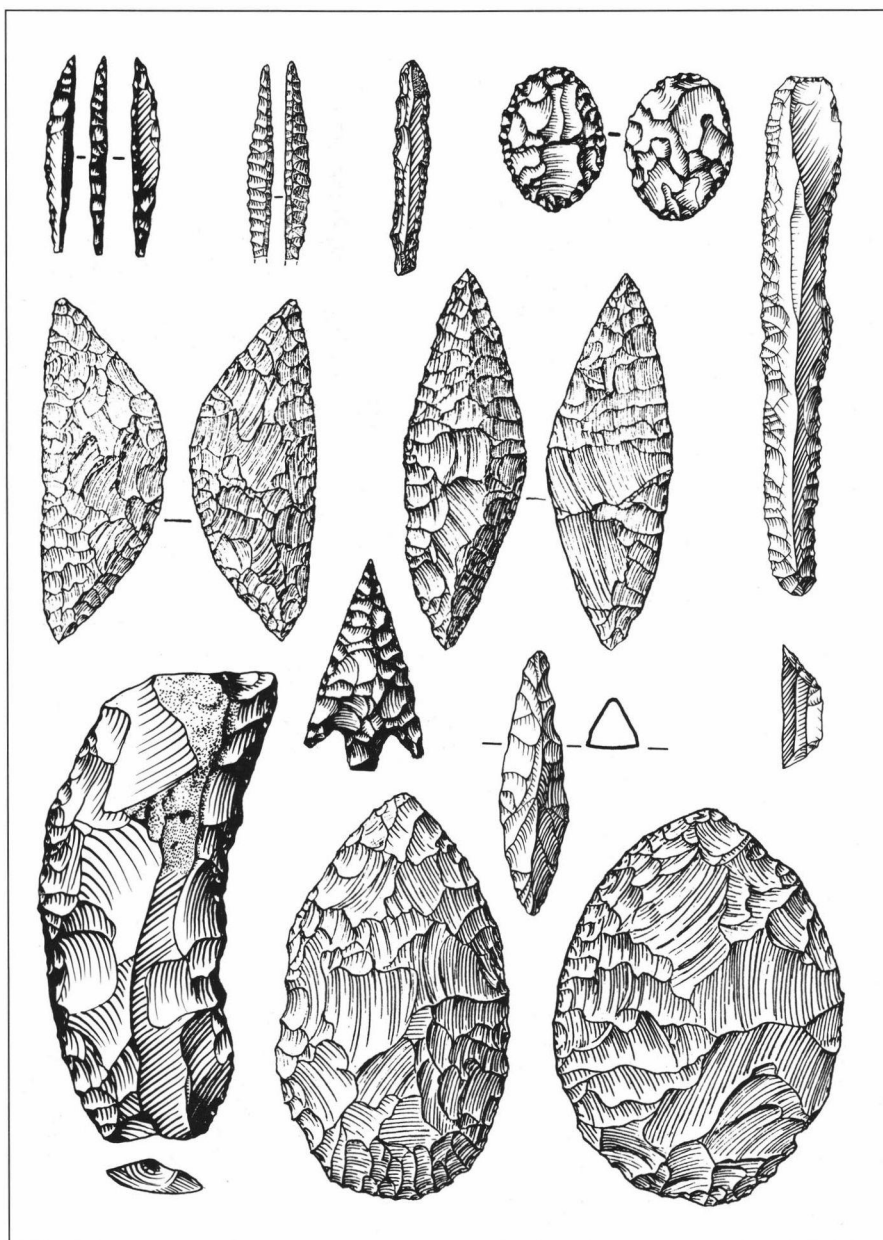
Industrie épipaléolithique (Mélien) d'Hassi Mouilah.

C'est au Néolithique que se rapporte la plus grande part des vestiges préhistoriques. Il intervient au VI^e millénaire B.C. en divers points. Son substrat épipaléolithique est peut-être tempéré au sud par des restes de tradition levallois. Son origine ne saurait être égyptienne; ce n'est qu'à partir du IV^e millénaire B.C. que se matérialisent des contacts avec les pays du Nil. Une origine méridionale s'esquisse au travers d'une progression sud-nord, mais ne saurait exclure un courant septentrional à peine plus tardif.

Marqués par la rareté de la céramique et de la pierre polie, les ensembles industriels révèlent une grande complexité, un vaste éventail d'outils, une certaine instabilité technologique. Ses structures sociales se traduisent par une ségrégation des types d'outils au sol dont on connaît de bons exemples à Bordj Mellala et Hassi Retmaïa. Aucune preuve directe d'agriculture ou d'élevage n'a pu être faite : l'os n'est quasiment pas conservé, les témoins botaniques à peine mieux ; mais du matériel de broyage a été retrouvé dans la plupart des sites. Divers objets — haches à gorge, rondins de pierre, coquillages dont *Spatha caillandii* — ou matériaux — amazonite, obsidienne, péridote — étrangers aux lieux de leur découverte, impliquent des échanges avec les régions voisines ou lointaines telle la Mer Rouge. Toutefois, on ne saurait retenir la présence de « jade » parfois avancée comme argument d'un contact avec l'Asie. Ce matériau est en réalité une péridote provenant des Tassili.

L'art rupestre est peu représenté, peut-être en raison du manque de support. Sans originalité par rapport aux régions voisines, il montre peu de stations (Gour Laoud) où s'exprime le grand art naturaliste. Les styles et patines en rapportent la plupart à des périodes récentes. Néanmoins, à Mereksem, une station qui doit son originalité à un très grand nombre de spirales, pourrait être fort ancienne.

On ne connaît pas les hommes, aucun reste n'ayant été retrouvé dans les gisements. Seules de rares représentations gravées les évoquent.

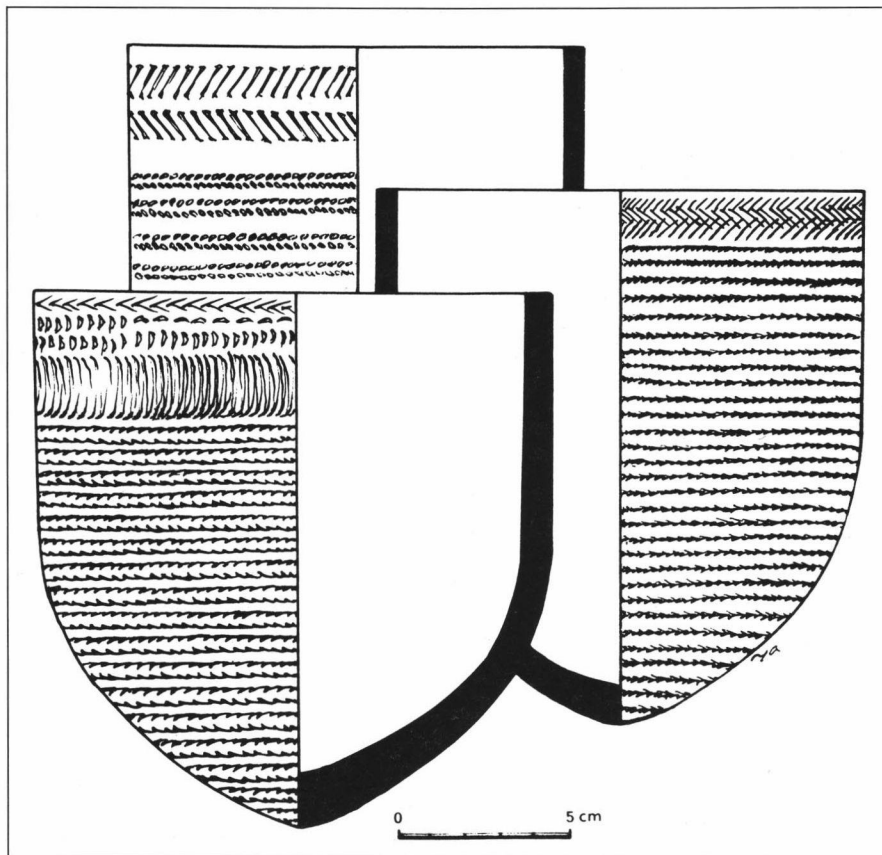


Industrie néolithique saharienne.

De nombreux gisements que leur pauvreté en documents rend difficiles à analyser, mais où un débitage d'éclats a permis de façonner racloirs et pièces à coches, où la poterie est relativement fréquente, peu ou pas décorée, proviennent de populations nomades s'échelonnant au moins du VI^e au III^e millénaire B.C.

Parallèlement, des gisements importants dont beaucoup renferment des vestiges de populations sédentaires, ont permis de discerner trois phases :

— un Néolithique inférieur pauvre en têtes de flèches et, dans le nord, en racloirs. C'est à ces gisements que l'on doit l'affirmation du petit nombre de têtes de flèches



Poteries néolithiques d'Hassi Mouilah (reconstitution graphique).

dans le Néolithique bas-saharien, émise par certains auteurs.

— un Néolithique moyen appauvri en lamelles à dos, riche en têtes de flèches. Il s'épanouit au IV^e millénaire B.C.

— un Néolithique récent où se multiplient les éléments de parure et où la flèche à tranchant transversal pourrait prendre le pas sur les autres formes.

Cette évolution chronologique ne saurait masquer la variété des faciès. Loin d'être monolithique, le Néolithique bas-saharien offre une multitude d'aspects qui pourraient correspondre à des phyllums.

— L'Hadjarien se développe dans le Bas-Sahara occidental aux VI^e-V^e millénaire B.C. Il se caractérise par l'absence de poterie, la présence simultanée de trapèzes à côté(s) convexe(s), scalènes-perçoirs à angle arrondi, armature à écusson. L'industrie lithique est dominée par les lamelles à dos avec suprématie des formes rectilignes et par les microlithes géométriques avec primauté des trapèzes à côté(s) convexe(s). Les pièces à coches sont nombreuses, souvent sous forme de scies. L'œuf d'autruche abonde, est souvent décoré. Il existe un matériel de broyage. Le faciès pourrait trouver ses racines dans le Mellalien dont il possède les motifs décoratifs et le même style de scies. Il évolue par réduction des lamelles à dos au profit des racloirs et microlithes géométriques.

— Le faciès El Bayed qui occupe le sud de la cuvette s'identifie par des têtes de flèche à base concave et ailerons arrondis, des pointes de Labied (mèches de foret à retouches planes couvrantes), pointes de Temassinine (lamelles à dos dont les faces portent des retouches planes), pointes d'Izidane (géométrique à côté

convexe obtenu par une retouche grattoir), des racloirs et scies de type limace. Le matériel de broyage, l'œuf d'autruche y sont fréquents. Ce faciès est daté de 7300 ± 200 et 7250 ± 110 ans B.P. (5350 et 5300 B.C.) à El Bayed qui figure parmi les gisements bas-sahariens les plus anciens actuellement connus et 3600 ± 100 ans B.P. (1650 B.C.) à Izimane, date peut-être douteuse mais qui se rapporte à un ensemble industriel beaucoup plus évolué que celui d'El Bayed.

— Le faciès Aïn Guettara dont l'outillage s'équilibre entre lamelles à dos, pièces à coches, microlithes géométriques, montre une grande abondance de microburins, peu de racloirs; comme les autres faciès, il possède du matériel de broyage, utilise l'œuf d'autruche. Il est daté de 5950 ± 100 et 5930 ± 140 ans B.P. (4000 et 3980 B.C.) à Aïn Guettara.

— Le faciès Hassi Mouillah en montre l'évolution au Néolithique moyen. Riche en têtes de flèche, en majorité pédonculées, les lamelles à dos y restent prédominantes; les pièces à coches et microlithes géométriques n'y jouent plus qu'un rôle restreint. Il utilise du matériel de broyage, des œufs d'autruche. Une poterie sombre à décor pseudo-cordé — vases ovoïdes à ouverture évasée — déjà connue dans le Néolithique inférieur, y est courante. Il est daté de 5930 ± 130 ans B.P. (3980 B.C.) à XO La Touffe, 5550 ± 225 ans B.P. (3600 B.C.) aux Deux Œufs, 5280 ± 150 ans B.P. (3330 B.C.) à Hassi Mouillah, gisement avec stratigraphie où se perçoit le passage insensible au faciès Aïn Guettara.

— Un Néolithique capsien a été rencontré dans les régions septentrionales, en bordure du Golfe de Gabès. Les pièces à coches y prédominent, les racloirs sont fréquents, les lamelles à dos, microlithes géométriques peu nombreux. L'œuf d'autruche abonde. L'un de ces gisements est daté de 5920 ± 120 ans B.P. (3970 B.C.). Dans ces mêmes régions septentrionales doivent exister des ensembles industriels faisant passage au Capsien. Botma Si Mammar, dont la structure lithique rappelle celle du Djebel Fartas, en est un bon indice.

On ne sait pas dater encore les monuments funéraires. Dans le nord, ils se regroupent en nécropoles que l'on est tenté d'attribuer aux nomades chameliers dont les auteurs de l'Antiquité tardive font état. Au sud, ils sont toujours isolés. Dans le centre du Bas-Sahara, ils deviennent rares, de dimensions modestes mais toujours regroupés. Tous appartiennent à des formes autochtones, variantes des tumulus.

Le concept de mer saharienne quaternaire, qui renaît régulièrement, est battu en brèche si besoin est par cette occupation humaine préhistorique.

Celle-ci se fait dans un cadre marqué par des vicissitudes climatiques mais tendant irrémédiablement vers le désert actuel. La succession de périodes d'aridité atténuée — dites pluviales — et d'aridité accentuée — dites arides — se traduit dans le paysage par quatre glacis. Dans le nord, le Quaternaire ancien a connu une faune de grands herbivores, riche en individus, se rapportant à un climat tropical à saison sèche. Dans la même région, si cette faune persiste au Quaternaire moyen, elle y voisine alors avec des espèces eurasiatiques (*Ovis tragelaphus*, *Bos primigenius*) qui indiquent un changement climatique. Au Quaternaire supérieur, la flore ne saurait se différencier de l'actuelle que par l'abondance des individus et non par les espèces. Au V^e millénaire B.C., abondent les Chénopodiacées; *Cornulaca monacantha* qui marque l'isohyète 150 mm, pourrait s'y trouver.

Ainsi, aux «eaux vives», à la végétation «luxuriante» dont font état certains auteurs, s'oppose, à l'Holocène moyen, un paysage déjà désertique. Il devient dès lors difficile de voir le Bas-Sahara comme pôle d'attraction des populations sauf pour y trouver refuge.

BIBLIOGRAPHIE

AUMASSIP G., *Le Bas-Sahara dans la Préhistoire*, Études d'Antiquités africaines, CNRS, Paris, 1985.

- AUMASSIP G., DAGORNE A., ESTORGES P., LEFÈVRE-WITIER P., MAHROUR M., MARMIER F., NESSON C., ROUVILLOIS-BRIGOL M. et TRÉCOLLE G., « Aperçu sur l'évolution du paysage quaternaire et le peuplement de la région de Ouargla », *Libyca*, 1972, t. XX, p. 205-257.
- AUMASSIP G., MARMIER F., TIXIER J. et TRÉCOLLE G., *L'Épipaléolithique nord-saharien ouarglien ou mellalien*, Quick Copie, Bordeaux, 1983.
- BOBO J., « Un faciès mésolithique saharien : le « faciès d'El Oued ». Sa place dans l'ensemble de l'industrie du Souf », *2^e Congr. panafr. de Préhist.*, Alger, 1952, p. 493-502.
- BRÉZILLON M. et CHAVAILLON N., *XO La Touffe, un habitat néolithique près d'Hassi Messaoud*, CFP, Paris, 1966.
- CAMPS G., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Doin, Paris, 1974.
- CAMPS-FABRER H., *Matière et art mobilier dans la préhistoire nord-africaine et saharienne*, Mém. V du CRAPE, AMG, Paris, 1966.
- CHOISY A., *Mission au sud de l'Algérie*, Paris, 1890.
- COQUE R., *La Tunisie présaharienne. Étude géomorphologique*, Colin, Paris, 1962.
- ESTORGE P., AUMASSIP G. et DAGORNE A., « El Haouita, un exemple de remblaiement finiwürmien », *Libyca*, t. XVII, 1969, p. 53-92.
- GOBERT E.-G., « Notions générales acquises sur la Préhistoire de la Tunisie », *2^e Congr. panafr. de Préhist.*, Alger, 1952, p. 221-239.
- GOBERT E.-G., « Bibliographie critique de la Préhistoire tunisienne », *Cahiers de Tunisie*, t. 11, 1963, p. 37-77.
- GRAGUEB A., *Ibéromaurusien et industries à lamelles en Tunisie*, thèse de 3^e cycle, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1983, ronéo.
- GREBENART D., *Le Capsien des régions de Tébessa et d'Ouled Djellal (Algérie)*, CNRS, Marseille, 1976.
- HARBI M., *La Préhistoire de la Tunisie. État des connaissances*, thèse de 3^e cycle, Paris, Sorbonne, 1967, ronéo.
- MARMIER F. et TRÉCOLLE G., « Étude de l'industrie du gisement d'Hassi Mouillah, région de Ouargla, Sahara algérien. I. L'œuf d'autruche », *Libyca*, t. XIX, 1971, p. 53-114. II. Le matériel de broyage, *Libyca*, t. XX, 1972, p. 135-148.
- ROFFO P., *Les civilisations paléolithiques du Mzab*, Heintz, Alger, 1934.
- ROFFO P., « Sépultures indigènes antéislamiques en pierres sèches, étude sur trois nécropoles de l'Algérie centrale », *Rev. afric.*, t. 82, 1938, p. 197-242.
- SAVARY J.-P., « Industries préhistoriques de la région de Fort Thiriet (Sahara oriental) », *Bull. Soc. préhist. franç.*, t. 58, 1961, p. 605-620.
- SAVARY J.-P., « Le Néolithique de la région d'Hassi Messaoud (Sahara oriental) », *Bull. Soc. préhist. franç.*, t. 60, 1963, p. 648-662.
- TIXIER J., MARMIER F. et TRÉCOLLE G., *Le campement préhistorique de Bordj Mellala*, Cercle de Rech. et d'Ét. préhist., Paris, 1976.

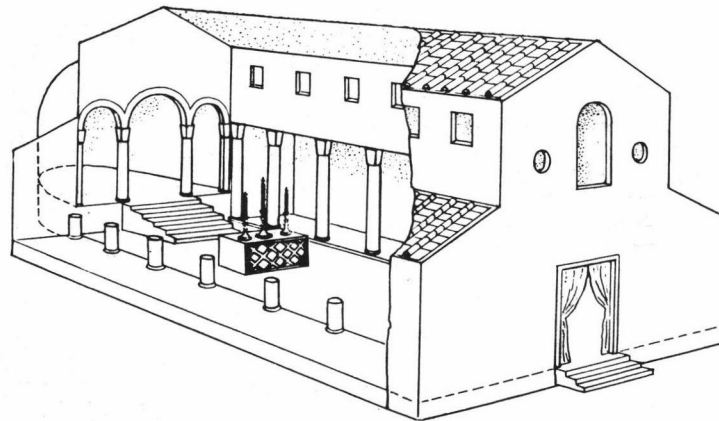
G. AUMASSIP

B42. BASILIQUE CHRÉTIENNE AFRICAINE

Le but de cet article est de déterminer s'il existe un type de basilique chrétienne propre à l'Afrique et qui a pu être influencé par des traditions locales, voire « indigènes ».

L'essentiel de cette typologie est établi depuis le début du xx^e siècle avec des synthèses de St. Gsell pour l'Algérie, en 1901, un recueil de plans d'églises tunisiennes réunis par P. Gauckler, publié en 1913 et commenté par P. Monceaux, un article de Dom H. Leclercq dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*. De nouvelles mises au point ont été faites en 1938 par le P. Lapeyre dans un rapport sur la Tunisie, en 1953 par J.-B. Ward Perkins et R.-G. Goodchild à propos de la Tripolitaine, en 1970 par J. Lassus, puis par P.-A. Février, N. Duval et J. Christern.

Le type de la « basilique africaine » peut être considéré comme illustré par une curieuse image sur une tombe en mosaïque dans une église de Tabarka (fig. 1) qui symbolise l'*Ecclesia Mater*, l'Église Mère qui accueillera la défunte dans l'Au-Delà.

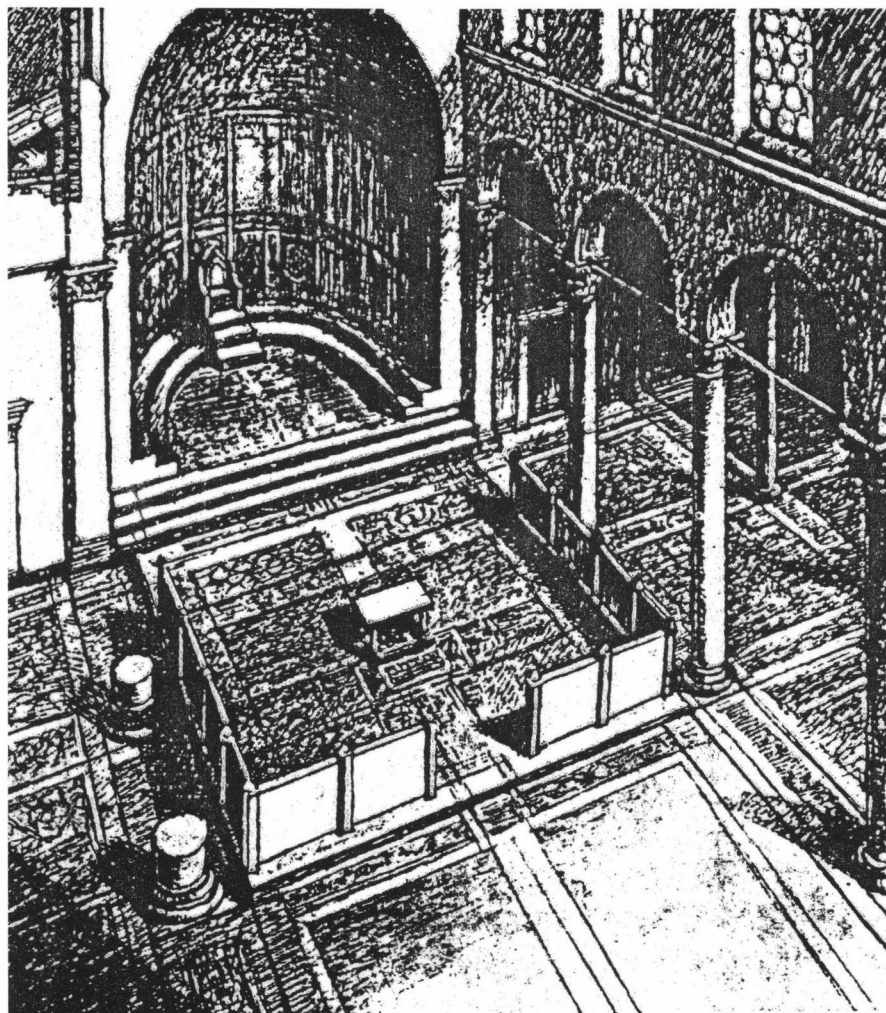


Dessin de la mosaïque de l'*Ecclesia Mater* à Tabarka et reconstitution de la basilique représentée (d'après Ward Parkins). La restitution d'une architrave à la place d'arcades est due à une mauvaise interprétation de l'image.

Il s'agit de la représentation d'une basilique décomposée où l'on a juxtaposé côte à côte, en largeur, la façade, les nefs et l'abside, et en hauteur — séparées par une brève épitaphe — une vue transversale sur le *quadratum populi* (c'est-à-dire les nefs de l'église dont on a supprimé le mur latéral et coupé la première colonnade) et la toiture de la nef centrale : ce type d'image « synthétique », rompant délibérément avec la perspective, est destiné à montrer le plus de faces possible du même bâtiment, à figurer l'intérieur en même temps que l'extérieur suivant l'intérêt de chaque élément ; ce procédé est employé fréquemment depuis l'Antiquité tardive jusqu'au Moyen Âge.

A travers cette figuration célèbre et les plans rassemblés dans les recueils précités (300 monuments environ au total), on peut affirmer que, sans rompre avec le type traditionnel de la « basilique latine » illustré par les grandes basiliques de Rome (Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie Majeure), la basilique africaine présente certaines particularités (fig. 2 et 3). Son orientation paraît très variable mais un noyau important d'églises possédant leur abside à l'ouest existe dans tout l'est de l'Afrique du Nord. Cette « occidentation » était aussi une des caractéristiques des grandes églises romaines alors que l'orientation domine dans l'est de l'Empire.

Dans la plupart des cas l'église africaine est dépourvue d'atrium (mais les grandes églises de Carthage en comportent un) : on entre directement dans l'église par

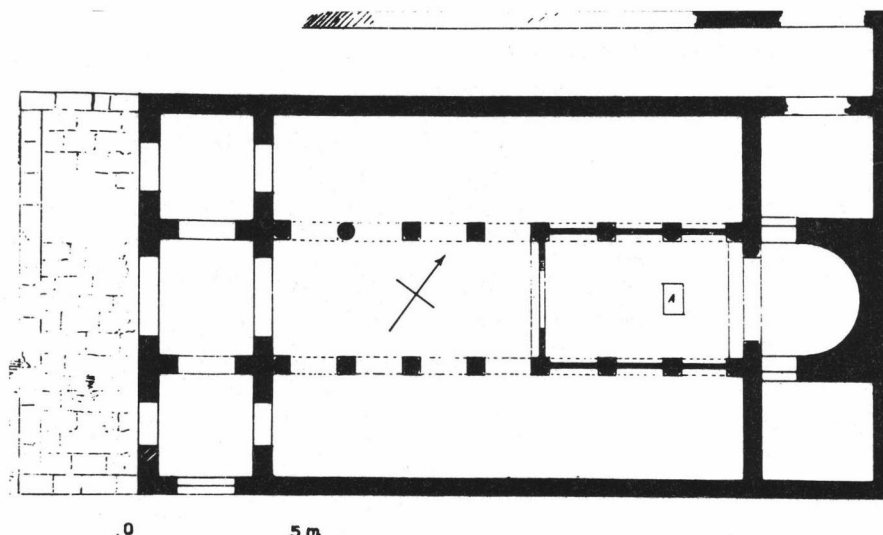


Vue cavalière du chœur et de l'abside d'une basilique africaine (d'après van der Meer) : remarquer l'autel dans la nef et l'abside surélevée avec le synthronos et la cathèdre épiscopale.

l'intermédiaire d'un portique ou d'un vestibule plutôt qu'un narthex (terminologie, forme architecturale et usage liturgique propres à l'Orient).

Le type le plus courant possède trois nefs séparées par des colonnades à arcades (contrairement à ce que pourrait faire croire la mosaïque de Tabarka qui semble montrer des architraves, qui sont de simples lignes de séparation) supportant une « claire-voie », avec couverture en charpente : aucune particularité ici sinon dans l'utilisation fréquente de supports doubles, deux colonnes accolées ou une colonne associée à un pilier dans l'« École de Tébessa »

C'est dans l'organisation interne que se manifeste une spécificité « africaine » : l'autel, qui dans d'autres régions est situé dans l'abside ou à la corde de l'abside, est placé ici au milieu du « peuple » mais protégé par une enceinte particulière, très avancée dans la nef à l'époque ancienne, se rapprochant progressivement de l'abside au VI^e siècle. D'autre part, il est associé régulièrement (ce n'est pas le cas par exemple en Syrie) à des reliques qui sont placées généralement dans la base ou sous la base du meuble liturgique, dans un *loculus*. Une organisation complexe des chemi-

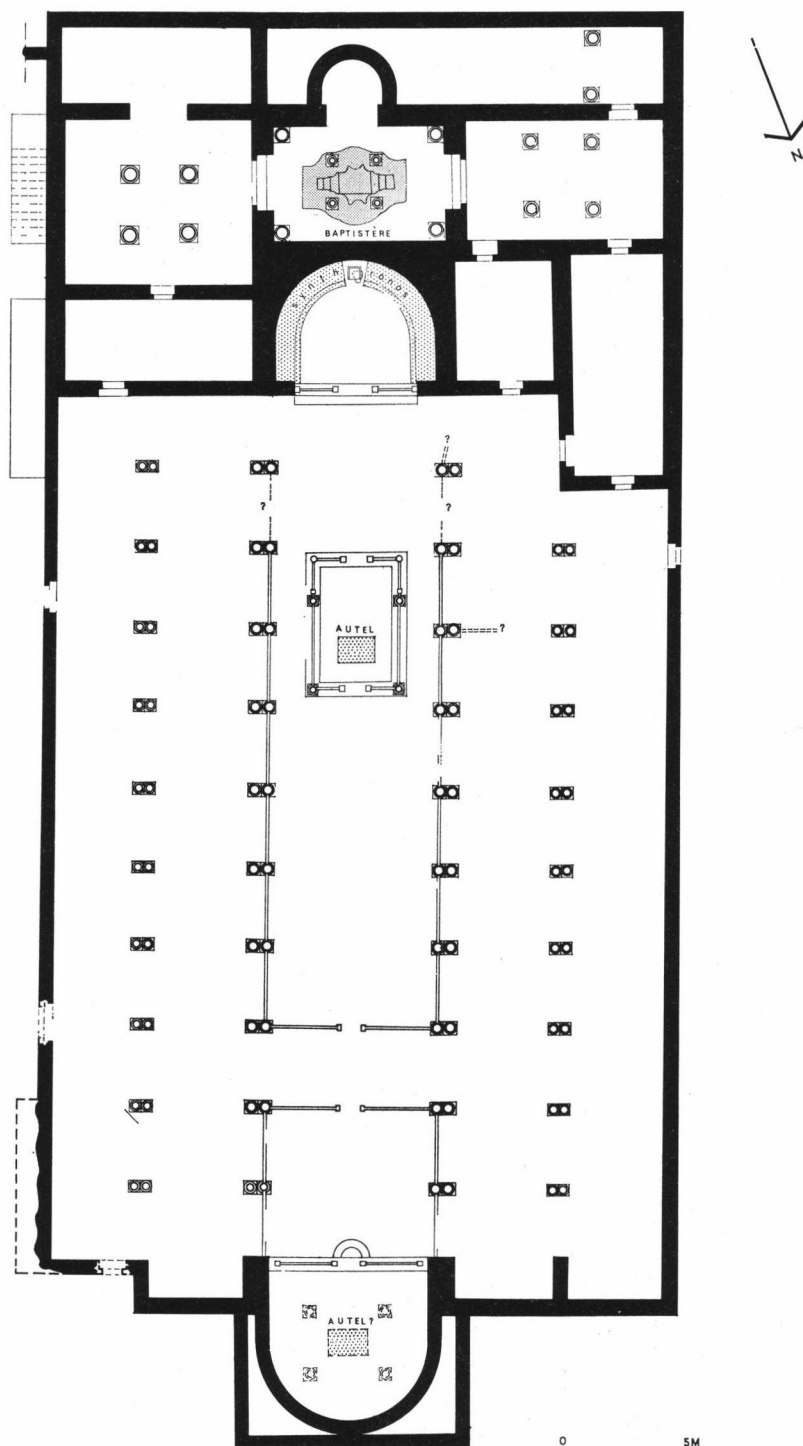


Plan de la basilique V de Thélepte (Tunisie). Remarquer le plan du « chœur » avec l'emplacement de l'autel et le chevet tripartite.

nements et des barrières découle de cet emplacement, surtout quand un second « centre de culte » (un autre autel ou une contre-abside abritant souvent aussi des reliques ou un corps saint) se situe à l'entrée de la nef centrale ou contre la façade comme c'est le cas dans une trentaine de monuments alors que cette disposition est très rare ailleurs (quelques cas en Espagne). Il peut se faire qu'un couloir axial relie les différentes enceintes réservées aux mouvements du clergé ou même que toute la nef centrale soit interdite à l'accès des fidèles par des « chancels ». En revanche, on ne trouve pas dans le Maghreb (mais on le connaît en Tripolitaine) un autre aménagement qui permet la prise de parole ou les lectures au milieu du « peuple » : l'ambon, qui est de règle en Orient. Son absence est liée sans doute à l'organisation liturgique qui privilégie l'abside pour ce rôle (voir *infra*).

À l'extrémité de la nef centrale, sans l'intermédiaire d'un transept, l'abside couverte d'une demi-coupole est, en effet, généralement surélevée en Afrique, parfois de plus d'un mètre (sans que la présence d'une crypte explique dans la plupart des cas cette dénivellation); elle est par conséquent accessible par un escalier, soit des marches occupant toute la largeur, soit un perron axial, soit deux volées de marches latérales. C'est là que siègent les prêtres : une banquette (ou plusieurs gradins superposés) longeant le mur en demi-cercle devait exister à peu près partout. Pendant longtemps on n'en a pas reconnu de vestiges et on a conclu à des bancs en bois. Les fouilles récentes ont révélé de plus en plus de restes de ces installations mais la maçonnerie, légère et fragile, avait pu échapper aux dégagements un peu brutaux des premiers fouilleurs. Au milieu de la banquette, une cathédre surélevée accueille l'évêque, au moins dans les villes qui sont le siège d'un évêché (mais c'est très souvent le cas puisque chaque cité africaine disposant d'une autonomie municipale a pratiquement un évêque comme chef de la communauté). C'est de ce siège, devenu le symbole du pouvoir épiscopal (les mots *sedes* et *cathedra* servent à le désigner), que l'évêque parle à son peuple, à sa *plebs* comme nous l'apprennent par exemple les nombreuses allusions des sermons de St. Augustin. La surélévation de l'abside et l'inutilité d'un ambon sont liées sans doute à cette pratique.

Le chevet des églises africaines a toujours été considéré comme une des caractéristiques essentielles de l'architecture cultuelle de ce pays et souvent — mais à tort — comme un signe d'influence syrienne : l'abside est prise dans beaucoup de cas dans un massif rectangulaire et encadrée par deux pièces complémentaires si bien



Plan du dernier état de la basilique II de Sbeitla (Tunisie). Remarquer la contre-abside avec un autel, la nef centrale presque entièrement isolée avec l'autel au centre et le baptistère derrière le presbyterium.

que le mur du chevet est rectiligne (mais naturellement la couverture distingue la demi-coupoie de l'abside, extradossée ou protégée par une toiture, et les appentis qui, à un niveau inférieur, servent normalement à abriter les pièces latérales). La même disposition se retrouve effectivement souvent en Syrie, mais l'Afrique ne paraît pas avoir conçu la même utilisation d'un plan comparable. Les pièces latérales, qui communiquent avec l'abside et/ou avec les nefs, que les spécialistes ont pris l'habitude — utilisant un vocabulaire oriental — d'appeler *prothesis* et *diaconicon* et que nous préférons désigner d'un terme plus neutre de « sacristies », n'ont pas ici d'affectation déterminée. Si certaines ont servi probablement de salles de préparation pour le clergé et les actes liturgiques, ou de réserves pour le matériel, dans d'autres cas on y a installé un baptistère ou inhumé des défunts. Rappelons aussi que les statistiques montrent que ce plan-type « africain » connaît de nombreuses variantes et que la moitié environ des monuments ne s'y conforment pas.

L'église est souvent associée à un baptistère ou à un complexe de salles servant à la cérémonie du baptême, même quand il ne s'agit pas d'une cathédrale puisque, à partir du ^{ve} siècle au moins, le baptême ne paraît plus réservé exclusivement à l'évêque. L'emplacement et la forme du baptistère sont extrêmement variés encore qu'une petite série (en Byzacène et en Tripolitaine surtout) semble préférer un agencement prolongeant le chevet de l'église par un « bloc » de même largeur où le baptistère proprement dit, situé derrière l'abside, est encadré par deux salles annexes. La forme de la vasque a suivi une évolution parallèle à celle que nous trouvons dans d'autres régions : formes simples — ronde ou carrée — remplacées progressivement par un plan polygonal puis cruciforme ou polylobé (ce dernier est presque exclusivement réservé à l'Afrique et à la période byzantine). Le bassin n'est pas très profond, il est souvent dépourvu de dispositifs d'adduction et d'évacuation : le rite de l'immersion est peut-être devenu symbolique ou a été complété par l'aspersion.

Les traits particuliers de la basilique africaine qui ont ainsi été définis s'expliquent-ils par des traditions locales ? Non pas, si l'on parle d'une tradition architecturale venue de l'époque punique, numide ou romaine. Les structures du bâtiment sont classiques dans le contexte de l'architecture chrétienne. Elles sont naturellement apparentées à celles de la basilique civile, même pour le type à deux absides opposées, et il est arrivé à plusieurs reprises (notamment à Tipasa et Lepcis Magna) que des églises aient été installées dans des « basiliques » antérieures qui, d'ailleurs, n'avaient rien de spécifiquement africain. Il existait par contre un type de temple « africain », généralement à *cella* de petites dimensions (carrée ou rectangulaire), au fond d'une cour, mais le sanctuaire était le plus souvent trop petit pour les nécessités du culte chrétien et, quand celui-ci s'y est installé, on a aménagé à plusieurs reprises le baptistère dans la *cella* en construisant l'église dans la cour ou au voisinage.

Mais l'Église d'Afrique, d'origine très ancienne et marquée au ^{III}^e siècle par sa volonté de préserver ses traditions en face du Siège Apostolique, possède indiscutablement un rituel et une liturgie qui lui sont propres et qui ont gardé leur spécificité pendant plusieurs siècles. Bien que nous les connaissions mal puisqu'il nous manque les textes techniques qui existent par exemple pour l'Italie, la Gaule, l'Espagne, ces rites peuvent se reconnaître au moins dans leurs conséquences matérielles qui ont influencé l'emplacement de l'autel, l'aménagement de l'abside, l'adjonction éventuelle d'une contre-abside, sans doute l'organisation du chevet de l'église, peut-être la forme de la vasque baptismale.

L'importance en Afrique du culte des martyrs, bien connue par les textes des Pères, explique la présence régulière de reliques sous l'autel et sans doute certains aménagements comme des monuments commémoratifs — *memoriae* ou cénotaphes — ou les « contre-absides », particulièrement fréquentes en Afrique.

Elle peut rendre compte aussi d'une autre spécificité des églises africaines qui accueillent régulièrement, même en ville, dans leur sol des sépultures que la loi

romaine proscrivait autrefois dans l'enceinte des cités et que d'autres régions ont toujours répugné à accepter dans l'édifice cultuel (même en dehors de la ville). Ces inhumations qui se pressent surtout *ad sanctos*, à proximité des reliques, ont fait naître une mode, qui n'est pas uniquement mais plus spécialement africaine, de « mosaïques funéraires » pour concilier la nécessité de signaler la sépulture et celle de conserver un pavement adapté aux préférences locales.

La forte originalité de l'Afrique chrétienne — à travers la discipline ecclésiastique, la place faite aux martyrs et aux défunts, les rites et la liturgie — a donc fait naître une typologie particulière, plus dans les aménagements que dans l'architecture proprement dite. Malgré une grande diversité locale, surtout dans les techniques de construction et les décors influencés souvent par des ateliers régionaux, il ne semble pas qu'on puisse affirmer, comme certains l'ont fait (W.H.C. Frend) que cette typologie est mieux représentée dans les zones « de tradition berbère », dans les campagnes de l'Afrique profonde (par exemple en Numidie centrale et méridionale) que dans les villes les plus romanisées. Le schisme, africain par excellence, du Donatisme n'a pas fait naître une architecture religieuse qui lui soit propre, ou du moins n'est-on pas capable de la reconnaître dans l'état actuel des recherches.

A priori, par conséquent, la « basilique africaine » doit plus à une tradition liturgique dont il faut faire remonter la naissance à la christianisation des II^e et III^e siècles, qu'à des influences ethniques ou à un héritage architectural des civilisations du Maghreb.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTHIER A., LOGEART F. et MARTIN M., *Les vestiges du christianisme en Numidie centrale*, Alger, s.d. (1942).
- CHRISTERN J., *Das frühchristliche Pilgerheiligtum von Tebessa*, Wiesbaden, 1976.
- DUVAL N., « Église et temple en Afrique », *Bull. archéol. du Comité des Trav. Hist.*, n.s., 1971, 7, p. 265-296; « L'architecture chrétienne en Byzacène (Recherches d'architecture chrétienne nord-africaine, II) », *Mélanges de l'École Française de Rome, Antiquités*, 1972, 84, p. 1127-1171.
- DUVAL N. et FÉVRIER P.-A., « Le décor des monuments chrétiens d'Afrique (Algérie-Tunisie) », *Actas del VIII Congr. int. de Arqueologia Cristiana*, Barcelona, 1969, Rome, 1972, p. 5-55.
- DUVAL N., *Les églises africaines à deux absides*, II, Paris, 1973.
- DUVAL N., « L'évêque et la cathédrale en Afrique du Nord », *Actes du XI^e Congr. d'Archéol. chrétien.*, Lyon, 1986, Rome, 1989, t. I, p. 345-403.
- GUI I., sous la direction de N. Duval, avec la participation de J.P. Caillet, *Typologie des églises d'Afrique du Nord*, Paris, 1991.
- FÉVRIER P.-A., « Les sources épigraphiques et archéologiques de l'histoire religieuse des provinces orientales de l'Afrique antique », *Corsi Ravenna*, 1972, XIX, p. 131-158.
- FREND W.-H.-C., *The Donatist Church*, Oxford, 1952.
- GAUCKLER P., *Basiliques chrétiennes de Tunisie*, Paris, 1913 (recueil de plans avec préface de P. Monceaux).
- GSELL St., *Les monuments antiques de l'Algérie*, t. II, Paris, 1901 (en particulier la synthèse des p. 113-156).
- LAPEYRE G.-G., « La basilique chrétienne en Tunisie », *Atti del IV^e Congr. int. di Archeologia cristiana*, 1938, I, Rome, 1940, p. 169-244.
- LASSUS J., « La basilique africaine; les baptistères africains », *Corsi di cultura sull'Arte ravennate e bizantina*, 1970, XVII, p. 217-252.
- LASSUS J., « L'architecture chrétienne de l'Afrique du Nord », *Actas del VIII^e Congr. de Arqueologia Cristiana*, Barcelona, 1969, Rome, 1972, p. 107-125.
- LECLERCQ H., *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, s.v. « Afrique » (Archéologie de l'), Paris, 1924, col. 658-747.
- MONCEAUX P., *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, 7 vol. parus, Paris, 1901-1923.
- ROMANELLI P., « Topografia e archeologia dell'Africa romana », *Enciclopedia classica*, t. X, 7, Turin, 1970, p. 349-407.
- WARD PERKINS et GOODCHILD R.-G., « The Christian Antiquities of Tripolitania », *Archeologia*, XCV, 1953 (en particulier p. 56-78).

N. DUVAL

B43. BASSAKHITAE

Ptolémée (IV, 5, 12, éd. C. Müller, p. 692) situe les Bassakhitae dans la partie septentrionale du nome de Marmarique et à l'est, semble-t-il, des Aneiritae*. La circonscription de Bassakhis est mentionnée dans un registre foncier de Marmarique datant de la fin du règne de Commode (M. Norsa et G. Vitelli, *Il Papiro Vaticano greco 11, II-Registri fondiari della Marmarica*, Città del Vaticano, 1931, V, 24 et 28; VI, 42). La localité dite Leukae Kamini (« Fours Blancs ») en faisait partie (Ptol., IV, 5, 13, p. 695; *Registri*, V, 26; VI, 25). Or elle se trouvait, d'après les données de Ptolémée, un peu au sud-est de Mokkhêris, station qui, selon les itinéraires antiques (cf. Aneiritae*), était à quelque 33 km d'*Antipurgos* (Tobrout), sur la voie venant de Cyrène. Il est donc permis d'en déduire que les Bassakhitae étaient implantés, au II^e siècle de notre ère, non loin du rivage, à l'ouest de l'actuelle ville de Tobrouk. Peut-être faut-il rapprocher de leur nom celui d'un lieu-dit Masoukhis (Ptol., IV, 5, 13, p. 696), situé apparemment au sud de cette ville.

J. DESANGES

B44. BÂT**Bât d'âne - Aruku (Ahaggar et Tassili n'Ajjer)**

Ce bât comprend deux parties :

1. l'armature formée de deux arceaux en bois.
2. la matelassure constituée par trois coussinets.

Chaque coussinet comprend une épaisseur de fibre de palmier cousue dans une enveloppe en peau ou en tissu. On distingue deux coussinets latéraux (longs de 50 cm, larges de 15 cm) qui servent d'appui aux arceaux et un transversal (30 cm x 15 cm) qui protège le garrot de l'âne contre tout frottement.

Les arceaux sont en bois de sumac (*Rhus oxyacantha*) ou de laurier-rose quand ils sont fabriqués par les pasteurs, ou bien, s'ils sont confectionnés par les agriculteurs, en figuier. Mais quel que soit le bois employé, il faut les mettre en forme en passant au feu les branches vertes préalablement choisies pour leur longueur (90 cm) et le calibre de leur section (3 cm). La courbure, une fois obtenue, est conservée à l'aide d'une corde tendue entre les extrémités pendant toute la durée du séchage (une ou deux semaines). Dans le même temps de grosses pierres plaquent l'arceau au sol pour empêcher le bois de « travailler ».

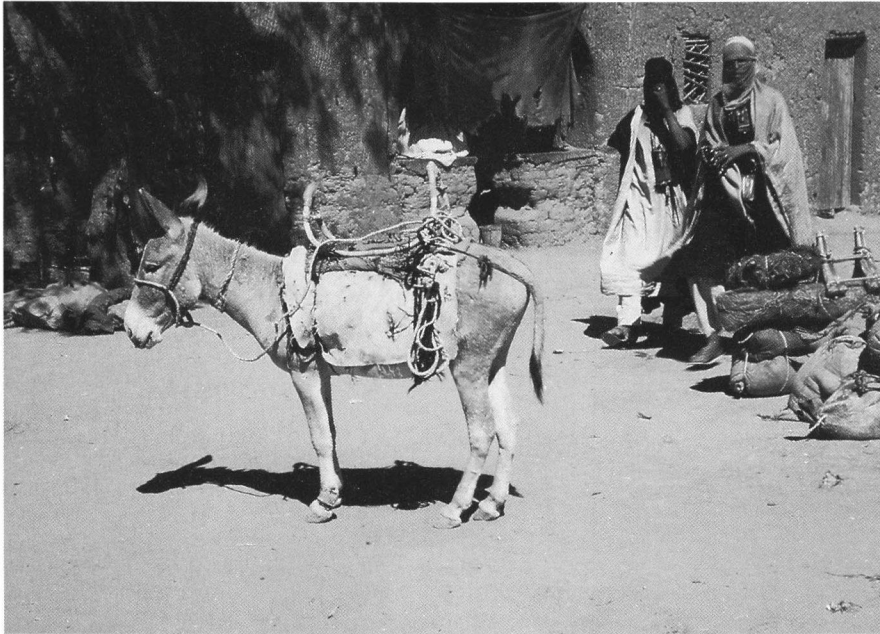
Le montage de l'armature se réduit à l'assemblage des arceaux au moyen de gaines en peau de chameau non tannée. On assemble les arceaux de façon que seules leurs extrémités viennent en contact pour former des chevrons où s'ajustent les gaines. Celles-ci doivent être mouillées avant l'ajustage, afin qu'en séchant elles resserrent leur étreinte autour des sommets de chevrons et en consolident l'assemblage qui d'autre part est renforcé par une ligature en cuir.

Le hanarchement comprend aussi une sangle en corde de poils de chèvre et une croupière à culeron. Il est complété par un petit tapis qu'on place toujours entre le dos de l'âne et la matelassure du bât.

Les charges sont accrochées aux chevrons du bât par l'intermédiaire des boucles dont sont pourvus tous les sacs traditionnellement conçus pour ce mode de transport. En l'absence de sacs spéciaux, on noue des boucles au cours du ficelage des ballots.

Les bâts sont, de nos jours encore, très utilisés par le transport des bagages sur les circuits touristiques de la Tefedest et du Tassili-des-Ajers. Ils sont utilisés aussi par les femmes en voyage qui montent alors en amazone. Elles s'assoient entre les chevrons du bât en laissant pendre leurs jambes sur le flanc gauche de l'âne.

Un bât simplifié appelé *elbradayen* est employé pour le transport des terres d'amén-



Bât d'âne à Tamanrasset (photo G. Camps).

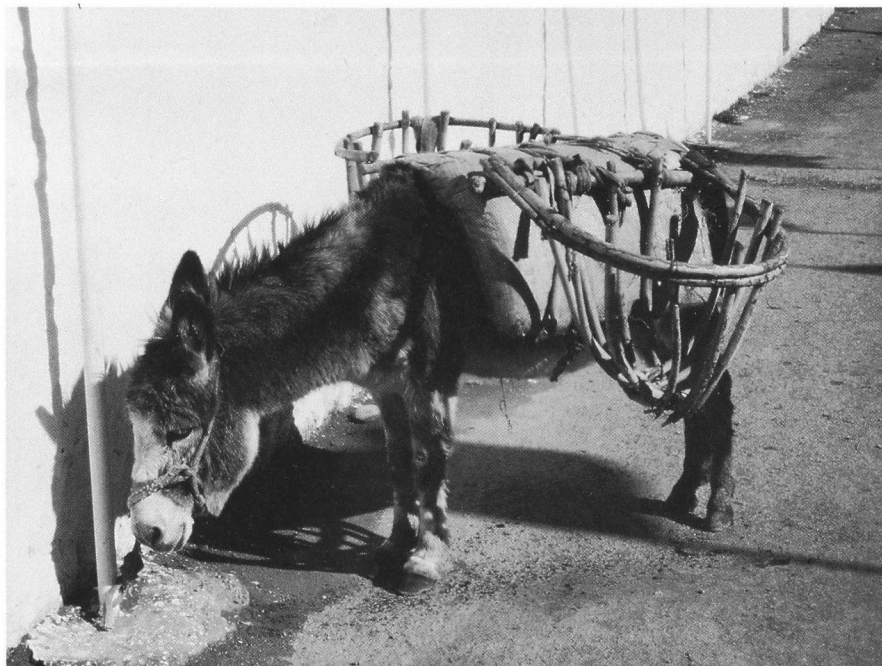
dement aux jardins. Il est réduit à la matelassure du bât ordinaire dépourvu d'arceaux.

G. BARRERE

Bât de dromadaire

Le bât du dromadaire est un aménagement technique pour permettre le transport de matériaux sur la forme anguleuse du dos en présence de la bosse adipeuse et sensible placée sur le milieu de la colonne vertébrale de l'animal. Le Commandant Cauvet dans son livre célèbre sur le chameau (Paris, Baillière 1925) s'étend longuement sur les impératifs morphologiques du dromadaire qui conditionnent la conception du bât.

« Le Capitaine Voinot, dans son étude sur « l'artillerie à dos de chameau » a très bien défini les qualités que doit remplir ce harnais. « En raison de l'anatomie spéciale du chameau, il n'est pas possible de le harnacher avec un bât rigide et enveloppant... La forme du dos à l'emplacement du bât est des plus irrégulières. Les apophyses supérieures des vertèbres sont très développées et forment sur le sommet du dos une arête, dont la partie antérieure est tranchante et le milieu noyé sous le tissu adipeux de la bosse. Au-dessous de cette arête, les côtes se détachent de la colonne vertébrale avec des inclinaisons diverses; à hauteur de la bosse, elles sont arrondies en cercle de tonneau et leur partie supérieure se rapproche de l'horizontale. Un bât rigide ne pourrait donc s'appliquer convenablement sur un pareil dos, qu'à condition de tailler les arcades et les traverses à sa demande. Cela irait à la rigueur si la forme du dos était invariable, mais il n'en est pas ainsi. Lorsque le chameau a bu ou quand il est repu, son abdomen se dilate considérablement... Naturellement, les côtes suivent ce mouvement; aussi le bât rigide qui empêche cette dilatation, est-il à rejeter d'une façon absolue... La première qualité d'un bât



Bât d'âne à Marnia (photo G. Camps).

de chameau est la souplesse. La seule partie qui puisse être rigide est celle qui emboîte la colonne vertébrale. Une petite carcasse est même nécessaire pour empêcher le fardeau de prendre directement appui sur le garrot. Cette carcasse doit avoir des arcades courtes, dont les pointes ne pèsent pas sur les côtes et s'il y a lieu des traverses cintrées épousant la courbure du corps à hauteur de la bosse.

Le plus simple des bâts indigènes consiste uniquement en un gros boudin rembourré faisant le tour de la bosse sans solution de continuité. Il est maintenu en place par des cordes qui l'attachent au corps de l'animal, l'une en avant, l'autre en arrière de la bosse. La première de ces attaches passe en arrière de la callosité sternale pour ne pas gêner le libre jeu de l'avant-bras, comme elle le ferait en passant en avant. L'autre passe en arrière de la forte saillie cutanée triangulaire formée par le fourreau chez le mâle, serrée en avant, elle peut occasionner des lésions des voies urinaires. Cette règle est générale avec tous les modèles de bât ou de selle.

Ce type de bât qui est le plus primitif, est encore parfois employé et on peut avoir avantage à l'utiliser dans certains cas; on l'appelle en arabe algérien *hadedja*. (Il sert surtout pour monter les bergers ou les gens qui font des courses aux environs de la tente et qui ne possèdent pas de chameaux de selle. On le met aussi sous certains palanquins qui font corps avec la carcasse de leur bât.)

Mais il n'y a pas de tissu ni de rembourrage, si solides qu'ils soient, qui puissent résister à un frottement continu sur le garrot tranchant d'un chameau. Aussi, a-t-on l'habitude de se servir d'un boudin sectionné par devant. On réunit ses deux extrémités libres par une arcade solide en bois; elle les pince, en les fixant sur le garrot du chameau, tout en laissant l'épine dorsale libre de tout frottement. Comme une arcade isolée, à cheval sur le garrot, basculerait nécessairement et serait entraînée soit en avant, soit en arrière en portant sur la partie du dos qu'on veut au contraire protéger, on a été amené à l'étayer par une seconde arcade. Réunies par des traverses, ces deux arcades se prêtent un mutuel appui et forment un ensemble rigide.

Suivant que ces deux arcades sont rapprochées et réunies en avant de la bosse

ou que l'une est seule en avant, tandis que l'autre est au contraire en arrière, on a deux sortes de bâts différents, l'un du type « Haouia » (arabe d'Algérie) l'autre du type « Haredj » (Alg).

Les figures que je donne de ces deux types de bât reproduisent des modèles algériens; suivant les régions et les ressources que les habitants ont à leur disposition, ces bâts sont plus ou moins habilement construits et ils peuvent varier par quelques menus détails, mais le principe ne varie pas et ils peuvent être construits très solidement avec les matériaux les plus simples comme avec les plus perfectionnés et les plus luxueux.

Les indigènes du Djerid tunisien disent qu'un chameau introduit dans un jardin de palmiers, peut en ressortir complètement harnaché; le licol, les entraves et les cordes d'amarrage sont faits avec le lif (bourre grossière qui sépare les feuilles de palmier); il en est de même du rembourrage sur lequel s'appuie l'armature solide du bât que l'on confectionne avec l'extrémité aplatie des branches de palmier (kernef); les chouaris (grands couffins servant au transport) peuvent être tissés avec les folioles des branches de palmier et celles-ci dépourvues de ces folioles fournissent le bâton nécessaire pour pousser l'animal » (Cauvet, *Le chameau*, pp. 556-558).

C'est donc deux types de bâts de dromadaire que l'on rencontre en Afrique du Nord et au Sahara. Sur le boudin de rembourrage ouvert sur le garrot et entourant la bosse, l'on ajoute soit une double armature de planchettes en V qui portent sur le garrot, soit une double armature de planchettes ou branches de palmiers bases des rachis ou *karnef* de part et d'autre de la bosse, reliées sur le côté par deux croisillons de branches assurant la rigidité de l'ensemble.

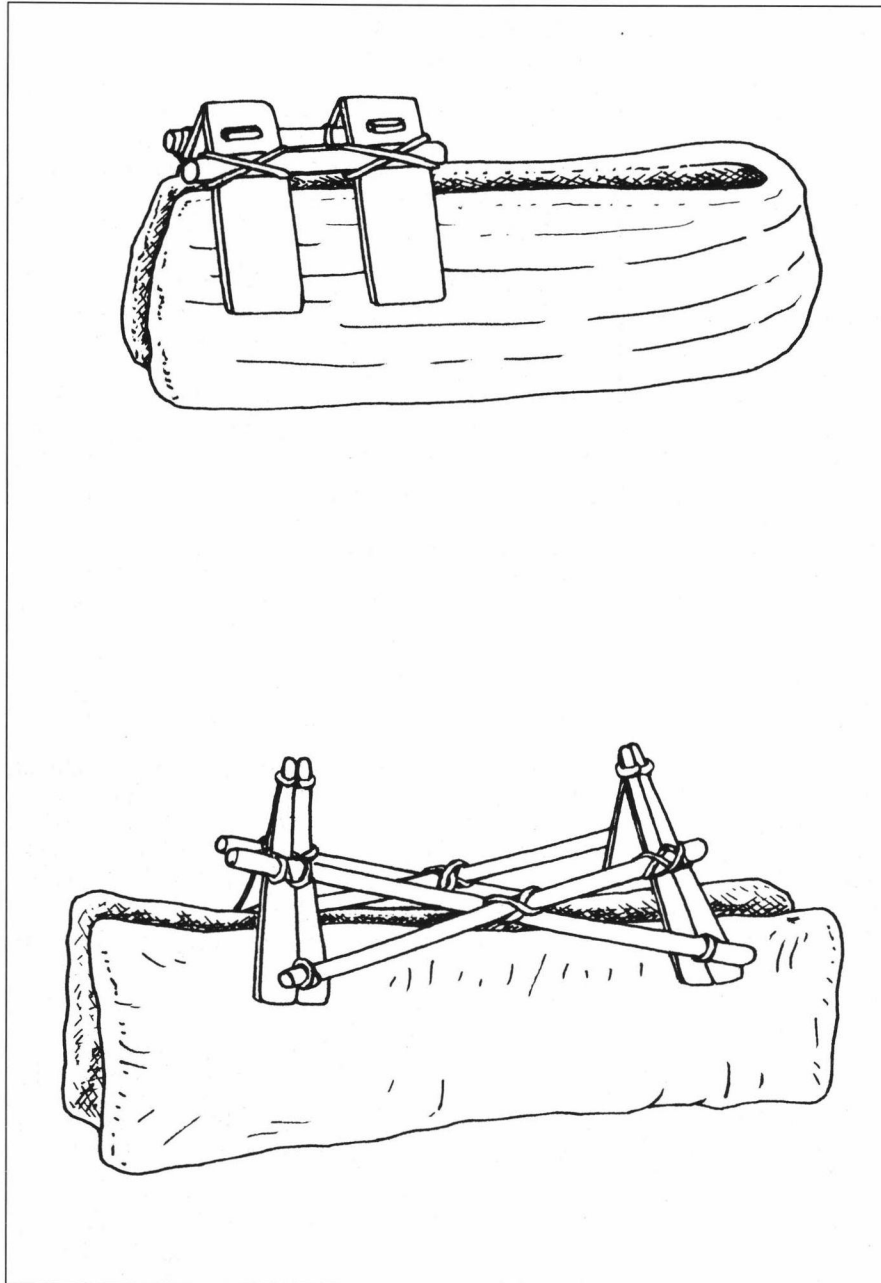
1. Bât à arcade double en avant de la bosse : *hawiya* (*haouia*), *élaki/ilekan* (t.) ou *kreb* (ar.)

Ce bât se compose d'une armature en bois (*élaki*) et d'une matelassure (*tihekâm*). Les deux pièces sont maintenues assemblées par de la cordelette en fibres végétales. L'armature est constituée de deux arçons reliés entre eux à leurs sommets par deux bandes d'environ 45 centimètres de long. Cette armature peut être fabriquée en nervures de palmes de dattiers de manière rudimentaire, ou être débitée à l'herminette dans des bois divers pour les modèles les plus élaborés.

La matelassure, d'une seule pièce, est en bourre de palmier (*asân* en touareg, *lif* en arabe) le plus souvent recouverte d'une toile ou d'étoffes usagées. Cette matelassure est repliée en son milieu; sur l'animal ce repli repose sur les reins derrière la bosse, tandis que les deux extrémités dirigées vers l'avant entourant la base de la bosse recouvrent le haut des épaules, et supportent l'armature du bât qui occupe la même place qu'une selle en avant de la bosse. Le bât est maintenu sur le dromadaire par une corde en fibres de palmier faisant office de sangle (*ahaif/ahayf*).

Pour les trajets en régions accidentées une longe-poitrail (*timugarha*), et une croupière (*timeššad*), également en fibres, maintiennent le bât à sa place, principalement s'il s'agit d'un animal dont la bosse est inexistante. Ce bât très simple évite toute blessure aux animaux lorsqu'il est en bon état, mais son utilisation nécessite toujours une division du chargement en deux fardeaux de même poids qui sont liés l'un à l'autre par leurs sommets en deux points d'attaches séparés par la bosse, et qui s'équilibrent de chaque côté de l'animal. L'attache avant repose sur les bandes de l'armature et l'attache arrière vient s'appuyer sur la matelassure au niveau des reins. Dans le cas d'un chargement de faible poids, mais volumineux, le ballant pouvant en résulter pendant la marche peut-être supprimé, ou tout au moins atténué, par l'adjonction externe d'une longue corde de fibres entourant entièrement l'ensemble, dromadaire et chargement, à la manière d'un surfaix.

2. Bât à arcades en avant et en arrière de la bosse : *herej* (*haredj*) en arabe, *txawit* (*takhaouit*), *tebeyut* en touareg (voir Foucauld 1952 II : 61, et I : 41).



Les deux types de bâts de dromadaire.

Dans ce type de bât, les arcades portent de part et d'autre de la bosse, l'une sur le garrot, l'autre sur la croupe.

Elles sont reliées sur chacun des côtés par deux traverses croisées diagonalement, rendant solidaire l'ensemble des pièces en gardant la liberté des flancs de l'animal. « Parfois deux traverses supplémentaires les réunissent encore à la partie supérieure. L'épine dorsale et la bosse s'en trouvent mieux protégées, l'arrimage des charges

et le serrage des cordes sont facilitées » (Cauvet, *ibid.*, : 558). Pour éviter le renversement des charges encombrantes, dans les passages difficiles, on assure le maintien de ce bât par une sangle enserrant le boudin et l'armature avant et qui passe derrière les membres antérieurs sous le ventre. Une deuxième sangle sur la croupe et à l'arrière du ventre peut assurer la totale adhérence de ce système.

Les Touaregs ont utilisé le principe de ce bât dans la selle de femme appelée *axawi* (*akhaoui*), mais où le boudin de matelassure est remplacée par quatre coussinets de cuir rembourré comme chez les Toubou.

BIBLIOGRAPHIE

- CAUVET Cdt, Le *Chameau*, Paris, Baillères 1925, 784 p.
FOUCAULD P.Ch. de, *Dictionnaire Touareg-Français*, Paris, Imprimerie Nationale 1951-1952, 4 vol.
GAST M., *Collections Ethnographiques Touareg Ahaggar*, sous la direction de L. Balout, Paris, A.M.G., 1959, pl.XVII, XVIII.
MONOD Th., « Notes sur le harnachement méhariste », *Bull. de L'IFAN.*, B, 1-2, 1967, 49p, 57 fig.
VOINOT Lt, L'artillerie à dos de chameau, étude citée par Cauvet, sans référence.

M. GAST et J. SPRUYTTE

B45. BATELEUR

Personne qui amuse le public en plein vent par des bouffonneries, des tours de force ou des tours d'adresse. Ce personnage presque disparu d'Europe est encore bien présent au Maghreb. Il se manifeste sur les marchés ruraux hebdomadaires (*souqs*), mais le bateleur n'est pas exclusivement rural et il tient un rôle non négligeable sur les places des villes. On songe en particulier aux amuseurs divers qui animent la place Djemma el Fna à Marrakech.

Parmi les différents bateleurs nous avons retenu 4 catégories principales empruntées à une étude de A. Robert.

Le Meddah

Le Meddah est un trouvère errant, qui récite des pièces de poésie, des contes sur les places publiques. Il ne craint ni la pluie, ni le soleil, ni la poussière des grands chemins et pèrègrine dans le Sud, les Hauts-Plateaux, le Tell, n'ayant qu'un but : ramasser l'argent nécessaire à la réalisation de ce vœu cher à tout bon musulman : le voyage à La Mecque.

Le Meddah est le plus souvent accompagné d'un ou plusieurs compagnons qui constituent l'orchestre et vivent ainsi de leur talent de musiciens. Lorsque le Meddah arrive dans une localité quelconque, il s'installe sur une place, le jour du marché et réussit bien vite à réunir un fort groupe de spectateurs en frappant lui et ses compagnons à tour de bras sur leurs *benaders* (tambourins).

Les amateurs de poésie, d'invocations religieuses, de contes, accourent immédiatement aux appels bruyants du Meddah et le cercle d'auditeurs se forme rapidement.

Le Meddah commence d'abord par invoquer tous les saints et tout particulièrement Sid Abdelkader ed Djilani, ce merabet si vénéré des derwichs, mendiants, saltimbanques et sorciers ; chacune de ses invocations sera suivie d'un coup de tambourin frappé par les musiciens puis, circulant à grands pas dans le cercle des spectateurs il racontera avec force gestes, un passage des Mille et une Nuits, ou l'histoire de Joseph vendu par ses frères, ou les facéties de Si Djeha, les exploits des

vaillants Sidi-Okba et Sidi-Abdallah ou encore les aventures des belles Redah et Djazia ainsi que celles d'Haroun ar Rachid et de son ministre Djafar!

Chacun de ses récits sera entrecoupé de poésies religieuses, de versets du Coran, d'invocation au prophète Mohammed et aussi d'invitation au public à rémunérer le conteur. A cet appel, les pièces commenceront à pleuvoir et chaque chute sera saluée par le Meddah d'une quantité de bénédictions à l'adresse des généreux donateurs.

Le Meddah après avoir ramassé la recette et prononcé quelques mots de remerciements à l'assistance se retire avec ses musiciens. Ils se rendent dans un café maure où ils passent la nuit et repartent le lendemain pour une autre localité.

Le Bousaadia

Le Bousaadia est un nègre danseur, il opère seul et circule non seulement dans les villages, mais encore dans les mechtas les moins importantes.

Son costume est bizarre; il est coiffé d'une chéchia sur laquelle sont cousus de nombreux ornements : d'abord une tête de chacal, de renard ou de lynx, puis de petites glaces rondes, des coquillages, des dents de sanglier, le tout surmonté d'une vieille queue de cheval ou de mulet.

Ses vêtements se composent d'une gandoura, d'un pantalon arabe et d'une sorte de casaque aux couleurs voyantes, rouge ordinairement. Cette casaque qui lui couvre le torse est ornée de ci, de là, de boutons en cuivre, de vieilles plaques de ceinturon, de cordelettes de diverses espèces, de rubans fanés, de grelots...

Les reins sont serrés d'une ceinture en cuir, faite d'une vieille bretelle de fusil, qui entoure la taille par dessus la gandoura et fait ressembler cette dernière à une sorte de jupon.

Pour se donner un aspect plus effrayant ou plus comique, le nègre suspend à sa taille des peaux, chacals ou renards.

Comme instrument de musique, le Bousaadia porte sur la hanche un tambour primitif dont la caisse est en bois et la peau ornée de figures grossières tracées avec de la pâte de henné. C'est sur ce tambour que le nègre fait le bruit assourdissant : il le frappe d'une seule baguette recourbée, tenue de la main droite et aussitôt après le coup donné, la main gauche, frôle légèrement la peau.

La danse effectuée par le Bousaadia est exactement la même que celle indiquée plus haut, mais il chante en même temps qu'il danse. C'est un petit chant, toujours la même phrase, dite sur un ton plaintif et monotone.

Pour élargir le cercle de garçonnets qui suivent toujours le nègre artiste, ce dernier exécute une série de petits bonds comiques, tournant sur lui-même, contractant affreusement son visage, faisant une grimace horrible en ouvrant démesurément la bouche.

Lorsqu'il veut obtenir la récompense de ses pitreries, le nègre choisit dans l'assistance l'indigène le mieux vêtu, il danse, chante et bat du tambour devant lui, jusqu'à ce que l'auditeur ennuyé plutôt que charmé, lui accorde une pièce ou deux, en rougissant de sentir fixés sur lui, tous les regards de l'assistance, qui l'obligent ainsi à s'exécuter. Le nègre augmente ses contorsions, se rapproche du donateur, se rapetissant, toujours dansant et ouvrant la bouche, nouvelle sébile, il reçoit la pièce qui lui est offerte. Il emmagasine ainsi facilement, sans être gêné, plusieurs pièces, tel un singe se bourrant les bajoues de nourriture. Chaque nouveau don illumine le visage imberbe, luisant du Bousaadia et provoque chez lui des bonds exagérés auxquels s'ajoute un remerciement qui se manifeste par des inclinaisons de tête et un son mal articulé.

La figure simiesque, les contorsions du nègre, son costume étrange et sa musique infernale, ne lui attirent pas les sympathies de la race canine; les braves toujours des villes en le voyant, le poursuivent d'aboiements répétés, tout en ayant soin de se tenir à une respectueuse distance de cet être fantastique.

On comprend aussi très facilement que les petits enfants redoutent le Bousaadia, son accoutrement, ses grimaces atroces.

Le charmeur des serpents (Es Sehar el Ahnech)

Le métier de charmeur de serpents était bien connu dans l'Antiquité puisque les auteurs grecs parlent des Psylles, peuples de la Lybie qui savaient protéger contre la morsure des serpents. La tradition s'est perpétuée en Afrique et les charmeurs continuent les mêmes exercices que leurs devanciers qui exercent la profession de charmeurs de serpents, qu'ils soient marocains, algériens ou tunisiens appartiennent ordinairement à une des sectes religieuses : Aïssaoua ou Oulad Ahmed ou Moussa, branches de la grande confrérie des Kadria de Sid Abd ek Kader el Djilani. C'est du reste la qualité de *khouan* qui les fait passer aux yeux des musulmans comme invulnérables et pouvant impunément se faire mordre par la *lefā* (vipère à cornes).

Les Maghreb ont une grande crainte de tous les serpents en général et ne font aucune distinction entre l'inoffensive couleuvre et la *lefā* dont la morsure est mortelle; aussi est-ce toujours avec une grande admiration qu'ils assistent à une séance de charmeur.

Le « Sehar » parcourt tout le nord de l'Afrique, de Tunis à Tanger, pédestrement; accompagné comme le Meddah d'un ou plusieurs musiciens, il procède de la même façon pour recruter un public nombreux. A l'appel des *benaders* ou de la *ghaïta*, un cercle sera formé aussitôt et comme dans tous les pays du monde, les enfants seront aux premiers rangs, accroupis et bien décidés à ne pas perdre un seul détail de la représentation.

Les exercices ne seront commencés par le charmeur qu'autant que les assistants auront accédé à son désir de recueillir une certaine somme. Il indique cette somme, en circulant dans le cercle et débitant avec volubilité ses invocations à Allah qui doit lui accorder sa protection; il ne manquera pas de faire ressortir à quels dangers il s'expose en maniant ses reptiles, le grand nombre de gens morts de la morsure des serpents, et s'efforce de se faire passer aux yeux des auditeurs crédules pour un protégé de Dieu et du Prophète.

Lorsque la somme fixée par le *sehar* est atteinte, il sort de dessous son burnous, préalablement placé à terre, le fameux *mezoud* dans lequel se trouvent les reptiles et après une nouvelle série d'invocations à Allah, il plonge son bras nu dans la musette et en retire une couleuvre ou une vipère à cornes qu'il place sur le sol; ce geste détermine parmi le public un frémissement d'admiration et de crainte.

Le reptile, ébloui par la lumière subite du jour, se pelotonne d'abord en rond, mais au bruit fait par le charmeur qui tourne autour de lui en frappant très fort sur son tambourin ou en soufflant éperdument dans son hautbois, il lève la tête, puis le tiers du corps, dirigeant son regard vers le musicien en sortant de temps en temps, et très rapidement sa petite langue. Le charmeur rétrécissant de plus en plus le cercle, s'arrête enfin devant le reptile et continue à jouer de son instrument en balançant le corps de droite à gauche; le serpent hypnotisé, imite alors les mouvements du torse du charmeur, il fait osciller la tête et la partie antérieure du corps en suivant exactement le rythme de la musique.

Souvent, après ce premier exercice, pour bien démontrer son invulnérabilité, le charmeur place dans sa main la vipère ou le serpent, qui lui entoure immédiatement le bras, et les montre aux assistants qui reculent effrayés.

Quelques charmeurs vont même plus loin, ils n'hésitent pas à se faire mordre le visage par le reptile! Nous avons vu un charmeur originaire des Oulad si Moussa de la commune mixte d'Aumale se faire mordre la langue par une couleuvre jusqu'à ce que le sang coule!

Le venin de la vipère à cornes est renfermé dans une petite glande située derrière

les crochets à droite et à gauche de la mâchoire; il s'écoule au moment de la morsure, dans la petite dépression qui existe sur les dents et se déverse dans la plaie produite par la morsure; c'est ce venin qui occasionne la mort.

Les charmeurs connaissent cette particularité et ont le soin avant de procéder à leur représentation d'exciter la vipère et lorsqu'elle est bien furieuse, ils lui présentent un flocon de laine dans lequel le céraste mord à belles dents, et qui absorbe le liquide sécrété par les glandes. Cette opération répétée deux ou trois fois, débarrasse complètement les vésicules du venin qu'elles contiennent et la morsure de la vipère à cornes est alors inoffensive.

Néanmoins, malgré ces précautions, il se produit quelquefois des accidents.

Le Sehar après avoir « fait travailler » ses divers numéros : couleuvres ou vipères à cornes, débite une dernière litanie à l'adresse des assistants, puis se retire satisfait de sa recette, entouré de l'admiration des spectateurs qui commentent très favorablement ses dangereux exercices.

Les Oulad Ahmed ou Moussa (Acrobates marocains)

Les Oulad Ahmed ou Moussa sont les descendants du Merabet Ahmed ou Moussa originaire de Tazeroualt d'après les uns, et de Marrakech selon les autres, thaumaturge célèbre, mort il y aurait plus de huit siècles. Ils exercent le métier de saltimbanques et donnent des représentations dans tout le Nord de l'Afrique; les dites représentations sont très suivies, il est du reste juste de reconnaître, qu'au point de vue acrobatique les Oulad Ahmed ou Moussa sont d'une vraie force.

Ces acrobates marocains voyagent ordinairement par groupes de 20 à 25 sujets, grands et petits, leurs troupes comportant toujours au minimum, une dizaine de jeunes élèves de dix-huit ans; ils donnent leurs représentations en plein air sur les places publiques.

Ils sont vêtus de gandouras et de pantalons en étoffe bariolée de diverses couleurs, la taille serrée par une ceinture de cuir du Tafilalet; ils sont tête nue, les cheveux coupés ras, sauf une petite tresse qu'ils laissent pousser sur l'occiput, le bas des jambes et les pieds, dégagés de tout vêtement ou chaussure.

Comme orchestre, ils possèdent deux ou trois musiciens qui jouent de la petite flûte aux sons perçants et de plusieurs tambourinaires; tous s'assoient simplement sur un tapis à terre et le bruyant concert commence.

Après avoir arrêté d'un geste les musiciens le chef de la troupe âgé habituellement d'une trentaine d'années, débite une série d'invocations religieuses, de versets du Coran, approuvés par tous les assistants qui tiennent religieusement leurs mains ouvertes à la hauteur du visage et se les passent dévotement sur la figure en prononçant Amine! Amine! à la fin de chaque invocation, puis la séance acrobatique commence.

Les exécutants, l'un derrière l'autre, par rang de taille, défilent d'abord suivant le chef qui leur fait décrire un cercle de façon à faire reculer le public qui se presse et se bouscule pour mieux voir. Ensuite, le chef s'élance, plaçant ses mains sur le sol et faisant une pirouette retombe sur ses pieds, cet exercice est répété plusieurs fois par toute la troupe y compris les plus jeunes élèves.

Puis les acrobates les plus qualifiés, exécutent en courant des sauts périlleux et quelques-uns, pour corser cet exercice, tiennent dans chaque main un poignard recourbé (*khandjar*) qu'ils appliquent contre leur poitrine au moment où ils retombent sur leurs pieds.

Le chef, qui est naturellement un numéro spécial, exécute le saut périlleux, sans élan, sur place, retombant sur deux sandales placées sur le sol. Cet exercice provoque toujours un sentiment d'admiration parmi les assistants!

La séance se termine par la classique pyramide humaine, exercice auquel pren-

nent part une douzaine d'artistes qui grimpent sur la tête, les épaules, les bras, les cuisses du chef, lequel solidement établi, bien campé, supporte cette surcharge avec beaucoup d'aisance en faisant quelques pas.

Entre les divers numéros de la séance le chef de la troupe n'oublie pas de faire un appel à la générosité du public et les pièces qui pleuvent sont soigneusement ramassées par les exécutants qui les remettent consciencieusement dans le *bendir* (tambourin) ad hoc, placé devant les musiciens.

Les Oulad Ahmed ou Moussa ne séjournent pas longtemps dans une localité. Après deux ou trois représentations, ils la quittent pour se rendre pédestrement dans la ville voisine où ils recommenceront leurs exercices.

A. ROBERT

(Extrait de la *Revue africaine*, t. LXII, 1921)

B46. BATIK

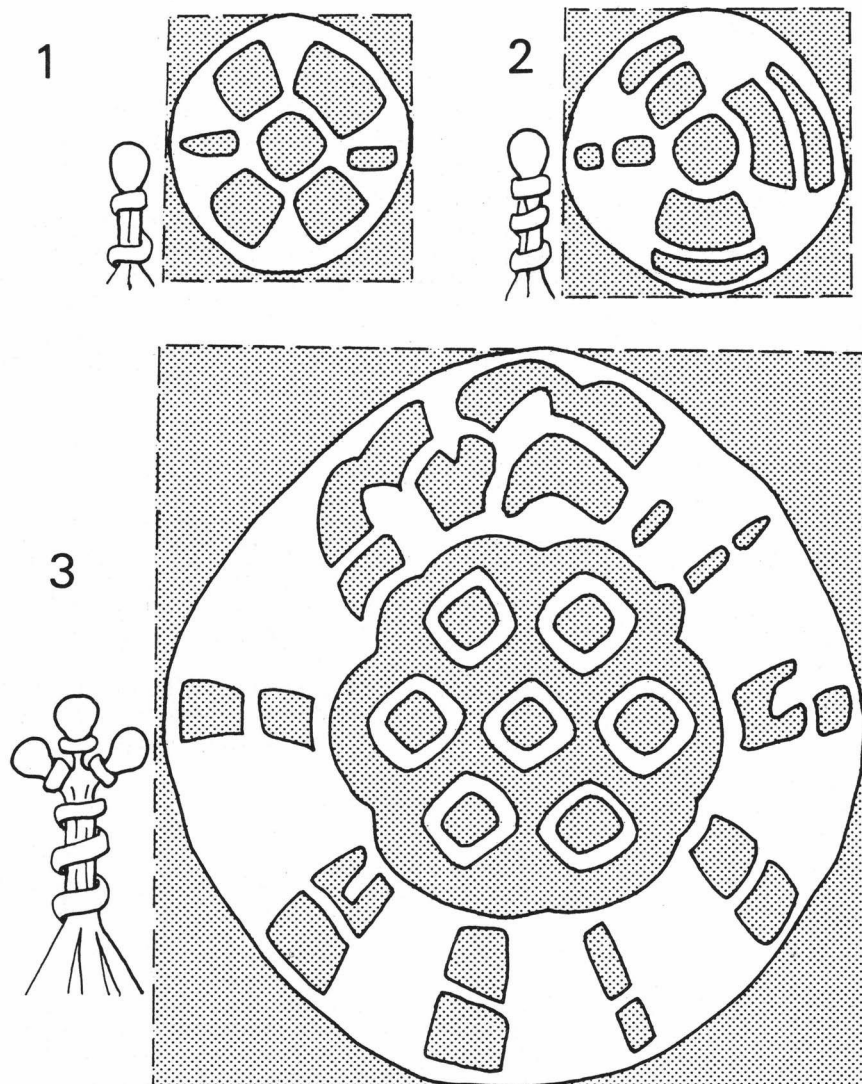
Le batik est le plus généralement considéré comme un mode de décoration des tissus, originaire de Java et qui consistait en l'application de dessins à la cire. En Afrique du Nord le procédé ainsi nommé est différent, si le principe de réserves reste le même : ces dernières sont obtenues, à l'aide de cordonnets qui nouent une partie du tissu et l'empêchent ainsi de s'imprégner de la teinture, dans les zones situées sous les liens.

Plusieurs régions du Maghreb connaissent cette technique : en Tunisie, oasis de Chenini, Oudref, Mareth, en Algérie : vallée de la Soummam, Aurès ; au Maroc : Beni Mezguilda, Setta Jaïa, Aît Ouaraïn, en Tripolitaine : plateau de Garian, à 100 kilomètres au sud de Tripoli.

Les vêtements le plus généralement décorés de cette manière sont les châles (Tunisie et Aurès) mais aussi les ceintures au Maroc. Les châles des fillettes de Chenini et d'Oudref mesurent environ un mètre carré et sont noirs, tachetés de rouge (*Bahnûq mserrir*). Dans l'Aurès, les châles ont un fond brun et de gros décors circulaires violets et jaunes assez curieusement comparables à des tranches d'ananas.

R. Ricard (1925) a décrit avec minutie les différents moments de l'obtention du batik. L'étoffe de laine filée est tissée sur le métier à haute lisse traditionnel et sort généralement en teinte naturelle. La pièce est alors entièrement trempée dans une première teinture rouge. La tisseuse garnit ensuite la partie qu'elle souhaite décorer de nouets : ceux-ci peuvent être constitués d'une petite poche dans laquelle sont insérées quelques grains de blé ou une petite pierre dont la taille conditionnera celle du décor. Ces nouets peuvent être de taille différente, plus ou moins espacés, disposés en quinconce ou en lignes et répartis sur toute la surface ou dans une seule partie du tissu à décorer. Les nœuds peuvent être simples ou multiples. La pièce ainsi préparée est trempée dans un autre bain de teinture noire. Après séchage et dénouage des cordonnets, l'étoffe apparaît en noir parsemée de taches rouges, correspondant à la teinture initiale qui n'a été réservée que sous les cordonnets. Pour réduire les frais de teinture, certaines femmes peuvent exécuter les nouets sur la pièce de couleur écrue naturelle, aussitôt après son tissage, sans teinture préalable ; la teinture exécutée qu'elle soit rouge ou de toute autre couleur sera donc ornée de taches blanches. Il est évident que le trempage dans des bains successifs après avoir réparti de nouveaux nouets, permettra de multiplier les couleurs des décors, comme c'est le cas dans l'Aurès par exemple.

Il est bon de rappeler que sur les fresques Égyptiennes, particulièrement dans le tombeau de Sethi I^{er}, les chefs libyens sont parfois revêtus de vêtements richement ornés et certaines taches de couleur sur le fond clair de l'étoffe pourraient bien résulter du procédé qui vient d'être décrit (Camps, 1961, p. 108).



Batik : 1. Nouet exécuté sous deux tours — 2. Nouet exécuté sous trois tours espacés du cordonnet — 3. Grand nouet central d'un châle de Gaïan (d'après P. Ricard).

BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Massinissa ou les débuts de l'histoire*. Alger, l'imprimerie officielle, 1961.
- LEVI-PROVENCAL E., *Textes arabes de l'Ouargha, dialecte des j̣bala (Maroc occidental)*. Paris, Leroux, 1922, p 153 sq et pl. V.
- RICARD P., « Le batik berbère », *Hespéris*, 1925, V, 4, p. 411-25.

H. CAMPS-FABRER

B47. BATNA

Ville importante du monde berbère, puisque capitale du pays chaouia, qui couvre le massif de l'Aurès et ses marges, et comprend près d'un million de berbérophones. Les habitants de Batna parlent à égalité arabe et chaouia.

Rupture et continuité d'une implantation urbaine

Lorsque en 1844 le Colonel français Buttafoco créa un camp militaire à l'emplacement de la ville actuelle, le site était vierge (vestiges de quelques villas romaines à proximité). Pourtant depuis longtemps il avait été reconnu qu'existait là une position remarquable. C'est en effet dans ce secteur que la ligne de contact entre le grand massif de l'Aurès et son piémont septentrional, alignée d'ouest en est, recoupe le grand axe de passage méridien qui, de Skikda à Biskra en passant par Constantine et le couloir de Batna, lie le littoral au Sahara. Donc un grand carrefour, gêné seulement à l'ouest par la barrière du Belezma. Ce carrefour, Rome l'avait valorisé dès ses premières implantations en Numidie par les créations de Timgad et Lambèse à l'est, par celles de Zana au nord, de Lamasba à l'ouest. Les militaires français ont reconnu la même valeur de position de contrôle, mais l'ont valorisé un peu différemment, puisqu'ils ont implanté leur camp sur le couloir même de Batna.

Ce site s'étant révélé bon (espace, sources et oueds permettant l'irrigation de jardins), un décret de 1848 créa la nouvelle ville, en lui donnant le nom de Nouvelle Lambèse. L'armée transféra une partie de ses installations à 10 km de là, à Lambèse où elle créa un pénitencier régional. La ville retrouva rapidement son nom de Batna, mais garda de ses origines militaires le tracé géométrique de sa voirie.

Les insurrections de 1871, 1879, et 1916 secouèrent la région, et ramenèrent à la fonction militaire initiale : de solides casernes furent implantées dans la ville, qui existent toujours et donnent à Batna une image de marque.

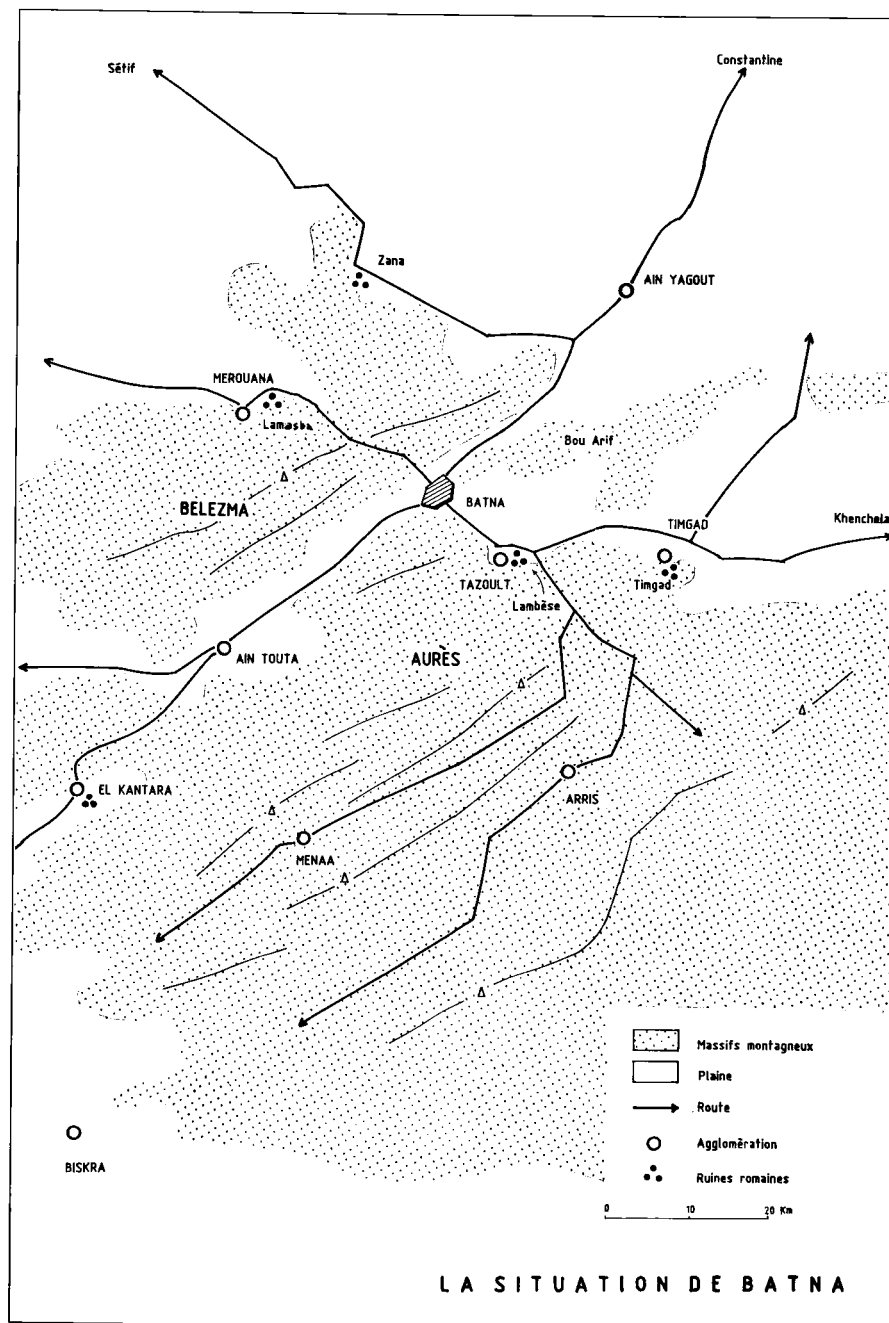
De petits périmètres de colonisation furent créés dans les bassins intra-montagnards proches (Condorcet, Victor Duruy, Fesdis, Mac Mahon); la voie ferrée atteignit la ville en 1875; Batna devint sous-préfecture en 1885. Pendant toute cette époque la ville fit figure de centre administratif et militaire, au rayonnement limité, dans une région marginale du pays.

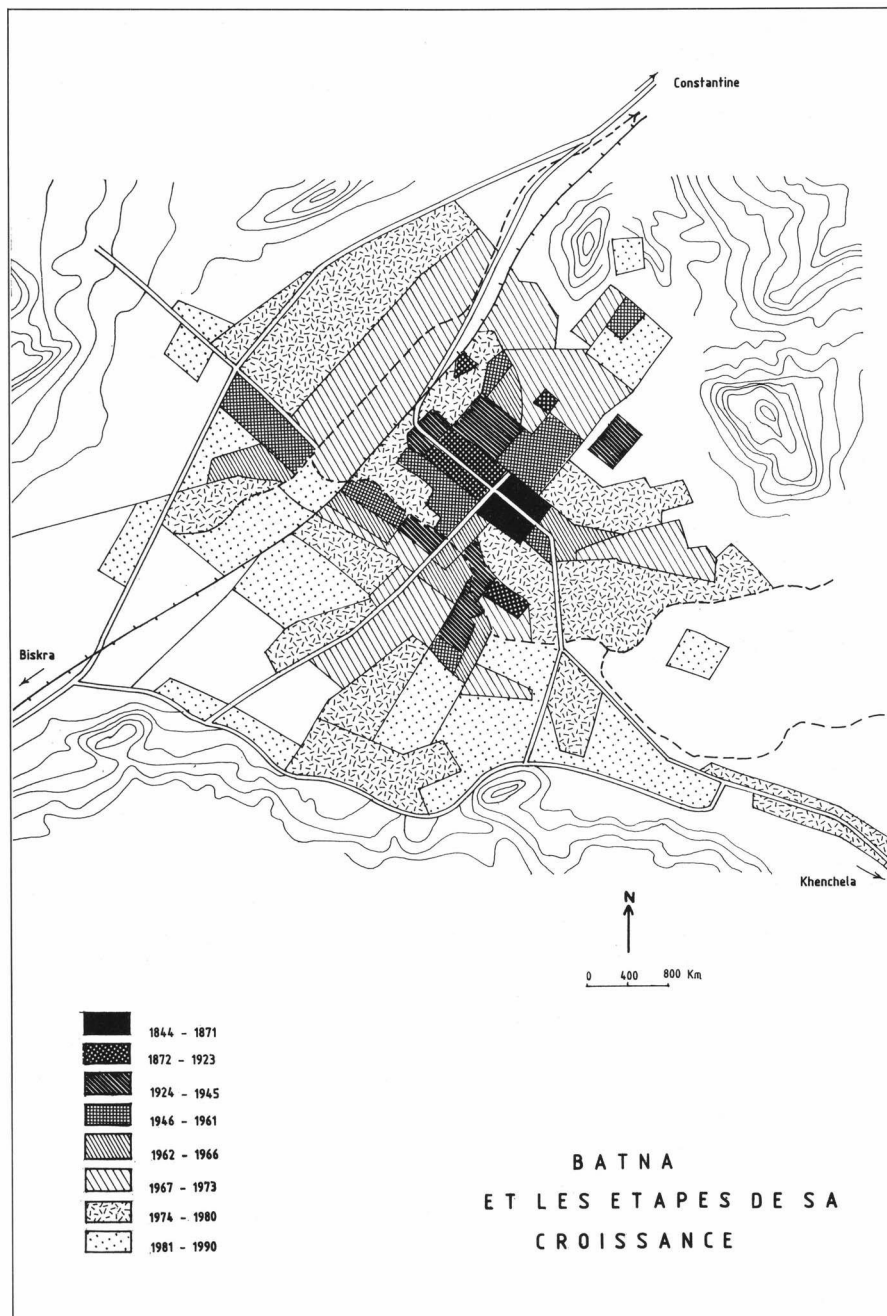
Une croissance étonnante

Au début de la guerre d'Indépendance (1954), la ville comptait 18 000 habitants (dont 3 600 Européens), et faisait figure de petite ville coloniale endormie. Or la période de la guerre a vu croître sa population au taux rapide de 6% par an; la période du démarrage économique (1966-77) a vu le même taux se maintenir; et la période intercensitaire 1977-87, celle du grand développement industriel, le même taux encore. Toutes les villes algériennes ont connu une forte poussée récente, mais celle-ci ne concernait que l'une ou l'autre de ces périodes; à Batna, la poussée très forte a été en même temps très continue. Ce qui explique que la ville atteigne en 1987 l'effectif de 182 000 habitants, non compris la ville de Tazoult (ex Lambèse), qui avec ses 16 000 habitants tend à devenir une annexe de Batna.

La ville a donc vu sa population multipliée par 9 en 33 ans, cas unique parmi les villes algériennes. Cette poussée se traduit par la progression remarquable du rang occupé par la ville dans la hiérarchie urbaine du pays :

au recensement de 1954	Batna = 21 ^e rang
au recensement de 1966	Batna = 10 ^e rang
au recensement de 1977	Batna = 8 ^e rang
au recensement de 1987	Batna = 5 ^e rang





Et pourtant, la région ne prédisposait pas Batna à une telle croissance : espace relativement marginal dans le pays, densités ne dépassant pas 40 hab./km², activité agricole nettement prédominante. Mais il fallait compter avec la conjoncture historique, et le volontarisme du développement algérien.

Les éléments de cette promotion de la ville

Pendant la première phase de cette poussée, Batna a fonctionné comme exutoire des grands mouvements migratoires qui ont secoué tout le pays, et particulièrement le massif aurésien : comme les autres villes du pourtour montagneux (Khenchela, Biskra), elle a accueilli les « tombées » montagnardes mises en mouvement par la guerre et l'immédiate après-guerre. Les dépouillements effectués par des chercheurs sur ces mouvements migratoires ont montré que la ville avait capté 46% des migrants à l'intérieur du territoire wilaya.

Le volontarisme de la politique d'aménagement du territoire a pris le relais pendant la période suivante, et est le responsable principal de cette croissance. La volonté d'éviter la congestion des villes du Nord, d'étendre le territoire vers le sud, de développer les espaces semi-arides, a amené les pouvoirs publics à prendre des décisions qui ont pesé en ce sens :

- 1956 érection en chef-lieu de département
- 1964 implantation de 3 unités industrielles
- 1968 programme spécial de la Wilaya des Aurès
- 1974 création de la zone industrielle
- 1977 création d'un centre universitaire
- 1989 transformation en Université à part entière

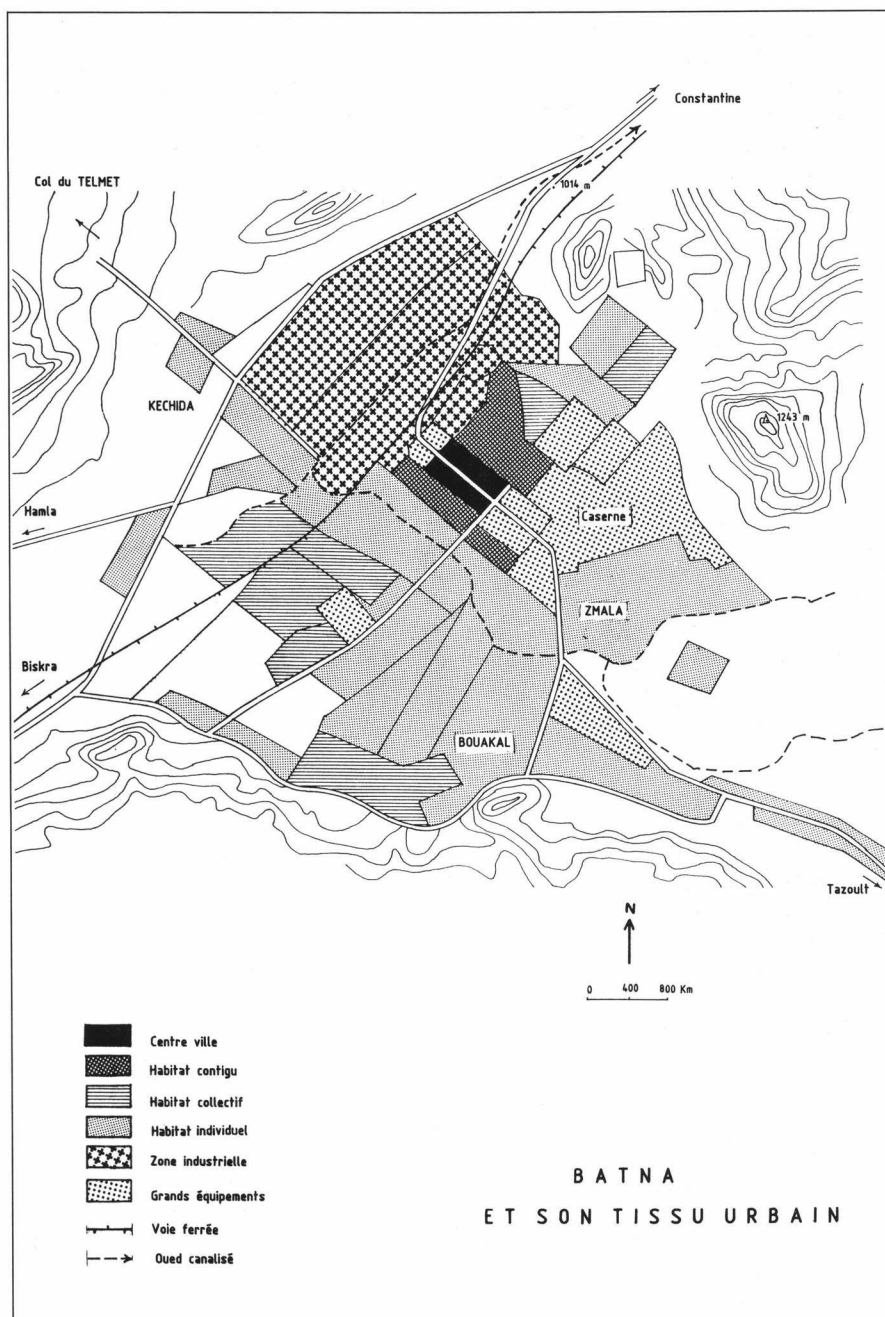
L'élément initiateur a donc été la promotion au rang de chef-lieu de département, décidée dès 1956, mais qui prit tout son sens lorsque l'Algérie socialisante utilisa sa hiérarchie urbaine pour doter les régions des services qui y manquaient terriblement : lycées, hôpitaux et équipements de tous types s'y sont multipliés, répondant aux besoins des citoyens en même temps qu'attirant de nouveaux migrants.

Le second acte décisif des autorités a été la transformation de Batna en pôle industriel. Dès 1964, dans le cadre d'un programme d'urgence, plusieurs unités y étaient implantées, dont une grosse filature-tissage. Mais c'est la création d'une vaste zone industrielle qui a confirmé cette orientation : minoterie-semoulerie, enfutage de gaz, briqueterie-tuilerie, tannerie, unité de fabrication de bouteilles de gaz... Au total la ville compte 7000 emplois industriels, dont 58% dans le textile.

Ces deux impulsions ont fait de Batna un pôle économique, dont le poids est traduit aussi bien par l'appareil commercial (4500 fonds de commerce) qui a pris le relais du vieux souk traditionnel, que par l'énorme mouvement de va-et-vient de voyageurs autour de la ville, assuré par des entreprises nationales, communales, privées : la ville anime 410 rotations quotidiennes, et voit arriver ou partir 4 à 5000 voyageurs/jour (non compris le trafic ferroviaire). Ces trafics assurent à la ville un rayonnement qui dépasse aujourd'hui nettement le territoire de sa wilaya, d'autant que celui-ci a été amputé en 1984 de sa partie sud par la création de la wilaya de Biskra.

Immeubles et auto-construction

A l'entrée de la ville, le voyageur est accueilli par deux images : une vieille ferme coloniale flanquée de tourelles, réminiscence d'une racine angevine ou tourangelles ;



les sphères étincelantes d'une unité moderne d'enfutage de gaz ; deux symboles de la ville de Batna, et des étapes ayant constitué son tissu urbain.

Le centre ville est le type même de la création coloniale, similaire à ceux des villes sœurs de Sétif ou Sidi-Bel-Abbes : ville posée à plat dans un site uniforme, plan rigide en damier, petites maisons basses à tuiles rouges. Le noyau urbain traduit aujourd'hui encore son origine, même si l'église et le kiosque à musique ont disparu au profit d'aménagements modernes.

Ce vieux noyau colonial remanié est aujourd'hui noyé dans un tissu démesurément étendu. Tissu fait d'un certain nombre de grands ensembles d'immeubles, réalisés par l'État, en contraste avec des ensembles d'habitat en auto-construction, plus bas, très homogènes dans leur variété de détail : à l'ouest quartier de Kechida et Chikhi Abdelkader ; à l'est, Zmala dont le plan en éventail reprend le parcellaire des jardins préexistants ; au sud, l'immense quartier de Bouakal, ville dans la ville. C'est parce que cet habitat des catégories moyennes et modestes a pu s'étendre sans rencontrer trop d'obstacles fonciers que la ville ne compte aucun bidonville. À l'est, le long de la route de Tazoult, s'alignent les villas somptueuses de la nouvelle bourgeoisie batnéenne.

La zone industrielle, orgueil de la cité, est séparée de celle-ci par la voie ferrée ; elle aligne ses unités modernes et propres, mais n'est pas entièrement remplie.

Ville de casernes, ville plate, ville qui serait banale si ce n'était son cadre montagneux qui de tous côtés offre pentes, garrigue et forêts aux regards des citadins. Revers de ce site de bassin, les risques d'inondation, qui ont obligé à canaliser les différents oueds convergeant vers le centre de la cuvette. Par contre, les ressources hydrauliques locales ne suffisent plus à une ville de 180 000 habitants, qui doit aller chercher son eau à 20 km de là dans une quinzaine de forages (plaine d'El Mahder).

BIBLIOGRAPHIE

THIRIEZ Ph., *En flânant dans les Aurès*. Ed Numidia, Ain Mlila, 1986, 120 p.
HADDAD-AOUACHRIA L., *Le rôle de Batna dans sa wilaya*. Thèse de 3^e cycle, Université Aix-Marseille 2, 1988, 232 p.

M. COTE

B48. BAVARES (Babares-Baveres)

Peuples de Maurétanie Césarienne qui nous sont connus par une série de textes et d'inscriptions des III^e, IV^e et V^e siècles et qui furent présentés par les uns comme des nomades, et par d'autres comme des montagnards sédentaires.

Les Bavares sont mentionnés pour la première fois dans une dédicace de Volubilis relatant une conférence entre un pro-légat (Furius Celsus ?) et un « *princeps gentis Bavarum et Baquatum* ». Cette inscription date du règne d'Alexandre Sévère (222-235). Les Baquates* étant localisés dans l'est de la Maurétanie Tingitane, vraisemblablement dans la trouée de Taza et le Rif oriental, les Bavares sont leurs voisins de Maurétanie Césarienne. Julius Honorius (Riese, *Geographi latini min.*, A, p. 53) précise que le fleuve Malva (Moulouya) coule entre Bacuates (= Baquates) et Barbares (= Bavares). Dans un autre passage (A, p. 54) le même auteur cite les Barbares (= Bavares), dans le Dahra, et les Salamaggenites dans lesquels il faut retrouver les Macénites du Moyen Atlas dont le nom fut associé, à la suite d'une lecture erronée de la carte, à celui du fleuve Sala.

Cette localisation des Bavares dans la partie occidentale de Maurétanie Césarienne

est confirmée par la liste de Vérone (Riese, *op.l.*, p. 129) qui les cite entre les Mazices de l'Ouarsenis ou du Chélif et les Bacuates. Ammien Marcelin (XXIX, 5, 33) mentionne des Daveres, qu'il faut sans doute lire Bavares, au voisinage des Mazices, sans doute dans l'Ouarsenis et le Dahra, sinon plus à l'ouest. Deux inscriptions funéraires de Regia (Arbal-Oran) qui sont de 366 au plus tôt et de 496 au plus tard, nous font connaître les noms de deux habitants qui furent tués « *vi Bavaru(m)* » et confirment la présence des Bavares dans la région occidentale de la Maurétanie Césarienne.

A Manliana (ex Affreville), au pied du Zaccar et à proximité de l'Ouarsenis oriental et du Dahra, une dédicace du gouverneur du Maurétanie Césarienne Aelius Aelianus rend grâce aux Dieux Maures d'avoir écrasé une *gens* Bavare, les Bavares Mesgnenses (ou Mesgneitses). La défaite fut suffisamment grave pour que tous leurs biens (troupeaux ?) et leurs familles fussent ramenés par le vainqueur. Il s'agit certainement d'une fraction de tribu, ou d'une *gens* très réduite.

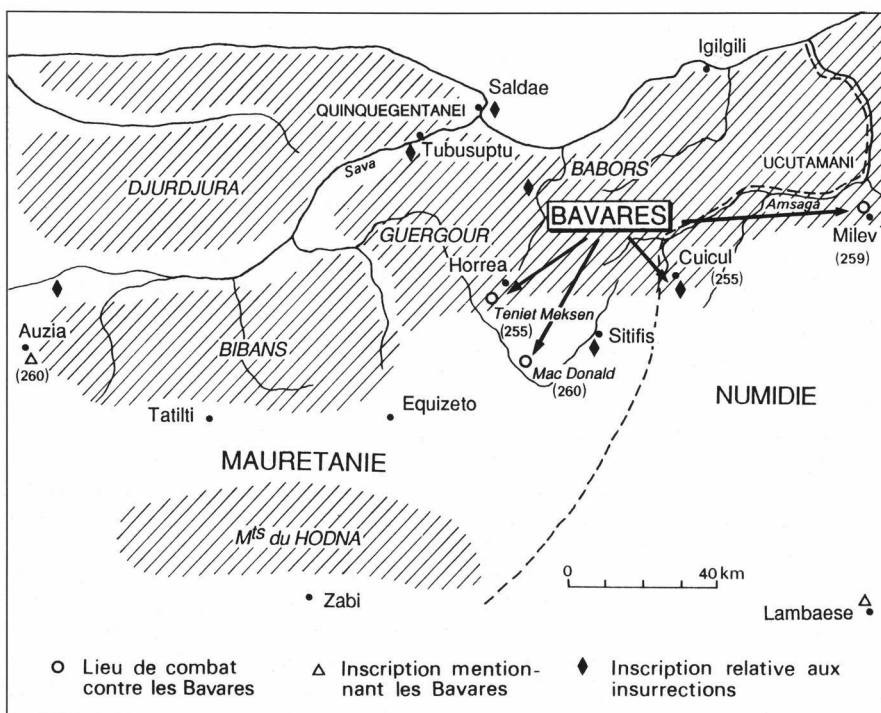
L'inscription date du règne de Dioclétien ; elle serait des années 284-289. Il s'agit d'une opération de police en relation avec les troubles qui précèdent la grande insurrection de 290, laquelle obligea Maximien à venir en personne en Maurétanie en 297.

On peut supposer que le combat au cours duquel les Bavares Mesgnenses furent battus se déroula dans une région voisine de Manliana. Si le combat s'était déroulé dans une région fort éloignée de celle-ci, l'inscription aurait pu figurer sur les lieux mêmes de la victoire romaine ou plutôt dans la capitale de la province. J. Carcopino a cru pouvoir faire un rapprochement entre ces Bavares Mesgnenses et les Beni Mezguen qui furent battus et exterminés près d'Oran par Yala en 954-955. Si ce rapprochement est exact, nous sommes ramenés près de la localisation, que donnent habituellement les textes, entre l'Ouarsenis et la Moulouya.

De beaucoup plus importante est la dédicace de C. Macrinus Decianus, légat de Numidie sous deux Augustes qui, étant donné les circonstances, ne peuvent être que Gallien et Valérien. L'inscription comme l'a montré M. Christol, ne peut dater que de la période comprise entre l'automne 253 et le printemps 256. Elle fut trouvée à Lambèse, mais elle mentionne des faits qui se sont déroulés le long de la frontière de Maurétanie.

Macrinus Decianus remercie les dieux des victoires remportées sur les Bavares, qui, groupés sous le commandement de quatre rois avaient envahi la province de Numidie. Si ces Bavares n'habitaient pas la Numidie, ils n'en étaient pas loin ordinairement. En effet, la première rencontre où les envahisseurs furent battus (*primum* dit l'inscription) eut lieu dans la région de Milev. Les Bavares ne pouvaient donc pas venir du sud, des steppes du Hodna, puisque Milev est au contraire dans le nord de la province, au contact des montagnes de Petite Kabylie. Puis les Bavares sont de nouveau battus (*iterato*) sur les frontières de la Maurétanie et de la Numidie. Or, ces frontières ne sont pas bien loin de la région précédente, elles suivent le cours de l'Oued el Kébir, à l'ouest et au nord de Djemila, et se continuent au nord de Milev.

L'inscription nous apprend aussi que les Quinquegentanei, *gentiles* de Maurétanie Césarienne, précise le légat, furent battus en troisième lieu ainsi que les Fraxinenses dont le chef fut capturé. Les Quinquegentanei, Ethicus nous l'apprend, sont en Grande Kabylie, et lorsque Maximien entreprendra sa campagne contre eux, c'est dans la région de Saldæ qu'il établira ses bases. Donc les Quinquegentanei sont éloignés de la Numidie ; ce nom est peu connu des habitants de la province. C. Macrinus Decianus explique d'où ils viennent : ce sont des peuplades (*gentiles*) de Maurétanie Césarienne. Les Bavares, eux, tous les habitants les connaissent, ils ne résident pas loin des frontières de la Numidie qu'ils ont envahie les premiers parce qu'ils sont les plus voisins. Il est donc inutile de dire d'où ils viennent, tout le monde le sait : ce sont les habitants des massifs qui de la Soumam à l'Oued el Kébir dominent la région de Sitifis, Mons, Novar, Cuicul et Milev.

Les Bavares orientaux d'après les inscriptions du III^e siècle.

C'est de ces montagnes qu'ils se sont précipités une autre fois vers Cuicul, d'où ils semblent avoir été repoussés entre 255-259 puis, sur Milev, comme l'apprend l'inscription de C. Macrinus Decianus. Les combats contre les Quinquegentanei et les Fraxinenses ne semblent pas s'être déroulés en Numidie, mais plutôt en Maurétanie. En effet, après la deuxième victoire sur les Bavares, les troupes du légat sont déjà à la frontière de la Maurétanie; il est donc logique de penser que c'est au-delà de cette frontière, dans une troisième rencontre (*tertio*), que furent battus les Quinquegentanei ainsi que (*item*) les Fraxinenses. Que les Quinquegentanei aient pu piller certaines régions de Numidie, cela prouve que la situation devait être extrêmement grave dans toute la Maurétanie Césarienne; le danger écarté de Numidie, le légat accourait dans la province menacée d'une subversion totale.

La défaite des Bavares en Numidie ne suffit pas à arrêter leur révolte puisque quelque temps après Q. Gargilius Martialis, commandant de la place d'Auzia qui avait capturé Faraxen, fut tué, en avril 260, dans une embuscade tendue par eux (C.I.L., VIII, 9047). Nous ne savons malheureusement où, mais certainement ailleurs que sur les bords de la Moulouya ou de la Mina. Les événements que nous a fait connaître l'inscription de Lambèse font penser que cela dut se passer quelque part entre Auzia et Milev, c'est-à-dire soit dans les Bibans, soit dans le Gergour que durent traverser les Quinquegentanei pour dévaster la Numidie, soit dans les Babors. Nous sommes ramenés au contact de cette longue barrière montagneuse qui occupe le nord et l'ouest de ce qui sera plus tard la Maurétanie Sitifienne.

C'est à proximité de ces mêmes régions que se situent les événements que rapporte l'inscription suivante. Cette inscription fut trouvée à proximité de El Mahdia (ex Mac-Donald) dans la plaine de Sétif. Elle est l'œuvre de M. Cornelius Octavianus qui reçut un commandement extraordinaire (*dux per Africam, Numidiam, Mauretaniamque*) en 260-262.

Cette inscription précise bien que M. Cornelius Octavianus avait déjà eu à com-

battre une première fois les Bavares alors qu'il était gouverneur (*in priori praesidatu et post in ducatu*), sans doute vers 253. Le danger Bavaire était donc particulièrement grand en Maurétanie Césarienne. Il s'agit certainement d'une inscription votive élevée sur les lieux mêmes du combat. Il est bon de remarquer au passage que les Bavares sont qualifiés de rebelles et non d'envahisseurs. Il s'agit donc bien d'une insurrection de gens résidant à l'intérieur même du limes. Faraxen lui aussi était qualifié de rebelle dans l'inscription d'Auzia, et plus tard les Quinquegentanei reçoivent le même qualificatif dans une inscription de Bougie (*C.I.L.*, VIII, 8924). Ces constatations suffiraient, si on ne le savait déjà, à démontrer que le cœur de l'insurrection se trouvait en Maurétanie et particulièrement dans la partie de celle-ci voisine de la Numidie.

Une autre inscription nous rapproche encore plus des Babors. Elle fut trouvée au col de Téniet Meksen (*B.C.T.H.*, 1907, p. ccxxviii), qui met en communication la région des Babors-Guergour et la plaine de Sétif. C'est là qu'eut lieu le combat, en un lieu que choisit le commandant romain : le point où les montagnards, dévalant de leur massif, doivent passer pour s'emparer des récoltes de la plaine, peut-être après avoir pillé au passage les greniers d'Horrea (Aïn Roua). Ici encore, les rebelles, c'est-à-dire des gens de la province, sont descendus du nord vers le sud ; le mouvement inverse serait peu compréhensible.

Comme dans la région de Milev, les Romains eurent en face d'eux une confédération dont les chefs portent le titre de roi et non celui de *princeps*, ce qui semble indiquer qu'ils avaient chacun sous leur commandement des troupes relativement importantes (*Bavarum gentes quorum multitudo...* dit l'inscription). Ici ces rois sont au nombre de trois et ce sont des personnages connus puisqu'on prend soin de donner leur nom, Taganin (ou Tagavin), Masmul et Fahem ; et il est encore question d'au moins trois autres personnages de la famille royale dont les noms sont donnés aussi.

Il semble que le vainqueur a bien pris soin de nommer ainsi les chefs de la révolte pour donner à sa victoire plus de crédit et faire connaître aux habitants de la région que la « baraka » dont jouissaient ces chefs a définitivement disparu. De telles précisions et un tel souci ne se comprennent que si les révoltés sont bien connus dans le pays.

L'emplacement des combats ou des inscriptions qui les mentionnent montre que les engagements entre Romains et Bavares se sont produits au débouché dans les plaines, les rebelles venant du nord, c'est-à-dire des montagnes qui s'étendent entre la Sava et l'Amsaga, et, chacun de ces combats apparaît comme une offensive Bavaire contre les pays riches de plaines et non pas comme une opération romaine en pays Bavaire. Il s'agit donc pour les Romains de combats défensifs correspondant aux grandes insurrections du III^e siècle, particulièrement à celle de 253-263.

Les Bavares orientaux groupaient un certain nombre de *gentes*, au moins quatre (*C.I.L.*, VIII, 2615). Si comme nous pensons l'avoir montré ces peuples vivaient dans le massif des Babors, parmi ces *gentes* il en est une qui était appelée à un grand avenir : c'est celle qui deviendra les Kotama*. Nous avons, en effet, semble-t-il, la preuve de son existence antérieurement : Ptolémée signale sur le cours moyen de l'Amsaga les Κοιδαμουσοι, or Ptolémée ne cite pas les Bavares, il considère donc les Κοιδαμουσοι comme étant la *gens* la plus importante de la région.

C'est peut-être de la même région que venait l'évêque Montanus Cedamusensis de Maurétanie Sitifienne qui fut exilé par Hunéric en 484. Un peu plus tard, à l'époque byzantine, toujours en pays Bavaire, un *rex gentis Ucutamani* se proclame esclave de Dieu dans une inscription du col de F'doulès. Ibn Khaldoun enfin cite parmi les villes appartenant aux Kotama : Sétif, Djidjelli, Collo, Mila ; or nous avons vu les Bavares au nord de Sitifis, au sud d'Igilgili et près de Milev.

Ainsi le nom même de Bavares peut très bien avoir été celui d'une des *gentes* de la confédération qui au cours du III^e siècle supplanta momentanément la *gens* principale, celle des Κοιδαμουσοι qui, avant (Ptolémée), et après, sous le nom

d'Ucutamani-Kotama (Ibn Khaldoun) exerça la primauté sur l'ensemble de la fédération.

La *gens* Bavares qui donna son nom à la fédération dut s'épuiser dans les insurrections du III^e siècle, et après un temps d'incertitude qui correspond au IV^e siècle et à la guerre de Firmus, les Ucutamani reprennent leur prépondérance. Sous le nom de Kotama ils jouent le principal rôle dans l'épopée fatimide qui les épuisera à leur tour, ce qui, en définitive, facilitera l'arabisation de la Petite Kabylie orientale.

Il est incontestable que les Bavares ont séjourné dans l'ouest de la Maurétanie Césarienne, vraisemblablement dans la zone montagneuse presque ininterrompue qui va des Traras au Dahra et à l'Ouarsenis. Mais tous les Bavares ne résidaient pas dans cette région. Ceux qui envahirent la région de Milev, ceux qui tuèrent Q. Gargilius Martialis, les rebelles que M. Cornelius Octavianus écrasa près de Sétif, ceux dont la multitude fut arrêtée au col de Meksen, constituaient une puissante confédération de montagnards qui habitaient non loin de la Numidie, entre celle-ci et les Quinquegentanei avec lesquels ils s'allièrent en 253.

Ainsi nous arrivons à considérer que deux groupes ethniques, deux confédérations portant le même nom, existaient en Maurétanie Césarienne ; l'une à l'extrême ouest, l'autre à l'extrême est, les Bavares Mesgnenses étant vraisemblablement une des *gentes* du premier groupe. Rien ne s'oppose à cette interprétation et l'exemple des Mazices ou des Musones-Mussini prouve que le même nom pouvait, comme de nos jours, être porté par des peuplades distantes de plusieurs milliers de kilomètres.

Il y avait donc des Bavares occidentaux en contact avec les Mazices de l'Ouarsenis et du Dahra et les Baquates du Moyen Atlas, et des Bavares orientaux qui se localisent entre l'Amsaga et la Sava, en relation avec les Quinquegentanei du Djurdjura.

Si les Bavares de l'ouest et la fédération orientale de Petite Kabylie qui porta un moment le même nom de Bavares eurent au cours du III^e siècle, et à d'autres époques, une politique analogue, si nous trouvons mention des Bavares dans des inscriptions de Volubilis et de Lambèse, si nous les voyons se révolter au même moment ou en des circonstances semblables, cela ne prouve nullement que les mêmes Bavares se montraient partout à la fois, ni que les Romains appelaient du même nom un seul et même peuple. En un mot on ne peut admettre sérieusement cette ubiquité des Bavares.

Entre les peuples voisins des Baquates et ceux voisins des Quinquegentanei, il n'y avait de commun que le nom et peut-être le genre de vie, celui de montagnards faméliques.

L'interprétation que nous donnons des différentes sources relatives aux Bavares nous fait donc rejeter celle antérieurement proposée par R. Thouvenot pour lui « les Bavares habitaient une longue bande de territoire qui allait de la Haute Moulouya au sud-est de Sétif » et étaient « les représentants, dans l'Antiquité, de ces Nomades qui rôdent éternellement aux approches des pays pacifiés à l'affût du moindre ébranlement qui en affaiblira la résistance ». Cette opinion fut partagée par C. Courtois. Elle paraît aujourd'hui difficilement acceptable.

Si l'on refuse l'existence de deux confédérations Bavares : les Occidentaux qui se maintinrent dans l'ouest de la Maurétanie Césarienne pendant des siècles et dont la présence entre la Moulouya et l'Ouarsenis est une constante de l'histoire de cette province, les Orientaux, confédération de courte durée centrée sur les Babors et le Guergour, il faudrait tenter d'autres explications aussi peu vraisemblables que celle qui voudrait que les Romains aient indistinctement nommé Bavares les peuples insurgés de Maurétanie Césarienne ; or les précisions administratives données par les inscriptions qui donnent les noms des *gentes* (*Bavares Mesgnenses*), celui des rois et des membres de leur famille ainsi que le nom des autres groupes rebelles (*Quinquegentiani*, *Fraxinenses*) ou associés dans la même unité politique (*Gens*

Bavarum et *Baquatum*) s'opposent fermement à cette manière de voir. Il est tellement plus simple d'accepter le fait, toujours actuel, que des groupes ethniques différents et éloignés peuvent porter le même nom. T. Lewicki n'a-t-il pas récemment proposé un rapprochement entre le nom des Bavares de Maurétanie Césarienne et celui des énigmatiques Bafour qui habitaient l'Adrar mauritanien au Moyen Âge?

BIBLIOGRAPHIE

- BENABOU M., *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, F. Maspéro, 1975.
- CAGNAT R., *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*, Paris, Imprimerie Nationale, 1892.
- CAMPS G., « L'inscription de Béja et le problème des Dii Mauri », *Revue Africaine*, t. XCVIII, 1954, p. 233-260; « Les Bavares, peuple de Maurétanie Césarienne », *Revue Africaine*, t. CXIX, 1955, p. 241-288; « Une frontière inexploquée : la limite de la Berbérie orientale de la Proto-histoire au Moyen Âge », *Maghreb et Sahara*, Mélanges offerts à J. Despois, Paris, 1973, p. 59-67.
- CARCOPINO J., « L'insurrection de 253 d'après une inscription de Miliana récemment découverte », *Revue Africaine*, t. LX, 1919, p. 380; « Inscription de Volubilis », *B.C.T.H.*, 1920, p. CVII; *Le Maroc antique*, Paris, Gallimard, 1943.
- CHRISTOL M., « La prosopographie de la province de Numidie de 253 à 260 et la chronologie des révoltes africaines sous le règne de Valérien et de Gallien », *Antiquités Africaines*, 10, 1976, p. 69-78.
- COURTOIS Ch., *Les Vandales et l'Afrique romaine*, Paris, A.M.G., 1955.
- DESANGES J., *Catalogue des Tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, Dakar, 1962; « Baquates », *Encyclopédie berbère*, fasc. IX, 1991, p. 2234.
- EUZENAT M., « L'archéologie marocaine de 1955 à 1957 », *Bulletin d'Archéologie Marocaine*, t. 2, 1957, p. 199-229; « Les Troubles de Maurétanie », *C.R.A.I.B.L.*, 1984, p. 372-393.
- FREZOUZ E., « Nouvelles inscriptions de Volubilis », *C.R.A.I.B.L.*, 1952, p. 395-402; « Les Baquates et la province romaine de Tingitane », *Bulletin d'Archéologie marocaine*, t. 2, 1957, p. 65-116; « Rome et la Maurétanie tingitane : un constat d'échec? », *Antiquités Africaines*, t. 16, 1980, p. 65-94.
- GSELL S., « Observations géographiques sur la révolte de Firmus », *Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, t. XXXVI, 1902, p. 21-46.
- JULIEN Ch.-A., *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, 2^e éd., revue par Ch. Courtois, t. I, 1951.
- LEVEAU Ph., « L'aile II des Thraces, la tribu des Mazices et les *praefecti gentis* en Afrique du Nord », *Antiquités Africaines*, t. 7, 1973, p. 153-182; « Ancorarius ou Anchorarius mons », *Encyclopédie berbère*, éd. provisoire, cahier n° 15.
- LEWICKI T., « L'origine nord-africaine des Bafour », *Actes du II^e Congrès international d'études des cultures de la Méditerranée occidentale*, 1978, II, p. 145-153.
- PAVIS D'ESCURAC-POISY H., « M. Cornelius Octavianus et les révoltes indigènes du III^e siècle d'après une inscription de Caesarea », *Libyca Archéologie, Épigraphie*, t. I, 1953, p. 181-187; « Un soulèvement en Maurétanie », *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire offerts à A. Piganiol*, Paris, 1966.
- RACHET M., *Rome et les Berbères, un problème militaire d'Auguste à Dioclétien*, coll. Latomus, Bruxelles, 1970.
- REBUFFAT R., « Notes sur les confins de la Maurétanie Tingitane et de la Maurétanie Césarienne », *Studi Maghribini*, t. 4, 1971, p. 33-64.
- ROMANELLI P., *Storia delle Provincie Romane dell'Africa*, Rome, 1953; « Le iscrizione volubilitane dei Baquati », *Mélanges Albert Grenier*, coll. Latomus, t. LVIII, 1963, troisième partie, p. 1347-1366.
- SALAMA P., « Nouveaux témoignages de l'œuvre des Sévères dans la Maurétanie Césarienne », *Libyca Archéologie, Épigraphie*, t. 1, 1953, p. 231-261; « Les voies romaines de Sitifis à Igilgili. Un exemple de politique routière approfondie », *Antiquités africaines*, t. 16, 1980, p. 101-133.
- SESTON W., *Dioclétien et la Tétrarchie. I. Guerres et réformes (284-300)*, Paris, 1946.
- TURCAN R., *Le Trésor de Guelma, étude historique et monétaire*, Paris, A.M.G., 1963.

B49. BAYDḤAḲ (AL-)

Abū Bakr ibn ‘Alī al-Šinhādjt, surnommé al-Baydḥaḳ (le pion), est l’auteur d’une Chronique sur les débuts de l’histoire des Almohades*. Il était connu des principaux historiens arabes, comme Ibn Khaldūn, mais c’est E. Lévi-Provençal qui découvrit son œuvre manuscrite, sans titre, et qui la publia en 1923 dans ses *Documents inédits d’histoire almohade*.

Ces 150 pages apportent des renseignements très intéressants sur les débuts des Almohades et sur la répartition des tribus du Haut-Atlas. Ils contiennent aussi des vulgarismes et des phrases en berbère (langue maternelle de l’auteur) dont la connaissance est très précieuse pour l’étude de la linguistique nord-africaine.

On ignore le lieu et la date de la naissance d’al Baydḥaḳ, comme ceux de sa mort.

BIBLIOGRAPHIE

LÉVI-PROVENÇAL E., *Documents inédits d’histoire almohade*, fragments du « Legajo 1919 » du fonds arabe de l’Escorial, Paris, 1923 (troisième partie, p. 75-276) avec Glossaire, deux appendices et trois indices.

MARCY H., « Les phrases berbères des documents inédits d’histoire almohade », *Hespéris*, t. XIV, 1932, p. 62-77.

G. DEVERDUN

B50. BAZINAS

Aussi nombreuses que les tumulus en pierres ou en terre (tertres), les bazinas recouvrent presque tout le Maghreb et le Sahara. Leur nombre, leur forme, leur présence dans les nécropoles mêlées à des tumulus ont fait que de nombreux auteurs ne jugent pas utile de les distinguer de ces derniers et appellent indistinctement tumulus les tombeaux en pierres sèches possédant ou non un appareil architectural plus ou moins simple. Ainsi St. Gsell dit que les différents tombeaux en pierres sèches reçoivent des indigènes les noms de bazina, redjem et kerkour (*Histoire ancienne de l’Afrique du Nord*, t. VI, p. 185). M. Reygasse ne distingue pas non plus les bazinas des tumulus (*Monuments funéraires préislamiques de l’Afrique du Nord*, p. 6).

Le choix de ce terme pour désigner un tumulus à revêtement appareillé est cependant ancien. Dès 1867, Letourneux donnait une définition précise de la bazina : « Tout autour de l’Aurès dans la plaine, ainsi que dans le Hodna au pied des montagnes, se montrent en abondance des monuments qui consistent en assises concentriques ou ellipsoïdales de pierres plus ou moins grosses formant degrés. Le milieu de la dernière assise est rempli de pierraille et le centre en est le plus souvent marqué par trois pierres minces et longues enfoncées verticalement en terre et formant les trois côtés d’un rectangle allongé. Le diamètre du plus grand axe varie en général de 9 à 10 m. Dans certains cas le monument forme une sorte de petit monticule dans la plaine, quelquefois il est placé sur la pente d’un tertre et ne fait butte que du côté de la déclivité du tertre... »

Cette définition était reprise mot pour mot par J.-R. Bourguinat dès l’année suivante et plus tard dans la *Géographie comparée de la Province romaine d’Afrique* de Ch. Tissot.

On peut critiquer le choix de ce terme d’origine berbère qui, assez fréquent dans la toponymie de l’Algérie orientale et de la Tunisie, demeure inconnu dans le reste de l’Afrique du Nord. P. Pallary ayant surtout exercé son activité en Oranie emploie de préférence le mot « *djahel* » pour désigner les tumulus à gradins. Le terme bazina

ne présente donc qu'une acception régionale, ce qui est un grave défaut lorsqu'il s'agit de l'appliquer à une forme de sépulture très largement représentée dans toute l'Afrique du Nord, depuis la Tunisie du nord ou du sud jusque dans la région de Meknès et au-delà.

Fait plus grave, ce terme, d'une grande imprécision, puisqu'il a une valeur topographique, servirait à désigner une simple butte. Ce toponyme est cependant très souvent associé à une forme quelconque de sépulture; ainsi le Jbel Bazina près de Bir Bou Rekba (Tunisie) est truffé d'hypogées (haouanet) et le Jbel Bazina, entre Mateur et Chaouat porte effectivement une bazina à son sommet. Dans une étude récente Mbarek Awadi propose de retrouver dans le mot bazina (et abzin qu'il reconstitue) le sens de graver, ce qui confirme l'explication ancienne. Je ne vois pas pourquoi il glisse de cette interprétation très intéressante à celle de «gradin» et veut réduire le contenu sémantique de bazina aux seuls monuments à gradins.

Bien mieux, la première apparition du mot bazina dans la littérature scientifique nord-africaine, antérieurement à la définition de Letourneux, est due à l'interprète L. Féraud qui, suivant la coutume locale, désigne ainsi les grands tertres de la vallée de la Meskiana qui ne portent pas le moindre gradin.

On appelle aujourd'hui (Camps, 1961) bazinas tous les tumulus qui ne sont pas de simples amoncellements de cailloux ou de galets, tous ceux qui ont un revêtement extérieur même réduit. Bien qu'ils soient très fréquents, les tumulus à gradins ne constituent qu'un type particulier de l'ensemble des bazinas.

Comme les tumulus, les bazinas peuvent recouvrir une fosse ou un caisson funéraire, posséder une chambre dont l'accès est rendu facile par une plate-forme dallée ou non, par un cratère ou un couloir. Afin de ne pas alourdir cette classification, il ne sera question que de l'aspect extérieur des bazinas.

Les bazinas à enceintes concentriques non appareillées

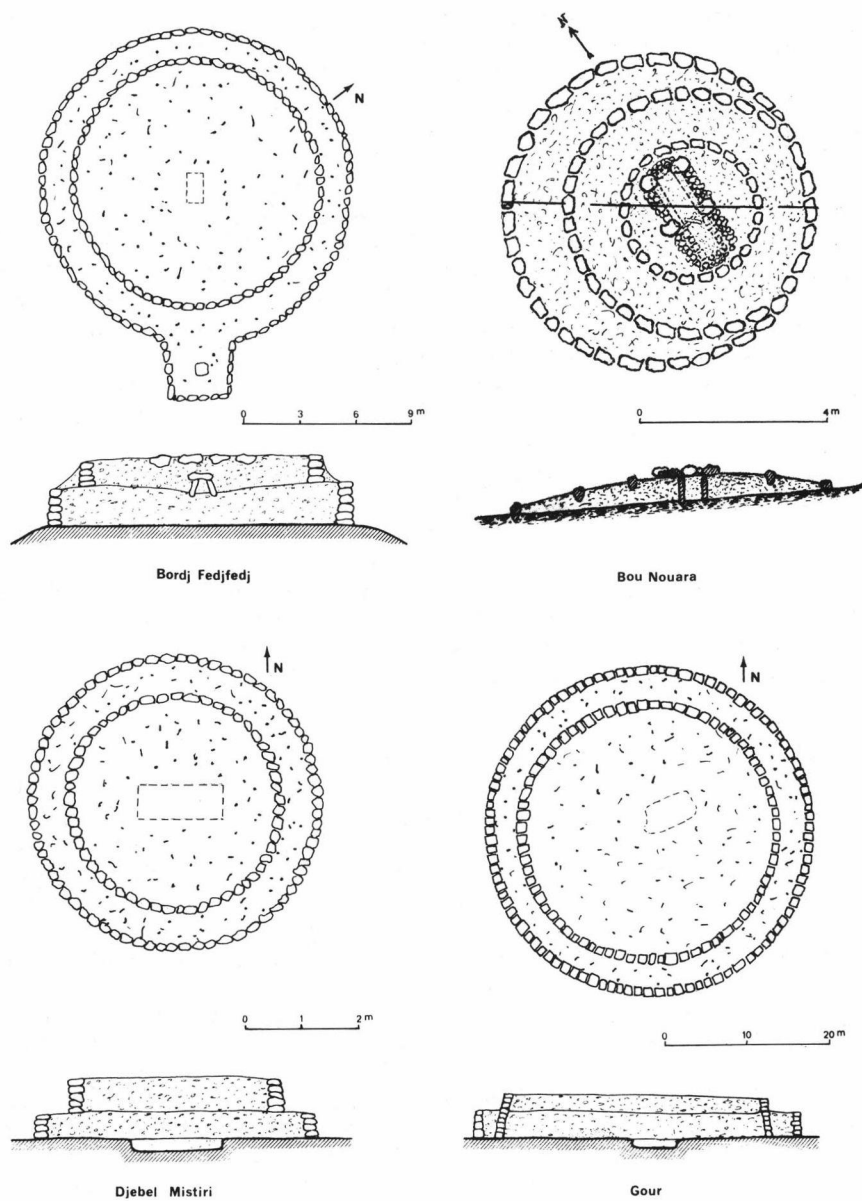
De forme généralement circulaire ou elliptique, ces monuments peuvent être assez facilement confondus avec les tumulus munis d'un cercle de pierres à leur base ou avec les tertres à cercles intérieurs concentriques. Ils s'en distinguent cependant par le faible intervalle qui sépare les rangées de pierres et par le caractère plus soigné de leur construction. Dans certains cas, les rangées sont si proches les unes des autres que les flancs des bazinas sont véritablement hérissés des plaques assez minces qui constituent ces enceintes.

Même lorsque ces rangées de pierres occupent toute la hauteur de la bazina, il existe toujours une plate-forme ou, tout au moins, un espace dégarni à la surface supérieure du monument.

Ce type de bazina semble particulièrement fréquent dans les hautes plaines de l'Algérie, de part et d'autre de l'oued Touil. De telles sépultures sont des formes de transition entre le simple tumulus et la véritable bazina à revêtement appareillé.

Les bazinas à carapace

Dans ce type de monument, la base, circulaire, elliptique ou rectangulaire, est circonscrite par une simple rangée de dalles minces plantées dans le sol, tandis que la surface du monument est soigneusement dallée par des plaques de dimensions légèrement inférieures. Cette carapace assure l'intégrité de la sépulture en la protégeant des infiltrations et en empêchant l'écoulement des terres qui entrent dans sa construction.



Bazinas à degrés.

Les bazinas à degrés

Lorsque Letourneux définissait la bazina, c'est à cette forme seule qu'il se référait : c'est à elle encore que songeait P. Pallary lorsqu'il nommait *djahel* les tumulus à gradins.

Si toutes les bazinas ne répondent pas à cette définition trop restrictive, il faut admettre que la bazina à degrés est la forme la plus commune, du moins dans les

régions telliennes. Ce sont ces bazinas qui, mêlées aux dolmens, recouvrent les pentes des montagnes et collines constantinoises; ce sont, elles encore, qui, à la frontière algéro-tunisienne et en Tunisie du nord, constituent des nécropoles assez importantes. Presque tous les «tumulus» signalés par Pallary ou Doumergue sont des bazinas à degrés. Dans les Beni Snassen, au Maroc, c'est encore ce type de bazina qui l'emporte. Bien que ces sépultures existent également dans des régions plus méridionales, il est assez tentant de les considérer comme une forme caractéristique des régions telliennes.

Les bazinas à degrés ont une forme caractéristique et peuvent atteindre de très grandes dimensions. La base est ceinturée de blocs choisis généralement pour leur forme quadrangulaire obtenue par débitage naturel. Les assises ainsi constituées sont parfaitement régulières; ces bazinas ont deux ou trois degrés, rarement plus, des pierrailles et plaquettes calcaires assurant le comblement entre les assises concentriques.

Sur les terrains déclives, la dénivellation est corrigée par l'adjonction d'une demi-enceinte sur la partie la plus basse; le reste du monument est construit en retrait sur cette première plate-forme.

Les bazinas à degrés peuvent atteindre des dimensions colossales : le Gour, important monument de la région de Meknès, est une bazina ayant à la base un diamètre de 40 m. Extérieurement, le monument comprend une base cylindrique surmontée d'une série de gradins en retrait de 5 m sur l'enceinte verticale. Celle-ci faite de plusieurs assises de grosses pierres taillées présente les caractères d'un mur de grand appareil conservé sur 3 m de hauteur en certains endroits.

Les bazinas à degrés quadrangulaires

Certaines bazinas, particulièrement au Maroc, sont construites sur une base rectangulaire ou carrée. Les parois de ces monuments présentent les mêmes gradins que les précédents et leur construction est identique. Elles ne mériteraient guère d'arrêter plus longtemps notre attention si leur localisation assez curieuse ne soulevait quelque problème; les plus parfaites de ces bazinas semblent être celles du Fezzan. De construction fort soignée, elles se terminent par un pyramidion ou par une étroite plate-forme. L'analogie avec les pyramides à degrés d'Égypte est très grande; la présence de petits obélisques à proximité des tombes incite davantage à faire ce rapprochement.

Le Sud tunisien semble posséder également de tels monuments.

Des bazinas quadrangulaires à gradins ont été décrites à l'autre extrémité du Maghreb; dans la région de Guercif (Maroc oriental), J. Campardou, étudiant les nombreux tumulus d'El-Mizen, emploie, lui aussi, le terme de pyramides pour désigner les bazinas rectangulaires d'assez petites dimensions (6 m sur 1 m) dont les flancs sont constitués d'une série de gradins.

Au Maroc également, mais à proximité de Tétouan, un autre monument quadrangulaire entre dans la même catégorie : il s'agit du Tumulus des Beni Maadan (ou des Beni H'osmor). C'est une pyramide tronquée de 12 m de côté et de 4 m de hauteur dont les flancs, suivant Pallary, portaient des gradins.

La répartition des bazinas pyramidales ne semble pas convenir à l'extension progressive d'un type primitif venu d'Égypte; si le rapprochement reste valable pour le Fezzan qui révèle d'autres influences orientales, il ne peut être accepté pour la Berbérie. Si on compare les formes respectives des Djedar et du Medracen, il apparaît que le plan rectangulaire est beaucoup plus récent que le plan circulaire. Il est bien plus fréquent à l'ouest qu'à l'est. La structure enfin de ces monuments, même de ceux du Fezzan, est absolument identique à celle des autres bazinas. Leur construction est donc radicalement différente et celle des pyramides à degrés de

la III^e Dynastie. Afin d'éviter toute confusion ou rapprochement hasardeux, il semble préférable de rejeter définitivement l'expression de pyramides (à degrés ou tronquées) pour désigner ces monuments qui ne sont rien d'autres que des bazinas à degrés sur plan rectangulaire.

Les bazinas à base cylindrique

Alors que les bazinas à degrés paraissent plus nombreuses dans les régions telliennes sans être cependant inconnues des pays méridionaux, les monuments ayant une base en forme de cylindre plus ou moins élevé sont plus caractéristiques des régions semi-steppiques.

Les meilleurs exemples nous paraissent fournis par des monuments des nécropoles d'Aïn Sefra, de l'oued Tamda, d'Aïn el-Hamar et du Mistiri. Dans le Sud oranais, la mission Frobenius fouilla un nombre considérable de ces bazinas.

La forme la plus simple de ces bazinas est une tombe circulaire ceinturée d'une murette en pierres sèches ; l'espace compris entre la chambre funéraire et ce revêtement est rempli de pierraille et de terre.

Plus nombreuses sont les bazinas qui, au-dessus de la base cylindrique, portent un cône surbaissé en pierres sèches. En des régions aussi éloignées qu'Aïn Sefra, dans le Sud oranais, et Oued-Tamda et Aïn El-Hamara, chez les Ouled Djellai, ces bazinas cylindro-tronconiques ont une allée dallée ou un véritable couloir aboutissant au mur circulaire du monument. Ces éléments ne présentent aucune utilité réelle : ni les couloirs, ni les allées qui demeurent extérieurs aux monuments, ne sont des voies d'accès vers la chambre funéraire. Celle-ci n'est accessible que par le cratère qui, au sommet de la bazina, permet d'aboutir aux dalles de couverture. Presque toutes les bazinas cylindro-tronconiques entrent, en effet, dans le groupe des sépultures à cratère.

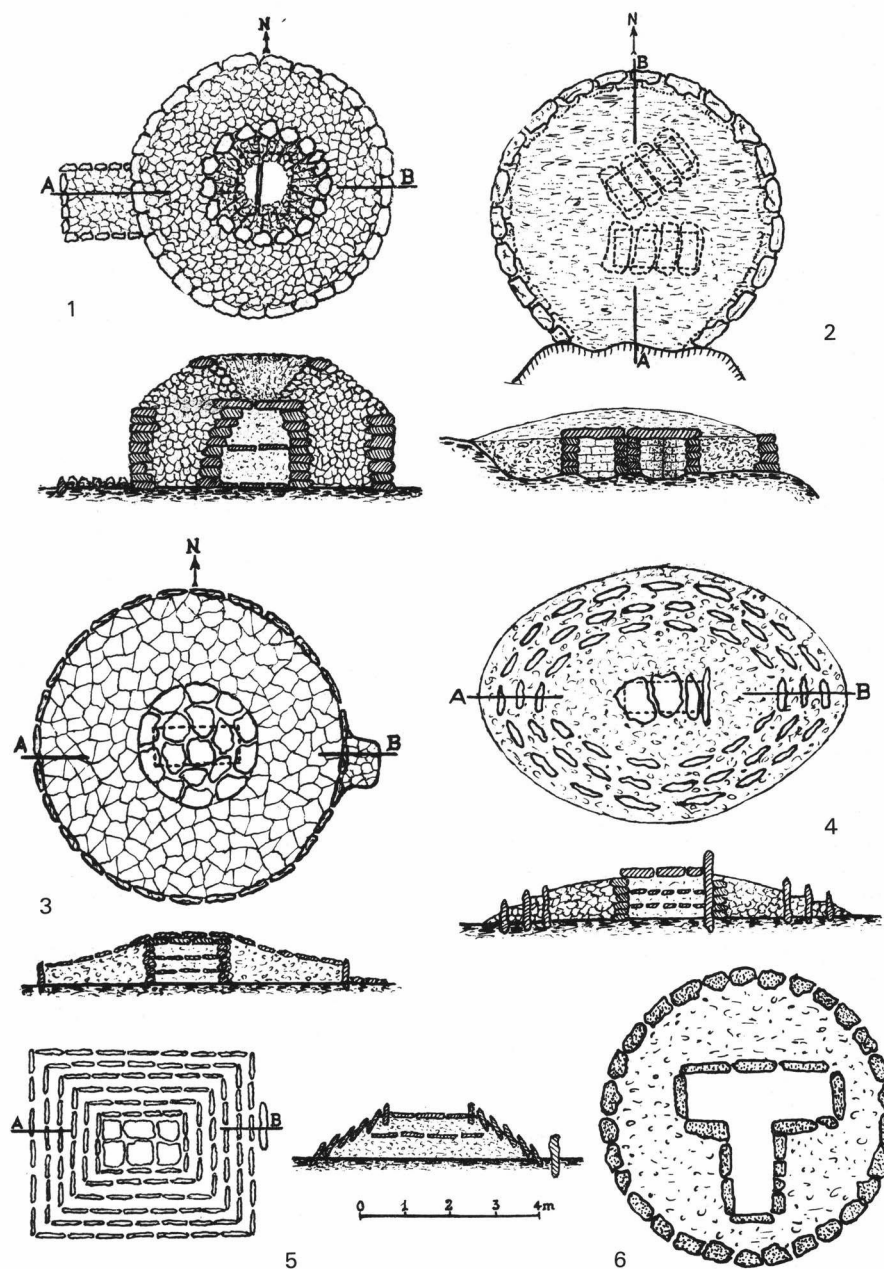
Ces pseudo-couloirs et allées sont donc des aménagements culturels symboliques comme il y en a tant auprès des bazinas. L'une d'elles située sur le Djebel Mistiri fut décrite par M. Latapie, elle présentait une niche qui jouait vraisemblablement le même rôle.

Il n'est pas sans importance que ce type de sépulture soit si fréquemment muni d'éléments extérieurs révélant un culte funéraire, car les plus beaux monuments nord-africains, le Medracen et le Tombeau de la Chrétienne, sont précisément d'immenses bazinas cylindro-tronconiques. Leur base circulaire fut agrémentée de demi-colonnes et le cône supérieur constitué d'une succession de degrés. Même les fausses portes du Medracen, du Tombeau de la Chrétienne ne sont pas sans analogie avec les dalles plaquées sur les flancs de certaines bazinas marocaines.

Les bazinas à sépultures multiples

Les sépultures multiples ne semblent guère modifier la forme extérieure des bazinas : elles entraînent cependant des modifications de structure assez sensibles.

Le procédé le plus simple consiste à juxtaposer deux caveaux à l'intérieur de la bazina comme dans la plus grande des sépultures de Tiddis. Ce monument était ceinturé d'une murette de parpaings grossièrement débités ou choisis en raison de leur forme quadrangulaire. Les deux caveaux étaient orientés approximativement est-ouest tout en n'étant pas parallèles. Fait curieux, la construction de ces caveaux ne répondait pas au souci d'individualiser deux sépultures réservées chacune à un corps. La fouille et l'étude du contenu des vases mis au jour dans les tombes révélèrent, sans que le moindre doute fût possible, que ces caveaux étaient tous deux des ossuaires collectifs et qu'il n'en a jamais été autrement. Ces tombes, soigneuse-



Différents types de bazinas. 1 : à base cylindrique d'Aïn el-Hamara, 2 et 6 : à sépultures multiples de Tiddis et de Sigus, 3 : à carapace d'Aïn el-Hamara, 4 et 5 : à enceintes concentriques de l'oued Ouerk.

ment préparées et semblant convenir parfaitement à deux individus, n'ont jamais reçu de corps entiers mais les restes décharnés d'un grand nombre de personnes.

A Sigus et près de Zouarine, des bazinas, également constituées d'un mur circulaire ceinturant un amoncellement de pierraille, possèdent deux sépultures, mais ces dernières sont disposées en T de telle sorte qu'elles s'interpénètrent. Ce procédé exige moins d'effort puisqu'il évite même la construction d'un mur mitoyen; il dénote, en revanche, une insouciance caractérisée de l'orientation.

Très nombreuses et couvrant la totalité du Maghreb, les bazinas sont, comme les tumulus, des sépultures de type autochtone. C'est d'elles que dérivent les grands mausolées nord-africains, Medracen, Tombeau de la Chrétienne, Djedar, Gour, qui à des époques différentes, éloignées parfois de plusieurs siècles, montrent la conservation fidèle des formes architecturales berbères sous les « chemises » punique, grecque ou romaine.

Comme les tumulus encore, les bazinas révèlent un nombre assez grand de rites funéraires; elles semblent toutefois, plus fréquemment que les autres sépultures nord-africaines, contenir des restes préalablement décharnés dans une sépulture primaire. Cette multiplicité des rites correspond sans doute au long usage des bazinas dont certaines, surtout dans les régions méridionales, ont pu être construites peu avant l'Islam.

On a cru pouvoir reconnaître que les deux principaux types, la bazina à degrés et la bazina à base cylindrique, n'avaient pas la même extension. La première, plutôt tellienne, est fréquemment associée aux dolmens dans les grandes nécropoles de l'Algérie orientale, mais s'étend également à toutes les régions méditerranéennes. La seconde est mieux représentée dans la steppe pré-désertique et l'Atlas saharien.

On ne saurait toutefois se montrer trop systématique car il n'y a aucune ligne de démarcation entre ces deux types qui existent à la fois dans le nord et dans le sud. Au Sahara, il existe de nombreuses et fort typiques bazinas à degrés, aussi bien dans le Sud tunisien (Bordj Fedj-Fedj) qu'au Fezzan (Oued el Agial) et au Hoggar (région d'In Eker) tandis que la plus imposante des bazinas à base cylindrique, le Tombeau de la Chrétienne, s'élève sur les collines du Sahel algérois.

BIBLIOGRAPHIE

- AWADI M., « Tentative d'explication étymologique du terme Bazina », *Bull. d'Ét. berbères*, Univ. de Paris VIII, n° 5, p. 11-22.
- BOURGUIGNAT J.-R., « Histoire des monuments mégalithiques de Roknia près d'Hammam Meskoutin », in *Souvenirs d'une exploration scientifique dans le nord de l'Afrique*, Paris, 1868.
- CAMPARDOU J., « Notes archéologiques sur la région de Taza », *Bull. de la Soc. de Géogr. et d'Archéol. d'Oran*, t. XLI, 1921, p. 190-193.
- CAMPS G., « Du nouveau sur l'archéologie du Fezzan », *Trav. de l'I.R.S.*, t. XIII, 1955, p. 189-198; « Les monuments funéraires à niche et à chapelle dans la protohistoire nord-africaine », *Congr. Préhist. de France*, 16^e session, Monaco, 1959, p. 321-328; « Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques », Paris, A.M.G., 1961, 628 p.; « Données nouvelles sur les tombeaux du Djebel Mistiri d'après une note de M. Latapie », *Libya, Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, t. VI-VII, 1958-1959, p. 229-242; « Un mausolée marocain. La grande bazina de Souk el Gour », *Bull. Archéol. Maroc*, t. IV, 1960, p. 47-92; « Nouvelles observations sur l'architecture et l'âge du Medracen, mausolée royal de Numidie », *C.R. de l'Académie des Inscript. et Bell. Lettres*, 1973, p. 470-517; « Le Gour, mausolée berbère du VII^e siècle », *Antiquités africaines*, t. 8, 1974, p. 191-208.
- CAMPS G. et CAMPS-FABRER H., *La nécropole mégalithique du Djebel Mazela à Bou Nouara. Mém. du C.R.A.P.E.*, III, 1964, 91 p.
- CAPUTO G., PACE B. et SERGI S., « Scavi Sahariani », *Monumenti antichi*, t. XLI, 1951, 200 p.
- FLEURY LT., « Recherches de préhistoire dans le Sud tunisien », *Bull. de la Soc. archéol. de Sousse*, 1908, p. 62-64.
- FROBENIUS L., « Der Klein afrikanische grabbau », *Praehistorische Zeitschrift*, 1916, p. 1-84.

- GSELL St., *Les monuments antiques de l'Algérie*, t. I, 1901, p. 18-23; *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. VI, 1927, p. 184-189.
- LAPEYRE G.-G., « Anciennes sépultures de la région des Salines », *Bull. de la Soc. archéol. de Sousse*, 1934, p. 25-31.
- LE DÛ R., « Les tombeaux ronds du Djebel Mistiri », *C.R. du IV^e Congr. de la Fédér. des Soc. savantes de l'Afr. du Nord*, Rabat, 1938, p. 565-587.
- LETOURNEUX A., « Sur les monuments funéraires de l'Algérie orientale », *Archiv. für Anthropologie*, t. II, 1867, p. 307-320; « Catalogue des monuments préhistoriques de l'Algérie », *Bull. de la Soc. algér. de climatologie*, t. VI, 1869, p. 67-73.
- PALLARY P., « État du Préhistorique dans le département d'Oran », *C.R. du XX^e Congr. de l'A.F.A.S.*, Marseille, 1891, t. II, p. 601-613; *C.R. du XXII^e Congr. de l'A.F.A.S.*, Besançon, 1893, t. II, p. 682-692; *C.R. du XXV^e Congr. de l'A.F.A.S.*, Paris, 1900, t. II, p. 770-775; *Instructions pour les recherches préhistoriques dans le nord-ouest de l'Afrique*, Alger, p. 79-81, 1909.
- PETIT Cap. M., « Note sur les tumuli d'Aïn Sefra », *Bull. de la Soc. de Géogr. et d'Archéol. d'Oran*, t. XXV, 1905, p. 285-294.
- REYGASSE M., *Les monuments funéraires préislamiques de l'Afrique du Nord*, Paris, 1950, 134 p.
- ROFFO Dr., « Monuments funéraires préislamiques de l'Âge du Fer d'Algérie », *Bull. de la Soc. Préhist. franç.*, t. XXXIV, 1937, p. 501-506; « Sépultures indigènes préislamiques en pierres sèches. Étude sur trois nécropoles de l'Algérie centrale », *Rev. afric.*, t. LXXXII, 1938, p. 197-242.
- TISSOT Ch., *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, Paris, 1884, t. I, p. 499-512.
- ZEIL Cap., « Remarques succinctes sur les tombeaux dits bazinas compris entre Metlaoui, le Berda, l'Orbata et le Sehib », *B.C.T.H.*, 1904, p. 347-353.

G. CAMPS

B51. BÉJA

Capitale de cette partie du Tell septentrional tunisien qui fut nommé Bled Béja et Béjaoua, la ville de Béja est, avant le Kef et Jendouba (ex Souk el-Arba), la principale agglomération du Tell. Le bassin de la moyenne Médjerda est une dépression complexe qui depuis le Miocène inférieur connaît une importante subsidence; la plaine de Béja fait partie de ce bassin mais elle en constitue une sorte de diverticule logé dans une vallée affluente, celle de l'oued Béja, qui coule du nord au sud. Les terres de cette vallée ont, de tous temps été considérées comme les meilleures de la Tunisie.

Cette richesse agricole explique la longue histoire de Béja, actuellement chef-lieu de gouvernorat, qui exerça toujours sa fonction de marché régional, au contact des petits massifs du nord (Mogods, Nefza, Hédil, Jbel Zebila) et des riches terres de la Médjerda. Béja a succédé à l'antique Vaga qui, comme Bulla Regia et Simittu (Chemtou) plus à l'ouest, était une ville importante dès l'époque numide. Pendant la Guerre de Jugurtha (II^e siècle av. J.-C.), Vaga était une place de première importance : *civitas magna et opulens*, dit Salluste. Elle devait déjà cette richesse à la production agricole, ce qui explique le développement particulier du culte des Cereres dont la célébration fut mise à profit par les habitants de la ville, fidèles à la cause de Jugurtha, pour massacrer les Romains (*Bellum Jugurthinum*, lxvi et lxvii).

Vaga devenue colonie sous Septime Sévère atteint son apogée au début du III^e siècle. De cette ancienne splendeur, il ne demeure que peu de vestiges, ceux d'une porte monumentale en ville et des sépultures au voisinage, mais les environs sont bien pourvus en ruines romaines : à 8 km seulement au nord-est, florissait au même moment, la ville de Belalis Maior (Henchir el Fouar), à 9 km à l'ouest une importante basilique chrétienne subsiste à Henchir Rhiria.

Chose curieuse, Béja, bien que la plus importante agglomération de la région,

s'est presque toujours trouvée sur un embranchement secondaire du principal axe de circulation ; dans l'Antiquité, la grande voie romaine de Carthage à Bulla Regia, Simittu et Hippone passait à une douzaine de kilomètres au sud de la ville. Elle franchissait l'oued Béja par le « pont de Trajan », long de 70 m et large de 7 m, dont les trois arches sont parfaitement conservées. De nos jours, Béja n'est pas desservie par la principale voie ferrée de Tunisie, celle qui va de Tunis à la frontière algérienne (Ghardimaou), elle lui est reliée par un embranchement qui va à Mateur et Bizerte. Seule la mise en place d'un réseau routier moderne a fait de Béja un nœud de communication important puisque s'y croisent aujourd'hui, les routes de Nefza, Mateur, Medjez el-Bab et Jendouba.

Béja n'eut d'importance que par la seule richesse agricole de ses terres ; au ^x^e siècle, El Bekri en fait le « grenier de l'Ifriqiya », mais quelques décennies plus tard la plaine opulente, tombée aux mains des Hilaliens n'est plus qu'un vaste terrain de parcours. C'est autour de Béja que se concentrent les Hilaliens en vue de combattre l'émir almohade Abd el-Moumin ; on sait que celui-ci les écrasa près de Sétif (1152). Un demi-siècle plus tard, Béja fut conquise par Ali ben Ghaniya et devint l'un des principaux centres de son éphémère empire.

Mais quelques soient les vicissitudes de l'histoire, Béja est et demeure un gros marché où, aussi bien les montagnards du nord que les nomades pasteurs du sud viennent s'approvisionner. Aujourd'hui encore, les principales activités de la ville restent étroitement liées à l'agriculture, ce sont des ateliers mécaniques, des industries de conserves ou de conditionnement de produits agricoles et surtout une importante raffinerie de sucre de betterave. Cependant l'existence d'une ancienne kasbah, dont une partie des murs appartient à l'enceinte byzantine construite au ^{vi}^e siècle, révèle une autre fonction de Béja, celle d'une place forte faisant face aux périls venus de l'ouest, lors des différentes tentatives algériennes au cours des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, mais tournée aussi contre les tribus peu contrôlées du nord. Aujourd'hui que ces dangers ont disparu, la ville moderne est descendue de la colline que domine cette kasbah et s'étend largement dans la plaine. La ville a connu, en effet, une croissance démographique considérable : la population qui était de 14 000 personnes vers 1940, passait à 22 000 en 1955 et atteignait 29 000 en 1965 ; le nombre des habitants doit dépasser largement 40 000 aujourd'hui.

E. B.

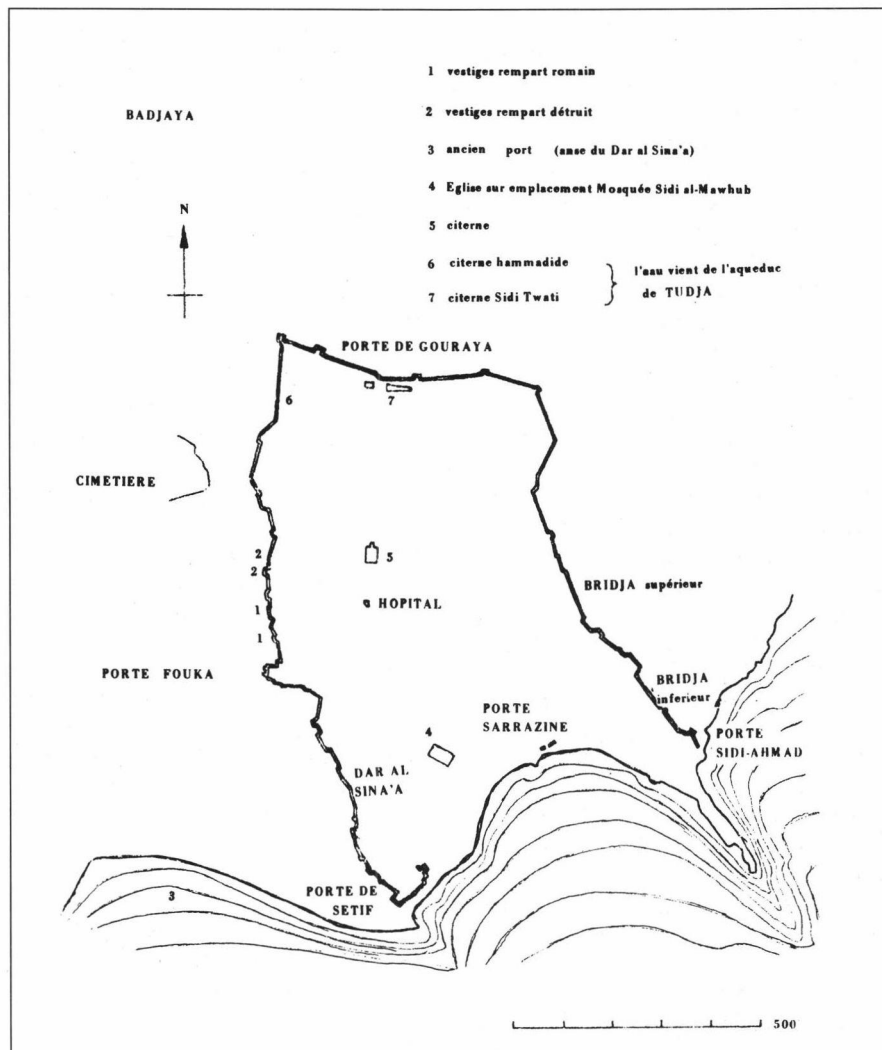
B52. BEJAIA (Saldæ, Badjaia, An Nasiriya, Bougie)

Les débuts de Bejaia

Ce site militaire et portuaire bien abrité des vents par le Cap Carbon fut occupé très tôt. Le port romain, qui n'avait sans doute fait qu'aménager un comptoir punique, prit le nom de Saldæ, et fut érigé en colonie sous Auguste. Il souffrait cependant de sa position marginale, à l'extrémité occidentale de la Maurétanie Sétifienne.

Occupée par les Vandales au ^v^e siècle, par les Arabes en 708, la ville connut des hauts et des bas. Au ^x^e siècle, elle était habitée principalement par des Andalous, qui la firent bénéficier des apports hispano-mauresques.

Elle n'était cependant qu'un petit port de pêche lorsque la dynastie hammadite, centrée sur le bassin du Hodna, et qui cherchait un exutoire maritime, prit en main sa destinée. En 1067, An Nasir y fit entreprendre des travaux, dès l'année suivante il y emménagea et lui donna le nom de An Nasiriya. La pression croissante des



Béjaïa au XI^e siècle, d'après P.L. Cambuzat, 1986.

nomades dans le Hodna, en même temps que le développement des échanges commerciaux avec l'Europe, avaient ainsi amené la dynastie hammadite à transférer sa capitale, de Qalaa des Beni Hammad à Bejaia — décision symbolique du déplacement progressif du centre de gravité, de l'intérieur vers le littoral, qu'allait connaître tout le Maghreb.

La gloire d'une capitale médiévale

Bejaia fut alors capitale d'un royaume s'étendant de Tenès à Annaba. C'était le pôle de tout le Maghreb central, elle éclipsait toutes les autres cités. L'on a estimé qu'elle comptait alors 100 000 habitants. Décrite par Idrissi et plus tard par Léon l'Africain, c'était une belle cité, un grand carrefour d'échange.

« Les vaisseaux qui naviguent vers elle, les caravanes qui y descendent, impor-

tent par terre et par mer des marchandises qui se vendent bien. Ses habitants sont des commerçants aisés et, en fait d'industrie artisanale et d'artisans, il y a là ce qu'on ne trouve pas dans beaucoup de villes. Ils sont en relation avec les marchands de l'Occident, avec ceux du Sahara et avec ceux de l'Orient. Un chantier naval construit de gros bâtiments, des navires et des vaisseaux de guerre, car le bois de construction ne fait pas défaut dans ses vallées et dans ses montagnes, et la forêt produit de l'excellente résine ainsi que du goudron. On y trouve encore des mines de fer solide. Ainsi, en ce qui concerne l'industrie, tout est merveille et finesse» (Al Idrissi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, in Golvin).

La ville était connue pour livrer des quantités importantes de cire servant à fabriquer les bougies, ce serait là l'origine du nom de ce produit. C'était aussi une base militaire pour les expéditions contre le pays des Rum (principalement la Sicile, à 3 jours de navigation).

Capitale arabe en pays kabyle, Bejaia était une ville cosmopolite, où se côtoyaient Arabes, Kabyles, Andalous, Chrétiens et Juifs. La communauté chrétienne était suffisamment nombreuse pour que le Pape Grégoire VII, y envoie, à la demande du souverain hammadite, un évêque. Le théologien et philosophe Raymond Lull y mourut en 1315, lapidé pour avoir voulu évangéliser la population musulmane.

« Il est hors de doute que la nouvelle capitale des Beni Hammad fut un extraordinaire foyer de culture. La dynastie y connaît son apogée, la ville reçoit la visite fréquente, on pourrait dire constante, de voyageurs venus de tous les points du monde musulman qui abordent et séjournent plus ou moins longtemps dans ce port accueillant, d'accès facile. Les idées s'y échangent, sans cesse alimentées par l'apport des dernières nouveautés orientales ou occidentales. La brillante culture andalouse vient se heurter à l'inspiration orientale traditionnelle, elle la renouvelle en se renouvelant elle-même au contact des sources parfois perdues de vue. La science profane trouvera également sa place à côté de la science sacrée. Bougie, au XII^e siècle, apparaît bien ainsi comme une ville fanion du Maghreb, une ville moderne qui donne le ton, une ville assez différente de Qalaa, cité berbère vivant à l'orientale » (L. Golvin, 1957).

La ville était enfermée dans un rempart et située sur un petit promontoire dominant la baie. L'eau provenait de Toudja (dans les montagnes à l'ouest) par un aqueduc. Le ravitaillement se faisait à partir de la petite mais riche plaine agricole locale, au confluent de l'oued El Kebir (la Soummam actuelle) et de l'oued Seghir. A proximité était exploitée la mine de fer de Timezrit.

Les siècles obscurs de Bejaia

Au XIV^e siècle, la ville fut le siège d'une principauté hafside, qui commerçait activement avec les États chrétiens. En 1509, les Espagnols prirent la ville, pour en faire un comptoir ; la prospérité commerciale se maintint grâce aux relations avec Pise et Gênes. Charles Quint en fit sa résidence en 1541.

Mais en 1555, elle fut prise par le Dey d'Alger, passa sous pouvoir turc, et fut progressivement éclipsée par l'Alger turque, d'autant que le découpage de l'Algérie turque en 3 beyliks plaça pendant 3 siècles Bejaia en position marginale.

En 1833, lors de son occupation par l'armée française commandée par Trézel, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même : elle comptait 265 maisons, soit 2 000 habitants environ.

La colonisation aménagea le port existant, construisit un avant-port et un bassin ; la ville retrouva progressivement son rôle de débouché des Kabylies. Lors de l'insurrection de 1871, elle fut attaquée (en vain) par les tribus kabyles voisines. Devenue sous-préfecture, elle éclata hors de ses remparts, et s'étendit peu à peu sur les



Béjaïa et son site : la ville, la zone industrielle et la chaîne des Babors (photo M. Côte).

pent. En 1954, elle comptait 30 000 habitants, parmi lesquels 6 200 relevaient de la communauté européenne.

Cependant, une des dernières décisions du pouvoir colonial allait être importante pour la ville : celle, prise en 1960, de faire déboucher à Bejaia l'oléoduc amenant sur le littoral le pétrole saharien, à travers les gorges du Ksob et les Portes de Fer. Bejaia devenait l'exutoire (longtemps unique) de ce pétrole, et du même coup un port pétrolier important.

Bejaia actuelle ou la difficulté à s'assurer un hinterland

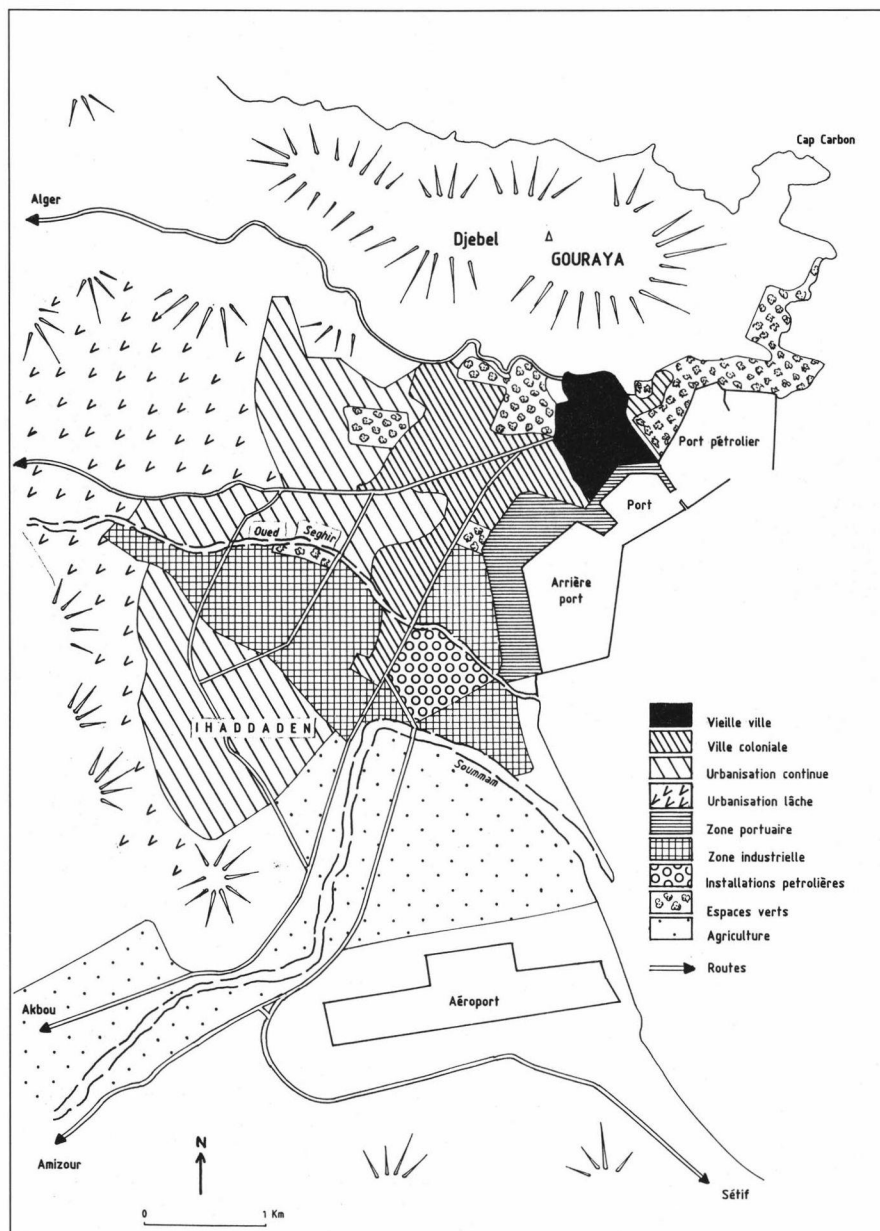
La ville doit son existence et sa fortune à un site portuaire remarquable : site de baie en faucille, protégée de la houle et des vents du large (nord-ouest) par l'avancée du Cap Carbon ; un bon site portuaire dans une des plus belles baies du littoral maghrébin, dominée par les hautes montagnes des Babor*.

Second avantage, ce site se trouve au débouché d'une vallée large et longue, la Soummam, qui constitue un véritable couloir en direction du sud-ouest.

Et cependant, depuis l'époque où la ville a été capitale, un divorce s'est instauré entre Bejaia et sa région.

A l'échelle macro-régionale, Bejaia tourne le dos à sa région... qui le lui rend bien. Sa position à l'extrémité de la Soummam la place à la limite entre Grande et Petite Kabylie. Mais chacun des deux massifs montagneux s'enferme en lui-même, se cherche des capitales intérieures (Tizi-Ouzou, Akbou, Kherrata), se détourne de la mer et des activités maritimes — donc de Bejaia. Celle-ci fait un peu figure d'étrangère en ce pays. Son faible enracinement local se traduit par l'aire restreinte des tombées rurales sur la ville : elles proviennent de 4 ou 5 communes seulement.

A l'échelle micro-régionale, le problème est autre. Bejaia est le débouché tout indiqué pour l'Algérie médiane située entre Alger et Skikda : exutoire des Hautes plaines, port d'approvisionnement de 2 millions d'habitants. Mais les liaisons avec ce débouché sont fort délicates :



La ville de Béjaïa.

— au sud-ouest, la vallée de la Soummam constitue un beau couloir, mais qui s'infléchit vers l'ouest, ouvre seulement sur le bassin des Beni Slimane, lui-même déjà desservi par Alger plus proche;

— au sud-est, les liaisons sur Sétif et les Hautes plaines ne peuvent se faire qu'à travers les gorges très escarpées de Kherrata (oued Agrioun). Une route y a été ouverte par le génie militaire à la fin du XIX^e siècle. Elle vient d'être doublée par un tunnel routier de 7 km; mais elle s'est refusée à la voie ferrée;

— une troisième voie peut être trouvée au centre, en empruntant la Soummam sur une partie, puis les Portes de Fer et la longue montée vers Bordj-Bou-Argeridj.

C'est celle qu'empruntent la voie ferrée et la route nationale, au prix d'un long détour.

Aussi, malgré ces efforts, une partie des échanges échappent-ils à Bejaia, sur ses ailes ouest et est. Les contraintes topographiques maintiennent leurs droits.

Bejaia et ses activités

Elles sont essentiellement de deux ordres : portuaires et industrielles.

Depuis longtemps port de pêche, et petit port commercial, Bejaia a vu son activité bénéficier d'une grande impulsion lorsque la pose de l'oléoduc d'Hassi Messaoud en a fait l'exutoire du pétrole saharien. A l'entrée de la ville, le visiteur est accueilli par les énormes cuves à pétrole, reliées par conduite au port pétrolier, construit un peu à l'écart de la ville. Rejointe et dépassée aujourd'hui par Arzew et Skikda, Bejaia demeure néanmoins le 3^e port du pays en volume, avec 9 à 10 millions de tonnes de trafic par an, dont 2 millions aux entrées (marchandises générales) et 8 millions aux sorties (hydrocarbures).

Fait notable, l'activité industrielle, fort active aujourd'hui, n'est guère née de ce trafic pétrolier, et guère plus des échanges avec l'arrière pays. Elle est avant tout le fait des pouvoirs publics, qui ont voulu créer un pôle d'emploi en cette région montagneuse et très peuplée. Il existait une base d'industries anciennes, de statut privé; l'essentiel est une création de l'État algérien, à partir des années 1970. Il comporte une quinzaine d'unités, les plus remarquables étant une unité de jute, une fabrique de grues, une unité de confection, une usine de corps gras... Au total, Bejaia compte 8 000 emplois industriels, en majorité dans le textile.

Cette double activité de la ville a été confortée par le statut de chef-lieu de wilaya, la présence des équipements afférents, et les services gérant ou desservant toute la wilaya.

Il a ainsi fallu tout le poids de l'État pour affermir le rôle de cette ville dans l'économie et le territoire national. Elle compte aujourd'hui 115 000 habitants.

Bejaia et son urbanisation

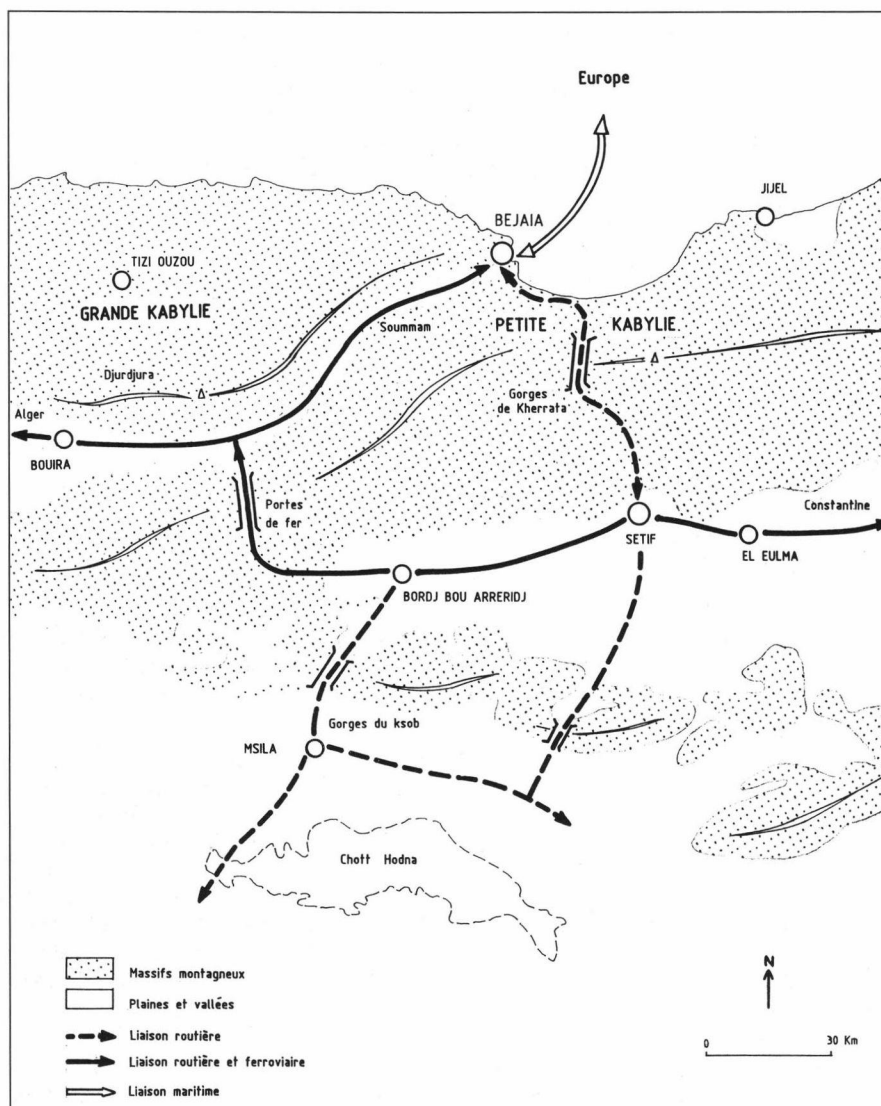
Adossée au Djebel Gouraya, comme Annaba au massif de l'Edough, face à une baie de toute beauté, la ville connaît cependant quelques problèmes dans son extension spatiale. Le site initial, coincé entre montagne et mer, était exigu. La petite plaine au sud, celle de l'oued Seghir, avait vocation agricole, et apparaissait trop humide pour être urbanisée.

Aussi l'extension à l'époque coloniale s'est-elle faite en deux sens : vers le sud pour le port, vers l'ouest pour la ville, qui est demeurée sur les bas-versants du Djebel Gouraya. Mais les besoins de la ville récente ont été d'une autre ampleur, car en 40 ans elle a vu sa population et sa superficie multipliées par 4. Cette urbanisation s'est faite :

— par extension du tissu urbain sur les contreforts du Djebel Gouraya, en continuité avec la ville coloniale, mais égrenée sur les collines toujours plus loin vers l'ouest;

— par implantation d'une vaste zone industrielle au centre de la plaine, au prix du drainage des terrains humides de l'oued Seghir, et du déménagement de l'ancien aérodrome. Elle compte une quinzaine d'unités aux grands bâtiments, modernes et propres, sans compter de nombreux dépôts et petites unités;

— par le développement tout récent de la zone d'urbanisation d'Ihaddaden, sur



Béjaïa et ses difficiles liaisons avec l'arrière-pays.

le versant de collines au sud. Coexistent là des cités d'immeubles étatiques, et des quartiers en auto-construction qui s'aventurent toujours plus loin sur les pentes. Symétrique de celle du nord par rapport à l'axe de l'oued Seghir et de la zone industrielle, c'est là un véritable Bejaia 2 qui a surgi et est en train de se structurer.

Le site urbain est aujourd'hui quasiment rempli. Si la ville veut pousser plus loin au sud, elle devra déplacer ses cuves à pétrole, recouper le méandre de l'oued Soummam, et bétonner les agrumeraies qui la séparent de l'aéroport...

Bejaia, pôle de culture berbère

Bejaia, créée comme capitale arabe, a longtemps tourné le dos à son arrière pays montagnard et kabyle. Mais, au cours des âges, la ville s'est progressivement peuplée de kabyles, et est aujourd'hui largement berbérophone.

Si elle a eu peine à s'imposer comme capitale économique de la Petite Kabylie, elle en est indéniablement la capitale culturelle. Elle rivalise avec Tizi-Ouzou pour le leadership de la culture kabyle en Algérie : Tizi-Ouzou a pour elle sa situation au cœur du pays berbérophone, mais Bejaia a pour elle une taille de population double. Depuis une décennie, le mouvement est actif. Dans le contexte d'ouverture politique actuelle, se multiplient les groupements, associations, manifestations artistiques et culturelles de tous types. La présence d'un Centre Universitaire soutient le mouvement. Symboliquement, c'est à Bejaia qu'est programmée la création d'un Institut de langue tamazirt.

BIBLIOGRAPHIE

- GOLVIN L., *Le Maghrib central à l'époque des Zirides, recherches d'archéologie et d'histoire*, Gouv. général d'Algérie, Paris, 1957, 259 p.
 CAMBUZAT P.-L., *L'évolution des cités du Tell en Ifriqiya du VII^e au XI^e siècle*, OPU, Alger, 2 vol., 1986.
 FONTAINE J., *Villages kabyles et nouveau réseau urbain en Algérie, le cas de la région de Bejaia*, URBAMA, Tours, 1983, 274 p; *Bejaia*, collection Art et Culture, Ministère d'Information, Alger, 1970, 115 p.

M. CÔTE

B53. BELEZMA

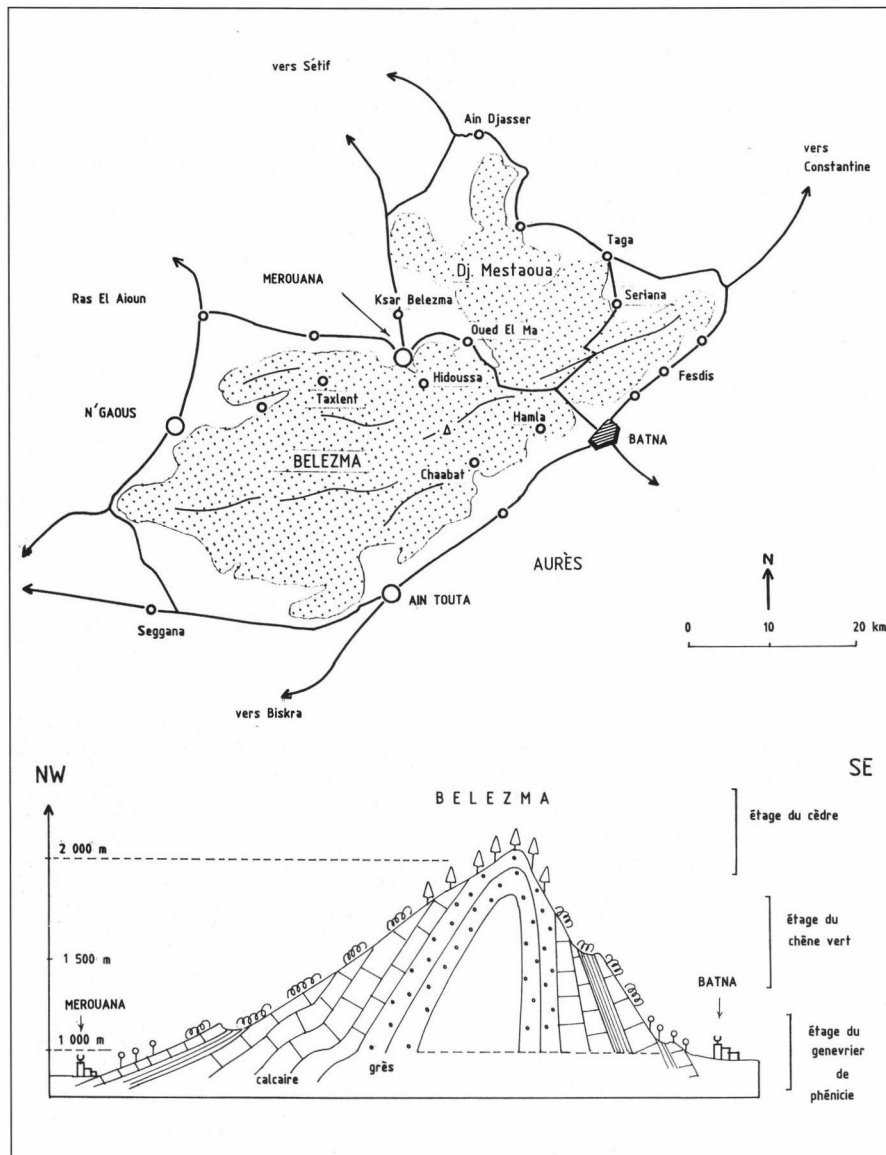
Massif montagneux situé au nord ouest du gros massif des Aurès, et qui est un peu une réplique de celui-ci en plus petit.

Culminant à 2 138 m au-dessus des plaines périphériques situées à 800, 900, ou 1 000 m d'altitude, il se présente comme un massif vigoureux, contrasté, aux pentes toujours accusées. Ses fortes dénivellations expliquent l'existence de plusieurs étages de végétation forestière, la partie sommitale portant une cédraie, la plus vaste d'Algérie. Les cèdres, de 100 à 200 ans d'âge moyen, y sont dans l'ensemble en bon état de régénération, malgré quelques incendies; la position méridionale du massif, et la faiblesse relative des précipitations, sont compensées par la nature très favorable des terrains dans l'axe central de la chaîne, où ils sont gréseux.

Tout le reste du massif est constitué de calcaires (ou marnes); les hauteurs portent une couverture neigeuse pendant un mois environ chaque hiver; deux faits qui favorisent une forte rétention des eaux, restituées sur le pourtour en grosses sources vaclusiennes. La structure dissymétrique du massif fait que sa bordure orientale est relativement stérile, alors que la bordure ouest est jalonnée de grosses sources : Merouana, Tinibaouine, Ngaous, Hammam, Bou Mguer, El Madjen. Certaines ont des débits puissants, de 100 à 300 litres/seconde; depuis fort longtemps, elles ont donné naissance à de petites « huertas » de vergers-jardins prospères où domine l'abricotier. La plupart comptent des vestiges d'implantations romaines; Ksar Belezma, à 3 km au nord de Merouana, occupe le site de la Lamasba romaine puis byzantine.

Humainement, le massif est également une réplique de celui des Aurès : peuplé de Chaouia parlant berbère, il a, au long de l'histoire, fait figure de bastion difficile à dominer, et où ont éclaté plus d'une insurrection. En 1871 (insurrection de Mokrani), comme en 1916 (soulèvement des Aurès lié à la conscription militaire), le Belezma fut en armes, et des combats historiques se livrèrent autour du Djebel Mes-taoua, cette haute table escarpée qui termine au nord le Belezma.

Le massif n'est pas suffisamment étendu, ni suffisamment incisé de vallées, pour que de vastes collectivités humaines intramontagnardes aient pu s'y constituer comme



Le massif du Bélezma.

cela a été le cas dans les Aurès. Les implantations humaines sont petites et éparées, en mechtas ou écarts, sur les flancs ou dans les vallées; les villages de colonisation de Condorcet (Hamla) et de Victor Duruy (Chabet Ouled Chikh) ont été tardifs, très vite semi-avortés, et sont localisés sur les marges du massif, juste avant le dernier crêt périphérique. Les implantations intramontagnardes ont d'ailleurs régressé au cours de la guerre d'Indépendance, qui a vu le massif secoué par les combats, et la population descendre en masse sur les piémonts.

C'est là en effet que se trouve aujourd'hui l'essentiel de la population du Belezma. Une véritable couronne de localités ceinture le massif, dont on pourrait retrouver la genèse dans les villages de colonisation, les camps de regroupement militaires, ou dans des localités nées de façon spontanée près des jardins et le long des routes.

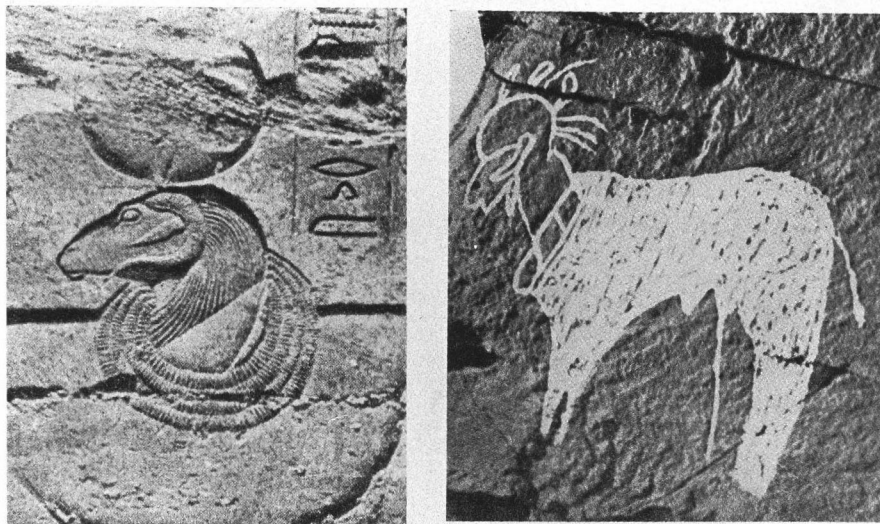
Outre Batna*, chef-lieu de wilaya, en position de contrôle du grand couloir de circulation qui longe le Belezma à l'est, trois petites villes frangent le massif : Ain Touta (ex. Mac Mahon), Merouna (ex. Corneille), et Ngaous, qui rayonnent sur leur espace rural par leurs gros marchés, et par une fonction de chef-lieu de daïra. Une dizaine d'autres agglomérations de toute taille complète le dispositif.

Quant à la montagne, elle demeure semblable à elle-même, superbe. Les Batnéens fortunés y montent le week-end pour profiter de la vue et de l'air pur. Depuis plusieurs années, il est prévu de constituer la cédraie en un Parc naturel de 9 000 ha.

M. CÔTE

B54. LE BÉLIER A SPHÉROÏDE (Gravures rupestres de l'Afrique du Nord)

Parmi les très nombreuses gravures rupestres de l'Atlas il est un thème qui a très tôt attiré l'attention des archéologues, celui d'un ovidé paré d'une coiffure globuleuse de forme sphérique et de divers attributs, l'ensemble étant communément désigné sous l'appellation de « bélier à sphéroïde ».



Comparaison proposée par E.F. Gautier entre une représentation du dieu Amon-Ra de Karnak (Égypte) et un ovin d'une gravure rupestre de Zénaga (Algérie).

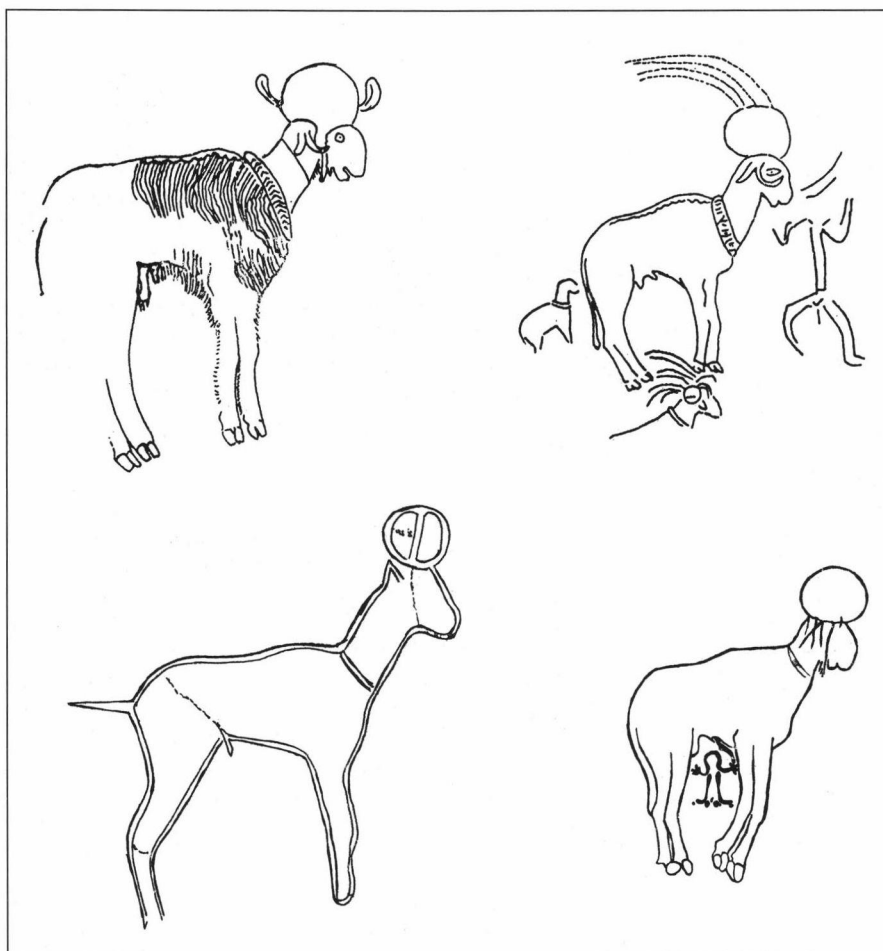
Ces curieuses figurations parmi lesquelles se comptent quelques chefs-d'œuvre de l'art rupestre nord-africain ont donné lieu à de nombreux commentaires et hypothèses.

Les plus anciens sont fondés sur une analogie de ces représentations avec celles du dieu égyptien Amon-Râ. Le dieu de Thèbes, Amon, était figuré depuis l'ancien Empire sous la forme d'un bélier ; par suite de sa fusion avec Râ, le dieu solaire, il faut affubler, surtout devant le Nouvel Empire, du disque solaire. Or les coiffures sphériques des ovins de l'Atlas sont représentées à plat sur deux dimensions et paraissent être des disques. La confusion devenait d'autant plus facile que parmi les attributs qui s'échappent des sphéroïdes sur de rares gravures, les plus soignées (Bou Alem, Aïn Naga, Zénaga) certains de forme courbe et redressée sont assez semblables aux *uraei* (serpents dressés qui flanquent habituellement le disque solaire égypt-

tien). Les premiers spécialistes de l'art rupestre nord-africain étaient donc conduits à voir dans les représentations atlasiques des figurations d'une divinité africaine d'origine égyptienne.

Cette opinion était confortée par l'importance donnée alors au culte du dieu Amon durant l'Antiquité classique. On admettait facilement qu'à la tête du panthéon africain siégeait un dieu suprême, Amon ou Ammon*, devenu célèbre dans le monde grec dès le VI^e siècle av. J.-C. par son oracle de l'oasis de Siouah. Les auteurs croyaient que ce dieu oraculaire, confondu avec le dieu thébain Amon-Râ, avait étendu son influence jusqu'à l'extrême ouest de l'Atlas. D'autres analogies, de nom cette fois, permettaient d'établir une autre équivalence : on savait qu'à Carthage le dieu Baal-Hammon (dont le nom semble signifier en phénicien le Maître des Brûle-parfum) détenait un rôle prééminent ; les Africains n'auraient-ils pas confondu ce dieu punique et le dieu égyptien sous le même nom ? Enfin, dernier élément à l'appui de cette thèse, R. Basset retrouvait chez les Guanches des Iles Canaries, le nom d'Aman qui signifiait « Seigneur » et était appliqué au Soleil.

Amon dieu-bélier primordial, devenu dieu solaire par sa fusion avec Râ aurait ainsi établi de proche en proche sa domination sur les panthéons inorganisés des



Béliers parés; différents aspects du sphéroïde et des colliers. 1. Bou Alem, 2. Guelmouz el-Abiod, 3. Dayet es-Stel, 4. Hadjra Sidi Bou Baker.

Barbares de l'Ouest africain, mais ceux-ci restés à un stade plus primitif adoraient le même dieu sous sa forme animale. Ce culte aurait subsisté très tard puisque El Békri, au ^{xi}^e siècle, signalait l'existence d'un culte du bélier dans le Sous.

La thèse était trop simple. La coiffure des béliers de l'Atlas n'est pas un disque solaire et les représentations égyptiennes, situées arbitrairement à l'origine de celles de l'Atlas leur sont postérieures de 2 à 3 millénaires puisque celles-ci appartiennent au Néolithique ancien. St. Gsell, qui dans le tome 1 de son *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, avait admis la thèse égyptienne, la rejetait définitivement en 1927, dans son tome 5. Dès 1900, G.B.M. Flamand avait émis une hypothèse inverse, et plus vraisemblable, celle d'une influence libyenne sur le culte du bélier de Mendès. Ce qui n'empêchait pas F. Benoît, en 1930, encore, de parler de béliers porteurs de disque solaire flanqué de deux *uraei*, mais en même temps il établissait une comparaison avec les parures de béliers que les tribus Songhaï sacrifiaient sur les bords du Niger. Ces parures sont des calebasses munies de banderoles de cuir. Le disque solaire devenait une simple calebasse comme l'avait déjà suggéré G.B.M. Flamand en 1900.

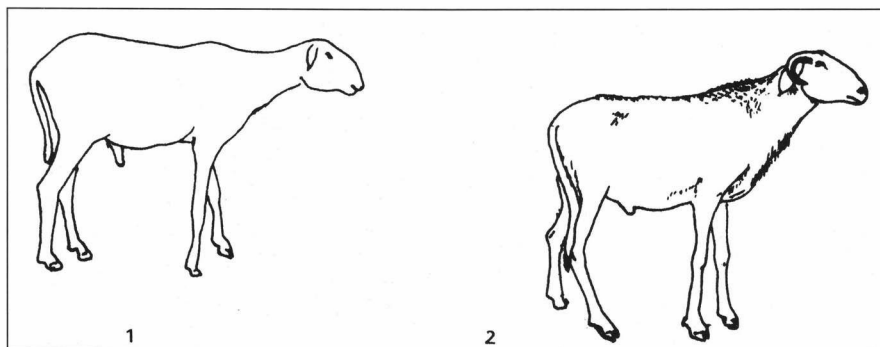
Se fondant sur la présence de cette calebasse et de colliers portés par certains ovins, L. Joleaud présenta une thèse nouvelle assez surprenante qui associait plusieurs thèmes des gravures rupestres à un rite en vue d'obtenir la pluie. Cette hypothèse était appuyée sur des arguments spéciaux (ainsi tout trait figuré sous les animaux était considéré comme une émission d'urine ou de semence, même lorsque ce trait jaillissait, comme à Zénaga, des mamelles d'une brebis), et sur des documents mal interprétés, comme les mouflons de Kef Fentéria qualifiés de moutons à sphéroïde. Elle ne rencontra guère d'écho favorable.

Le dernier commentaire des gravures rupestres du Sud oranais relatives à ces ovins a été donné par H. Lhote qui fait connaître de nouvelles représentations dans les monts des Ksour et le Djebel Amour et les monts des Ouled Naïl. La seule idée nouvelle exprimée et qui surprend est que les moutons représentés dans les gravures qui appartiennent au style naturaliste jugé le plus ancien, même ceux munis de collier et de coiffure sphérique, ne sont pas des animaux domestiques. Nous allons successivement tenter de reconnaître l'espèce représentée, d'examiner les attributs qui ornent ces animaux, enfin de définir les rapports entre les figures animales et les figures humaines qui leur sont associées.

L'espèce représentée

L'animal qui figure plus d'une soixantaine de fois, identifié par son sphéroïde, est très différent du mouton qui vit aujourd'hui dans les mêmes régions. Cependant la répétition de ce qui pourrait paraître une anomalie est trop constante pour qu'on puisse l'attribuer à la fantaisie des artistes. Si on examine les meilleures représentations, comme celles de Bou Alem, Aïn Naga, Hadjar Sidi Bou Beker, on remarque que ces animaux ont un corps étroit porté par des membres longs et secs, la croupe toujours plate, parfois anguleuse, aux gigots plats. La queue, mince et longue, descend jusqu'à l'articulation métatarsienne, mais dans certaines figures (Daïet es-Stel, Enfous) elle est plus large et s'arrête au bas du gigot.

La tête est tout à fait remarquable, elle est, dans les meilleures œuvres, plus courte, voire camuse, que dans la réalité. Les ressemblances entre les têtes d'Aïn Naga, Bou Alem, Gada el-Kharrouba, Guelmouz el-Abiod, Hadjerat Sidi Bou Beker, Daïet es-Stel, etc. sont telles qu'il s'agit manifestement d'une donnée stylistique qui aurait voulu accentuer la convexité du chanfrein et le raccourcissement du museau. Or dans la plupart des cas il s'agit d'un bélier dont la tête, dans la nature, est effectivement plus convexe que celle des brebis. Précisément la brebis aux mamelles gonflées de Zénaga a une tête bien plus fine et une convexité moins marquée; toutefois



Béliers à poils ras du Sahara méridional : mouton maure du Mali et mouton targui de la variété Ara-Ara du Niger.

une brebis de Bou Alem a exactement le même profil que le mâle du même site.

Qu'ils soient mâle ou femelle ces animaux portent des cornes qui sont encore figurées dans les représentations moins réalistes ou d'un schématisme avancé (El Richa, Safiet Bou R'Nam, Oued Nourème), or la forme et la taille de la seule corne visible sur le profil de ces ovins est d'une constante remarquable, elle est toujours petite, grêle, à simple courbure, incurvée vers l'arrière pour revenir vers l'avant au-dessous de l'œil, sauf à Khrelouat Sid Cheikh où elle revient au-dessus de l'œil. Il s'agit dans ce cas, peut-être, d'une tentative ou d'un début de déformation volontaire qui, comme nous le verrons, semble avoir été parfois pratiquée par les bergers de l'Atlas à cette époque.

L'oreille, qui est plus facilement omise que la corne, est pendante, assez longue; sa racine est cachée par le départ de la corne.

Les détails de la robe des animaux ne sont que rarement indiqués. Dans les œuvres les plus soignées (Aïn Naga, Safiet Bou R'Nam, Sidi Bou Beker, Guelmouz el-Abiod...) la partie endopérigraphique est entièrement polie et peut avoir été peinte. L'un des ovins asexué de Zénaga a le corps entièrement piqué à l'exception du collier et de la tête ce qui révèle bien l'intention de figurer le pelage. Le même figuré apparaît sur le corps d'un mâle de Khrelouat Sid Cheikh, tandis qu'à Hadjar Berrik, à Dehar Bel Haadi et ailleurs, le corps de l'ovin très stylisé est, suivant une convention fréquente dans le style dit décadent, cloisonné, sans doute pour suggérer des variations de couleur dans la robe. Le beau bélier de Bou Alem est particulièrement détaillé; sur le poitrail, le garrot et l'avant-main, des poils assez longs sont figurés par des stries ondulées du plus bel effet; l'arrière du corps, comme dans la nature, a un pelage moins fourni. La figuration de ce pelage avait fait penser, un moment, que l'animal figuré était un bouc (S. Gsell, 1901).

En fait, l'ensemble des caractères fidèlement reproduits sur les meilleurs gravures permet de reconnaître des moutons, mâles et femelles, appartenant à une ou plusieurs variétés du mouton à poil de l'espèce *Ovis longipes* Fitzinger. Ce mouton, qui a disparu du Maghreb et du nord du Sahara, subsiste, sans grand changement, dans le Sahel, depuis la Maurétanie jusqu'au Tchad (*Ovis sodonica* Sanson). C'est l'actuelle race targui de l'extrême Sud algérien, du Mali et du Niger, qui présente le plus de traits communs avec la variété la plus fréquemment représentée dans l'Atlas. G. Doutresouille (1952) reconnaît au grand mouton targui d'une taille de 0,70 m - 0,80 m, un garrot saillant, un front bombé, des oreilles tombantes, des cornes en larges spires, une crinière fréquente chez le mâle, une queue longue et mince descendant jusqu'au jarret. Comme on le voit, cette description s'applique à la lettre aux ovins des gravures de l'Atlas. Le même auteur distingue au Niger, parmi les moutons à poils ras, deux variétés, le Bali-Bali qui est élevé chez les sédentaires et le Ara-Ara qui est proprement touareg, aux cornes moyennes, incurvées

en arrière, haut de 0,60 à 0,70 m, dont le corps étroit repose sur des membres secs et minces, les gigots sont plats. Enfin G. Curasson dans sa monographie sur le mouton du Soudan français signalait, parmi les moutons maures, le Touabir, plus petit et plus court que le mouton targui mais dont les poils, qui atteignent 8 à 10 cm, sont assez longs pour être tissés. C'est de cette variété que se rapproche le bélier de Bou Alem, qui est plus ramassé que les autres et dont les longs poils sont indiqués d'une manière très réaliste.

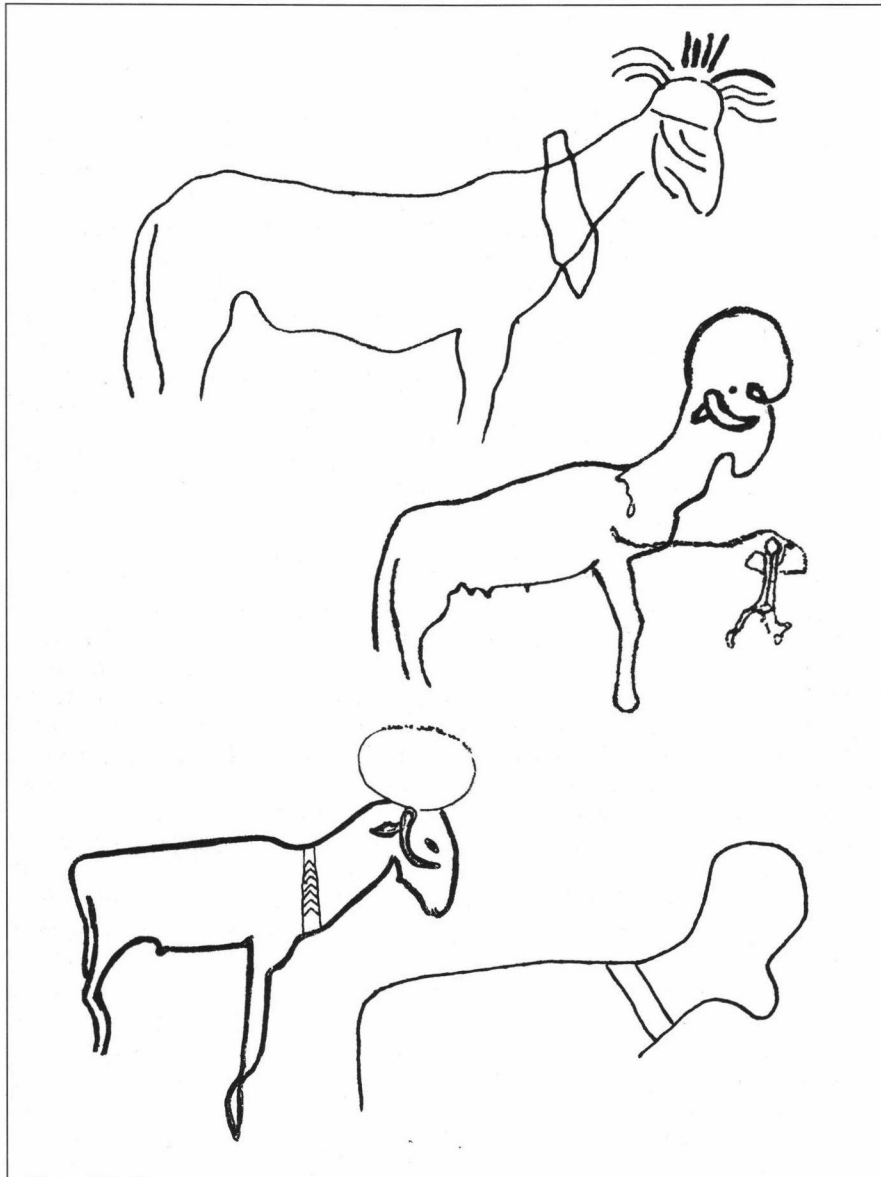
Les pendeloques sont assez fréquentes chez les différents moutons à poils du Sahel. Ce détail anatomique ne semble avoir été indiqué que dans trois gravures d'ovins à sphéroïde, à Zénaga, à Daïet es-Stel et sur un jeune mâle de Bou Alem. Dans d'autres cas, comme à Khrelouat Sidi Cheikh, de prétendues pendeloques peuvent n'être que les extrémités des jugulaires de la coiffure.

Les béliers et les brebis coiffés et ornés de colliers que les artistes préhistoriques ont représentés appartiennent sans conteste aux mêmes variétés que les ovins à poil ras du Sahel. Ces derniers sont les représentants d'une très vieille race domestique que l'Égypte a connue jusqu'au Moyen Empire (*Ovis palaegyptiaca* Gaillard), cette variété dite aussi bélier de Mendès se distingue de celle de l'Atlas pour l'encornure dont les spires très lâches se développent horizontalement. Cette caractéristique subsiste cependant dans plusieurs variétés du Sahel; la race peul de Sambouran, en particulier, a des cornes dont le développement horizontal atteint une dimension égale à la hauteur de l'animal. Les cornes à spires lâches se retrouvent aussi chez certains béliers de la race targui. Parmi les gravures rupestres de l'Atlas, deux figurations se rapportent, peut-être, à cette variété. L'une à Hadjar Berrik, l'autre à Kef Marbéah, dans le Constantinois. Dans cette dernière gravure C. et L. Lefebvre proposent d'identifier les addax en raison de l'angle formé par les cornes dressées obliquement; c'est très vraisemblable mais la longueur de la queue et l'aspect des cornes les rapprochent davantage des ovins que des *hippotraginae*. Effectivement, la forme des cornes des ruminants de Kef Marbéah présente de grandes analogies avec celles des moutons hongrois de la variété racka. Quoiqu'il en soit, aucune représentation d'*Ovis palaegyptiaca* n'est assurée dans l'Atlas.

Que conclure sinon que les moutons de l'Atlas sont, avec les autres moutons à poils de l'Égypte ancienne et du Sahel d'aujourd'hui, les représentants d'une très ancienne race domestique, certainement la première en Afrique.

Mais s'agit-il bien d'animaux domestiques sur nos gravures? La présence de parures aussi complexes que la coiffure globuleuse, le collier et parfois le «caparaçon», pourrait servir de réponse immédiatement favorable à cette question. Or H. Lhote s'élève contre cette opinion pourtant universellement partagée sous prétexte que le sphéroïde est parfois figuré sur d'autres animaux considérés comme sauvages. On cite le cas du grand buffle (*Homoioceras antiquus*) de Trik el-Beïda, dans les monts des Ksour; or il s'agit d'une figure très maladroite sur laquelle les cornes sont décalées; on peut même se demander si ce disque, fort petit et qui n'a rien de comparable par ses dimensions avec la coiffure des béliers, n'est pas la figuration schématique du toupet de poils parfois indiqué en arrière de l'encornure. On ne peut non plus retenir les disques plus ou moins douteux qu'on a cru voir sur des gravures négligées (oryx de Kef Bou Beker).

Un autre argument présenté par H. Lhote à l'encontre de la domestication du mouton est tiré d'une scène de Rosfat el-Hamra Men el-That où un archer suivi de chiens est encadré par deux ovins; tous les sujets sont tournés vers la droite. Aucun élément ne permet d'affirmer qu'il s'agisse d'une chasse au mouton. Comme le fait remarquer F. Libmann, la flèche que s'apprête à décocher l'archer est parallèle au corps du premier mouton et ne le menace nullement, la cible est ailleurs. L'homme menacerait-il vraiment le mouton que je ne verrai pas pourquoi il s'agirait d'une «chasse»; on peut en effet sacrifier un animal domestique avec une



Ovins gravés peu soigneusement : 1. de Zénaga portant une calotte ornée de rameaux et d'un lourd collier d'épaule, 2. bélier d'El-Hasbaya à sphéroïde non rigide, le petit personnage a été rajouté, 3. bélier raté de la Dayet el-Hamra portant le sphéroïde et le collier tressé, 4. silhouette stylisée d'un bélier de Safiet bou Rhenan, la coiffure se confond avec la tête, mais le collier n'a pas été oublié.

flèche décochée à bout portant. Les Massaï saignent périodiquement leurs bœufs en perçant la veine jugulaire avec une flèche.

Le troisième argument opposé à la domestication du mouton serait l'existence d'ovins sauvages au Maghreb durant les temps préhistoriques. Il s'agit d'une affirmation exagérée et sujette à caution. Les rares ossements attribués par R. Vaufrey

à un ovin et trouvés dans des gisements capsien de Redeyef, Bir Khanfous, Relilaï et Mechat el-Arbi, n'emportent nullement la conviction car, comme l'on fait remarquer G. Espérandieu et R. Vaufray lui-même, ces ossements peuvent appartenir à de petites femelles de mouflon (*Ammotragus lervia*). Ni C. Arambourg, ni G. Espérandieu ne croyaient à l'existence d'un oviné nord-africain dont la niche écologique est occupée par le mouflon à manchette. Les ossements incriminés seraient-ils vraiment des restes de moutons qu'il ne prouveraient pas grand chose car les couches qui les ont livrés appartiennent au Capsien supérieur, c'est-à-dire qu'ils peuvent être précisément contemporains de l'introduction du mouton domestique sur les bords de la Méditerranée, à la fin du VII^e millénaire.

Rappelons enfin que la souche du mouton ne peut être le mouflon à manchette (*Ammotragus lervia*) qui est d'un genre différent et dont le caryotype est distinct de celui du mouflon d'Orient (*Ovis orientalis*) qui est l'ancêtre du mouton domestique.

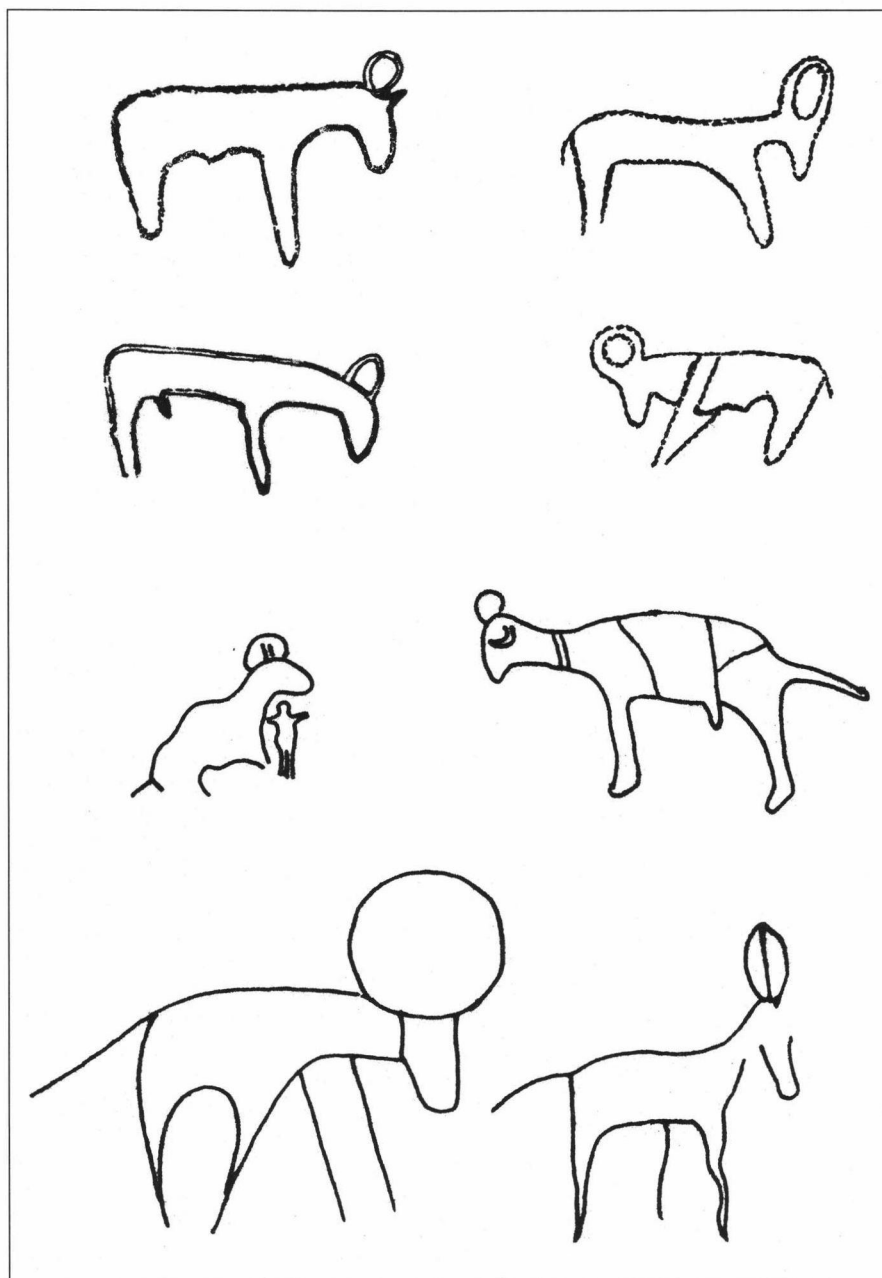
La cause est entendue : les moutons de l'Atlas sont des représentants d'*Ovis longipes* Fitz., d'origine exotique et sont donc des ovins domestiques, comme leurs congénères de l'Égypte néolithique et pharaonique et comme les actuels moutons à poil ras touaregs, maures et peuls.

Les attributs culturels

Ces ovins, qui ne sont pas toujours des béliers, ont reçu une parure qu'il importe d'analyser avant de rechercher sa signification. Lorsqu'elle est complète, cette parure affecte la tête, le cou et l'échine. La parure de tête est la plus fréquente et paraît le minimum indispensable pour sacraliser l'animal. Rares en effet sont les animaux qui portent un collier sans avoir de sphéroïde ; on citera le petit ovin de Guelmouz el-Abiod qui suit les béliers à sphéroïde, mais comme nous le verrons les ovins de cette scène complexe ont reçu leur parure après coup. On peut citer aussi le petit ruminant indéterminé de l'Oued Dermel qui porte un lourd collier, l'allure générale n'est pas celle d'un ovin et les cornes redressées vers l'avant et le haut sont plutôt celles d'une gazelle, seule la queue longue et mince rappelle le mouton. Mis à part ces deux cas litigieux, je ne connais pas de mouton paré d'un collier qui ne soit coiffé du sphéroïde ou qui n'ait les cornes transformées en disque (El-Harara).

Parure de tête, le « sphéroïde »

Cette parure est la plus importante, la plus visible et la plus caractéristique. L'essentiel est constitué par un corps globuleux fixé à l'occiput de l'ovine. Il faut examiner en premier lieu les gravures les plus réalistes qui permettent de comprendre les représentations plus schématiques. Prenons comme exemples caractéristiques les béliers et brebis de Bou Alem, le bélier de la Gada el-Kharrouba, la belle tête d'Aïn Naga, la brebis de Zénaga. Ces gravures reproduisent fidèlement la coiffure qui est sphérique. On a parlé de casque et de calebasse, mais si cette coiffure a une certaine rigidité il importe de remarquer qu'elle est munie de jugulaires qui descendent entre la corne et la joue et se terminent par de petites franges (Aïn Naga). Des gravures aussi détaillées que celles de Bou Alem ou Aïn Naga n'indiquent aucune marque de fixation de la jugulaire sur le « sphéroïde », alors que les boutons du cache-sexe de l'homme d'Aïn Naga sont minutieusement notés. Ceci nous fait admettre que la jugulaire, en continuité avec la coiffe est en même matière qu'elle. Compte tenu de ce détail technique et de la rigidité du « sphéroïde », nous sommes conduits à croire que l'ensemble était en cuir. Le découpage en festons des bords de la jugulaire (Bou Alem) et les franges des extrémités (Aïn Naga), confirment cette opinion. Le port redressé de la tête des ovins porteurs d'une telle coiffure sous-entend que celle-ci était suffisamment légère pour ne pas gêner l'animal ; l'usage du cuir



Stylisation du sphéroïde à Techiet el Makhoum, Marhouma, Kef bou Beker, Dechra bel Haadi et Tazina.

plus que d'une calabasse convient à l'attitude fièrement campée des béliers et brebis à sphéroïde.

Cet attribut nous paraît donc être un bonnet de cuir, coiffure cérémonielle dont on dotait l'animal à certaines occasions. Or ce n'est pas sans surprise que l'on reconnaît une coiffure identique sur la tête des personnages de Khrelouat Sidi Cheikh et de Dekhilet el-Ateuch. Comme sur les béliers, ce bonnet est muni de jugulaires

frangées et des rameaux rayonnant sont piqués dans cette coiffure. La position frontale du personnage dont le visage est vu de face est elle-même exceptionnelle dans le style archaïque naturaliste. Il s'agit peut-être d'une divinité à laquelle était associé le mouton porteur de la même coiffure. A Moghrar Tahtani, un petit personnage, très stylisé, en position d'orant, porte cependant une coiffure comparable qui ne doit pas être confondue avec les plumes ou autres ornements de tête si fréquents dans les représentations rupestres nord-africaines.

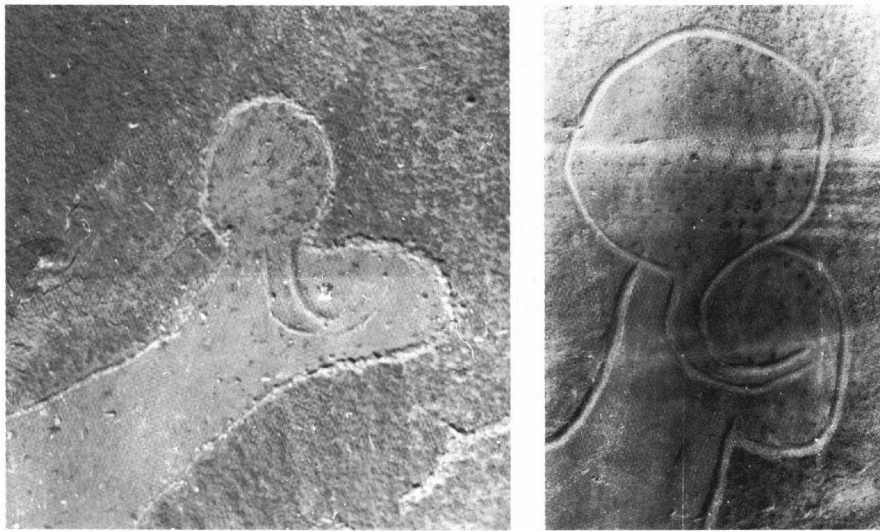
Le bonnet est la parure de tête principale; il semble avoir suffi à sacraliser l'animal puisque des gravures aussi soignées que celles de la brebis de Bou Alem et de l'ovin asexué de Daïet es-Stel représentent le sphéroïde dépourvu d'appendices; en revanche, des gravures moins soignées ou plus schématiques figurent des coiffures plus complexes. Dans de rares cas la jugulaire du sphéroïde se confond harmonieusement avec la corne (oued Nourème).

Dans les gravures schématiques le bonnet peut prendre deux formes anormales, dans le premier cas il tend à se détacher de la tête et devient une sphère tangente à l'occiput de l'animal (Oukaïmeden, Tazina, Dehar Bel Haadi), dans le second cas qui est plus fréquent le bonnet prend la forme d'une mitre plus ou moins haute (Dekhilet el-Ateuch Fedj Naam) et parfois n'est même plus séparé de la tête par un trait (Hadjar Berrik, Merdoufa), mais cette absence de séparation se remarque également sur des figures moins schématisées (El-Richa, Safiet Bou R'Nam). Pour être complet il faut signaler la forme particulière du bonnet à Zénaga où la brebis et le mouton asexué portent une calotte hémisphérique profondément enfoncée. Une telle forme peut être encore reconnue à Moghrar Tahtani malgré le schématisme de la gravure.

Normalement, la partie supérieure du crâne de l'ovin n'est pas visible puisqu'elle est couverte par le bonnet, ce n'est pas le cas pour les deux béliers de la grande scène mythique de Guelmouz el-Abiod dont les « sphéroïdes » et les autres éléments de parure furent rajoutés, ce qui explique également la petitesse du bonnet du mouton du registre inférieur et la disposition des gerbes piquées dans la coiffure que la proximité des pattes du bélier supérieur a obligé à disposer en deux gerbes inégales.

La parure de tête est souvent complétée par des attributs fixés au bonnet. On peut en reconnaître deux sortes : des rameaux plus ou moins courbes ou coudés ou rectilignes qui rayonnent autour de la coiffe qui sont les plus nombreux et des appendices curvilignes qui avaient été un moment qualifiés d'*uraci* égyptiens. Les rameaux sont disposés de manière assez anarchique, leurs dimensions dans la même gerbe peut varier. Il est exceptionnel qu'ils soient disposés symétriquement comme sur le bonnet hémisphérique du mouton asexué de Zénaga. Il arrive, surtout dans les figures schématiques ou stylisées, qu'ils forment une véritable auréole très étalée autour de la tête de l'animal (El-Krima, Aïn Ben Kerma, Merdoufa) comme autour de celle des hommes de Khrelouat Sidi Cheikh et de Moghrar Tahtani. L'aspect de ces attributs est celui de tiges assez souples et minces, comme celle du drinn (*Aristida pungens*), de l'alpha, ou encore de rameaux de genets. Le mouton du registre inférieur de Guelmouz el-Abiod porte sur son bonnet des attributs en lame de sabre qui ne sont pas sans rappeler les feuilles d'iris ou de glaïeul.

J'hésite à rapporter également au règne végétal les appendices curvilignes, au nombre de 2 à Bou Alem et Aïn Naga, de 3 à Zénaga, de 4 à la Gada el-Kharrouba, qui sont souvent décrits comme des plumes, bien que leur forme semble devoir se rapprocher davantage de feuilles allongées. Quoi qu'il en soit les dimensions trop réduites ne peuvent être celles de plumes d'autruche qui sont cependant les seules à présenter une telle courbure. Ces appendices uraeiformes remplacent les rameaux; à Zénaga seulement ils sont mêlés à ceux-ci. Aucun détail graphique ne permet de deviner le mode de fixation au bonnet de ces différents ornements; ils devaient être simplement piqués dans la paroi de celui-ci. Le bélier de Dakhilet el-Ateuch



Stylisation du sphéroïde non séparé de la tête à Safiet bou Rhenan et Oued Nourème, confusion de la jugulaire et de la corne.

porte une coiffure différente de l'habituel bonnet sphérique, c'est une espèce de tiare plus haute que large dans laquelle sont plantés de part et d'autre des ornements qui semblent bien être des plumes. Cet attribut est tout à fait comparable à la coiffure que portait l'un des deux agneaux sacrifiés de la tombe 81 de la nécropole de Kerma en Nubie.

Il est une autre parure de tête, peu explicitée et assez mystérieuse, qui est constituée d'un ou deux éléments verticaux plantés sur le chignon de l'ovine entre deux demi-cercles qui, dans certaines gravures se referment pour former un disque. Dans la plupart des cas (Rosfat Men el-That, brebis de Bou Alem, Daïet es-Stel, el-Harara) ce motif n'est pas un « sphéroïde » mais des cornes en position anormale, redressées au-dessus de la tête comme le seraient celles de bovinés; or, les figures sont suffisamment réalistes pour que l'identification des ovins ne puisse être mise en doute. La représentation très schématique du Kef bou Beker doit être mise à part car la parure de tête semble bien être un bonnet strié de deux bandes verticales; l'animal à garrot très prononcé et tête allongée n'est peut-être pas un ovine mais la schématisation de cette gravure est telle qu'il n'est guère possible de se prononcer.

Une autre question posée par cette série de gravures est relative à la position et la nature des demi-cercles qui remplacent le bonnet. Ce sont indubitablement des cornes dont elles ont la forme habituelle mais placées en position anormale. Cette position est-elle naturelle, provoquée volontairement par les éleveurs ou ne s'agit-il que d'une liberté graphique de l'artiste? La troisième proposition paraît très peu vraisemblable, compte tenu du réalisme général de ces gravures; il est difficile de choisir entre les deux premières. Certes quelques races de moutons ont les cornes redressées, nous avons cité le cas des moutons rackas, mais leurs cornes spiralées ne sont jamais en demi-cercle et tendent au contraire à devenir rectilignes. On connaît, en revanche, surtout dans l'Afrique orientale, de nombreux cas de déformations de cornes sur les bovins. Ces déformations figurent dans un grand nombre de stations rupestres du Tibesti et de l'Ennedi; elles sont connues dans l'Égypte antique et sont pratiquées, de nos jours, chez les Nuer et les Dinka du Nil, chez les Souk du Lac Victoria. Mais, à notre connaissance, de telles pratiques n'ont jamais été signalées sur des ovins. Celles-ci me paraissent techniquement possibles, l'importance culturelle du bélier ou de la brebis les rendent vraisemblables.



Aïn Naga. Le bélier de cette belle scène est bien plus grand que l'orant qui le précède. La parure du bélier est complète : sphéroïde à jugulaire, gaine de cou, collier d'épaule.

La parure de cou

Elle est simple et consiste essentiellement en un collier volumineux placé très bas et reposant sur les épaules tel qu'il est fidèlement représenté à Bou Alem, Aïn Naga, Zénaga, Guelmouz el-Abiod, Dekhilet el-Ateuch, Deyet el-Hamra, Hadjar Sidi Bou Beker, etc. Ce collier volumineux présente des chevrons et des motifs cloisonnés qui font penser que cette lourde parure était tressée soit en fibres végétales soit en lanières de cuir. Le collier forme un épais bourrelet qui est fort bien indiqué de part et d'autre du cou, sauf au Guelmouz el-Abiod où cette parure, comme les autres, semble avoir été rajoutée. A Khrelouat Sidi Cheikh et à Zénina ce collier descend très bas sur le poitrail tandis qu'il est dédoublé à Gada el Kharrouba, et débordant à Mokta es-Sfa.

Il n'est pas impossible que cette lourde parure ait eu une autre fonction qu'ornementale; sa position et son poids comprimaient la trachée artère. Pour respirer l'animal était obligé de redresser le cou et de porter la tête plus relevée que d'habitude. Effectivement, les ovins porteurs de bonnet, et particulièrement ceux qui ont ce collier, ont la tête redressée, le cou formant avec l'axe du corps un angle de 120 à 130° alors que dans le port naturel le cou et la tête sont pratiquement dans le prolongement de cet axe.

Cet artifice destinée à donner à l'animal un port altier me semble, dans deux cas au moins, complété par un dispositif comprimant. En examinant les deux gravures

de Bou Alem et d'Aïn Naga qui sont les plus précises et détaillées on remarque le long du cou, entre l'extrémité tombant de l'oreille et le collier d'épaule, une zone délimitée par un ou deux traits. A Bou Alem cette partie du cou est entièrement polie et dépourvue de poils; il s'agit vraisemblablement d'une sorte de gaine en étoffe ou en cuir souple qui comprime le cou et ne porte aucun ornement. On pourrait y voir aussi une zone rasée dont on ne comprend guère la raison d'être. L'égorgement du mouton se faisant plus haut, juste sous la mandibule, le rasage de cette région du cou ne pourrait même pas être considérée comme une préparation du sacrifice.

D'autres ovins munis de sphéroïde portent un collier plus simple sur la partie médiane du cou; il se distingue à la fois du gros collier d'épaule tressé et de la gaine de cuir signalée ci-dessus. Ces colliers ont toujours un certain volume et sont parfois assez larges (El-Harra, Dehar Bel Haadi, Rcheg Dirhem). A Hadjerat Sidi Bou Beker le collier présente des incisions verticales qui suggèrent une segmentation, perles ou motifs articulés.

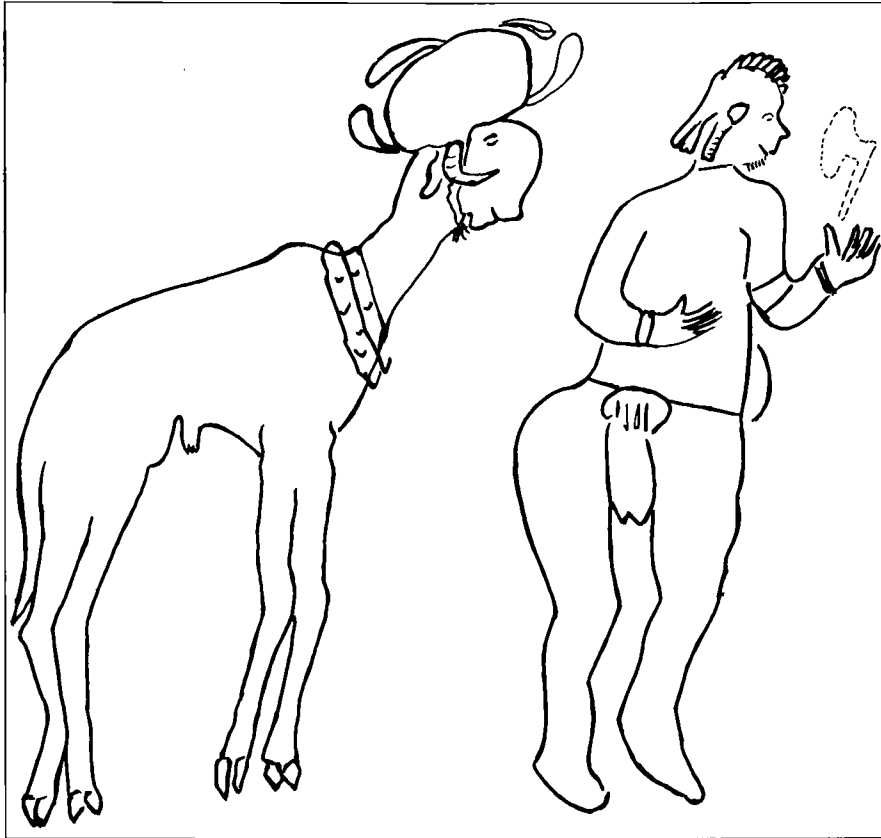
La parure d'échine

Elle n'est reconnaissable que sur les gravures de Bou Alem et de Guelmouz el-Abiod; compte tenu de l'identité des parures on peut supposer qu'elle existait aussi à Aïn Naga mais la roche est malheureusement desquamée immédiatement en arrière du collier. Cette parure est rendue sur les gravures par une ligne festonnée intérieure parallèle à la ligne du garrot et de l'échine, elle semble s'arrêter au point le plus saillant de la croupe. Il ne s'agit pas d'une représentation stylisée de la courte crinière que possèdent les béliers des diverses races de moutons à poils car le pelage est traité d'une manière très réaliste à Bou Alem; de plus la crinière aurait été représentée au-dessus de la ligne du dos et non à l'intérieur du corps. Il s'agit donc d'une bande assez étroite, découpée dans un matériau souple et posée sur l'échine de l'animal. Cette parure, vraisemblablement en cuir, était trop étroite pour tenir toute seule sur le dos, or elle est étroitement appliquée comme si elle était tendue. Seul un dispositif, invisible sur les gravures, comme par exemple une croupière passant sous la naissance de la queue pouvait assurer un tel maintien. Il est possible que ce «caparaçon» formât avec le collier d'épaule une sorte de harnais.

Relations entre les ovins à sphéroïde et les hommes

L'intérêt des représentations de «béliers à sphéroïde» ne réside pas seulement dans la figuration de l'animal et de ses parures diverses. Cette figure appartient parfois à des scènes complexes dans lesquelles entrent des personnages. Ces relations entre l'homme et le bélier ne sont pas toujours très claires dans ces scènes. Les figurations humaines les plus belles sont celles de Gada el-Kharrouba, d'Aïn Naga, de Bou Alem et de Dakhilet el-Ateuch; dans ces scènes, l'homme précède le bélier, lui tournant le dos et s'avance en position d'orant. A Ksar el Ahmar la situation est semblable bien que l'homme soit armé d'une hache et que le mouton asexué soit dépourvu de toute parure. A Bou Alem l'homme, moins profondément gravé que le bélier, porte un bouclier ou plus vraisemblablement un sac ou un carquois comme les personnages de l'Oued Dermel et de tant d'autres gravures. Dans la scène complexe de Guelmouz el-Abiod, un personnage filiforme s'intercale entre l'animal plus ou moins mythique et ouvert en deux et le plus grand des béliers. Il a une attitude d'orant, jambes et bras à demi fléchis et il est vu de face. A Mogh-rar Tahtani, autre scène mythique, l'ovin à sphéroïde est juché sur un personnage de style macaronique dont la tête s'engage entre les pattes de l'animal, ne faisant qu'un avec lui; devant lui et lui tournant le dos s'avance un personnage en position d'orant et portant la même coiffure rayonnante.

Si cette disposition du couple homme-bélier est la plus fréquente elle n'est pas



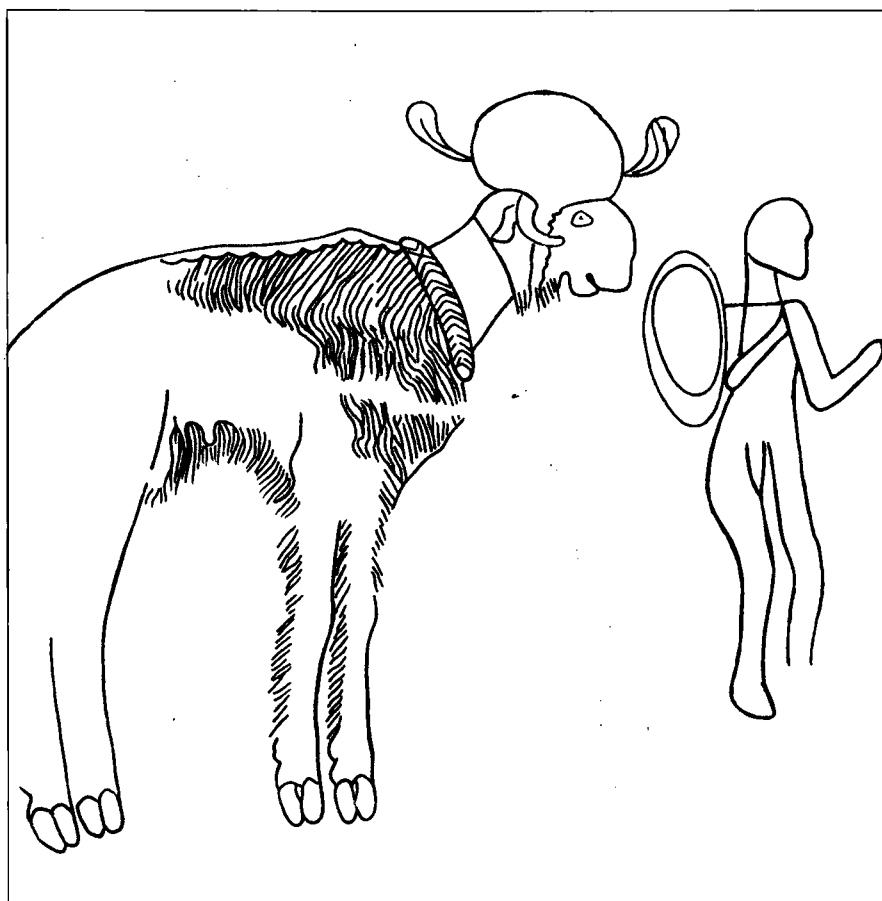
Gada el-Kharrouba (calque sur photo très oblique de R. Vaufrey). Scène identique à celle d'Aïn Naga.

la seule; il arrive en effet que l'ovin et l'homme soient affrontés comme à Daïet es-Stel, Safiet Larba, Hadjar Berrick et El-Harara. Il faut tenir compte aussi de la position frontale de l'homme comme à Guelmouz el-Abiod déjà mentionné ou à El-Richa.

L'homme est toujours placé à droite du bélier sauf dans trois cas : Daïet es-Stel, Hadjar Berrick et Oukaïmeden.

Les tailles réciproques de l'homme et du bélier ne sont pas toujours respectées, dans six cas au moins, le bélier est plus grand que le personnage, ailleurs ils sont de tailles égales; il arrive enfin qu'un personnage minuscule soit ajouté après coup (El-Hasbaya, Kef Bou Beker). Les hommes sont assez souvent armés, dans un cas (Gada el-Kharrouba) une hache a été ajoutée au-dessus de la main de l'homme; mais une fois seulement l'arme semble vraiment dirigée contre le bélier; c'est à El-Harara où précisément les ovins présentent une anomalie de cornage. Nous avons déjà signalé la scène de Rosfat Men el-That où l'archer est placé entre deux moutons qui présentent la même anomalie. Dans les autres cas, les personnages armés tournent le dos au bélier.

La position classique est donc celle de l'orant placé à droite du bélier, lui tournant le dos ou vu de face. L'attitude même de ces orants est sujette à quelques variations. Les plus précises est les plus soignées des gravures (Aïn Naga, Gada El-Kharrouba, Bou Alem, Daïet es-Stel, Dakhilet el-Ateuch) montrent les hommes de trois-quarts, les bras collés au corps, les avant-bras à demi relevés. Dans les cinq



Bou Alem. Le chef d'œuvre de l'art rupestre nord-africain. Le bélier porte la parure complète : sphéroïde à appendices uraeiformes, jugulaire festonnée, gaine de cou, collier tressé et « caparaçon ».

scènes, pourtant fort éloignées les unes des autres, l'avant-bras gauche est légèrement plus relevé que le droit et les hommes portent à Aïn Naga et à Gada El-Kharrouba le même cache-sexe, simple bande d'étoffe ou de cuir retenue à un lien qui passe autour de la taille. L'extrémité retombe par devant et est fixée par des boutons circulaires à Aïn Naga, des bâtonnets allongés ou des coutures à Gada el-Kharrouba. L'extraordinaire ressemblance entre ces deux gravures est encore accentuée par le port d'un bracelet au poignet droit, complété à Aïn Naga par un bracelet de biceps à gauche. Cette ressemblance permet, à mon avis, de régler définitivement la question relative à la hache piquetée au-dessus de la main gauche de l'homme de Gada el-Kharrouba : ce ne peut être qu'un rajout car elle ne figure pas sur la scène identique d'Aïn Naga.

Dans d'autres scènes les personnages qui sont de style négligé (Guelmouz, el-Richa, El-Hadj Mimoun, El-Harara, Rosfat) sont nus et parfois ithyphalliques. Une troisième catégorie est constituée par des porteurs de pagne (Moghrar Tahtani, Feidj Naam) ou de vêtements plus complexes (Hadjar Berrik); or, toutes ces gravures appartiennent à un style différent de celui des grandes gravures naturalistes duquel dépendant les plus belles scènes. Des observations complémentaires peuvent être faites sur les coiffures et les masques des hommes associés aux béliers à sphéroïde.



Dekhilet el-Ateuch : scène identique à celles d'Aïn Naga, Gada el-Kharrouba et Bou Alem. Le bélier porte une tiare ornée de plumes d'autruche et l'orant qui le précède porte lui-même un sphéroïde à antennes divergentes (relevé F. Soleilhavoup).

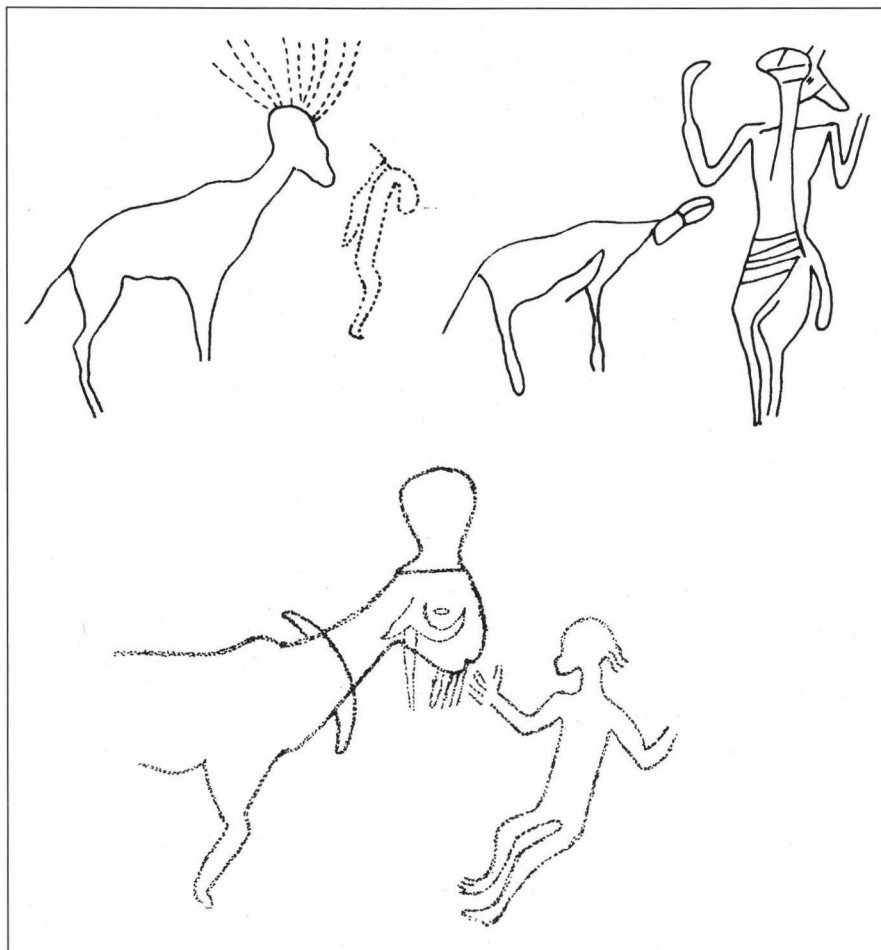
Les sujets masqués sont au nombre de deux : à Khrelouat Sidi Cheikh, le personnage porte un masque dont l'intérieur est entièrement piqué pour souligner sa nature artificielle. Le masque couvre la tête et le cou, son profil est celui d'un ovin. L'homme est placé sous le museau du bélier. Du masque s'échappent des rameaux qui rayonnent en deux gerbes de part et d'autre du museau du bélier. A Feidj Naam, le personnage qui est très stylisé porte, semble-t-il un masque, mais, à en juger par l'attitude du corps, le museau serait situé en arrière.

Plus intéressante est la coiffure de deux des trois personnages qui à Moghrar Tah-tani sont en relation avec le bélier à sphéroïde, le personnage de style macaronique, d'où semble s'extraire l'ovin, a une tête globuleuse radiée et les rayons apparaissent en surimpression sur le corps de l'animal ; l'orant qui les précède a une coiffure ou plus exactement un masque rayonnant du même type. A Dakhilet el-Ateuch le personnage porte une coiffure sphérique surmontée de deux antennes courbes divergentes.

A el-Harara et Hadjar Berrik, l'homme qui fait face au bélier porte une sorte de chapeau à trois protubérances dont H. Lhote a montré qu'il n'était pas exceptionnel dans l'art rupestre nord-africain ; les détails qui remplissent l'intérieur de cette figuration à Hadjar Berrik font penser qu'il s'agit d'un chapeau de paille. Chose curieuse, à Daïet es-Stel, l'homme qui fait également face au bélier, semble porter une coiffure qui serait une sorte de calotte.

Conclusion

L'examen des relations entre l'homme et le bélier à sphéroïde permettent, sinon de résoudre toutes les questions, du moins de suggérer quelques interprétations.



En haut — scènes schématiques de Merdoufa (sphéroïde stylisé, personnage peut-être plus récent) et de Fedj Naam (ovin portant une tiare, personnage masqué et armé portant un pagne à queue postiche).

En bas — Merdoufa : bélier et orant lui faisant face; la jugulaire est dissociée du sphéroïde qui semble ici être unealebasse.

Les plus importantes représentations, soit par leur complexité (Moghrar Tahtani, Guelmouz el-Abiod) soit par leur précision documentaire (Aïn Naga, Gada el-Kharrouba, Bou Alem, Khrelouat Sidi Cheikh Dakhilet el-Ateuch) ne permettent aucunement de parler d'un culte du bélier, car l'orant tourne le dos, on ne fait pas face à l'animal. Dans les rares cas où cette position affrontée est reproduite (Daïet es-Stel, Feidj Naam, Hadjar Berrick, El Harara), l'homme porte une coiffure ou un masque et dans deux cas est armé d'une hache; le bélier porte un sphéroïde simple ou des cornes relevées. Ces scènes semblent donc correspondre soit à une autre phase du cérémonial, soit à une transformation des croyances, à une époque plus récente. Quoi qu'il en soit, l'examen sans idée préconçue de ces différentes scènes ne permet pas d'affirmer l'existence d'un culte du bélier.

La précision des attributs dans les œuvres majeures montre bien que ces béliers sont des animaux parés suivant un rituel assez précis et destiné vraisemblablement à être sacrifiés à la fin d'une cérémonie. Pour donner plus de prestance à l'animal,

un agencement a été conçu pour l'obliger à redresser la tête. Sa parure de tête et souvent son gigantisme par rapport à l'homme ont pour but de valoriser la victime offerte à la divinité. Les gravures étaient peut-être destinées à matérialiser le sacrifice et à perpétuer son souvenir et donc son efficacité.

Si cette hypothèse était acceptée on pourrait s'étonner que la divinité, ou ce qui en tient lieu dans les croyances des Néolithiques de l'Atlas, n'ait pas été figurée, mais il n'est pas sûr que ces premiers pasteurs aient ressenti le besoin de représenter le dieu, ni même qu'ils aient été capables de la concevoir sous des traits susceptibles d'être reproduits.

BIBLIOGRAPHIE

- ALIMEN H., *La station rupestre de Marhouma (Sahara occidental)*, Institut de recherches sahariennes, Alger, 1954.
- CADENAT P., «Les gravures rupestres des environs de Tiaret (Départ. d'Oran)», *Actes du II^e Congr. panafric. de Préhist.*, Alger, 1952 (1955), p. 701-713.
- CAMPS G., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 1974.
- CAMPS G., «Origines de la domestication en Afrique du Nord et au Sahara», *Rev. franç. d'Hist. d'Outre-mer*, t. LXV, p. 363-376.
- CAMPS G., «Un thème religieux dans l'art rupestre nord-africain. Le bélier à sphéroïde», in *Studi in onore di Salvatore Puglisi*, Rome, 1985, p. 345-357.
- CAMPS G., «Les croyances protohistoriques en Afrique du Nord», in *Mythes et croyances du monde entier*, Lidis, Paris, 1985, t. 2, p. 304-319.
- CAMPS G., «Scènes de caractère religieux dans l'art rupestre de l'Afrique du Nord et du Sahara», in *Mélanges Pierre Lévêque*, Besançon, 1988, p. 65-82.
- CURASSON C., *Le mouton du Soudan français*, Paris, Union ovine colon. S.D.
- DOUTRESSOULLE G., *L'élevage du Niger*, thèse pour le doctorat vétérinaire, Mortain, 1924.
- DOUTRESSOULLE G., *L'élevage au Soudan français*, Alger, 1952.
- FLAMAND G.-B., *Les Pierres écrites*, Paris, Masson, 1924.
- ESPÉRANDEU G., «Domestication et élevage dans le Nord de l'Afrique au Néolithique et dans la Protohistoire d'après les figurations rupestres», *Actes du II^e Congr. panafric. de Préhist.*, Alger, 1952 (1955), p. 551-573.
- FROBENIUS L. et OBERMAIER H., *Hadschra Maktouba*, Munich, Wolff, 1925.
- GAILLARD Cl., «Le bélier de Mendès ou le mouton domestique de l'Ancienne Égypte», *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Lyon*, séance du 4 mai 1901, p. 69-95.
- GSELL St., *Monuments antiques de l'Algérie*, Paris, 1901, p. 46; *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, Paris, 1927, p. 250-253.
- JOLEAUD L., «Gravures rupestres et rites de l'eau», *Journal de la Soc. des Africanistes*, t. III, 1933, p. 197-282 et t. IV, 1934, p. 285-302.
- LEFEBVRE G., «La station de gravures rupestres de Daïet es-Stel (Sud algérois)», *Libyca*, t. XV, 1967, p. 207-213.
- LETHIELLEUX J., «Vestiges préhistoriques et protohistoriques de la région de Djelfa», *Libyca*, t. XIII, 1965, p. 249-265.
- LHOTE H., *Les gravures rupestres du Sud-Oranais*, C.R.A.P.E., XVI, Paris, AMG, 1970.
- LIBMANN P., *Le mouton dans les gravures et les peintures rupestres de l'Afrique du Nord et du Sahara*, thèse pour le doctorat vétérinaire, Toulouse, 1979.
- LHOTE H., *Les gravures rupestres de l'Atlas saharien. Monts des Ksour Ouled Nail et région de Djelfa*, Alger, 1984.
- SOLEILHAVOUP F., «Les surfaces de l'Art rupestre en plain air : relations avec le milieu biophysique et méthode d'étude», *L'anthropologie*, t. XI, 1986, p. 743-782.
- VAUFREY R., *L'Art rupestre nord-africain*, Inst. de Paléontologie Humaine, Mém., 20, 1939.

G. CAMPS

B55. BELGASSEM NGADI (Belkacem N'Gadi)

Aventurier, se faisant passer pour cherif, qui a profité d'une situation confuse, née de la résistance dans le Sud-Est marocain, pour s'emparer du Tafilalt (1919-1932).

Né vers 1875-1880, natif de la plaine des Angad, Belqassem se réclamait des Ouled Sidi Belqassem Azeroual (Spillman, 1936), chorfa idrissides dont une des *zawiya-s* se trouvait à Taforalt (Bni Iznassen). Son penchant pour l'aventure se signale de bonne heure lorsqu'il se rallie au prétendant Bou-Hamara (Bū-Ḥmāra) dans la région de Taza. Il s'installe par la suite au Tafilalt en 1917, et se met au service d'un chef local, faux cherif lui aussi, Moha n-Ifrouten, qui lui confie le commandement de sa petite armée (*harka*). La chance lui sourit le 9 août 1919, au combat de Gaouz, qui voit l'armée française se replier provisoirement sur Erfoud. Entre temps, Belqassem, dont le pouvoir ne cesse de grandir, a fait éliminer deux chefs spirituels de la région en qui il voyait des rivaux potentiels. En octobre 1919, lors d'une expédition contre le poste d'Erfoud, il assassine Moha n-Ifrouten et impose dès lors son autorité despotique au Tafilalt.

Accepté par les uns comme champion de l'Islam contre les *irrumiyn*, contesté par d'autres Filala ne voyant en lui qu'un tyran et un usurpateur, Belqassem se fit respecter par ceux-ci et craindre par ceux-là en sévissant sans pitié contre ses ennemis. Il avait mis en place un pseudo-makhzen autour de la forteresse de Rissani, sur laquelle veillait sa garde prétorienne, composée, pour la plupart, de gens de sac et de corde (Bordeaux, 1931). Cette situation devait durer douze années, ponctuées par des abus et exactions de tout genre, ainsi que par de nombreux coups de main montés contre les postes français du voisinage par des bandes armées pour lesquelles le Tafilalt était devenu un repaire inviolable.

C'est le 15 janvier 1932, après bien des atermoiements (Bordeaux, 1935), que le commandement militaire français décide d'en finir avec Belqassem. Dès la première attaque, entouré de ses fidèles, il s'échappe vers le Sud-Ouest. Une tentative pour se maintenir dans le Ktaoua ayant échouée, Belqassem est contraint à se réfugier dans la basse vallée du Dra, puis sur l'Oued Noun, à la limite du Rio de Oro. C'est là qu'il fera sa soumission en mars 1934, lors de la fin de la résistance armée dans cette région, avant d'être envoyé en résidence surveillée dans la région d'Oujda (Saulay, 1985).

De tous les chefs de la résistance du Sud-Est marocain, Belqassem est sans conteste celui que les chroniqueurs de l'époque ont le moins ménagé. Décrit comme petit, maigre, avec un visage émacié que mange une barbiche noire, et d'où émergent des yeux perçants, sa démarche claudicante lui vaut le surnom de *bellarj* (cigogne), alors que dans son dos, en raison de son parler nasillard, on le traite de *mangan* (Bordeaux, 1931). On le dit, par ailleurs, attaché aux pratiques religieuses et marié, mais on ne lui connaît pas de descendance. A vrai dire, ce sont plutôt ses défauts que l'on énumère : personnage complexe, veule et versatile, à la fois opportuniste et tyranneau de village, tour à tour homme de terrain et intrigant mesquin, qui, en éliminant impitoyablement tous ses rivaux, réussit à faire le vide autour de lui.

En contrepartie, si Belqassem était, certes, un aventurier, il ne faut pas oublier que l'époque trouble où il vécut était propice à l'apparition de « Maîtres de l'Heure », de *rogui-s*, de tout acabit. Quant à son rôle de résistant, même s'il n'avait à cœur que son intérêt personnel, nul ne peut nier sa contribution sur le terrain. Par sa mainmise sur le Tafilalt (1919-1932), gîte d'étape du commerce caravanier et prestigieux berceau dynastique transformé en place forte; par l'appui effectif dont il bénéficiait de la part des contingents Ayt Khebbas et Ayt Hammu, fer de lance de la dissidence, qui rayonnaient dans toute la région; par la menace permanente qu'il faisait peser sur les communications françaises dans la zone des confins algéro-marocains; par un certain charisme émanant de sa personne, doublé du prestige

que lui conférait ce semblant de gouvernement qu'il avait créé à Rissani. En somme, quelle que fut sa valeur morale, un ensemble de circonstances concourait, en ces temps-là, pour faire de Belqassem le porte-drapeau de la résistance dans le Sud-Est marocain.

BIBLIOGRAPHIE

- BORDEAUX H., *Un printemps au Maroc*, Paris, Plon, 1931, p. 106-110.
 BORDEAUX H., *Henry de Bournazel*, Paris, Plon, 1935, p. 266-271.
 JANON R., *Pillafort*, Casablanca, Fontana, 1948, p. 74-95.
 SAULAY J., *Histoire des Goums marocains*, t. 1, Paris, La Koumia, 1985, p. 280-282, etc.
 SPILLMAN G., *Les Aït Atta du Sahara et la pacification du Haut Dra*, Rabat, F. Moncho, 1936, p. 99-101.
 VOINOT L., *Sur les traces glorieuses des pacificateurs du Maroc*, Paris, Charles Lavauzelle, 1939, p. 255, etc.

M. PEYRON

B56. BEN BARAKAT, 'ALI (Ou-Barka, 'Ali)

'Ali Ben Barakat, ou 'Ali Ou-Barka sous sa forme berbère, est un personnage historique, bien que quelque peu énigmatique. C'est surtout par le biais de l'hagiographie locale que l'on a pu réunir les quelques documents dont on dispose à son sujet (Drouin, 1975). Caïd makhzen des Ayt Yoummour sous Moulay Ismaïl, 'Ali Ou-Barka fit peser l'influence du pouvoir central de façon déterminante sur le pays des *imaziɣen* à une époque où, entre la fin des Dilaïtes et l'émergence des Imhiwaš, la pression des Sanhaja se faisait plus forte.

Ennasiri (1906, 107) le premier fait état d'un 'Ali Ben Barakat Elyoummouri envoyé à Tinteyalin à la tête de contingents Ayt Idrassen et Ayt Yoummour, avec ordre de tenir cette position-clef lors de la campagne menée par Moulay Ismaïl contre les Ayt Oumalou, les Ayt Yafelman, et les Ayt Serri (Ayt Isri) du Jbel Faazaz en 1693. A la fin de ces opérations, 'Ali Ou-Barka fut l'un des caïds chargés de réunir les têtes des rebelles berbères et de les apporter au sultan dans sa forteresse d'Adekhsan. Il semble avoir été confirmé alors par le souverain dans son commandement à Tounfit et à Aɣbala. La fondation de cette dernière localité lui est, du reste, parfois attribuée, ainsi que la construction d'une kasbah de garde ('Ksiret Ou-Barka') sur une colline au sud-est de Tounfit qui commande les cluses de l'Ansegmir (Peyron, 1984, 122).

Son caïdat des Ayt Yoummour, qui dura environ 35 années, devait lui permettre, tant bien que mal, de contenir la tribu indisciplinée dont il avait la charge. Sa mission consistait essentiellement à limiter l'expansion vers le Nord des Ayt Yahya et autres Ayt Sukhman. Si la plupart des Ayt Yoummour sous ses ordres l'épaulait dans cette tâche, il est clair que d'autres prenaient parfois fait et cause pour leurs frères de la montagne dont ils facilitaient la poussée vers le Tadla (De la Chapelle, 1931, 51). Sans doute ces éléments frondeurs lui reprochaient-ils sa sévérité à leur égard, de même que l'ardeur qu'il déployait à défendre les intérêts du makhzen.

Soucieux de faire régner l'ordre, sans pour autant négliger la diplomatie, Ou-Barka se rendit à la Zawiya de Tamgrout, dans le Dra', afin de gagner les bonnes grâces du très influent cheikh Ahmed Bennasser, dont le secours pourrait s'avérer utile lors de ses démêlées avec les tribus. Il lui concéda, du reste, un terrain dans le Tadla où fut par la suite édifiée Zawiya ech-Cheikh (De la Chapelle, 1931, 49).

On ne possède guère d'autres détails sur sa vie, à part le fait qu'il se maria peu de temps avant sa mort, et qu'à cette occasion il réunit une telle quantité de dattes, que celles-ci formèrent une colline. Ce serait l'origine du toponyme Tawirt n-Tini

(«colline des dattes») à proximité d'une de ses résidences, à la limite est du pays Ayt Sukhman.

La tradition orale est plus loquace à propos de sa mort, bien que les versions divergent. Vers la fin du règne de Moulay Ismaïl, la situation étant compliquée par des intrigues dynastiques, l'agitation dans le Maroc central atteignit son comble. Ou-Barka fut finalement assassiné par ses propres neveux, les Ouled 'Aïcha Termoun «pour dégager les Ayt Yoummour du joug du makhzen» (De la Chapelle, 1931, 51); pour laver l'honneur familial suite à la violation par leur caïd d'un pacte de protection (Drouin, 1975, 39). Ceci venait s'ajouter aux nombreuses exactions commises par ce dignitaire qui, manifestement, était devenu bien embarrassant pour la tribu. Représenté négativement par l'oralité comme teigneux et comme oppresseur, son meurtre eut lieu vraisemblablement du côté d'El Herri, entre Tinteyalin et Khenifra, vers 1727-1730. Une autre source précise T'it n-Teslit, non loin de Tounfit, comme lieu du drame (Drouin, 1975, 50), ce qui est également plausible.

Sans doute 'Ali Ou-Barka représentait-il une manifestation de plus de ce pouvoir personnel laïque, qui allait connaître encore de nombreux émules sur la scène marocaine au cours des trois siècles à venir. En effet, chaque fois que des conflits internes émiettaient le tissu social de ces tribus, lesquelles semblaient malgré tout tendre vers une certaine démocratie (Guennoun, 1933, 168) étaient alors réunies les conditions propices à l'apparition des féodaux d'une envergure plus ou moins grande, et qui manquaient rarement de se réclamer d'une caution makhzénienne.

BIBLIOGRAPHIE

- CHAPPELLE F. de la, «Le Sultan Moulay Ismaïl et les Berbères Sanhaja du Maroc central», in *Arch. Mar.*, vol. XXVIII, Champion, Paris, 1931.
 DROUIN J., *Un cycle oral hagiographique dans le Moyen-Atlas marocain*, Sorbonne, Paris, 1975, p. 38-52.
 ENNASIRI A., *Kitab Elistiqa* (trad. E. Fumey) in *Arch. Mar.*, vol. IX, Leroux, Paris, 1906.
 GUENNOUN S., *La montagne berbère*, Omnia, Rabat, 1933.
 PEYRON M., «Contribution à l'histoire du Haut Atlas oriental : les Ayt Yafelman», in *R.O.M.M.*, 38/2, Aix-en-Provence, 1984, p. 117-135.

M. PEYRON

B57. BEN BAROUR (Pierres de)

Les *Pierres à gorge* sahariennes ou *Pierres de Ben Barour* sont des pierres allongées et volumineuses, munies sensiblement à égale distance de leurs deux extrémités, d'une gorge de section semi-circulaire qui en fait le tour à la manière d'une ceinture sur un corps. Elles sont généralement parallélépipédiques, plus rarement sybcylindriques ou ovoïdes; leurs dimensions sont variables. La plus grande actuellement connue est parallélépipédique et provient de la région d'Ouargla; longue de 87 cm, large de 23 à 43 cm, épaisse de 20 cm, elle doit peser une centaine de kg. La plus petite est ovoïde et provient d'Edrichinga dans le Borkou; haute de 19 cm, large de 17 au centre, elle pèse 7,4 kg. En moyenne, les pierres à gorge mesurent de 40 à 60 cm de longueur, de 20 à 30 cm de largeur et d'épaisseur et pèsent de 30 à 50 kg. Par leurs dimensions et par leur poids qui excluent la possibilité d'un emploi manuel, elles se différencient des outils à rainure ou à gorge : masses, broyeurs et casse-tête dont les formes sont voisines mais qui, destinés à être tenus à la main ou à être emmanchés, sont toujours plus petits et plus légers.

Façonnées dans des roches d'origine strictement locale, les pierres à gorge pré-

sentent, suivant les régions, une grande diversité de nature lithologique; ce sont tantôt des quartzites du Primaire, tantôt des grès du Primaire ou du Crétacé, tantôt des calcaires appartenant aux différents étages du Crétacé supérieur. Certaines sont des blocs naturels mais d'autres, avant d'être pourvus d'une gorge, ont subi une taille sommaire qui a régularisé la forme, plus ou moins bien arrondi les extrémités, parfois aplani les faces. Le travail a été effectué par martelage ou piquetage, avec des outils de pierre, à l'exclusion, semble-t-il, de tout outil en métal. La gorge est annulaire à une seule exception près (elle est hélicoïdale sur une pierre du Tademait central). Large de 2 à 10 cm (5 en moyenne), profonde de 0,5 à 4,5 cm (2 à 2,5 en moyenne), elle a été obtenue par un piquetage plus ou moins méticuleux; elle ne porte qu'exceptionnellement des traces de polissage. Dans plusieurs cas de blocs assez plats, ou de blocs parallélépipédiques à arêtes saillantes, on peut n'observer que de profondes encoches sur les arêtes au lieu d'une gorge complète.

La plupart des pierres à gorge n'offrent aucune trace de travail intentionnel autre qu'une mise en forme sommaire et le creusement d'une gorge. Cependant, quelques-unes, et, par exemple, celle découverte dans une cendrière capsienne de Dra-Mta-el-Ma-el-Abiod, au Sud de Tébessa, présentent des traits incisés, isolés ou groupés, dont la signification nous échappe. La petite pierre d'Edrichinga, à base plane, est ornée d'une double rainure descendant du sommet vers la gorge centrale et de cercles concentriques incomplets; un autre, provenant probablement de Tabelbalet et conservée au Musée saharien d'Ouargla, est gravée, à l'une de ses extrémités, d'un cercle pointé à 5 rayons inégaux.

Il semble que le voyageur Paul Soleillet (1887) soit le premier auteur qui ait signalé l'existence des pierres à gorge sahariennes et rapporté la légende qui les concerne. Par la suite, à quelques variantes près, cette même légende a été recueillie, en divers points du Sahara central, par l'explorateur F. Foureau, le colonel G. Carbillet, le commandant P. Duclos, le lieutenant R. Bureau, le commandant A. Cauneille, le préhistorien H.-J. Hugot; en 1967, le géologue J.-Ph. Lefranc a pu constater qu'elle était encore bien vivante chez les nomades merabtines d'In-Salah. Le récit le plus circonstancié est celui donné par le lieutenant R. Bureau (1955) qui le tenait d'un nomade né auprès du puits de l'oued Tislaouine. La voici :

« Il existait autrefois un Arabe nommé Bârou (Ben Barour, disent Foureau et Carbillet) qui savait parfaitement se diriger au Sahara, d'Est en Ouest et du Nord au Sud, rien qu'en observant les étoiles. Il avait conçu le projet de tracer un peu partout de ces voies chamelières qui matérialiseraient, de jour, les directions et seraient d'un précieux secours à ceux qui ne jouissaient pas des mêmes facultés. Pour cela, il utilisait une grosse pierre de forme oblongue qu'il creusait en son milieu et sur tout le pourtour d'une gorge assez peu profonde. Dans cette gorge, il faisait passer une corde (*une chaîne*, dit Foureau) qu'il attachait par l'autre extrémité au cou de sa monture. Et il allait ainsi, de Ghardaïa à In-Salah et d'Aoulef à Ghadamès. Quand une pierre devenait trop usée, il l'abandonnait et la remplaçait par une nouvelle qu'il avait toujours en réserve sur son chameau. C'est pour cela que ces pierres sont nombreuses, disséminées au Sahara.

« Mais, comme tous les gens célèbres, Bârou a une histoire. Un devin (*un marabout*, dit Carbillet) lui avait prédit qu'il mourrait un jour, mordu par son chameau *garah* (c'est-à-dire par son chameau pourvu de sa denture d'adulte et présentant sur toutes ses dents une table d'abrasion laissant apparaître l'ivoire, ce qui se produit vers l'âge de 8 ans). Pour tenter de tromper le sort, il se servait donc de jeunes chameaux qu'il échangeait avant l'âge fatidique. Mais, devenu vieux, il négligea cette prudence et s'aperçut soudain horrifié, que sa bête avait mis les dents du *garah*. Il s'enfuit, mais l'animal plus agile le rattrapa avant qu'il eût atteint la colline sur laquelle il espérait se réfugier. C'est là qu'il mourut comme le lui avait fixé le devin. Et voilà pourquoi, quelque part, entre El Goléa et Ouargla, il existe une gara que d'aucuns appellent « garet el Bârou » au pied de laquelle est une tombe. Près de

cette tombe, est une pierre de Bârou. D'après la version entendue par H.-J. Hugot dans la région d'Aoulef, Ben Barour devait quotidiennement limer les dents de sa chamelle; il omit de le faire un jour et il eut le cou coupé par elle. Soleillet fournit, sur l'époque où vivait Ben Barour, un renseignement moins vague que les autres auteurs; c'était « à une époque très reculée, au moment où le Touat n'était pas encore habité ». La garet Ben Barour est une butte isolée qui se dresse au bord de la piste chamelière de Ghardaïa à El Goléa par Hassi Djafou, à l'endroit où la piste traverse l'oued Ben Barour; elle porte effectivement une tombe en forme de tumulus circulaire (*djeddar*) d'un type préislamique; à proximité, J.-Ph. Lefranc a dénombré 11 pierres à gorge et remarqué des blocs bruts, présentant un étranglement en leur milieu, permettant de les utiliser comme pierres à gorge sans taille préalable.

Bien que Foureau (1905) ait rapporté en avoir vu lui-même « un très grand nombre », il n'est que rarement question des pierres à gorge dans les travaux relatifs à l'archéologie ou à l'ethnographie du Sahara publiés au cours des deux premiers tiers du xx^e siècle. En 1967, après une enquête de plusieurs années, J. Morel n'en pouvait encore citer que 189, toutes situées dans une aire correspondant au Grand Erg Oriental, au plateau de Tademaït, au plateau de Tinrhert et à l'Erg Issaouane. Cependant, depuis 1952, le géologue J.-Ph. Lefranc s'est attaché à leur recherche et à leur étude sur le terrain; il a pu porter à plus de 100 le nombre des pierres à gorge actuellement recensées et étendre considérablement leur aire de dispersion. En fait, elles sont disséminées dans toute la zone saharienne depuis la Saoura jusqu'au Fezzan et au Tchad (Borkou). Nombreuses dans le Tademaït (74), particulièrement dans le Tademaït central (26) et dans le Tademaït septentrional (22) où se trouve précisément la garet Ben Barour, elles sont moins fréquentes dans le Touat (9), la Saoura (5), le grand Erg Oriental et la plateau de Tinrhert (9), rares au Tidikelt (1), en Tripolitaine et au Fezzan (3), au Borkou (1), au Tassili N'Ajjer (1) et dans le Sud tébessien (1).

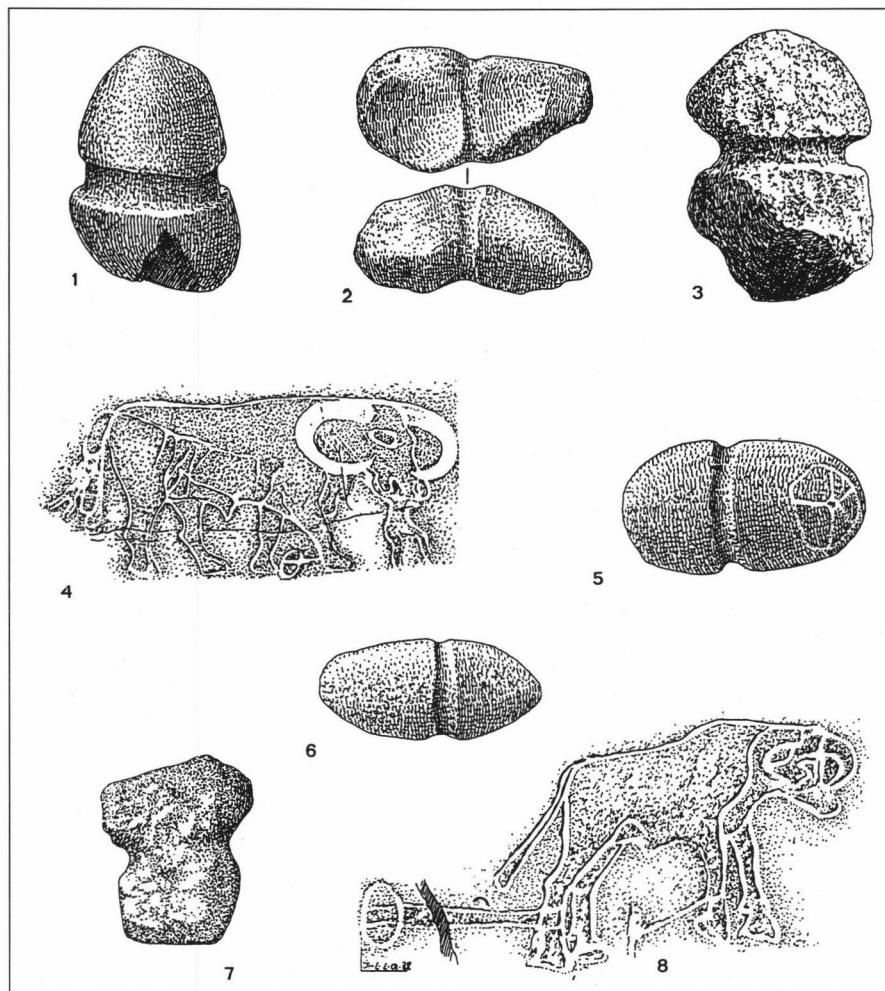
A une époque relativement récente, certaines pierres à gorge ont été levées et plantées verticalement comme des bornes (l'une d'elles, déposée depuis au Musée du Bardo à Alger, a servi de repère pendant la construction de la piste de Fort-Flatters à Amguid). Mais, quand elles n'ont pas été déplacées pour un réemploi moderne, elles gisent couchées sur le sol et elles gisent ainsi depuis longtemps puisque la face exposée à l'érosion éolienne est en général beaucoup plus profondément corrodée que les autres faces.

Une seule pierre à gorge est approximativement datée par un contexte archéologique. Elle provient d'une cendrière de Dra-Mta-el-Ma-el-Abiod, à 28 km au Sud de Tébessa, à la limite septentrionale de la marge steppique qui borde l'Erg Oriental. Longue de 46,8 cm, large et épaisse de 30,6 et 21,6 cm au centre, d'un poids de 36 kg, elle est conservée au Musée d'Hippône à Annaba. Elle a été extraite, par J. Morel, en 1938, d'un niveau capsien terminal qui ne paraissait pas remanié, certainement postérieur aux niveaux profonds du même gisement datés de 5050 ± 200 avant J.-C. par le C14, et antérieur — peut-être de peu — au Néolithique de tradition capsienne lui-même daté dans la région, à la Table de Jaatcha, en Tunisie, de 3050 ± 150 avant J.-C... On peut estimer qu'elle est du iv^e Millénaire avant notre ère, mais rien n'autoriserait à étendre cet âge à l'ensemble des pierres de Ben Barour du Sahara, d'autant qu'elle n'a pas été trouvée dans la zone proprement saharienne, s'il n'y avait d'autres raisons de tenir ces pierres pour très anciennes.

En 1957, H. Lhote en a découvert une dans un abri néolithique de Sefar, au Tassili N'Ajjer, abri dit « des masques noirs », orné de peintures appartenant aux époques bovidienne et post-bovidienne de l'art rupestre saharien (iv^e et iii^e Millénaires avant J.-C.). C'est un bloc long de 36 cm, large de 19 et épais de 16 au centre, d'un poids approximatif de 15 kg; il est muni d'une gorge incomplète et qui présente un polissage superficiel. Cette pierre, qui est la seule connue au Tassili et qui a été déposée au Musée de l'Homme à Paris, reposait sur le sol de l'abri et

n'était accompagnée d'aucun autre objet témoignant d'une action humaine; il est possible, mais non certain, qu'elle soit contemporaine des peintures.

Aucun contexte préhistorique, archéologique ou ethnologique, ne permet de dater les autres pierres de Ben Barour; cependant, elles donnent l'impression d'être très vieilles, d'une part parce qu'elles paraissent avoir été façonnées avec des outils de pierre, d'autre part parce que leurs surfaces retouchées ont souvent acquis une forte patine : les grès ont pris une teinte brun-noir, les calcaires sont vermiculés et revêtus d'un enduit luisant caractéristique dit « vernis du désert ». Les pierres à gorge sont probablement antérieures à l'introduction du métal au Sahara, à fortiori à la date admise pour l'introduction du chameau.



Pierres de Ben Barour et figures rupestres d'après J.-L. Lequellec. 1 et 2. Pierres de Ben Barour d'In Habeter. 3. Pierre à rainure de l'escargotière capsienne de Dra mta el-ma el-abiod. 4. Gravure de Tel Isaghen (relevé Jelineck : grand boviné retenu par une pierre de Ben Barour). 5, 6 et 7. Pierres de Ben Barour de Tabelbalet, de la région de Mathendûs et des environs de Ghudwa. 8. Gravure rupestre du wadi Geddis; grand boviné entravé et retenu par une pierre de Ben Barour.

S'il est difficile de préciser leur âge, il l'est plus encore de deviner leur destination. La légende de Ben Barour les associe à la mise en place des pistes chamelières, mais il n'est pas vraisemblable qu'elles aient pu servir, soit à les tracer, soit à les baliser. Si elles avaient servi à les tracer, elles présenteraient, au moins sur l'une des faces, une abrasion caractéristique que l'on n'observe pas, la seule forme d'usure apparente et presque générale étant manifestement d'origine éolienne; de plus, les pierres « usées » auraient dû être abandonnées plus ou moins loin de leur lieu d'extraction alors qu'elles gisent toujours près de celui-ci. Enfin, on peut penser que le remorquage par une attache centrale unique (et non par une attache double proche des extrémités) n'est ni rationnel ni pratique, que le lien de remorquage passé autour de la gorge n'aurait pas résisté longtemps au frottement sur le sol et que la trace laissée par la pierre aurait été inefficace sur une hamada, insuffisante sur un reg et trop fugace dans un erg où le premier vent de sable eût tôt fait de l'effacer. Dans l'hypothèse du balisage, la gorge ne se justifie plus, le fait que les pierres ne soient pas dressées mais couchées sur le sol ne s'explique pas; aussi bien, quels services auraient pu rendre des bornes hautes de 19 à 87 cm (souvent 40 à 60 cm) qui, pour être stables, auraient dû être calées à la base par d'autres blocs que l'on ne retrouve pas ou enfoncées dans le sol au moins au tiers de leur hauteur. Les tas de pierres, *redjem* ou *guemaïr*, qui permettent aux caravaniers des ergs de retrouver leur route quand les traces laissées par les voyageurs précédents ont disparu, sont beaucoup plus hauts et beaucoup plus volumineux pour être visibles. Il est d'ailleurs remarquable qu'à peine un quart des pierres à gorge aient été découvertes au bord d'une piste chamelière. Les autres sont en relation, non avec un itinéraire menant vers quelque lieu habité, mais avec une zone de pâturages : cuvette limoneuse du genre *daïa* ou *maâder*, aire d'épandage alluvial d'un oued, voire même hamada pierreuse où la végétation bien que maigre et diffuse est cependant notablement plus riche qu'aux alentours. Les pierres à gorge sont liées à la végétation spontanée du désert; elles ont été façonnées et abandonnées sur place par des hommes qui menaient une vie de chasseurs et de pasteurs. Or, certaines des aires où on les rencontre ont pratiquement cessé d'être fréquentées par les chasseurs et les pasteurs depuis la fin du dernier épisode humide qu'a connu le climat saharien; cet épisode ou « optimum climatique » qui coïncide avec la néolithisation de la zone actuellement aride ne dépasse pas le III^e Millénaire avant notre ère, la désertification devenant rapide et intense à partir du milieu du Millénaire suivant.

La remarquable distribution des pierres de Ben Barour suggère des utilisations possibles qui expliqueraient la présence d'une gorge et les limites de variation de leur poids, poids toujours tel qu'un homme (exceptionnellement deux) puisse les soulever et que cependant leur traction sur le sol soit pénible. Les pierres à gorge ont pu constituer des poids morts efficaces et maniables servant à arrimer des objets (piquets de tente, par exemple), à immobiliser ou à entraver des êtres vivants (ennemi ou condamné, animal domestique, animal sauvage dont l'abattage était différé), à armer des pièges destinés au moyen et gros gibier de plume (autruches) ou de poil (Equidés, Bovinés, Antilopidés, Girafidés...). Les Touaregs utilisent encore trois types de pièges dont les poids-morts sont des pierres qu'un lien enserre.

La destination des rares pierres à gorge gravées est plus mystérieuse. Il est tentant d'y voir des objets culturels ou tout au moins chargés d'une signification mystique, ce qu'elles ont peut-être été effectivement. Cependant, l'ethnographie saharienne propose des explications plus réalistes qui d'ailleurs ne sont pas incompatibles avec certaines croyances religieuses ou certaines pratiques magiques. La pierre d'Edrichinga fait d'abord penser à une figuration symbolique pour l'instant indéchiffrable, mais elle présente aussi une remarquable convergence de forme avec le modèle le plus simple des boîtes en peau moulée (*tahatint*) des Touaregs. Le quadruple arceau dont elle est ornée est tout à fait comparable au signe des chasseurs, connu depuis la Nubie jusqu'à l'Atlas saharien et habituellement composé de qua-

tre demi-cercles concentriques. Cette pierre a pu être un lourd casse-tête rituel utilisé par des chasseurs. Celle conservée au Musée de Ouargla est trop pesante pour avoir été un casse-tête; le cercle pointé et radié qui la décore évoque immédiatement une représentation solaire et l'on n'est pas surpris d'apprendre qu'elle provient probablement de Tabelbalet, haut-lieu de la pensée préislamique où ont été trouvées les fameuses «idoles», bétyles sans bouche, sans nez, sans yeux dont le caractère anthropomorphique n'est plus attesté que par l'ovale du visage. Toutefois, le cercle pointé et radié, dans de nombreuses gravures sahariennes, ne représente sans doute rien de plus qu'un piège à pointes radiales, équipé ou non d'un lacet relié à un corps mort. La pierre du Musée d'Ouargla était peut-être un tel corps-mort que la gravure avait enrichi d'une vertu magique.

Ainsi, sous la dénomination commune de pierres à gorge ou pierres de Ben Barour, sont vraisemblablement réunis des objets sahariens différents dont la similitude de forme masque la diversité des utilisations.

Des pierres à gorge sont conservées au Musée de l'Homme à Paris, au Musée du Bardo à Alger, au Musée saharien d'Ouargla, au Musée saharien de Béni-Abbès, au Musée archéologique d'Hippône à Annaba, au laboratoire de géologie de la Faculté des Sciences d'Orsay, ainsi que dans diverses collections privées.

BIBLIOGRAPHIE

- BUREAU Lt. R., «A propos des "Pierres de Barour"», *Bull. de Liaison saharienne*, 1954, Alger, t. 6, n° 20 (mai 1955) p. 23-24.
- CAPOT-REY R., «Découvertes archéologiques au Borkou», *Trav. Institut Rech. Sahar.*, 1958, Université d'Alger, t. 17, p. 203-205, 2 pl.
- CAUNEILLE Cdt. A., «Le nomadisme des Zentân (Tripolitaine et Fezzan)», *Trav. Institut Rech. Sahar.*, 1957, Université d'Alger, t. 16 (2^e sem. 1957), p. 73-99, 6 fig., 2 tabl., bibl.
- DUCLOS Cdt P., in Haardt G.-M., Audouin-Dubreuil L., *Le raid Citroën. La première traversée du Sahara en automobile. De Touggourt à Tombouctou par l'Atlantide*, 1923, 1 vol., in-16, Plon et Cie édit., Paris, 310 p., 60 photos, 2 cartes, cf. p. 294-301.
- FOUREAU F., *Documents scientifiques de la mission saharienne Fourreau-Lamy. D'Alger au Congo par le Tchad*, 1905, Publ. Soc. géog. de Paris, Masson, édit., t. 3, fig., pl., cf. p. 1090.
- LE QUELLEC J.-L., «Pierres de Ben Barour et "Radnetzen" au Fezzan (Libye)», *L'Anthropologie*, t. 94, 1990, p. 115-126.
- MOREL J., «Enquête sur les "Pierres de Ben Barour"», *Bull. de Liaison saharienne*, 1952, Alger, t. 3, n° 10 (octobre 1952), p. 8-9.
- MOREL J., «Découverte d'une pierre à gorge dans une escargotière capsienne de la région de Tébessa (Algérie). Les pierres à gorge du Sahara oriental», *Libyca*, 1967, sér. Anthrop. Préhist. Ethn., Alger, t. 15, p. 125-137, 9 fig., bibl. Id. «Les pierres à gorge du Sahara. Inventaire provisoire et essai d'interprétation», *Journal de la Soc. des Africains*, t. 52, 1982, p. 68-94.
- SAVARY J.-P., «Éléments remarquables du Néolithique saharien», *Bull. Soc. Préh. franç.*, Paris, 1967, t. 64, n° 3, p. 831-864, 8 fig.
- SOLEILLET P., *L'Afrique occidentale : Algérie, Mزاب, Tildikelt*, 1877, 1 vol., in-12, Challamel édit. Paris, 280 p., cf. p. 245-246 (journée du 3 mars 1874).

J. MOREL et J.-Ph. LEFRANC

B58. BEN BOULAID MOSTEFA (1917-1955)

Ben Boulaid Mostefa est l'un des «neuf chefs historiques» de la guerre pour l'indépendance de l'Algérie et, le premier novembre 1954, le responsable de la wilaya des Aurès-Nemencha dans le sud-constantinois. On le dit né à Arris, ce qui est vrai administrativement, mais ne veut rien dire. En effet, Arris aujourd'hui ville de plus de vingt mille habitants, siège de la daïra du même nom, ne regroupe en 1917 que les bureaux de la commune mixte de l'Aurès et les habitations de ses agents; en tout environ 75 personnes.

La famille Ben Boulaid appartient à la tribu berbérophone des Ouled Daoud, plus connue sous le nom de Touaba, la plus nombreuse et la plus puissante du massif aurasien ; son territoire s'étire sur plus de 70 km du nord-est au sud-ouest dans l'axe de la vallée de l'oued El-Abiod, confinant d'un côté avec Timgad, de l'autre avec l'oasis de Biskra. Jusqu'au début de ce siècle, les Touaba, entre lesquels s'est maintenue une très forte solidarité qui a résisté à la création des trois douars issus de leur démembrement, ont mené une vie très particulière, partagée entre la culture sèche en altitude, la culture irriguée dans les périmètres irrigables et l'élevage des chèvres et des moutons sur toute l'étendue de leur terroir, ce qui leur a imposé des déplacements saisonniers, l'utilisation de la tente pour habitat et la construction de greniers familiaux où ils déposaient leurs provisions et leurs biens et auprès desquels se situaient leurs lieux de prières et leurs cimetières.

Quand naît Mostefa Ben Boulaid, la vie des Touaba est en pleine évolution. Ayant maintenu leurs activités agricoles et en grande partie abandonné leurs activités pastorales, ils ont commencé à se sédentariser et à se construire des maisons en pierre auprès des anciens greniers familiaux. C'est ainsi qu'Inerkeb, l'ancien grenier des Ben Boulaid, est devenu son village, sa dechra.

Ben Boulaid appartient à ces familles dont l'évolution vers la sédentarité a été favorisée par le voisinage d'Arris, son développement et l'ouverture d'un certain nombre de commerces. Devenus sédentaires, les Touaba ont néanmoins conservé l'habitude de déplacements lointains nécessités par les soins à donner à leurs champs et à leurs jardins. Ils continuent d'aller et venir et connaissent parfaitement la montagne. Cela leur servira au jour de l'insurrection. Par ailleurs ce sont des gens fiers qui n'ont pas oublié les spoliations dont ils ont été les victimes en 1879 : à cette époque leurs meilleures terres leur ont été enlevées et la blessure est restée ouverte.

Leur existence nomade explique leur refus de l'école du temps des Pères Blancs (1893-1916). Leurs dispositions ont complètement changé quand ils se sont fixés et l'on voit le jeune Ben Boulaid entrer à l'école primaire à Batna et non à Arris : probablement parce qu'il n'existe pas encore d'école au siège de la commune mixte ou qu'à ses débuts celle-ci est réservée aux enfants des agents communaux. Mostefa obtient le certificat d'études, ce qui est alors le plus haut niveau d'études que puisse atteindre un jeune rural et ce qui prouve qu'il maîtrise parfaitement le français. Sans doute aide-t-il alors son père dans ses activités, diverses comme celles de tous les montagnards qui ont toujours des terres à cultiver, quelques bêtes à élever. Puis vient le temps du service militaire auquel les Algériens se sont trouvés soumis dans les années qui précéderont la première guerre mondiale et qu'ils ont fini par très bien accepter. Ben Boulaid fait son temps au 11^e régiment de tirailleurs où il est bientôt nommé caporal. Rendu à la vie civile, il crée une petite entreprise de transports. Quand éclate la deuxième guerre mondiale en 1939, il a 22 ans ; il est mobilisé, il participe aux combats et il aurait été blessé. En 1943 il est rappelé et ses états de service lors de la campagne d'Italie lui valent le grade d'adjudant, la croix de guerre et la médaille militaire.

L'administration locale apprécie cette homme « sérieux, honnête, réservé » et « d'apparence timide » et à son retour dans ses foyers, elle lui attribue, faveur insignifiante, une licence pour l'exploitation d'une ligne de cars de Batna à Arris et, dans cette période de pénurie où il a fallu réglementer le commerce des tissus, elle lui confie la présidence du groupement des commerçants chargés d'en faire la distribution, ce qui va lui permettre de se constituer tout un réseau de relations dans les douars. Pourtant on n'ignore pas tout à fait qu'il a eu un passé politique ; il a adhéré au « Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques », M.T.L.D., de Hadj Messali et il a même fait partie de son noyau dur, l'organisation spéciale, l'O.S. ; mais le chef de la commune mixte croit l'avoir ramené à de meilleurs sentiments.

En 1948, il se dévoile en se présentant comme candidat du M.T.L.D. aux élections à l'Assemblée Algérienne. Malgré toutes les pressions qui s'exercent sur les populations, il obtient 10 000 voix au premier tour. C'est un succès considérable qui ne dissimuleront pas les résultats proclamés au second tour qui feront d'un individu méprisable (cf. Yves Courrière, *Les Fils de la Toussaint*, p. 128) l'élus officiel des Aurasiens. Pour le chef de la commune mixte qui s'est toujours flatté de tenir en mains les montagnards, c'est un aveu d'impuissance qui ne sera pas sans suite.

La disgrâce dans laquelle va tomber Mostefa Ben Boulaid, auquel est retiré sa carte violette, ne fait que renforcer son engagement politique; il va feindre d'être découragé et de vouloir désormais se consacrer à ses affaires qui prospèrent. En réalité, il va déployer dans la clandestinité une activité considérable au service de la cause nationaliste. Le rôle qu'il joue à la tête du Parti a été reconnu en juillet 1951 avec son admission au Comité central mais ce qui semble lui importer avant tout c'est le renforcement de son autorité dans l'Aurès.

Habile politique, il parviendra à s'assurer l'appui précieux de petits groupes d'individus qui ont pris le maquis, dans la tradition demeurée bien vivante dans les mémoires de ces « bandits d'honneur* » qui, à la fin de la guerre mondiale, ont tenu en échec pendant des mois les troupes lancées à leur poursuite. Il a réussi en outre à réconcilier les gens de sa tribu, les Touaba, et ceux de la tribu des Beni Bou Slimane, ennemis de toujours.

En juillet 1951, en dépit de la présence d'un administrateur et de gendarmes, ses partisans parviennent à empêcher le déroulement des élections dans un douar de la commune mixte. En 1952, l'insécurité s'y est développée à un tel point que le gouvernement général a estimé urgent d'éloigner le chef de la commune mixte en place depuis dix ans. Pour établir l'autorité de son successeur une opération militaire de grande envergure est menée : c'est la manœuvre « Aiguille » qui, à partir du 15 août 1952, a mis en action plusieurs milliers d'hommes contre « les bandits de l'Aurès » car, à l'époque, on ne voit dans les troubles qu'une manifestation du banditisme traditionnel.

Échec complet et nouvel aveu d'impuissance, la manœuvre « Aiguille » montre à Mostefa Ben Boulaid qu'avec quelques hommes de plus, un peu plus d'argent, un peu plus d'armes, il est capable de se mesurer avec l'armée française dont l'essentiel des forces est engagé dans la guerre d'Indochine.

Des armes, il ne lui est pas difficile d'en trouver, les troupes de l'Axe en ont laissé des quantités dans leur fuite et, depuis, les Italiens et les Mauser allemands font l'objet d'un actif commerce de contrebande sur les confins tuniso-lybiens.

Il a deux ans devant lui pour parfaire son organisation et faire partager aux autres ses espérances; mais il ne parviendra à convaincre ni Hadj Messali qu'il ira voir à Niort, ni les « Centralistes » qui se sont séparés de ce dernier. Les uns et les autres estiment qu'engager le combat dans l'état des forces révolutionnaires, c'est « envoyer le peuple à l'abattoir ». Ben Boulaid se retrouve seulement avec quatre « frères » pour créer le « Comité révolutionnaire d'unité et d'action » ou C.R.U.A.

Si Ben Boulaid estime pouvoir se passer des politiques, en revanche il attache un grand prix à l'appui des Kabyles. Il ira donc voir Krim Belkaceme et finira au moins par l'ébranler car Krim ne rompra pas totalement avec Hadj Messali et, le 1^{er} novembre, les Kabyles resteront dans l'expectative.

Le 25 juillet 1954, ils ne seront que 22 autour de lui et certains d'entre eux n'iront pas jusqu'au bout de leur engagement.

Le 1^{er} novembre Ben Boulaid sera donc à peu près seul avec seulement ses Aurasiens, 359 hommes bien armés, d'après les chiffres que l'on connaîtra après son arrestation. Et ce sera la surprise, car depuis la manœuvre « Aiguille », il aura soigneusement évité de faire quoi que ce soit qui puisse alerter les autorités. Surprise

aussi pour les habitants de l'Aurès qui apprendront presque tous par la voie des journaux que la montagne est en insurrection.

Tous les effectifs dont pouvait disposer la 11^e région militaire seront envoyés sur place, y compris légionnaires et tabors marocains, sans beaucoup plus de résultats qu'en 1952 mais avec des effets beaucoup plus traumatisants pour les Aurasien.

Ben Boulaid sera arrêté en février 1955 à la frontière tuniso-lybienne par des éléments français, au retour d'un voyage qu'il avait entrepris pour se procurer des armes. Les papiers saisis sur lui confirmèrent qu'il était bien le chef de l'insurrection dans l'Aurès et révélèrent tous les détails de l'organisation qu'il avait mise sur pied; mais c'est seulement beaucoup plus tard que fut connu son rôle au niveau « national ».

Jugé et condamné à mort, Ben Boulaid s'évadera le 4 novembre 1955 et regagnera le massif où depuis son arrestation régnait l'anarchie. Sa mort, le 27 mars 1956, à la suite de la manipulation d'un colis piégé priva l'Aurès de la seule tête capable de réaliser l'union des montagnards.

BIBLIOGRAPHIE

BIRONNEAU R., *Correspondance avec l'auteur*.

BITAT Rabah, *Comment nous avons préparé le 1^{er} novembre 1954*, Journal l'Express, 3 novembre 1979.

CAZEBONNE G., *Correspondance avec l'auteur*.

COURRIÈRE Y., *La guerre d'Algérie*, t. 1; *Les Fils de la Toussaint*, A. Fayard, 1968.

HARBI Mohammed, *Le F.L.N. mirage et réalité*, éditions J.A., 1980.

LE MOUDJAHID, *Commémoration du 23^e anniversaire de la mort de Mostefa Ben Boulaid*, 25 mars 1979.

VAUJOUR J., *De la révolte à la révolution*, Albin Michel, 1985.

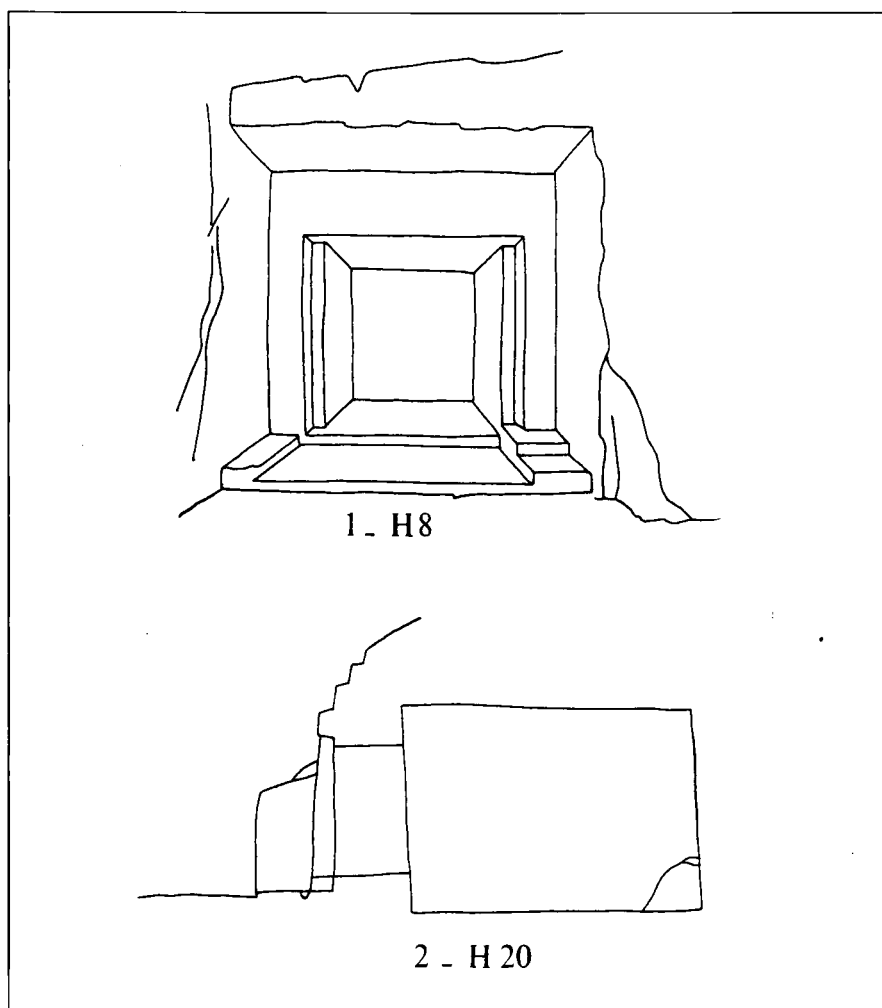
J. MORIZOT

B59. BEN YASLA

La nécropole libyque de Ben Yasla est située dans la région des Mogods, au nord-ouest de la Tunisie, et plus précisément dans le secteur d'Aouana (délégation de Sejnane, gouvernorat de Bizerte). Elle est composée de quarante-quatre haouanet, creusés sur plusieurs niveaux, dans toutes les faces d'une imposante falaise gréseuse qui domine les terres cultivables, et sur laquelle est édifié un douar, et par ailleurs dans de petits rochers indépendants, répartis sur le sommet et en contrebas de celle-ci. L'orientation n'est donc pas constante. La disposition des haouanet dans la falaise rappelle de façon étonnante celle des tombes creusées dans le roc, à Pantalica, en Sicile, qui sont datées du XIV^e aux VIII^e-VII^e siècles avant notre ère.

Les haouanet se présentent sous la forme de chambres sépulcrales à plan rectangulaire ou carré (H 18 et H 40, par exemple), voire rhombique (H 3). Une ébauche de hanout est ovoïde, forme due ici uniquement à l'état peu avancé du travail. Certaines parois sont légèrement curvilignes. Les plafonds sont plats mais leur surface n'est pas toujours plane.

Les dimensions sont variables d'une chambre sépulcrale à l'autre. La hauteur maximum est de 1,71 m, la hauteur minimum de 1,21 m. La largeur maximum atteint 2,04 m, la largeur minimum 1,11 m. Suivant l'endroit où on les mesure, la hauteur et la largeur peuvent varier d'une dizaine de centimètres. Dans la plupart des cas, la profondeur, comprise entre 2,10 et 1,40 m, permettait de placer le cadavre en décubitus dorsal ou latéral étendu. Tous ces haouanet, qui ont été creusés au pic ou à la pioche, sont d'une facture plus ou moins soignée.



Entrée du hanout 8 et coupe du hanout 20.

Les niches

Vraisemblablement destinées à recevoir les offrandes funéraires, elles sont moins nombreuses à Ben Yasla que dans d'autres sites puisqu'on n'en dénombre que quatorze pour l'ensemble de la nécropole. Il semble que le hanout H 42, pratiquement inaccessible, en possède également une. Il s'agit, dans tous les cas, de niches plates. Dans les haouanet H 1, H 6, H 11, H 14, H 15, H 25, H 29, H 33, H 36, H 37, H 39 et H 40, qui en comptent chacun une, elles sont creusées dans la paroi postérieure. H 31 possède deux niches, l'une est également ménagée dans la paroi postérieure, mais l'autre, dans la paroi latérale gauche. Leurs dimensions sont assez semblables, à une exception près (H 17). Les hauteurs varient de 0,12 à 0,30 m, les largeurs de 0,18 à 0,30 m et les profondeurs de 0,05 à 0,13 m.

Dans les haouanet H 7 et H 8, c'est à l'aide de traits de peinture à l'ocre ferrugineuse, d'une épaisseur de 0,03 à 0,10 m environ, appliqués sur la paroi postérieure, que des niches ont été représentées. Ces traits déterminent un rectangle presque



Entrée du hanout 20 (photo G. Camps).



Frise peinte du hanout 10 (photo M. Longerstay).

carré de 0,22/0,24 m, dans le hanout H 7, et un rectangle de 0,39/0,43 m, dans le hanout H 8. Ce type de représentation symbolique de la niche est particulier à la nécropole de Ben Yasla.

Les corniches

Sept haouanet possèdent des corniches sculptées, deux (H 7 et H 8), des corniches peintes à l'ocre ferrugineuse. Ces derniers comportent également des niches suggérées à la peinture. Les corniches de H 7 et de H 8 se présentent sous la forme d'une bande pleine qui décore les quatre parois de la chambre. La largeur de cette bande varie de 0,08 à 0,13 m, dans le hanout H 7 et de 0,14 à 0,19 m, dans le hanout H 8.

Dans les haouanet H 4, H 17, H 22, H 25 et H 38, on observe des corniches à régllet qui comportent une seule moulure. Dans le hanout H 9, la corniche qui orne la paroi postérieure, en comporte deux : on a affaire à une corniche à double régllet carré, en surplomb. En revanche, celles qui courent sur les parois latérales n'ont qu'une seule moulure. Les corniches peuvent orner quatre parois (H 4, H 9, H 17 et H 38), trois (H 19), deux (H 22) ou une seule d'entre elles (H 38).

Les banquettes

Ces banquettes, qui ont vraisemblablement servi de support au cadavre, sont toujours accolées à la paroi postérieure du hanout. Leurs profondeurs sont assez semblables mais leurs hauteurs varient. La banquette du hanout H 2 est de 0,70 à 0,78 m de profondeur et de 0,06 m de hauteur, celle de H 8 a une profondeur de 0,83 m et une hauteur de 0,27 m. Quant à celle du hanout H 25, elle a une profondeur de 0,73 m et une hauteur de 0,15 m.

La présence de banquettes dans les haouanet est assez rare. Elle est beaucoup plus fréquente dans le monde funéraire phénico-punique. Sans doute faut-il voir là un emprunt à cette tradition.

Aménagements particuliers

Dans le hanout H 22, une plinthe est suggérée par un trait de peinture plein, à l'ocre ferrugineuse, d'une épaisseur de 0,11 m, sur les parois postérieure et latérale droite.

La paroi postérieure du hanout H 2 est faite de deux parties, dont l'inférieure est en avancée de 0,16 m par rapport à l'autre. Sa hauteur est de 0,63 m environ.

La décoration

La décoration revêt ici une importance capitale car elle constitue la seule source d'information que nous possédions sur la période d'occupation des haouanet. En effet, toutes les chambres sépulcrales de la nécropole ayant été violées, le mobilier funéraire, susceptible de fournir des renseignements chronologiques, fait défaut. Les peintures et les sculptures qui ornent les parois sont donc les seuls éléments de datation dont nous disposons.

La décoration sculptée consiste essentiellement en représentations de signes ou de personnages en rapport avec un symbolisme funéraire ou religieux. Dans le hanout H 9, un masque funéraire est sculpté sur la paroi postérieure. Le hanout H 2 est orné d'un croissant renversé sur le disque, symbole divin, d'origine punique. C'est en orant qu'a été représenté le personnage, à la coiffure tressée, décorant la baie d'accès du hanout H 3 : genou en terre, il lève les bras au ciel.

La décoration peinte à l'ocre ferrugineuse exploite un répertoire iconographique d'une extrême variété tant en ce qui concerne les thèmes choisis que leur origine.



Personnage sculpté sur le pied droit de la baie d'accès du hanout 3 (photo G. Camps).

Si certains se rattachent tantôt à l'univers punique, tantôt au monde libyque, d'autres proviennent du monde grec ou sont le résultat de l'osmose des différentes cultures que connut le bassin méditerranéen, dans le premier millénaire avant J.-C. Nous n'en donnerons ici que quelques exemples.

Parmi les éléments géométriques les plus intéressants, retenons la frise peinte sur la paroi latérale droite du hanout H 10, qui est composée d'une rangée de postes, d'une rangée de carrés, dont un sur trois est peint, et d'une rangée de rosaces inscrites dans des cercles. Nous n'avons trouvé d'autre exemple de ce type de motifs superposés que dans la tombe dite d'« El Tifone », à Tarquinia, datée de la deuxième moitié du III^e siècle avant J.-C. Dans la même chambre sépulcrale, c'est un serpent, divinité libyque protectrice des grottes, qui est associé à une scène de chasse : le défunt, héroïcisé, plante une lance dans le corps d'un lion, animal dont la représentation est un thème de l'iconographie funéraire antique. Deux chevaux, dont l'un est monté par un cavalier, sont peints, face à face, sur la paroi latérale gauche du hanout H 11. Leur facture est assez proche de celle de chevaux affrontés qui sont représentés sur des plaques placées dans un tumulus à chapelle de Djorf Torba*, en Algérie.

Dans les haouanet H 6 et H 10, enfin, des hommes dansent devant des animaux qui évoquent des bovins, comme danse, devant un taureau, un personnage gravé dans un hanout de jbel Mangoub*, dans l'est de la Tunisie. Dans les deux haoua-

net, on aperçoit, non loin des danseurs, des fauves dont l'échine est hérissée de hampes munies de pointes dressées vers le haut. Ces représentations, dont le caractère rituel semble évident, évoquent ne serait-ce qu'au « niveau thématique », certaines scènes dont l'art crétois a laissé des exemples (cf. G. Camps, *REPPAL*, III, 1987, p. 54). D'autre part, un des personnages du hanout H 10 porte, semble-t-il, une coiffure à plumes, bien attestée dans le monde libyque antique.

BIBLIOGRAPHIE

- LONGERSTAY M., « A travers l'exemple de Ben Yasla, les haouanet de Tunisie et le problème de leurs relations avec les monuments similaires du bassin méditerranéen », *Atti del Congresso Internazionale di Amalfi, 5-8 dicembre 1983*, Napoli, 1986, p. 181-190.
- LONGERSTAY M., « Les peintures rupestres des haouanet de Khroumirie et les Mogods : aspects techniques et répertoire iconographique », *Actes du 11^e séminaire de l'Association française pour la peinture murale antique*, Reims, 30 avril-1^{er} mai 1988, sous presse.
- CAMPS G., Protohistoire de l'Afrique du Nord. Questions de terminologie et de chronologie, *REPPAL*, III, 1987, p. 43-70.
- LE QUELLEC J.-L., « Pierres de Ben Bârou et "Radnetzen" au Fezzan (Libye) », *L'Anthropologie*, t. 94, 1990, p. 115-126.

M. LONGERSTAY

Achevé d'imprimer
en Octobre 2004
par l'Institut national des langues
et civilisations orientales

N° d'impression : 339
Dépôt légal : Octobre 2004

Imprimé en France



9 782857 445098

ISBN 2-85744-509-1